

2001

VOLUME 1.

57497

CHRONICA

ANNUAL OF THE INSTITUTE OF HISTORY
UNIVERSITY OF SZEGED



CHRONICA

ANNUAL OF THE INSTITUTE OF HISTORY
UNIVERSITY OF SZEGED
HUNGARY



Editor-in-chief:

László J. Nagy

Editors:

Zsolt Hunyadi

Sándor László Tóth

Editorial Board:

*Ferenc Makk, László Marjanucz, László Koszta, Enikő Sajti,
Sándor László Tóth, István Zimonyi*

Proof Readers:

Edward E. Kelly (English)

Almut Breitenbach (German)

Andrej Zavarzin (Russian)

Maria Concetta Salas (Italian)

Emmanuel Pochet (French)

ISSN 1588 2039

Published by the Institute of History,
University of Szeged
2. Egyetem u.
H-6722 Szeged
Hungary

<http://www.arts.u-szeged.hu/>

Printed in Hungary, on acid-free paper,
by Officina Press Kft., Szeged

Copyright © 2001, by the authors and the editors

Contents

Preface	3
<i>Articles</i>	
THÉRÈSE OLAJOS	
Contributions à l'histoire des Onogours (Installés dans le Bassin des Carpathes)	4
FERENC MAKK	
A l'ombre de la menace byzantine (Le choix politico-religieux du prince Géza)	19
ZOLTÁN J. KOSZTOLNYIK	
The Monomachos Crown (Domestic Intrigue and Diplomatic Reality Prevalent at the Hungarian Court during the mid-Eleventh Century)	30
GYULA KRISTÓ	
Influences de la direction politique française en Hongrie au début du XIII ^e siècle	45
ISTVÁN ZIMONYI	
Die Aussage eines mongolischen Kriegsgefangenen zur Zeit der Belagerung von Kiev im Jahre 1240	52
SÁNDOR PAPP	
Der ungarisch-türkische Friedensvertrag im Jahre 1444	67
SÁNDOR LÁSZLÓ TÓTH	
Ottoman Plans of Expansion in Hungary in the Fifteen Years' War (1593–1606)	79
БЕАТА КЕРТЕСЧЕ БАРГА	
Спорные вопросы юридического положения Украины в составе России с 1654 года	88
LÁSZLÓ MARJANUCZ	
Beiträge zur Banatpolitik des Staatsrates am Anfang der 1770er Jahre	98
ÁGNES DEÁK	
Volkszählung in Ungarn in den Jahren 1850–1851	113
ENIKÓ A. SAJTI	
Changes in the Situation of the Hungarian Minority in Yugoslavia during the Period of Royal Dictatorship (1929–1941)	128
ISTVÁN EÖRDÖGH	
Jozef Tiso e la questione ebraica in Slovacchia	153

Reviews, book notices

LÁSZLÓ BALOGH	
Hungarian Prehistory Series	169
ILDIKÓ TÓTH	
The Charters of the Angevin Period	180
SAROLTA HOMONNAI	
La série « Bibliothèque d'histoire médiévale de Szeged »	185
SÁNDOR LÁSZLÓ TÓTH	
On the Acta Historica Series	193
ÁKOS FERWAGNER-KRISZTIÁN KOMÁR	
La revue Mediterrán Tanulmányok (Etudes sur la région méditerranéenne)	198

Preface



With the publication of this new annual, the Institute of History of the University of Szeged intends to intensify its regular connections with international academic scholars and institutions. The individual members and the departments of the Institute have remarkable international cooperative network, but the aim is to extend these connections to institutional level. With the help of this newly launched annual, foreign historians and readers will be able to gain insight into the research work of the scholars and colleagues of the Institute of History.

Besides publishing the scholarly results, the yearbook would present the ongoing projects and research work. By getting acquainted with them, foreign scholars may induce the rethinking of certain research programmes with their reaction and remarks. Therefore, with publishing studies and reviews in different foreign languages as well as generating an active exchange of themes and methods, the objective is to establish a periodical open in all sorts of meaning.

On the other hand, this yearbook wishes to address not only professional historians and scholars, but also the average readers interested in history. The intention is to competently present Hungarian national history to foreigners. First of all, we regard it important that, due to language problems, Hungarian history is not very much known even for foreign experts. Secondly, the change of the political system in Hungary undergone in the last decade, and consequently a more open way of thinking makes it possible to publish the results of our researches about the history of Hungary as well as other countries and nations. Our special Central-East European and Hungarian research attitude may contribute to the investigation of world history and may also help in solving certain historical problems.

The initial volume of any periodical has always been done and published with care and ambition, but its quality has been judged by reactions and opinions afterwards. The Institute of History starts this new periodical in the hope that later remarks will affirm its original intentions and will encourage the further volumes.

László J. Nagy
Editor-in-chief

Contributions à l'histoire des Onogours

Installés dans le Bassin des Carpathes

THÉRÈSE OLAJOS



1. D'après les résultats des recherches menées en Hongrie, l'hypothèse la plus répandue aujourd'hui sur l'origine de la dénomination du peuple hongrois (H)ung(a)ri(i) et sur celle des dénominations analogues peut être résumée ainsi : ce sont les mots *on* 'dix' et *ok* 'flèche', au sens figuré 'tribu', 'peuple' et le suffixe *-r* qui sont des éléments linguistiques turcs dont est issu le vocable *onogur* 'dix tribus'. Le mot aurait déjà pris la forme de **ongur* dans la langue turque. Les ancêtres des Hongrois dont la langue appartenait à la famille des langues finno-ougriennes vécurent pendant longtemps en relation étroite, en symbiose avec les Onogours, dès la migration de ces derniers en 463 ou peut-être même à une époque antérieure encore. Les ethnies slaves voisines utilisaient la dénomination **ogor-* pour désigner le peuple hongrois, et cette désignation ancestrale s'est transmise non seulement dans les diverses langues slaves, sous la forme adaptée leurs systèmes phonétiques, mais elle est aussi entrée dans la langue grecque sous la forme *Ούγγροι* et dans les langues des autres peuples européens, ainsi dans le latin d'Allemagne *Ung(a)ri(i)*, dans celui de France *(H)ung(a)ri(i)*, etc.¹

Evidemment, même si l'hypothèse mentionnée ci-dessus est la plus répandue, on ne peut cependant affirmer, que chacun de ces éléments serait universellement vérifié ou accepté dans notre pays – sans parler des ouvrages parus à l'étranger. Ainsi, de nombreux chercheurs nient que l'appellation *onogur* soit d'une certaine façon dérivée du mot turc *ok*² et expliquent autrement la transmission du nom des Onogours aux Hongrois : le peuple hongrois vivait selon eux sur le territoire

¹ Voir en premier lieu M. Gyóni (*A magyar nyelv görög feljegyzéses szóroányemlékei*. [Les traces sporadiques de la langue hongroise conservées par les textes byzantins.] = *Ούγγροελληνικά μελέται* t. 24. Budapest 1943, 100 ss.), Gy. Moravcsik (*Byzantino-turcica* II. Berlin 1958, 226 ss.) et Gy. Décsy (*Einführung in die finnisch-ugrische Sprachwissenschaft*. Wiesbaden 1965, 239 ss.) qui citent de nombreux ouvrages sur ce sujet.

² Cf. par ex. P. Pelliot, « A propos des Comans » *Journal Asiatique* 1 (1920), 139 ; idem, « Sur la légende d'Uyuz-khan en écriture ouigoure » *T'oung Pao* 27 (1930) 257 ; G. Dörfer, *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen* II. Wiesbaden 1965, 134, 152.

qui fut jadis celui des Onogours, dans le pays qui portait toujours leur nom même après leur départ, lorsqu'il reçut la désignation slave **ogŕ*-.³ Par ailleurs, la date à laquelle la dénomination s'introduisit dans le vieux slave est vague (entre le V^e et le IX^e siècle).⁴ On a aussi l'habitude de faire remonter directement, sans l'intermédiaire slave, la désignation grecque Οὐγγροι à l'appellation *on(o)gour*.⁵ Le *H* présent dans l'aire linguistique française pourrait être expliqué par l'influence de la dénomination des Huns ou plutôt par l'exemple du *H* anorganique au début des mots issus du latin moyen, mais cette théorie est également douteuse.⁶ Et nous pourrions poursuivre l'énumération des points discutables et discutés.

Selon une autre thèse, la dénomination slave du peuple hongrois pourrait être mise en relation avec la désignation des Avars (*awar* – *ober* – *oger* – *woger* – *wonger*)⁷ et non avec celle des Onogours, puisque le peuple slave croyait que les conquérants hongrois étaient des Avars.

La charte du IX^e siècle,⁸ sur laquelle, dans un article publié en hongrois,⁹ j'ai réussi à attirer l'attention des chercheurs hongrois (surtout des historiens et des archéologues), complète l'histoire, vague sur bien des points, de la dénomination en langue étrangère du peuple hongrois et nos connaissances de l'ethnie de l'époque avare tardive.¹⁰ Le présent article a pour but de récapituler les études et les nouveaux arguments sur ce sujet pour les experts ne lisant pas le hongrois.¹¹

³ Cf. J. Melich, « Über den Ursprung des Namens Ungar » *Archiv für slavische Philologie* 38 (1923), 248 ss.

⁴ Ainsi p. ex. Melich, (op. cit.) date du V^e siècle, E. Moór (*Ural-Altaische Jahrbücher* 31 (1959), 215) pense au VII^e siècle comme *terminus post quem*, tandis que L. Kiss (*Studia linguistica in honorem Thaddaei Lehr-Splawinski*. Warszawa 1963, 306) date du début du IX^e siècle.

⁵ Voir p. ex. B. Hóman, « A magyar nép neve a középkori latinságban » [La dénomination du peuple hongrois dans la latinité médiévale] *Történeti Szemle* 6 (1917), 136 ss. et 152.

⁶ Cf. M. Vasmer, *Russisches etymologisches Wörterbuch* III. Heidelberg 1958, 172 ; B. Hóman, (op. cit.) 144 ss.

⁷ Ainsi par ex. C. Planck, in *Siedlungs- und Besitzgeschichte der Grafschaft Pitten* I. Teil. Wien 1946, 35 ss.

⁸ Voir la note 18.

⁹ T. Olajos, « Adalék a (H)UNG(A)RI(I) népnév és a késői avarkori etnikum történetéhez » [Contribution à l'histoire de l'ethnonyme (H)ung(a)ri(i) et de l'ethnie de l'époque avare tardive] *Antik Tanulmányok* 16 (1969), 87–90. Cf. le compte-rendu fait par T. Bogay: *Ural-Altaische Jahrbücher* 48 (1976) 265.– Voir encore T. Olajos, « K voprosy ob istorii onogurov, migrirovavših na zapad » in *Vtori Meždunaroden Kongres po Bălgaristika* (Sofija, 23 maja–3 ijunja 1986 g.) : *Dokladi* 6. Bălgarskite zemi v Drevnostta. Bălgarija prez Srednovekovieto. Sofija 1987, 240–252.

¹⁰ Voir par exemple Gy. László, « 'A kettős honfoglalás'-ról » [Sur 'la conquête en deux étapes'] *Archaeológiai Értesítő* 97 (1970), 187 ; idem, *A honfoglalókról*. [Sur les conquérants.] Budapest 1973, 29, 66 ; idem, *A « kettős honfoglalás »*. [La « conquête de patrie en deux étapes. »] Budapest 1978, 35 ; S. Szádeczky-Kardoss, « Onoguroi » in *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. Bearbeitung begonnen von G. Wis-

2. Dans le cercle des chercheurs hongrois des vestiges archéologiques des Avars, il est communément admis que, dans les années 670–680, une modification évidente des caractéristiques archéologiques s'est produite à la suite de l'établissement dans le Bassin des Carpathes d'une nouvelle population venant de l'Est.¹² Il a également été mis en lumière que quelques traces de cet établissement étaient présentes dans les sources écrites plus ou moins contemporaines.¹³

sowa. Supplementband XII. Stuttgart 1970, 905 ; E. Tóth, « Zu den historischen Problemen der Stadt Savaria und ihrer Umgebung zwischen dem 4.–9. Jahrhundert » *Folia Archaeologica* 27 (1976), 108 ; P. Király, « A magyarok említése a 811. évi események óbolgár leírásában » [La mention des Hongrois dans le récit en ancien bulgare des événements de l'an 811] *Magyar Nyelv* 72 (1976), 265 ; A. Kiss, *Avar Cemeteries in County Banya*. Budapest 1977, 154, 162 ; I. Bóna, « Das erste Auftreten der Bulgaren im Karpatenbecken » in Gy. Káldy-Nagy, ed., *Turcic-Bulgarian-Hungarian Relations*. Vol. V., Budapest 1981, 110 ; G. Vékony, « Onogurok és onogundurok a Kárpát-medencében » [Onogours et Onogoundours dans le Bassin des Carpathes] *Jahrbuch der Museen des Komitates Szolnok*. Szolnok 1981, 73, 79 ; idem, « Das Nordwestliche Transdanubien und die 'Uuangariorum marcha' » *Savaria* 15 (1981) 215, 225 ; Gy. Györffy, « Landnahme, Ansiedlung und Streifzüge der Ungarn » *Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae* 31 (1985) 232 ; L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban*. [Les relations turques de la langue hongroise avant la conquête et à l'époque des Árpáds.] Budapest 1986, 347–353 ; A. Róna-Tas, « Problems of the East European Scripts with special Regard to the newly found Inscription of Szarvas » in *Popoli delle steppe: Unni, Avari, Ungari* (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo XXXV.), Spoleto 1988, 503, 505 ; Cs. Bálint, *Die Archäologie der Steppe. Steppenvölker zwischen Volga und Donau vom 6. bis zum 10. Jahrhundert*. Wien-Köln 1989, 233–235 ; S. Szádeczky-Kardoss, « The Avars » in *The Cambridge History of Early Inner Asia*, ed. D. Sinor, Cambridge 1990, 445 ; J. Makkay, *A magyarság keletkezése*. [Dating Hungarian.] Szolnok 1994, 23, 114 ; I. Bóna, « wangarok » in Gy. Kristó, ed., *Korai magyar történeti lexikon (9–14. század)* [Dictionnaire d'histoire hongroise ancienne (IX–XIV^e siècles).] Budapest 1994, 737 ; A. Róna-Tas, *Hungarians and Europe in the Early Middle Ages. An Introduction to Early Hungarian History*. Budapest 1999, 284–285, cf. 123–126, 215–220, 326.

¹¹ D'une part, les experts étrangers ne connaissent pas, en général, les discussions engagées sur ce sujet en Hongrie et d'autre part, certains d'entre eux ont tiré des conclusions linguistiques erronées dans leurs argumentations concernant la charte.

¹² Voir par exemple I. Kovrig, *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán*. Budapest 1963, 224 ss. ; I. Erdélyi, *L'art des Avars*. Budapest 1966, passim ; Gy. László, *A népvándorlások művészete Magyarországon*. [L'art de l'époque des grandes migrations en Hongrie.] Budapest é. n. passim ; I. Bóna, « A népvándorlások és a korai középkor története Magyarországon » [L'histoire de l'époque des migrations et du haut Moyen Age en Hongrie.] in Gy. Székely, ed., *Magyarország története*. [Histoire de la Hongrie.] vol. 1., Budapest 1984, 325–333 ; idem, « Die Geschichte der Awaren im Lichte der archäologischen Quellen » in *Popoli delle steppe: Unni, Avari, Ungari*. Settimane di Studio del Centro Italiano sull'Alto Medioevo XXXV. Spoleto 1988, 440–442, 457–458 ; Cs. Bálint, *Die Archäologie der Steppe*, 151–161, 168–175.

¹³ Voir S. Szádeczky-Kardoss, « Zum historischen Hintergrund der ersten Inschrift des Reiterreliefs von Madara » in *Acta of the Fifth International Congress of Greek and Latin Epigraphy* (Cambridge 1967). Oxford 1971, 473–477 ; idem, *Az avar történelem forrásai 557-től 806-ig*. *Die Quellen der Awarengeschichte von 557 bis 806*. (=Magyar Őstörténeti

D'après les informations fournies par la source commune de Théophane le Confesseur¹⁴ et du patriarche Nicéphore¹⁵, il semble que, vers 670–680, sous la conduite du quatrième fils du prince Kouvrat, une population assez nombreuse soit arrivée de la Grande Bulgarie située dans la région de Kouban–Maeotis, sur la terre du khaganat avar (« en Pannonie »). Et, selon toute probabilité, la population dominante de la Grande Bulgarie était composée d'Onogours ~ Onogoundours.¹⁶ Mais, « les nouveaux conquérants ont prîrent le nom d'Avars », c'est pourquoi les chroniqueurs ultérieurs de Byzance et d'Occident ne pouvaient connaître les changements ethniques survenus à la suite de cette immigration, déclare l'éminent chercheur István Bóna.¹⁷

3. Dans sa charte datée du 8 mai 860 et signée à Ratisbonne (Regensburg), Louis le Germanique, souverain de l'Empire Franc de l'Est, octroya vingt manses au monastère de Mattsee à la demande d'Erchanfried, l'évêque de Ratisbonne.¹⁸ L'exemplaire original de la charte est conservé dans les archives du monastère. Hélas, le texte est par endroit illisible aujourd'hui. Pourtant, il semble qu'au XVIII^e siècle, il était encore en bon état puisque les copies de l'époque (conservées à Mattsee et à Vienne) reproduisent aussi le texte des parties endommagées. Dans les volumes des archives de Mattsee intitulés « *Calendarium I.* » et « *Liber traditionum* », nous pouvons lire des copies de la charte datant du début du XIV^e siècle, ainsi qu'un extrait résumant son contenu dans le « *Liber traditionum* ». D'éminents chercheurs autrichiens en diplomatie et géographie historique ont travaillé sur ce précieux document.¹⁹

Könyvtár [Bibliothèque de la protohistoire hongroise] Vol. 12.) Budapest 1998, 209, 218–220. – Cf. infra notes 58, 59, 60.

¹⁴ Theophanis Chronographia a. m. 6171. p. 356–357 ed. C. de Boor, Lipsiae 1883.

¹⁵ Nicéphorus Patriarcha, Breviarium 35, ed. Cyr. Mango = *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*. Vol. XIII. Dumbarton Oaks 1990, 86–88.

¹⁶ Nicéphorus Patriarcha, Breviarium 22, p. 70 ed. Cyr. Mango (cf. 35, p. 86–88 ; Theophanes, Chronographia a. m. 6171 p. 356–357 ed. C. de Boor). Agathon, Epilogus: Concilium universale Constantinopolitanum tertium. Concilii actiones XII–XVIII. Epistulae. Indices. Ed. R. Riedinger, Berolini 1992, 898–901 ; cf. note 72.

¹⁷ In G. Nagy, ed., *Orosháza története*. [L'histoire de la ville Orosháza.] Orosháza 1965, 84–87.

¹⁸ J. Böhmer–E. Mühlbacher–J. Lechner, ed., *Regesta Imperii I*. Innsbruck 1908, 611 (no. 1443) ; Th. Sickel, *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften der Wien*. 39, Wien 1862, 158–159 ; W. Erben, ed., *Fontes rerum Austriacarum XLIX*. Wien 1896, 64–65, 99–100 ; W. Hauthaler–F. Martin, *Salzburger Urkundenbuch II*. Salzburg 1916, 37 ss (cf. I., Salzburg 1910, 871–872) ; P. Kehr, ed., *Ludovici Germanici diplomata*, No. 104. *Monumenta Germaniae Historica. Diplomata regum Germaniae ex stirpe Karolinorum* Vol. I., Berolini 1934, 145–146 (le texte contient une coquille: le deuxième mot du « *Sauariae vadum* » est tombé) ; J. Ludvikovsky in D. Bartonkova–L. Havlik–I. Hrbek et al., ed., *Magnae Moraviae Fontes Historici*. Vol. III. Brno 1969, 55–57.

¹⁹ Cf. les notes 18, 20, 21, 22 et 23. – La copie du « *Liber traditionum* » remonte à la copie qui est lisible aujourd'hui dans le « *Calendarium I* » ; l'abrégé a été également fait d'après une copie et non pas d'après l'original. Dans le volume contenant des copies,

Plusieurs données topographiques du terrain octroyé peuvent être identifiées de façon assez exacte : une partie de la propriété s'étendait entre deux ruisseaux, le Zöbernach (Savaria) et le Spratzbach (Spraza)²⁰ et une montagne (« *Uuitines-berc* » dans la charte, *Vütöm* dans la langue populaire hongroise du Burgenland), qui n'est rien d'autre qu'une partie du Günser Gebirge actuel.²¹ Dans cette topographie, un point de la délimitation de la propriété en question, correspond de manière remarquable : la montagne nommée « frontière des Wangars », « *Uuangariorum marcha* » (*usque ad summitatem illius montis qui dicitur Uuangariorum marcha*). Les chercheurs ont tenté d'expliquer de diverses manières le nom de cette montagne.²² Certains d'entre eux²³ supposent que la montagne avait reçu son nom de la frontière (*marcha*) de l'Etat avar vassal de l'époque, créé par Charlemagne « *inter Sabariam et Carnuntum* » en 805. Pressée par les Slaves, leurs sujets antérieurs, la population dominante du khaganat avar détruit par les armées franques, s'adressa alors à son vainqueur pour solliciter la protection de celui-ci (« *Capcanus ... imperatorem adiit ... quia propter infestationem Sclavorum in pristinis sedibus esse non poterat* »).²⁴

Il est important de noter qu'Arnulf Kollautz prend position dans la question de la localisation des colonies du peuple avar d'après toutes les sources écrites et archéologiques du terrain en question et met, lui aussi, l'accent sur la relation en-

rédigé à Passau au XII^e siècle (conservé dans le Hauptstaatsarchiv à Munich) la deuxième partie de la charte, avec le passage qui nous intéresse, manque.

²⁰ Voir H. Pirchegger in: *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung* 33 (1912), 292 ; O. Kaemmel, *Die Anfänge deutschen Lebens in Österreich*. Leipzig 1879, 272 (« Zwischen Zöbern und Spreitzbach [Spraza] ») ; M. Vancsa: *Geschichte Nieder- und Oberösterreichs* I. Gotha 1905, 143 cf. M. Felicetti, *Beiträge zur Kunde steiermärkischer Geschichtsquellen* 9 (1872), 13.

²¹ H. Pricler, *Burgenländische Heimatblätter* 28 (1966), 85 ss. ; G. Pferschy in *Blätter für Heimatkunde* 37, Graz 1963, 102 ss.

²² J. Lampel, *Blätter des Vereines für Landeskunde von Niederösterreich* 22 (1888), 156 ; K. Schünemann, *Die Deutschen in Ungarn bis zum 12. Jahrhundert*. Berlin 1923, 13 ; E. Klebel: *Jahrbuch für Landeskunde von Niederösterreich*, N. F. 21 (1923/3-4), 370 ; L. Hávlik: *Slavia Antiqua* 17 (1970), 15 ; M. Kaserer, *Das weltpriesterliche Kollegiatstift Mattsee*. Salzburg 1877 (non vidi).

²³ A. Kollautz, « Awaren, Franken und Slawen in Karantanien und Niederpannonien und die fränkische und byzantinische Mission » *Carinthia I. Mitteilungen des Geschichtsvereins für Kärnten* 156 (1966), 263-264 ; H. Wagner, *Urkundenbuch des Burgenlandes* I. Graz-Köln 1965, 66, 456 ; C. Planck, *Siedlungs- und Besitzgeschichte ... Pitten* 33-36.

²⁴ Annales Mettenses ad an. 805: B. de Simson, ed., *Annales Mettenses priores. Accedunt additamenta Annalium Mettensium posteriorum. Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum ex Monumentis Germaniae Historicis separatim editi* (vol. 10). Hannoverae et Lipsiae 1905, 93. – Beaucoup d'autres annales parlent aussi de cet événement comme p. ex. *Annales Iuvavenses maiores*, *Annales S. Emmerami maiores*, *Annales Einhardi*, *Annales Fuldenses*, *Annales Tiliari*, Regino (in: *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores*, Vol. I. 87, 93, 192, 223, 353, 563). Les *Annales Mettenses* et la plupart des autres annales remontent aux *Annales regni Francorum* (*Annales Laurissenses maiores*): Fr. Kurze, ed., *Annales regni Francorum*. Hannoverae 1895, 119-120, cf. p. VI-VII praef. Cf. infra note 57.

tre la montagne nommée « *Uuangariorum marcha* » et l'Etat-client avar : « Die 'Marcha Wangariorum' ist... eine Awarengrenze, nämlich die zwischen Karantanien und dem awarischen Klientstaat ».²⁵ Selon toute probabilité, la dénomination « *Uuangarius* » servait donc à désigner le groupe ethnique avar.

4. Le point faible de cette explication pertinente du point de vue géographie historique réside dans son étymologie qui, partant de l'hypothèse de la transformation des phonèmes (« Entwicklungsreihe ») « *awar – ober – oger – woger – wonger* », considère les formes *Wangar(ius)* et *(H)ung(a)r(us)* (prises à l'origine pour une forme linguistique analogue) comme dérivées finalement de la dénomination « avar ».²⁶ Cependant, la forme *(H)ung(a)r(us)* et ses variantes slave, grecque, latine et germanique peuvent être dérivées, grâce à une méthode linguistique et une rigoureuse démonstration scientifique, seulement du nom ethnique « *onogour* ».²⁷ La voyelle nasale dans la syllabe initiale de l'ethnonyme *(H)ung(a)r(us)* ne peut être apparue autrement et les tenants de l'étymologie *ugor > ung(a)r* n'apportent pas, eux non plus, d'arguments solides pour l'expliquer.²⁸

Devant la voyelle nasale à l'initiale *p*, il semble que, dans le vieux slave, ait pu apparaître une faible *u* - prothèse qui est devenue plus tard une consonne *v* dans les langues polonaise, sorabe, polabe, biélorusse, ukrainienne, bulgare et slo-

²⁵ A. Kollautz, *Awaren, Franken und Slawen* 263–264. Cf. idem, « Abaria » in *Reallexikon der Byzantinistik*. Hrsg. P. Wirth. Bd. I. Heft 2. Amsterdam 1969, 9–16. – A partir de 1946 cette localisation de « *Uuangariorum marcha* » est généralement acceptée dans les recherches autrichiennes ; sur les anciennes opinions, considérées aujourd'hui comme erronées voir J. Lampel, *Blätter des Vereines* 156 ; K. Schünemann, *Die Deutschen in Ungarn* 13 ; E. Klebel, *Jahrbuch für Landeskunde von Niederösterreich* 370 ; M. Kaserer, *Das welt-priesterliche Kollegiatstift Mattsee*.

²⁶ C. Planck, *Siedlungs- und Besitzgeschichte ... Pitten* 35–36. Cf. Tomaschek, « *Avares / Ἀ´ροι* » in *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft. Neue bearbeitung*. Hrsg. von G. Wissowa. Vol. II. Stuttgart 1896, col. 2264–2265.

²⁷ Sur l'étymologie *onogur > ung(a)r* voir p. ex. Gy. Németh, « On ogur, hét magyar, Dentümogyer » in *Körösi-Csoma-Archivum* 1. 1921–1923, 149 ; idem, *A honfoglaló magyar-ság kialakulása*. [L'ethnogenèse du peuple hongrois conquérant.] Budapest 1930, 176–178, 181 ; Második, bővített és átdolgozott kiadás [Deuxième édition augmentée et révisée]. Közzéteszi [éditée par] Á. Berta. Budapest 1991, 146–149 ; B. Munkácsi, « Az 'ugor' néprnevezet eredete » [L'origine de l'ethnonyme « ugor »] *Ethnographia* 6 (Budapest 1895) 351–352 ; B. Hóman, « A magyar nép neve » 134–137 ; J. Melich, « Über den Ursprung des Namens Ungar » *Archiv für slawische Philologie* 38 (1923) 247–249 ; S. Szádeczky-Kardoss, « Über einige Probleme der griechischen und lateinischen Quellen der ungarischen Geschichte » in *Congressus Quartus Internationalis Flenno-Ugristarum Budapestini habitus 9–15 Septembris 1975*. Redigit Gy. Ortutay. Pars V. Budapest 1983, 95–98. – P. Király (« A magyarok említése » 257–266, cf. 408–416) cite encore de nombreux ouvrages.

²⁸ Ainsi par exemple J. Darkó, *A magyarokra vonatkozó néprnevek*, 9, 12–13 ; T. Pekkanen, « On the Oldest Relationship between Hungarians and Sarmatians » *Ural-Altäische Jahrbücher* 45 (1973) 1–64 ; P. B. Golden, *Khazar Studies*. Vol. 1. Budapest 1980, 74.

vène.²⁹ La prépondérance de cette loi phonétique se retrouve dans le son *v* des dérivées polonaise, bulgare et slovène de la dénomination *on(o)gour*.³⁰ Ainsi, selon toute probabilité, la désignation *Uuangari* est la transcription latine de la forme slave avec *v* - prothétique de la dénomination **og(ə)r*. Dans le voisinage de la Carinthie, où est située la montagne « *Uuangariorum marcha* », une dénomination slovène est tout au plus supposable. De même que, selon l'évolution phonétique de l'ancien haut allemand, une voyelle intermédiaire *a* est apparue³¹ entre les consonnes *g* et *r* sur les lèvres et sous la plume des scribes des chancelleries allemandes (ainsi qu'un peu plus tard *Ungri*, sans la prothèse *v*, deviendra *Ungari* en Allemagne).³² Le suffixe *-ius* (plur. *-ii*) est le résultat d'une latinisation et apparaît également à la même époque dans la dénomination sans la prothèse *v* (par exemple « *Ungarios* » dans les « *Res gestae Saxonicae* » de Widukind).³³

Si les deductions ci-dessus sont probantes et si la transcription latine au IX^e siècle d'une syllabe *vɔ* en ancien slovène en *wan* est ainsi aisément compréhensible,³⁴ alors nous trouvons un nouveau témoignage de la survivance slave de la dénomination *on(o)gour* dans la charte de Mattsee de Louis le Germanique, datée de 860. Nous n'avions jusqu'ici que des données relativement tardives sur la forme avec le *v* prothétique à partir de l'apparition de l'écriture polonaise, bulgare et slovène.³⁵ Maintenant, nous pouvons nous référer à ce document du IX^e siècle comme tel document qui atteste cette version de la dénomination.

5. Le copiste du XIV^e siècle de la charte écrit « *Ungariorum marcha* » au lieu de « *Uuangariorum marcha* ». ³⁶ J. Lampel³⁷ l'a expliqué de la manière suivante :

²⁹ Voir p. ex. H. Bräuer, *Slavische Sprachwissenschaft*, I. Berlin 1961, 101 ; A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*. vol. I. Lyon 1950, 185.

³⁰ A. G. Preobrazenskij, *Etimologičeskij slovar' russkogo jazyka*. Moskva 1958, 71 ; M. Vasmer, *Russisches etymologisches Wörterbuch*. vol. 3, 172 ; L. Kiss, in *Studia linguistica in honorem Thaddaei Lehr-Splawinski*, 306 ss. ; Gy. Décsy, « A magyarok nevei a bolgár nyelven » [Les dénominations des Hongrois dans la langue bulgare] *Nyelvtudományi Közlemények* 57 (1956) 282 ss. ; Fr. Mikloschich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*. Wien 1886, 223 ; A. Brückner, *Słownik etymologiczny języka polskiego*. Warszawa 1957, 609.

³¹ Voir p. ex. W. Braune-K. Helm, *Abriss der althochdeutschen Grammatik*. Halle (Saale) 1950, 17 ss. ; W. Braune-W. Mitzka, *Althochdeutsche Grammatik*. Tübingen 1953, § 65.

³² Voir p. ex. B. Hóman, « A magyar nép neve a középkori latinságban » [La dénomination du peuple hongrois dans la latinité médiévale.] *Történelmi Szemle* 6 (1917), 138 ss. ; J. Darkó, *A magyarokra vonatkozó népnemek*, 10-12.

³³ Widukind, *Res gestae Saxonicae* I. 17 (cf. 20, 32 etc.) in *Monumenta Germaniae Historica Scriptores* vol. III, 424 ss. ed. G. H. Pertz. - B. Hóman, (« A magyar nép neve », 140) pense ici à l'influence de l'analogie des noms d'ethnie comme Baiuvarii, Ripuarii, Angriarii.

³⁴ Fr. Mikloschich, (*Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen* 223) suppose justement une racine (*v*)*angr-* dans l'ancien slovène.

³⁵ Le plus ancien texte bulgare de cette catégorie n'est pas antérieur au XIV^e siècle, voir Gy. Décsy, « A magyarok nevei », 283 ss.

³⁶ W. Hauthaler, *Salzburger Urkundenbuch* Vol. I. Salzburg 1910, 873 ; W. Hauthaler-F. Martin, *Salzburger Urkundenbuch*, Vol. II. Salzburg 1916, 37 ; P. Kehr ed., *Monumenta*

à cette époque tardive, le scribe n'avait aucune idée des circonstances propres au IX^e siècle ; en revanche, le monastère de Mattsee aurait pu avoir une partie de ses propriétés d'autrefois dans cette région au cours du XI^e siècle encore et à cette époque-là, elles formaient un territoire limitrophe avec la Hongrie. W. Erben³⁸ refuse quant à lui cette explication : selon lui, le copiste du XIV^e siècle modifia tout à fait arbitrairement le nom si bien que, dans les années 1300, on n'avait à Mattsee aucune connaissance concrète de la situation géographique des manges d'autrefois. Cette dernière affirmation ne peut guère être mise en cause.³⁹ Certes, il est peut-être plus probable que, au cœur de l'archevêché de Salzbourg qui comptait également des fidèles slovènes, l'on connaissait un peu cette langue slave et que lisant la dénomination « *Wangar* », la désignation slovène du peuple hongrois commençant par un *v*⁴⁰ vint à l'esprit du copiste. C'est ainsi qu'il écrivit l'habituel nom latin des Hongrois (*Ungarii*) dans la copie de la charte.

6. La plupart des lecteurs de mon article publié en hongrois a accepté le rapprochement du nom d'ethnie *Wangar(ius)* de l'ethnonyme *onogour*. Péter Király, le slaviste hongrois le plus renommé, ne l'a pas non plus refusé mais il a considéré comme nécessaire l'examen de deux questions linguistiques de détail.⁴¹ Premièrement, « un *v* prothétique s'est-il déjà joint au *q* à l'initiale du mot à l'époque de la présence du *q* nasal ? »⁴² Alors que dans les très nombreux ouvrages de phonétique slave il n'y a pas de datation généralement acceptée quant à l'apparition du *v* prothétique, bien des experts parmi les plus compétents prouvent que nous ne péchons pas contre les méthodes scientifiques si nous envisageons la possibilité que le *v* prothétique est apparu avant le *q* (*q* dans la transcription des textes en ancien bulgare). A titre d'exemple, je citerai Bräuer,⁴³ qui affirme que le germe du *v* prothétique était déjà apparu à l'époque du vieux slave (« in der gemeinslavi-

Germaniae Historica. Diplomata regum Germaniae ex stirpe Karolinum. Vol. I. 146 ; W. Erben, *Fontes rerum Austriacarum*. vol. XLIX. Wien 1896, 64.

³⁷ *Blätter des Vereines für Landeskunde von Niederösterreich* 22 (1888), 157.

³⁸ *Fontes rerum Austriacarum*, vol. XLIX, 100.

³⁹ En se rattachant aux mots de l'abrégé de la charte (p. 6 codicis), le rédacteur du « Liber traditionum » de Mattsee avoue lui-même qu'il ne sait rien sur les 20 manges, celles-ci sont depuis longtemps déjà perdues pour le monastère et oubliées de tous (« non reperi hos mansos », W. Hauthaler, *Salzb. Urkundenbuch* I., Salzburg 1910, 873).

⁴⁰ Cf. plus haut les notes 30 et 34.

⁴¹ P. Király, « A magyarok említése » 265. La question de Király a été posée aussi par Gy. Györfy (« Landnahme, Ansiedlung und Streifzüge der Ungarn » *Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae* 31 [1985] 232) et G. Vékony (« Onogurok és onogundurok » 73, 79).

⁴² P. Király « A magyarok említése » 265.

⁴³ H. Bräuer, *Slavische Sprachwissenschaft*, 101: « Anlautendes *q* erhielt möglicherweise in der gemeinslawische Periode einen leichten *u* Vorschlag, der sich aber nur auf einem Teilgebiet zum Konsonanten *v*-ausgebildet hat und erhalten geblieben ist, und zwar im Polnischen, Obersorbischen, Polabischen, Bulgarischen, Slovenischen, Ukrainischen und Weissrussischen ». Le *u* ne peut guère être écrit en latin d'autre manière que des lettres *u(u)*. De plus, on peut supposer à juste titre que, chez les Slovènes de la région de Savaria, ce phonème pouvait être plus proche de *v* que de (la voyelle) *u*.

schen Periode »), ou Leskien,⁴⁴ qui suppose l'existence du phénomène en question dans l'ancien bulgare (dans l'ancien slave d'Église) dès les IX-X^e siècles, ou encore Vasmer,⁴⁵ qui a découvert parmi les toponymes grecs des noms géographiques avec un *v*- prothétique qui peuvent être rapprochées de la langue slave d'avant la dénasalisation de *ρ* (*ρ* > *u*). Et enfin, dernière opinion, mais non des moindres, je peux citer Péter Király lui-même⁴⁶ qui écrit à propos de la dénomination à laquelle nous nous intéressons : « Dans les textes en ancien bulgare cinq versions du nom *Qgre* sont connues : *Qgre* / *Égre*, *Vogre* / *Vegre*, *Viagre*, *Vugre*, *Ugre*. » Donc le *v* prothétique pouvait s'associer au *ρ* à l'initiale à l'époque de l'existence du *ρ* nasal déjà.

L'autre question de détail que Péter Király considère comme digne d'intérêt est la suivante : « pourquoi le *ρ* (*on*) est devenu *an* ? » L'homme écrivant en latin, mais selon toute probabilité de langue maternelle allemande qui a dicté ou bien a écrit sur parchemin le nom de la montagne « *Uangariorum marcha* », a apparemment choisi la forme latine écrite *an* parce qu'elle est la plus proche de la prononciation du *ρ* (*on*) slave. Les chercheurs en linguistique diachronique des langues slaves sont d'accord pour reconnaître qu'au cours des derniers siècles de l'époque du vieux slave, et à l'aube de l'époque historique, la modification de la prononciation du *ρ* (*on*), la prononciation de plus en plus fermée du *o*, est une tendance fondamentale. Pourtant, il en faudrait beaucoup pour que tous les savants acceptent que l'on doit exclure une prononciation qui aboutit dans la transcription latine à une forme *an*. A titre d'exemple, je pourrais faire référence à d'éminents experts, comme Vasmer,⁴⁷ qui a relié le *an* nasal, qui figure dans les noms géographiques grecs d'origine slave et auquel nous nous intéressons, non pas aux emprunts de noms les plus anciens (VI-VIII^e siècles) mais aux emprunts de noms ultérieurs, supposant qu'à l'époque il pouvait exister un dialecte slave dans lequel on prononçait de façon plus ouverte cette voyelle. Ajoutons encore que les changements phonétiques *a* > *o*, *o* > *a* (et *ρ* > *q*) ne pouvaient guère se produire sans dépendance mutuelle. Puisque, comme le montre également K. Horálek, certains slavistes « pensent carrément qu'il n'existait aucune nasale dans la langue slave commune, mais simplement une connexion d'une voyelle orale et

⁴⁴ A. Leskien, *Grammatik der albulgarischen (altkirchenslavischen) Sprache*. Heidelberg 1919 (Repr. Sofia 1981), 66.

⁴⁵ M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*. Berlin 1941 (Repr. Leipzig 1970), 24, 203, 273-275.

⁴⁶ P. Király, « A magyarok említése » 146. – Dans la traduction en ancien slave de la continuation de la Chronique de Symeon Metaphraste, le *v* prothétique et la nasale *o/a* se trouvent ensemble justement dans le nom de ce peuple. Voir M. Weingart, *Byzantské kroniky v literatúre cirkevnoslovanské*. II. Bratislava 1923, 349-351, cf. 357 ; P. Király, *A magyarok említése a Konstantin- és Metód-legendában*. [La mention des Hongrois dans les légendes de Constantin-Cyrril et de Méthode.] Budapest 1974, 59-60 ; Gy. Moravcsik, *Fontes Byzantini historiae Hungaricae aeo ducum et regum ex stirpe Árpád descenduntium*. Budapest 1984, 55, 60 ; Fr. Mikloschich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen* 223. Cf. A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves* 185.

⁴⁷ M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, 274.

d'une consonne de nasalité vague ... le graphique glagolitique dans le vieux slave montre un état semblable ».⁴⁸ C'est pourquoi les conclusions de quelques éminents linguistes slaves sur la modification nasale *a > o* seront d'une très grande utilité pour notre propos. A. Vaillant remarque : « Le *o* slave ... était encore *a* ou proche de *a* vers le début de l'époque historique ».⁴⁹ H. Bräuer écrit : « So war also im Urslavischen das heutige slav. *o* lange Zeit hindurch ein *a* oder ein Zwischenlaut *ä*, der verhältnismässig spät, etwa in der 2. Hälfte des 9. Jahrhunderts, etwas verengt wurde zu *o*, jedoch noch mit relativ offener Aussprache. Dieser Wandel braucht sich nicht gleichmässig auf dem ganzen slav. Sprachgebiet vollzogen zu haben ».⁵⁰

J'ai essayé de répondre dans ce qui précède aux questions posées par Péter Király dans son article paru en 1976, pour que l'étymologie *onogour > wanger* soit aussi convaincante et acceptable du pont de vue de la linguistique slave. D'ailleurs entre-temps, dans la conférence qu'il a donnée en 1986 puis dans son article intitulé « Les noms de personnes Ungarus, Hungaer, Hunger, Hungarius, Onger, Wanger aux VIII-IX^e siècle », ⁵¹ Péter Király lui-même ne s'est pas contenté d'accepter l'étymologie que j'avais proposée, mais il a approfondi l'argumentation. Après l'examen de chroniques et de documents en latin, rédigés dans l'aire linguistique allemande du Moyen Age, P. Király a présenté une abondante documentation relative à l'anthroponymie qui lui permet de supposer que ces noms sont en fait les dérivés de la dénomination *onogour*.

I. Bóna⁵² a étayé mon hypothèse concernant la dénomination « wanger » sur la base d'un argument issu de sources historiques de l'époque. Dans l'ouvrage intitulé « Annales Alamannici » et « Annalium Alamannicorum Continuatio Murbacensis » qui subsistait en deux versions dans les manuscrits du IX^e siècle et dans les manuscrits postérieurs, les Avars figurent plusieurs fois sous la dénomination de Vandales (« Wandali »).⁵³ Auparavant, les chercheurs ne parvenaient

⁴⁸ K. Horálek, *Bevezetés a szláv nyelvtudományba*. [Introduction dans la linguistique slave.] Budapest 1967, 91, 105.

⁴⁹ A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves* 107.

⁵⁰ H. Bräuer, *Slavische Sprachwissenschaft* 88. – F. Schwarz, « Zur Chronologie von asl. *a > o* » *Archiv für slavische Philologie* 41 (1927) 124–136 (p. 136: « Unsere Belege und die Widerlegung der versuchten Einwände haben gezeigt, dass tatsächlich nichts entgegensteht, mit wirklicher *a*-Lautung im Asl. bis in das IX. Jahrh. zu rechnen »).

⁵¹ P. Király, « A VIII–IX. századi Ungarus, Hungaer, Hunger, Hungarius, Onger, Wanger személynevek » *Magyar Nyelv* 83 (1987), 162–180, 314–331 ; *idem*, « Die Personennamen Ungarus, Hungaer, Hunger, Hungarius, Onger, Wanger im 8–9. Jh. » *Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae* 36 (1990), 321–325.

⁵² « Das erste Auftreten der Bulgaren im Karpatenbecken » in *Turcic-Bulgarian-Hungarian Relations*. Vol. V. ed. Gy. Káldy-Nagy. Budapest 1981, 109–110 et « A népvándorlások és a korai középkor története Magyarországon » [L'histoire de l'époque des migrations] in *Magyarország története*, vol. 1. Budapest 1984, 342.

⁵³ An. 791, 795, 796, 798, 799. G. H. Pertz, ed., *Annalium Alamannicorum continuatio Murbacensis*. Monumenta Germaniae Historica, Scriptores vol. I., Hannoverae 1826, 20–21, 47–48. Cf. *Annales Sangallenses Maiores an. 793* (recte 795): Monumenta Germaniae His-

pas à donner une réponse satisfaisante à cette utilisation singulière du mot que l'on peut lire aussi dans les « *Glossae Wessofontanae* ». ⁵⁴ I. Bóna a montré que la ressemblance de la sonorité des noms Wangar(ius) et Wandalus donne une solution : l'auteur médiéval des annales a changé la dénomination « Wangari », inconnue et bizarre pour lui, en un nom bien connu, « Wandali ». D'ailleurs, d'après une vieille observation de la science, en Europe, les lettrés médiévaux remplaçaient volontiers les noms d'ethnie récemment apparus ou mal connus par ceux dont la sonorité leur était habituelle ou mieux connue depuis plus longtemps. ⁵⁵

7. La plupart des lecteurs de mon article a accepté, d'une part, l'hypothèse selon laquelle le peuple qui a migré de la Grande Bulgarie vers la Pannonie après la mort de Kouvrat, était dirigé par des *Onogours* ~ *Onogoundours* et, par conséquent, qu'une partie de la population d'origine steppique du khaganat avar pouvait être dénommée par l'ethnonyme « Onogours », qui pourrait ensuite devenir – d'après le principe *pars pro toto* – la dénomination de tous les Avars. Ils ont, d'autre part, accepté le fait que, dans la charte de Louis le Germanique datée de 860, le « wanger » présent dans le nom géographique « *Uuangeriorum marcha* » était une des variantes de l'ethnonyme *onogour* et qu'il désignait les habitants de l'Etat vassal avar. ⁵⁶ En ressort alors le nom que les Slaves ont utilisé pour nommer les Avars de l'époque tardive ou du moins leur groupe installé en 805 dans les environs de Carnuntum et de Sabaria. ⁵⁷ Ainsi, la charte en question témoigne de ce que le dérivé slave de la dénomination *onogour* désigne une ethnie avare tardive. La coïncidence des deux informations ne peut guère être due au hasard : l'une renforce et souligne l'autre.

Bien entendu, à partir de l'évaluation d'autres sources écrites et des découvertes archéologiques, d'autres questions se posent quant à la présence dans le Bassin des Carpates de la population *onogoure* ~ *wangare*. Le chef bulgare, Kouber qui, un peu plus tard, aurait migré avec ses gens du Khaganat avar dans la région de Thessalonique, ⁵⁸ peut-il être identifié au quatrième fils de Kouvrat qui

torica, *Scriptores* vol. I., 75 ; *Annales Altahenses Maiores an. 796*: *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores* vol. XX., Hannoverae 1868, 783 cf. 776-777.

⁵⁴ Nouvelle édition du texte: E. Herrmann, *Slawisch-germanische Beziehungen in südostdeutschen Raum von der Spätantike bis zum Ungarnsturm*. München 1965, 117.

⁵⁵ Par contre, W. Pohl (*Die Awaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa 567-822 n. Chr.* München 1988, 284, 446) rejette l'argumentation de Bóna.

⁵⁶ Je cite à titre d'exemple la synthèse la plus récente des questions de l'ethnogenèse et de la conquête hongroises: A. Róna-Tas, *Hungarians and Europe in the Early Middle Ages. An Introduction to Early Hungarian History*. Budapest 1999, 123-126, 219, 282-285, 325-326, 330-331. – Cf. encore les ouvrages cités dans la note 10.

⁵⁷ *Annales Mettenses ann. 805* ; cf. plus haut note 24. Voir encore J. Deér, « Karl der Grosse und der Untergang des Awarenreiches » in *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*. Hrsg. von W. Braunsfels. vol. I. Düsseldorf 1966, 725.

⁵⁸ *Miracula Sancti Demetrii II* (5) 284-288: P. Lemerle, ed., *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius I. Texte*. Paris 1979, 222-223, 227-228. S. Szádeczky-Kardoss, *Az avar történelem forrásai 557-től 806-ig. Die Quellen der Awarengeschichte von 557 bis 806*.

avait conduit son peuple onogour dans le pays des Avars ?⁵⁹ Et si oui, combien d'Onogours sont partis avec lui vers le Sud ?⁶⁰ Je suis d'avis que son cortège personnel le suivit bien et que, par conséquent, la majeure partie de son peuple resta en Pannonie. Le cinquième fils de Kouvrat joua-t-il un rôle dans le pays des Avars à l'époque où il migra avec son peuple de la steppe de l'Europe orientale dans la Pentapolis italienne ?⁶¹ Par ailleurs les Onogours ~ Wangars vécurent-ils la conquête arpadienne ?⁶²

Budapest 1998, 219–220. Inscriptio protobulgarica 1 c, 8–11 in V. Beševliev, *Pärvo-balgarski nadpisi*. Sofija 1979, 91–101.

⁵⁹ Cf. plus haut notes 13, 14, 15, 16. – A cette question une réponse positive a été donnée, par exemple, par V. Beševliev (*Die protobulgarischen Inschriften*. Berlin 1963, 97 et 108–109), par P. Lemerle (*Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius. II. Commentaire*. Paris 1981, 145), par S. Szádeczky-Kardoss (« Zum historischen Hintergrund der ersten Inschrift des Reiterreliefs von Madara » in *Acta of the Fifth International Congress of Greek and Latin Epigraphy*, 473–477 ; *Az avar történelem forrásai*, 220), par I. Bóna (« Das erste Auftreten der Bulgaren im Karpatenbecken » 108 ; « A népvándorlaskor és a korai középkor története Magyarországon » in *Magyarország története*, vol. 1, 325–326). – J. Harmatta est d'avis contraire ou au moins sceptique dans cette question (« Az avarok nyelvének kérdéséhez » [Contributions à la question de la langue des Avars] *Antik Tanulmányok* 30 (1983), 80).

⁶⁰ J. Dekán (« Herrkunft und Ethnizität der gegossenen Bronzeindustrie des VIII. Jahrhunderts » *Slovenská Archeológia* 20 (1972), 439) suppose qu'une foule importante des Onogours est partie au Sud avec Kouber. Par contre, S. Szádeczky-Kardoss est d'avis que la majeure partie des Onogours est restée dans le Bassin des Carpathes (in *Szeged története*. [L'histoire de la ville Szeged.] Vol. 1. Ed. Gy. Kristó, Szeged 1983, 169). – Sur les conclusions à partir des recherches archéologiques de cette période voir I. Bóna, « Die Geschichte der Awaren im Lichte der archäologischen Quellen » in: *Popoli delle steppe ... Settimane di Studio*, 440–442, cf. 457–458: « Tatsächlich sind alle wesentlichen Elemente von Tracht und Ausrüstung, die am Beginn des 8. Jahrhunderts in Bronze-guss hergestellt wurden, bereits in der mittleren Awarenzeit nachzuweisen, einschliesslich der wichtigsten Greifen- und Rankenmotive. Allerdings wurden sie in der mittleren Periode nicht gegossen, sondern gepresst. » Donc, selon Bóna, le matériel archéologique du peuple à la ceinture ornée de griffons et de rinceaux peut être sans difficulté mis en rapport avec le matériel de la période avar intermédiaire.

⁶¹ J. Harmatta, « Az avarok nyelvének kérdéséhez » [Contributions à la question de la langue des Avars] *Antik Tanulmányok* 30 (1983), 80. – Pentapolis a été située au Sud de Ravenne (cf. A. Guillou, *Longobardi e Bizantini*. Torino 1980, 224–225), et non pas au Nord-Est comme le suppose Gy. László, *A « kettős honfoglalás »* [La « double conquête de la patrie. »] Budapest 1978, 175.

⁶² Voir p. ex. P. Tomka, « Le problème de la survivance des Avars dans la littérature archéologique hongroise » *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae* 24 (1971), 233–234, 250–252 ; *idem*, « Hová tűntek az avarok ? [Où ont disparu les Avars ?] » *História* (1981/3), 3–5, cf. Gy. Kristó, *Az augsburgi csata*. [La bataille d'Augsbourg.] Budapest 1985, 56, 117 ; S. Szádeczky-Kardoss, « Még egyszer Regino és a korabeli magyarság. Noch einmal Regino und das zeitgenössische Ungartum » in G. Lőrinczy, éd., *Az Alföld a 9. században*. [La Plaine Hongroise au IX^e siècle.] Szeged 1993, 227–236 ; G. Lőrinczy, « avarok [Avars] » in *Korai magyar történeti lexikon*, 71 ; T. Olajos, « A 9. századi avar történelemre vonatkozó görög források » [Les sources grecques concernant

8. A la fin de mon article en hongrois, je me suis demandée pour savoir si, lors de leur installation vers 670–680 dans le Bassin des Carpathes, les Onogours avaient emmené quelques groupes de parmi les ancêtres des Hongrois de langue finno-ougrienne que l'on désigne également par le dérivé de la dénomination « onogour » un peu partout en Europe à partir du IX^e siècle ?⁶³ Gyula László⁶⁴ et les experts qui partagent ses théories⁶⁵ ont répondu à cette question par l'affirmative. D'autres ont nié cette possibilité.⁶⁶ D'autres encore pensent que même si les groupes Onogours–Hongrois sont supposés compter dans la composition des ethnies avars tardives, ils ne peuvent être considérés comme exclusifs et déterminants dans la population totale.⁶⁷

Le déchiffrement des textes runiques de l'époque avar tardive peut avoir un rôle décisif dans la réponse à cette question. De ce point de vue, l'inscription gravée sur le coffret aux aiguilles en os qui a été fouillé par Mme Juhász dans une tombe datée de la première moitié du VIII^e siècle, fut une trouvaille sensation-

l'histoire des Avars au IX^e siècle], in L. Kovács–L. Veszprémi, éd., *A honfoglaláskor írott forrásai. = A honfoglalásról sok szemmel*. Vol. II. Éditeur en chef: Gy. Györffy, Budapest 1996, 100–103 ; T. Olajos, « A magyar 'kettős honfoglalás' teóriájáról » [Sur la théorie de la « conquête de patrie en deux étapes. »] in *A honfoglalás 1100 éve és a Vajdaság. Egy tudományos tanácskozás anyaga. 1100 godina doseljenja Madjara i Vojvodina. Zbornik radova naučnog skupa*. Novi Sad 1997, 65–74. ; P. Engel, *The Realm of St Stephen. A History of Medieval Hungary 895–1526*. London–New York 2001, 5–7 ; T. Olajos, *A IX. századi avar történelem görög nyelvű forrásai* [Les sources grecques de l'histoire des Avars au IX^e siècle] = Szegedi Középkortörténeti Könyvtár 16. [Bibliothèque d'Histoire Médiévale de Szeged 16.] Szeged 2001.

⁶³ « Adalék a (H)UNG(A)RI(I) népnév és a késői avar kori etnikum történetéhez », 90.

⁶⁴ Gy. László, « Les Onoghours en Europe Centrale » *Balkanoslavica* 1 (1972), 113–119 ; *idem*, *A honfoglalókról* [Sur les conquérants.] Budapest 1973 ; *idem*, « 'Inter Sabariam et Carnuntum' » : *Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae* 21 (1975), 139–157 ; *idem*, *A « kettős honfoglalás »*, 175 ; *idem*, *Őseinkről. Tanulmányok*. [Sur nos ancêtres. Études.] Budapest 1990, 181–189.

⁶⁵ Voir par exemple J. Makkay, *A magyarság keletkezése*, passim ; *idem*, « Dating Hungarian » in: *Az őshazától Árpád honalapításáig*. [De la patrie d'origine à la fondation de patrie par Árpád.] ed. K. Magyar, Kaposvár 1996, 271–292. – Selon P. Engel (op. cit. 6–7) la théorie de Gy. László ne peut être exclue.

⁶⁶ Voir p. ex. J. Dekán, « Herrkunft und Ethnizität » 439–441 ; Gy. Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig*. [De la fédération tribale de Levedi à l'Etat de Saint-Étienne.] Budapest 1980, 46–49, 169, 500–501, 519 ; *idem*, « Nyelv és etnikum. A 'kettős honfoglalás' elmélete » [Langage et ethnies. La théorie de la « double conquête de patrie »] *Szegedi Bölcsészmuhely '82*. Szeged 1983, 177–190 ; *idem*, *Az augsburgi csata*. [La bataille d'Augsbourg.] 55–57, 117 ; *idem*, *Hungarian History in the Ninth Century*. Szeged 1996, 61–62 ; Gy. Kristó–F. Makk, *A kilencedik és tizedik század története* [L'histoire du neuvième et dixième siècles] = Magyar Századok 1. [Siècles Hongrois 1.] Budapest 2001, 68–69 ; A. Róna-Tas, « Problems of the East European Scripts » in *Popoli delle steppe ... Settimane di Studio*, 499–504 ; *idem*, *Hungarians and Europe in the Middle Ages*, 123–126, 219, 282–285, 325–326, 330–331 ; W. Pohl, *Die Awaren*, 282–287, 444–447.

⁶⁷ Voir par ex. I. Bóna, in: *Magyarország története*. [Histoire de la Hongrie.] vol. 1, 327, cf. Gy. Györffy, *István király és műve*. [Le roi Étienne et son oeuvre.] Budapest 1977, 27.

nelle.⁶⁸ L'inscription runique sur le coffret aux aiguilles de Szarvas fut en effet déchiffrée à partir de la langue hongroise par G. Vékony,⁶⁹ à partir des langues turque et hongroise et considérée comme bilingue par J. Harmatta,⁷⁰ tandis que A. Róna-Tas a interprété le même texte à partir de la langue turque.⁷¹ Donc, tout d'abord à cause de la longueur insuffisante des textes runiques, la question est restée ouverte à ce moment.

Une autre question est par ailleurs depuis longtemps débattue : pouvons-nous considérer comme authentique le texte d'Agathon, contemporain de la conquête du territoire qui formera la Bulgarie fondée par Asparouch vers 681, qui nomme « Onogours »⁷² le peuple bulgare des fils de Kouvrat ? Ou bien ne devons-nous pas accorder d'importance au renseignement contemporain et pouvons-nous supposer que c'était une autre tribu, autre que celle des Onogours, la tribu des Onogoundours ~ Nándors,⁷³ qui jouait le rôle prépondérant dans les groupes ethniques de la Grande Bulgarie ? A l'instar d'une bonne partie des experts, j'estime quant à moi plus convaincante la première thèse, qui fut soutenue en premier lieu par Gyula Moravcsik.⁷⁴ L'autre explication possible fut donnée par V. Beševliev,⁷⁵ éminent savant bulgare, explication à laquelle s'est rallié, parmi les spécialistes hongrois, Gábor Vékony⁷⁶ par exemple.

⁶⁸ Voir I. Juhász, « Ein awarenzeitlicher Nabelbehälter mit Kerbschrift aus Szarvas » *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae* 35 (1983), 373-377 ; *idem*, « Újabb rovásírásos emlékek Szarvasról » [Une récente trouvaille à l'inscription runique de Szarvas] in K. Sándor, ed., *Rovásírás a Kárpát-medencében*. Magyar Őstörténeti Könyvtár 4. Szeged 1992, 15-19. Cf. infra les notes 69, 70, 71.

⁶⁹ « Késő népvándorláskori rovásfeliratok » [Inscriptions runiques de l'époque des migrations tardive] *Életünk* 23 (1985), 153-166 ; *idem*, *Késő népvándorláskori rovásfeliratok a Kárpát-medencében*. [Inscriptions runiques de l'époque des migrations tardive dans le Bassin des Carpathes.] Szombathely 1987, 56-73 ; *idem*, « Spätvölkerwanderungszeitliche Kerbinschriften im Karpatenbecken » *Acta Archaeologica Hungarica* 39 (1987), 211-256.

⁷⁰ « A magyarok őstörténete » [La protohistoire des Hongrois] *Magyar Tudomány* 35 (1990), 256-258.

⁷¹ « Problems of the East European Scripts » in *Popoli delle steppe ... Settimane di Studio* 499-504.

⁷² Voir la récente édition du texte d'Agathon: Concilium universale Constantinopolitanum tertium. Concilii actiones XII-XVIII. Epistulae. Indices. ed. R. Riedinger, Berolini 1992, 898-901 ; p. 900 : τῶν Οὐννογοῦρων Βουλγάρων (varia lectio: Οὐνογοῦρων).

⁷³ Voir plus haut notes 13, 14 ; cf. Constantinus Porphyrogenitus, De thematibus occid. 1.

⁷⁴ Gy. Moravcsik, « Zur Geschichte der Onoguren » in Gy. Moravcsik, *Studia Byzantina*. Budapest 1967, 95-102 (= *Ungarische Jahrbücher* 10, 1930, 66-74). Cf. D. Angelov, *Die Entstehung des bulgarischen Volkes*. Berlin 1980, 78-79 ; V. Gyuzelev, *The Protobulgarians*. Sofia 1979, 27-29, 67-69.

⁷⁵ V. Beševliev, *Die protobulgarische Periode der bulgarischen Geschichte*. Amsterdam 1981, 197, 302, 312-313.

⁷⁶ G. Vékony, « Onogurok és » 71-72 ; *idem*, « Das nordwestliche Transdanubien » 215, 225.

Indépendamment de l'opinion que l'on accepte dans les discussions mentionnées plus haut, nous devons reconnaître qu'un point est incontestable : le nom géographique « *Uuangariorum marcha* » (« frontière des Wangars »), figurant dans la charte de 860, témoigne que l'ethnie ou le groupe ethnique portant le nom d'*onogour* était présent dans le Bassin des Carpathes dans la première moitié du IX^e siècle.

A l'ombre de la menace byzantine

Le choix politico-religieux du prince Géza

FERENC MAKK



A l'occasion du millénaire de la fondation de l'État par Saint Étienne (prince de 997 à 1000, roi de 1000 à 1038), les ouvrages historiques mettent tour à tour à l'ordre du jour toutes les questions, qui ont dû préoccuper les Hongrois, ou du moins les dirigeants du peuple hongrois, vers l'An Mil. La christianisation fut l'une des conditions principales de la naissance du Royaume de Hongrie. On sait que, par une décision du prince Géza (fortement appuyée plus tard par Étienne), les Hongrois choisirent la foi occidentale ou romaine parmi les deux versions européennes du christianisme (le rite latin ou romain, et la confession byzantine ou grecque).

Le problème de prise de position de la Hongrie lors du dilemme « Orient ou Occident » il y a mille ans, fut l'objet d'un long débat entre les spécialistes hongrois et étrangers. Je voudrais donner d'abord une exposé brièvement l'essentiel des différentes opinions.

D'après certains chercheurs, les Hongrois ont été fortement menacés à l'ouest par l'Empire germanique et, justement pour empêcher la soumission ou la dispersion, le prince Géza dut conclure une alliance avec l'empereur germanique, ce qui aurait entraîné la conversion au christianisme occidental.¹

D'autres évoquent aussi un facteur géopolitique. Selon ces derniers, le centre de la principauté de Géza se trouvant en Transdanubie, dans la proximité de l'Empire, les Arpadiens (les membres de la dynastie régnante) étaient géographiquement plus proches du christianisme occidental, par le biais de l'Empire. La

¹ M. Horváth, *A kereszténység első százada Magyarországon*. [Le premier siècle du christianisme en Hongrie.] Budapest 1878, 4-50 ; B. Hóman-Gy. Szekfű, *Magyar történet*. [Histoire de la Hongrie.] Vol. I, Budapest 1939 (les chapitres en question sont l'œuvre de B. Hóman ; dans la suite: Hóman 1939), 174 ; E. Hermann, *L'Histoire de l'Eglise catholique en Hongrie jusqu'en 1914*. München 1973, 13-14.

proximité géographique aurait fortement influencé la prise de position du grand-prince.²

On explique aussi ce phénomène par le fait que les Gyula de Transylvanie (adversaires des Arpadiens) avaient été en très bons termes avec Byzance depuis le milieu du Xe siècle et que l'empereur byzantin avait même chargé, par un évêque missionnaire de la propagation organisée de la foi orthodoxe (grecque) en Transylvanie. Les Arpadiens n'auraient ainsi obtenu à Constantinople que le *second* rôle, bien moins prestigieux pour eux. Cela n'aurait pas favorisé le renforcement de l'autorité du prince face aux séparatismes intérieurs. Ces raisons auraient poussé Géza à se tourner vers l'Occident.³

De nombreux ouvrages évoquent la conception d'un danger ou d'une menace de Byzance. Les Hongrois auraient donc été obligés, par crainte de Byzance, de conclure une alliance avec l'Empire germanique et se convertir au christianisme occidental.⁴ Prenant appui sur les opinions précédentes, j'ai également développé au cours de la dernière décennie cette conception, d'une manière détaillée, dans plusieurs de mes ouvrages. L'essentiel peut en être résumé comme suit.

En 970, une armée byzantine de douze mille hommes infligea une défaite catastrophique à l'armée alliée, composée de 30 mille soldats russes, bulgares, hongrois et petchenègues, près d'Arkadiupolis, ville de Thrace. Après quoi, le basileus obligea, lors de sa campagne glorieuse de 971, le prince de Kiev Sviatoslav à céder la Bulgarie et de la quitter. Cependant, l'empereur Ioannés Tzimiskès ne rétablit pas l'indépendance de la Bulgarie, mais annexa tout le pays et le rattacha à son empire. Les troupes victorieuses du basileus parvinrent jusqu'à la ligne des eaux de la Save et du Danube, c'est-à-dire jusqu'à la frontière hongroise. Les dirigeants hongrois devaient craindre, à juste titre, une attaque importante de Byzance contre la Principauté Hongroise, considérée comme pays ennemi. La situation des Hongrois fut encore aggravée par une autre circonstance : les deux empires (l'Empire germanique et Byzance) réglèrent leurs différends politiques au printemps 972 et la paix entre les deux puissances fut scellée par le mariage byzantin de l'empereur associé Othon II à Rome, en avril 972. Pressé par l'alliance germano-byzantine, et craignant une attaque directe de la part de Byzance, le nouveau prince Géza pratiqua une ouverture en direction du souverain allemand Othon I^{er}. Dans cette période de tensions entre Hongrois et Byzantins, l'empereur germanique se rangea aux côtés des Hongrois. D'une part Othon I^{er} voulait éviter

² Voir par ex. Gy. Kristó, *Histoire de la Hongrie médiévale, Tome I: Le temps des Árpáds*. Rennes 2000 (dans la suite: Kristó 2000), 30 et 31.

³ J. P. Ripoche, « La Hongrie entre Byzance et Rome: problème de choix religieux » *Ungarn-Jahrbuch* 6 (1974-1975), 14 ; Kristó 2000, 30 et 31.

⁴ I. Acsády, *A magyar birodalom története*. [Histoire de l'Empire hongrois.] Vol. I, Budapest 1903, 62-63 ; Gy. Székely, « La Hongrie et Byzance aux Xe-XII^e siècles » *Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae* (1967), 291 ; Gy. Györffy, *István király és műve*. [Le roi Étienne et son œuvre.] Budapest 1983 (dans la suite: Györffy 1983), 68 ; Gy. Györffy, « Államszervezés » [L'organisation de l'État.] in Gy. Székely-A. Bartha, dir., *Magyarország története. Előzmények és magyar történet 1242-ig*. [Histoire de la Hongrie: Des origines à 1242.] Budapest 1984 (dans la suite: Györffy 1984), 727.

le changement de l'équilibre en Europe Centrale au détriment de l'Allemagne au cas d'une expansion byzantine ; d'autre part il comptait également renforcer sa propre influence dans la région en appuyant la cause des Hongrois pour nuire à Byzance. A partir de ce moment, et jusqu'à la fin du XII^e siècle, on peut enregistrer une rivalité constante entre les deux empires, qui cherchèrent à gagner l'hégémonie politique sur la Hongrie, cette dernière se trouvant elle-même dans une situation géopolitique particulière. Au début des années 970, le prince Géza utilisa habilement ce facteur en faveur de son pays. A sa demande, débuta en 972 la propagation officielle du christianisme occidental en Hongrie, et avec la participation de prêtres et de moines allemands. De plus, une paix et une alliance germano-hongroises furent préparées à Quedlinbourg au printemps 973.

Sous l'effet de l'alliance germano-hongroise (mais aussi en raison d'une nouvelle attaque arabe à l'Est et de la propagation de la révolte bulgare) Byzance fut contrainte de reculer sur la question hongroise. L'invasion byzantine contre la Hongrie n'eut donc pas lieu au début des années 970. En même temps, Géza mit fin aux incursions hongroises dans les Balkans et maintint de bonnes relations avec les Bulgares jusqu'à la fin de son règne. Son amitié envers les Bulgares (et ainsi son opposition à Byzance) se manifesta également dans le fait que les ambassadeurs des Bulgares révoltés purent traverser la Hongrie en 973 pour se rendre à Quedlinbourg, auprès d'Othon I^{er}, mais aussi dans le fait que le prince donna en mariage, vers 995, une de ses filles à Gavril Radomir, fils et héritier présumé du souverain bulgare, le tzar Samuel toujours en lutte pour la survie avec Byzance. On ne peut plus avoir de doutes : Byzance était considéré par Géza depuis le début comme un ennemi très dangereux.⁵

⁵ Voir à ce sujet par ex. F. Makk, « Magyarország és keleti szomszédai Szent István korában » [La Hongrie et ses voisins de l'Est à l'époque de Saint Étienne.] in F. Glatz-J. Kardos, dir., *Szent István és kora*. [Saint Étienne et son époque.] Budapest 1988, 81-82 ; F. Makk, *Magyar külpolitika 896-1196*. [La politique extérieure de la Hongrie, 896-1196.] Szeged 1996 (dans la suite: Makk 1996), 29-32, 37-38 et 40 ; F. Makk, *A turulmadártól a kettőskeresztig. Tanulmányok a magyarság régebbi történelméről*. [De l'oiseau touroul à la double croix. Études sur le Haut Moyen Age hongrois.] Szeged 1998 (dans la suite: Makk 1998), 117-121 et 222-223 ; F. Makk, « Az Árpádok külpolitikája » [La politique extérieure des Arpadiens.] *Rubicon* (1998/9-10), 29 ; F. Makk, « Géza nagyfejedelem külpolitikájáról » [De la politique extérieure du prince Géza.] in S. Homonnai-L. Koszta, dir., *Gizella királyné*. [La reine Gisèle.] Veszprém 2000 (dans la suite: Makk 2000), 31-34. Il faut remarquer que la conception du danger ou de la menace de Byzance existe aussi dans une version extrémiste ; elle a été notamment explicitée, et avec de fortes connotations politiques, par Gyula Szekfű: « En s'alliant à Byzance, la nation et l'État hongrois auraient pu s'enterrer pour toujours même avant leur naissance. » Gy. Szekfű, *A magyar állam életrajza*. [Biographie de l'État hongrois.] Budapest 1923. 28. On trouve un écho de cette opinion dans l'ouvrage de Bálint Hóman aussi (cf. Hóman 1939, 176). Au cas où il aurait rejoint Byzance, l'histoire du peuple hongrois aurait été certes bien différente de celle vécue dans la période de l'orientation occidentale. Rien ne cependant, porte à croire que le choix de l'Orient (c'est-à-dire de Byzance) aurait entraîné la perte certaine. Cette thèse est éminemment niée par l'histoire des peuples russe, bulgare, serbe ou roumaine.

István Bóna a réfuté entièrement cette conception de danger et de menace de Byzance, la qualifiant tout simplement de « chimère » et de « croyance moderne », et récemment développé une thèse opposée intéressante et riche en enseignements. Membre de l'Académie des Sciences de Hongrie, l'auteur décédé il y a peu, déclarait dans son dernier livre qu'aucun danger ou menace de Byzance n'avait pu jouer un rôle dans l'ouverture du prince Géza à l'Occident, ce danger ou cette menace n'ayant jamais existé pendant son règne, même pas à l'époque cruciale de sa décision, au début des années 970.⁶ Pour vérifier sa conception, il évoque en substance trois points.

1) Au cours de la première moitié de 971, le basileus Tzimiskès ne conquiert que l'est de la Bulgarie ; l'ouest du pays resta à l'abri de l'occupation byzantine. Il serait donc faut de croire que les troupes byzantines auraient occupé en 971 toute la Bulgarie. L'armée du basileus n'a atteint le Bas-Danube à Vidin qu'en 1002, et les territoires bulgares limithropes de la partie du Bas-Danube appartenant à la Hongrie (entre Orșova et Belgrade) ne furent pris par les Byzantins qu'en 1018. D'après Bóna, on ne peut plus maintenir qu'une armée byzantine serait apparue en 971 à la ligne Save-Bas-Danube (la frontière hongroise), en créant ainsi une situation militaire menaçante et dangereuse pour la Principauté Hongroise.⁷

2) S'il n'y avait pas eu de troupes byzantines en 971 à la frontière hongroise, la cour de Géza n'aurait guère dû craindre une attaque armée de la part de Byzance contre la Hongrie. Naturellement, Géza et son entourage n'avaient pas peur de Byzance.⁸

3) Il ne serait ni fondé ni raisonnable d'affirmer que la Hongrie aurait été prise dans l'étau dangereux des deux empires par suite du pacte germano-byzantin de 972, puisque cet accord politique n'était pas dirigé contre la Hongrie, mais visait seulement à régler quelques différends importants entre Byzance et l'Empire germanique, qui ne touchaient pas les Hongrois.⁹

On peut conclure des opinions de Bóna que la Hongrie n'ayant pas été menacée par Byzance en 971-972, l'ouverture de Géza à l'Occident (donc le choix entre Orient et Occident) ne fut pas déterminée par un danger byzantin « imaginaire », mais par un autre facteur important. Bóna explique ce choix de la manière suivante : « Le choix ne fut pas difficile pour Géza : au lieu du césaropape orthodoxe, auquel les Bulgares ne se furent soumis un siècle auparavant qu'en raison de leur défaite militaire, Géza et son fils Vajk [Saint Etienne] choisirent, pour allié et pour exemple à suivre, l'empereur et le pape, donc deux personnalités et deux pouvoirs distincts. »¹⁰

⁶ I. Bóna, *A magyarok és Európa a 9-10. században*. [Les Hongrois et l'Europe aux IX^e-X^e siècles.] Budapest 2000 (dans la suite: Bóna 2000), 66-71.

⁷ Bóna 2000, 66.

⁸ Bóna 2000, 70.

⁹ Bóna 2000, 66, 70 et 74. Cette idée a été très rapidement adaptée par Csaba Csorba. Voir Cs. Csorba, « Gondolatok a keresztény magyar állam és egyház szervezéséről » [Réflexions sur l'organisation de l'État et de L'Eglise chrétiens en Hongrie.] *Honismeret* 28 (2000/3), 4-5.

¹⁰ Bóna 2000, 71. La même opinion a été explicitée par Jenő Gergely, « Az európai egység felé » [Vers l'unité européenne.] *Népszabadság* 18 août 2000, 9.

Je développerai dans ce qui suit mon opinion sur les arguments de Bóna, ainsi que sur son explication concernant le choix du prince Géza.

1) Il existe de nombreux problèmes par rapport à la conquête byzantine de 971 en Bulgarie. Selon l'opinion la plus ancienne, on pensait en substance que le basileus Tzimiskès avait envahi, occupé et annexé à son empire la Bulgarie de l'Est en 971, mais que la Bulgarie de l'Ouest resta indépendante puisqu'un pouvoir bulgare autonome fonctionnait depuis 969 sous la direction du comte Nikola et ses quatre fils, David, Moïse, Aaron et Samuel (« les quatre-frères »). Cet État bulgare souverain et conquérant jusqu'à la Bulgarie de l'Est n'aurait été vaincu par Byzance qu'au début du XI^e siècle.¹¹ De nos jours, après avoir exploité de nouvelles sources, on peut déjà esquisser une image plus nuancée, mais pas encore suffisamment claire, du destin des différents territoires bulgares et leurs rapports avec Byzance en 971 et dans les années suivantes. On ne peut pas douter que le basileus ait pris possession, par le moyen de l'occupation militaire, de la Bulgarie orientale se trouvant à l'est de la ligne Isker-Sofia-Struma.¹² Cependant préciser l'étendue, l'organisation de l'administration byzantine et la frontière orientale de l'unité administrative nouvellement créée (*katépanatus*) dans la région du delta du Bas-Danube, en utilisant les données offertes par le *Taktikon* d'Oikonomidès et de l'auteur nommé « l'Anonyme de Hase », constitue une question à part.¹³ Il est probable que l'autorité des quatre frères ne s'étendait pas sur l'ensemble de la Bulgarie au cours de la période 969–971, mais uniquement sur le sud-ouest et notamment les régions de Sofia, Ohrid, du lac Présapa, de Voden et Muglen. L'extension de leur pouvoir entre 971 et 976 demeure par ailleurs tout à fait obscure.¹⁴

¹¹ Voir par ex. B. H. Златарски, *История на Българската Държава през средните векове* I/2. София 1971 (dans la suite: Zlatarski 1971), 601–602 et 612 ; L. Bréhier, *Le monde byzantin. Vie et mort de Byzance*. Paris 1969, 173–175 et 188–193.

¹² Pour la ligne Isker-Sofia-Struma, voir par ex. Zlatarski 1971, 609–611 ; V. Tăpkova-Zaimova, « L'administration byzantine au Bas-Danube (fin Xe–XI^e s.) » *Byzantinoslavica* 54 (1993) (dans la suite: Tăpkova-Zaimova 1993), 96 ; V. Tăpkova-Zaimova, « Les frontières occidentales des territoires conquis par Tzimiscès » in V. Tăpkova-Zaimova, *Byzance et les Balkans à partir du VI^e siècle. Les mouvements ethniques et les États*. London 1979 (dans la suite: Tăpkova-Zaimova 1979), 115 ; X. Димитров, *Българо-унгарски отношения през средновековието*. София 1998 (dans la suite: Dimitrov 1998), 89, note 70.

¹³ Voir par ex. V. Tăpkova-Zaimova, « L'administration byzantine au Bas-Danube (fin Xe–XI^e s.). Tentatives d'une mise au point » *Études balkaniques* 3 (1973), Sofia (dans la suite: Tăpkova-Zaimova 1973), 90–102 ; Tăpkova-Zaimova 1979, 113–114. Иван Божилов, *Анонимът на Хазе. България и Византия на Долни Дунав в края на X век*. София 1979, 119–125 ; Tăpkova-Zaimova 1993, 96.

¹⁴ Pour la Bulgarie du Sud-Ouest, voir C. Антољак, *Самуиловата држава*. Скопје 1969 (dans la suite: Antoljak 1969), 19 ; M. Апостолски, *История на македонскиот народ*. Скопје 1969 (dans la suite: Apostolski 1969), 118 ; D. Koszev–H. Hrisztov–D. Angelov, *Bulgária története*. [Histoire de la Bulgarie.] Budapest 1971, 33 ; I. Dujčev–V. Velkov–I. Mitev–L. Panaytov, *Histoire de la Bulgarie des origines à nos jours*. Roanne 1977 (dans la suite: Histoire 1977), 137 ; D. A. Zakythinos, *Byzantinische Geschichte 324–1071*. Wien–Köln–Graz 1979 (dans la suite: Zakythinos 1979), 224.

Le sort des territoires du nord-ouest est particulièrement intéressant du point de vue de notre sujet. Des sceaux byzantins, jamais observés jusqu'à présent par les chercheurs hongrois, témoignent de ce que les Byzantins étaient parvenus, après avoir conquis la Bulgarie orientale en 971, à occuper militairement et à soumettre pour un certain laps de temps une grande partie des territoires bulgares et serbes se trouvant à l'ouest ou à nord-ouest de la ligne Isker-Sofia. On a découvert le sceau du protospatharios Ioannès qui dirigea la frontière de Ras (donc de Serbie) au début de la période 971-975.¹⁵ On dispose également du sceau du protospatharios Diogène qui dirigea, après la guerre bulgare de 971, l'administration byzantine locale en tant que stratège de la ville Morava ; cette dernière se trouve au confluent de la rivière Morava et du Bas-Danube.¹⁶ Le sceau de Diogène prouve incontestablement que l'armée byzantine, contrairement à l'opinion de Bóna a bel et bien atteint la frontière de la Hongrie vers 971, dans la région de Barancs (Braničevo), ne serait-ce que pour une courte période. Ceci devait être évidemment considéré par les dirigeants hongrois comme un événement véritablement menaçant.

2) La tâche suivante est d'examiner si la cour princière de Hongrie avait réellement peur de Byzance en 971. On peut conclure, par analogie, à une crainte de l'Empire de Byzance en comparant la situation d'après 955 et celle d'après 970 du point de vue des Hongrois. En 955, la bataille de Lechfeld se termina par une défaite catastrophique des Hongrois contre les Allemands. Leur attitude ultérieure est clairement illustrée par l'évêque contemporain Liutprand : « le peuple des Hongrois, effrayé de la puissance du plus saint et bien invincible roi Othon [I^{er}] ... n'ose même pas prononcer une parole. »¹⁷ Par crainte et horreur des Allemands, les Hongrois renoncèrent aux expéditions occidentales et, se méfiant d'une attaque de l'Empereur, le peuple des Hongrois fortifia même les frontières de son pays.¹⁸ En 970, les Hongrois durent connaître de nouveau une défaite catastrophique dans les Balkans, après quoi le prince Géza mit fin pour toujours aux expéditions vers le Sud. La situation analogue offre la conclusion suivante : au début des années 970, les dirigeants hongrois devaient craindre autant Byzance que l'Allemagne après 955.

¹⁵ J. Nesbitt-N. Oikonomides, *Catalogue of the Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, Vol. I. Washington D. C. 1991 (dans la suite: *Catalogue 1991*), 100-101. A ce sujet, voir encore Dimitrov 1998, 80, 89 (note 70), 90 (note 72). S'appuyant sur une source écrite, Antoljak 1969, 20 et Apostolski 1969, 119 font mention d'une courte période d'occupation byzantine des territoires de Ras (Serbie).

¹⁶ *Catalogue 1991*, 195-196. A ce sujet, voir encore Dimitrov 1998, 80, 89 (note 70) et 90 (note 72). On trouve d'ailleurs dans la littérature spécialisée bulgare d'opinions qui prennent en compte que les Byzantins seraient parvenus jusqu'à la Save (ou même jusqu'à la région hongroise de Szerém) lors de leurs conquêtes de 971. On doit pourtant reconnaître que l'on ne dispose d'aucune donnée de sources à cet égard.

¹⁷ J. Becker, *Die Werke Liudprands von Cremona*. SRG in usum scholarum. Hannover-Leipzig 1915, 7.

¹⁸ A. F. Gombos, *Catalogus fontium historiae Hungaricae* III. Budapest 1938 (dans la suite: Gombos), 1763.

On dispose cependant d'une source byzantine authentique, l'ouvrage historique de Skylitzès qui donne un témoignage de ce que les Hongrois aient littéralement *peur de Byzance* au printemps 971. (Nous devons remarquer que, contrairement à la littérature étrangère, la recherche hongroise n'a pas encore utilisé cette partie de la chronique de Skylitzès.) La traduction du texte grec est la suivante :

« Comme les choses de la guerre se passaient mal pour les Barbares [=Russes] et comme ils ne pouvaient espérer aucune aide militaire (puisque leurs compatriotes étaient loin et les peuples barbares voisins, craignant les Romains [=Byzantins], ont refusé l'aide) ; mais ils souffraient aussi du manque de nourriture, qu'ils ne pouvaient se procurer nulle part, parce que la flotte romaine surveillait avec soin les bords de la rivière [=Danube]... »¹⁹

Une question importante se pose : à qui se rapporte l'expression « les peuples barbares voisins » ? Au cours de la grande campagne contre Byzance, terminée par la bataille d'Arkadiupolis (970) ; les Russes, dirigés par le grand-prince Sviatoslav, eurent pour alliés, d'après des sources byzantines, les Bulgares, les Hongrois et les Petchenègues.²⁰ Lors de la contre-attaque du basileus Tzimiskès, au printemps 971 (au cours des quatre mois allant du début d'avril jusqu'à fin juillet),²¹ le prince russe ne put naturellement solliciter que ses alliés d'antan. Parmi ceux-ci, les Bulgares ne peuvent pas être cités par la source, puisque d'une part Sviatoslav, demeurant en terre bulgare, devait évidemment demander l'aide des peuples voisins de la Bulgarie ; par ailleurs, les Bulgares figurèrent dès le début aux côtés des Russes dans la lutte contre les Grecs et on ne dut guère les solliciter au printemps 971.²² Comme le texte byzantin utilise le pluriel (« les peuples barbares voisins, craignant les Romains »), il était évidemment question des Hongrois et des Petchenègues.²³ Mais les deux peuples – les Hongrois aussi bien que les Petchenègues – refusèrent l'aide proposée, parce que ces peuples « craignaient les Byzantins ».

Cela signifie que Hongrois et Petchenègues étaient effrayés par les Byzantins dès la victoire de ces derniers d'Arkadiupolis en 970 ; leur refus du printemps

¹⁹ Ioannis Skylitzae, *Synopsis Historiarum. Rec. I. Thurn*, Corpus fontium historiae Byzantinae V. Berlin-New York 1973, 305.

²⁰ Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai*. [Les sources byzantines de l'histoire hongroise à l'époque des Árpadiens.] Budapest 1984, 72 et 86-89.

²¹ Pour la chronologie des événements militaires de 971, voir F. Dölger, « Die Chronologie des grossen Feldzuges des Kaisers Johannes Tzimiskes gegen die Russen » *Byzantinische Zeitschrift* 32 (1932), 275-292. Voir encore *Histoire* 1977, 135-136 ; *Zakythinos* 1979, 223-224.

²² A ce sujet voir par ex. B. B. Мавродин, *Древняя Русь*, Москва 1946 (dans la suite: *Mavrodin* 1946), 206 ; *Zlatarski* 1971, 577 et 584.

²³ Le même avis est développé par *Mavrodin* 1946, 206 ; *Dimitrov* 1998, 80. En racontant les événements de 971, les Annales russes font allusion à ce que Sviatoslav ne disposât d'aucune aide (étrangère). Voir à ce sujet A. N. Szaharov, « Orosz magyar szövetségi kapcsolatok a 9-10. században » (Relations hungaro-russes aux IX^e-X^e siècles) *Századok* 120 (1986), 121.

l'exprime clairement. Le prince Sviatoslav dut sans doute envoyer ses ambassadeurs vers ses anciens alliés dès avril 971, au début de la campagne byzantine, afin de solliciter leur aide ; l'encerclement complet par les Grecs de la ville de Silistre, dont il assurait la défense, ne lui offrait plus tard cette possibilité. Il était tout à fait naturel que les craintes et angoisses des dirigeants hongrois eussent augmenté par la connaissance des événements ultérieurs de Bulgarie. En juillet 971, après trois mois de siège, le prince Sviatoslav capitula à Silistre. Il fut contraint de quitter la Bulgarie, mais à son retour, il fut assassiné dans la région de l'embouchure du Dniepr par les Petchenègues, ces derniers ayant aussi conclu une paix avec les Grecs en été 971. Le basileus Tzimiskès priva le souverain bulgare Boris II de son titre royal, mit fin à l'autonomie du patriarcat bulgare et le soumit au patriarche de Constantinople. Le nom de Preslav, capitale de la Bulgarie, fut changé, d'après le prénom du basileus, en Ioannopolis. Les territoires bulgares réellement occupés furent intégrés à l'empire et divisés en plusieurs provinces.²⁴ Les mesures du basileus signifient sans doute que Tzimiskès se déclarait formellement souverain de toute la Bulgarie et considérait, *de iure*, toute la Bulgarie comme possession byzantine, même si, *de facto*, il n'avait pu occuper militairement une grande partie des territoires bulgares. L'effondrement total, *de iure*, du premier empire bulgare et l'apparition d'une force armée byzantine à la frontière hongroise, dans la région de la ville de Barancs (Braničevo), durent incontestablement augmenter l'angoisse et le sentiment de danger chez les dirigeants hongrois envers Byzance. Comme on avait craint une invasion allemande après 955, on devait se méfier après 970, et à juste titre, d'une attaque byzantine ouverte.

3) En respectant l'ordre des arguments de Bóna, on s'occupera en dernier lieu de la question de l'état germano-byzantin. Il est vrai que l'accord germano-byzantin conclu au début de 972 n'était pas dirigé contre la Principauté Hongroise. Dans ce traité de paix, Othon I^{er} accepta, sous quelques conditions, la souveraineté du basileus sur les territoires de l'Italie du Sud ; Tzimiskès reconnut, pour sa part, le titre impérial d'Othon I^{er} (*imperator augustus*). Ce traité fut donc scellé le 14 avril 972, par le mariage, à Rome, de l'empereur associé Othon II avec la princesse byzantine Théophano.²⁵ De cette manière, les deux voisins directs de la

²⁴ Pour les événements, voir G. Ostrogorsky, *L'histoire de l'État byzantin*. Paris 1969, 321 ; *Histoire* 1977, 136–137 ; H-D. Döpmann, « Wechselbeziehungen zwischen Otto I. und den Bulgaren auf dem Hintergrund der deutsch-byzantinischen Beziehungen » in J. Dummer-J. Irmscher, dir., *Byzanz in der europäischen Staatenwelt*. Berlin 1983, 50 ; R. Jenkins, *Byzantium. The imperial Centuries ad 610–1071*. Toronto 1987, 297–298 ; Bréhier 1997, 156–157 ; I. H. Tóth, « Bulgária » [La Bulgarie.] in Gy. Kristó-F. Makk, dir., *Európa és Magyarország Szent István korában* (L'Europe et la Hongrie à l'époque de Saint Etienne), Szeged 2000, 221–222.

²⁵ P. Váczy, « A középkor története » [Histoire du Moyen Age.] in B. Hóman-Gy. Szekfű-K. Kerényi, dir., *Egyetemes történet négy kötetben*. [Histoire universelle en quatre volumes.], Vol. II, Budapest 1936, 364–365 ; R. Holtzman, *Geschichte der sächlichen Kaiserzeit*. München 1955, 221 ; T. Olajos, « Bizánc » [Byzance.] in Gy. Kristó-F. Makk, dir., *Európa*

Principauté Hongroise réglèrent leurs relations jusque-là assez tendues. Les deux empires devinrent de grandes puissances expansionnistes et menèrent une politique d'expansion systématique. En février 962 Othon I^{er} prit le titre impérial ; cet événement illustrait clairement ses intentions de faire de son empire une grande puissance. Entre 966 et 972 le souverain germano-romain lutta d'une manière presque continue contre les Byzantins afin de conquérir de l'Italie du Sud. Le basileus chassa les Russes des Balkans et écrasa après son ancienne adversaire, la Bulgarie. La paix entre les deux grandes puissances ennemies de la Hongrie créa une situation internationale très défavorable à la Principauté Hongroise. (Nous devons noter ici que, lors de leurs multiples expéditions, les Hongrois n'avaient attaqué l'Espagne qu'une seule fois, en 942. Suite à cette unique incursion, le calife cordovan Abd-al Rahman III déclara, au début de l'année 955, aux ambassadeurs du roi Othon I^{er} que l'on devrait « *anéantir le peuple des Hongrois* ». ²⁶ Les empereurs germanique et byzantin ne durent évidemment pas avoir une opinion plus favorable à l'égard des Hongrois, qui avaient attaqué, pillé et rançonné les territoires et les peuples des deux empires non pas une à une seule reprise, mais régulièrement pendant de longues décennies.) Il était clair pour les dirigeants hongrois responsables qui suivaient de près l'évolution du contexte international de la région, que la paix entre leurs deux puissants ennemis comportait le danger d'une alliance éventuelle contre l'ancien ennemi, les Hongrois, et qu'elles les écraseraient et les anéantiraient.

Pour terminer, je voudrais ajouter quelques remarques aux opinions de Bóna, par lesquelles il explique le choix du grand-prince Géza.

Son explication est brève et laconique, voire incompréhensible pour ceux qui ne sont pas spécialistes, la notion du césaropape n'étant pas claire pour tout le monde. De plus, l'argumentation comporte des allusions politiques à l'époque actuelle (opposition entre dictature orientale et démocratie occidentale). Ce ne sont pourtant pas les véritables défauts de la conception.

Tout comme Bóna et d'autres, je suis d'avis que le prince Géza avait déjà pris position dans la question du choix entre Orient et Occident. Il faut cependant ajouter que le prince hongrois décida de choisir, au lieu du basileus (*césaropape* chez Bóna), l'empereur germanique seul et non l'empereur et le pape ensemble, ce dernier étant entièrement hors de question. L'ouverture à l'Occident fut pour Géza avant tout une question politique ; les points de vue ecclésiastiques et religieux n'entrèrent en jeu que plus tard. En s'ouvrant à l'Occident, Géza s'ouvrait donc à l'Empire germanique ; et par l'intermédiaire de l'Empire germanique, il noua des contacts directs avec l'Eglise impériale, et non avec la papauté romaine. ²⁷ L'Eglise allemande, en tant qu'Eglise impériale, était fortement liée au

és Magyarország Szent István korában. [L'Europe et la Hongrie à l'époque de Saint Etienne.] Szeged 2000, 238.

²⁶ *Gombos*, 2447 ; Voir à ce sujet par ex. F. Makk, *Ungarische Außenpolitik (896–1196)*. Herne 1999, 20.

²⁷ Voir à ce sujet L. Balics, *A római katolikus egyház története Magyarországon*. [Histoire de l'Eglise catholique romaine en Hongrie.] Vol. I, Budapest 1885 (dans la suite: *Balics*

pouvoir impérial. A l'époque des Othon, la principale tâche des prélats allemands consistait à représenter et servir les intérêts de l'Empire aussi bien dans la politique intérieure que dans les relations extérieures, relations ecclésiastiques y comprises.²⁸ L'alliance avec l'empereur germanique donna donc un rôle important (et une influence encore plus importante) en Hongrie à l'Eglise impériale germanique, plutôt qu'à la papauté romaine. Ceci est bien mis en évidence par le fait que Bruno de Saint-Gall, premier évêque missionnaire de rite latin chez les Hongrois, fut sacré, sur ordre du souverain allemand, par l'archevêque de Mayence.²⁹ La lettre d'Othon I^{er} envoyée en 972 à Pilgrim, évêque de Passau, témoigne d'une manière convaincante que l'évangélisation des Hongrois fut une affaire importante, d'abord pour l'Empereur et seulement ensuite pour l'Eglise allemande.³⁰

On peut considérer, comme certains, d'ailleurs que les autres évêques missionnaires allemands du règne de Géza furent également sacrés par l'archevêque de Mayence sur ordre de l'Empereur. La question se pose également de savoir dans quelle mesure les autres parties de l'Eglise impériale (Passau, Salzbourg, Ratisbonne) participèrent à la propagation du christianisme latin à l'époque de Géza ; on ne peut cependant contester que l'Eglise impériale était au service de l'influence politique de l'empereur germanique même dans le Bassin des Carpathes.³¹

Saint Etienne fut donc le premier à établir des liens étroites avec la papauté romaine, essentiellement pour contrebalancer l'influence germanique croissante.³² Ceci fut prouvé par l'envoi d'une couronne par le pape, et par la subordination de l'archevêché d'Esztergom à Rome. A la suite de cette mesure, l'Eglise impériale germanique fut totalement rejetée de Hongrie. L'adhésion des Hongrois à l'Europe occidentale devint définitive et complète par les mesures décisives de Saint Etienne. L'image doit pourtant être nuancée par le fait que, en partie pour relever son prestige international, en partie pour des raisons d'ordre de politique intérieure, Saint Etienne conclut, également après l'An Mil, une alliance durable avec le basileus aussi.³³

1885), 1-6 ; H. Marczali, « A vezérek kora és a királyság megalapítása » [L'époque des chefs de tribus et la fondation de l'État.] in S. Szilágyi, dir., *A magyar nemzet története I. Magyarország a királyság megalapításáig*. [Histoire de la nation hongroise Vol. I: La Hongrie jusqu'à la fondation du royaume.] Budapest 1895, 231.

²⁸ Au sujet de l'Eglise impériale germanique, voir W. Metz, *Das Servitium regis. Zur Erforschung der wirtschaftlichen Grundlagen des hochmittelalterlichen deutschen Königtums*. Darmstadt 1978, 87-94 ; E. Boshof, *Königtum und Königsherrschaft im 10. und 11. Jahrhundert*. München 1987, 83-90 ; L. Koszta, « Németország » [L'Allemagne.] in Gy. Kristó-F. Makk, dir., *Európa és Magyarország Szent István korában*. [L'Europe et la Hongrie à l'époque de Saint Etienne.] Szeged 2000, 66-67 et 86-88.

²⁹ Györffy 1983, 68-71 ; Györffy 1984, 728-729.

³⁰ Gombos, 1776.

³¹ Balics 1885, 12 ; Makk 2000, 34.

³² Balics 1885, 11.

³³ Voir à ce sujet par ex. Makk 1996, 54-55 ; F. Makk, « Géza fejedelem és Szent István külpolitikájáról » [De la politique extérieure du prince Géza et de Saint Etienne.] in

Conclusion

L'opinion d'István Bóna est donc inacceptable et sans aucun fondement, et je maintiens, sans les changer, mes idées précédentes. Ainsi le prince Géza décida, dans les années 970, de choisir l'Occident, c'est-à-dire l'Empire germanique, et ainsi le christianisme occidental, sous la pression de l'évolution défavorable du contexte international, et avant tout sous l'impact du danger menaçant du côté de Byzance.

Gy. Kristó, dir., *Államalapítás, művelődés, társadalom*. [Fondation de l'Etat, culture et société.] Budapest 2001, 88–90. Une preuve incontestable de l'alliance entre Saint Etienne et Basileios II: en 1015, le roi de Hongrie participa, aux côtés du basileus, à la guerre contre les Bulgares. *Makk 1998*, 124–125.

The Monomachos Crown

Domestic Intrigue and Diplomatic Reality Prevalent
at the Hungarian Court during the mid-Eleventh Century

ZOLTÁN J. KOSZTOLNYIK



"Porro dux Andreas a perturbacionibus
hostium securus est effectus in regia
civitate Alba regalem coronam est
adeptus"

Chronicon pictum. c. 86.

Historians are still unaware of the identity of the crown that may have been used at the coronations of both Andrew I (1046–60), and Andrew's son, Solomon (in 1058). The record has it that Byzantine Emperor Constantine IX Monomachos (1042–1054) did send a royal circlet, diadem, to the court of Andrew I, though the question remains, whether the enamel plates of the particular diadem unearthed at Nyitraivánka in the early 1860s really date back to the eleventh century, or were they merely clever mid-nineteenth century imitation of Byzantine craftsmanship?¹

¹ On the background, cf. B. Hóman–Gy. Szekfű, *Magyar történet*. [Hungarian history] 5 vols. Budapest 1939⁶, Vol. I, 245ff.; Gy. Székely–A. Bartha, *Magyarország története 1242-ig* [A history of Hungary to 1242] Budapest 1984. 835ff.; Gy. Kristó, *Die Arpaden-Dynastie*. Budapest 1993, 81ff.; on the Monomachos Crown, see J. Érdy, "Nyitra Ivánka területén 1860, 1861 évben kiszántott bizánci románcok a XI századból" [Byzantine romance enamels plowed from the earth in 1860 and 1861] *Archaeológiai közlemények* 2 (1861), 65ff.; Z. Kádár, "Quelques observations sur la reconstitution de la couronne de l'empereur Constantin Monomaque" *Folia archeologica* 16 (1964), 113ff.; on the circlet, see M. Obershall Bárány, *Konstantinos Monomachos császár koronája* [The crown of Emperor Constantine Monomachos] Budapest 1937, 86ff., 92ff.; The authenticity of the enamel plates has been questioned by N. Oikonomides, "La couronne dite de Constantin Monomaque" *Travaux et mémoires* 12 (1994), 241ff., whose views were challenged by E. Kiss, "The state of research on the Monomachos Crown and some further

The sending of the diadem, if real, whose central enamel plate depicted Emperor Monomachos, may have served a twofold purpose. First, by sending him a crown, the emperor wished to acknowledge the validity of Andrew's coronation in 1047, and simultaneously provide him with the means to have his son, Solomon, crowned king. Second, the emperor wanted to draw the fledgling Latin-Christian Hungarian kingdom into the sphere of Byzantine politics, and retain it there, and thus restore the link with Hungary that had been purposefully interrupted by King Stephen I who had aligned himself with the Latin west.² The emperor's objectives, however, were bound to fail, as mid-eleventh century diplomacy had changed drastically since the beginning of the century. The sending of the crown did not influence Hungarian domestic and foreign politics. Both Andrew I, and his brother Béla I, pursued their diplomacy according to their own judgement. The diadem sent and decorated with the picture of the emperor remained a mere expression of goodwill on part of another (though Byzantine-rite) Christian court toward the royal court of the Árpáds.³

In the 1030s, the cousin of King Stephen (d. 1038), Prince Vazul – the son of Michael, the younger brother of Géza, the father of King Stephen – prepared a plan to assassinate the elderly sick king.⁴ The king's court ordered the blinding of the conspirator, Vazul, whose three sons were sent into exile abroad. In addition, a new article was added to the recently promulgated Laws of King Stephen, art. ii:17, concerning conspiracy *versus* king and country. He who organizes a conspiracy *versus* the realm, may find no refuge in a [the] church.⁵ Although this de-

thoughts" *Perceptions of Byzantium and its neighbors (843–1261)* Metropolitan Museum, New York 2000, 60ff.

² J. Deér, *Die hl. Krone Ungarns*. Vienna 1966, 33ff.

³ On events in Hungary in the mid-eleventh century, the mid-fourteenth century *Chronicon pictum* [Illuminated Chronicle], based on contemporary informative evidence of the 1040s through the 1060s, provides historical data; cf. "Chronici Hungarici compositio saeculi XIV" cc. 70 to 99, in E. Szentpétery, ed., *Scriptores rerum Hungaricarum*. 2 vols. Budapest 1937–38; rev. repr., K. Szovák and L. Veszprémy, eds., Budapest 1999, (henceforth: SRH) Vol. I. 321ff; for added comments, cf. *ibid.*, Vol. II. 750ff; D. Dercsényi, ed., *Chronicon pictum: Képes Krónika*. 2 vols. Budapest 1963, vol. I: facsimile, f. 23v to fol. 35r.; For an analysis of contemporary evidence, see J. Horváth, *Árpád-kori latinnyelvű irodalmunk stílusproblémái*. [Stylistic questions in the Latin-language literature of the Árpád age] Budapest 1954, 305ff; Simon de Keza, late thirteenth century, provided some observations in his "Gesta Hungarorum," cc. 45 to 60; cf. SRH I. 173ff., and so did the annalistic entries in the "Annales Posonienses," as, for example, anno 1041: "Petrus rex elicitur et Aba in regem elevatur," etc., see SRH I. 125. For additional remarks, the "Chronicon Zagrabienense," cc. 3–7, *ibid.*, I, 207ff. For a critical analytical summary, cf. C. A. Macartney, *The medieval Hungarian historians*. Cambridge 1953, 111ff; 133ff; 89ff; and 109f. respectively.

⁴ Cf. King Stephen's *Vita minor*, c. 7, SRH II. 399; *Chronicle*, c. 69, *ibid.*, I, 318ff.

⁵ Cf. King Stephen's Laws, ii:17, in St. L. Endlicher, ed., *Rerum Hungaricarum monumenta Arpadiana*. 2 vols. Sankt Gallen 1849, (henceforth: RHM) II, 310ff.; or H. Marczali, ed., *Enchiridion fontium historiae Hungarorum*. Budapest 1901, 69ff.; see also E. Bartonek, ed., *Szent István törvényeinek XII századi kézírata, az admonti kódex* [The Codex of Admont:

cree shows similarity in concept and wording with the brief entry five of the 847 Synod of Mainz, the wording of the Hungarian draft of the article is firmer; it not only outlaws the traitor from the community of believers, but from the Church itself.⁶

Upon the death of King Stephen, his nephew, Peter Orseolo, the son of one of Stephen's sisters, and the favorite of Queen Gisela, Stephen's widow (and the sister of the German emperor, Henry II), ascended the Hungarian throne in 1038 [to 1041], and in 1044 [to 1046]. His tyrannical rule encountered strong opposition, however; Peter fled the realm, and the country's leaders elected Samuel Aba, King Stephen's brother-in-law, married to King Stephen's other sister, as their king, but the German court did not recognize this.⁷

Emperor Henry III now invaded Hungary, destroyed the border fort of Pozsony, advanced along the left bank of the Danube up to the Garam stream and took possession of nine fortifications. Aba, the elected Hungarian king now offered peace to the emperor, who refused it, and invaded Magyar land again, but his military advance was thwarted by the marshes of the River Rábca.⁸ In the fall of 1043, he concluded peace with Aba, thereby recognizing his royal status.⁹ However, opposition to Aba on the domestic front – consisting of Orseolo sympathizers – gained strength, the king feared another conspiracy, and, during Lent of 1043, he ordered the massacre of nobles who had dared to conspire against him.¹⁰ Thereupon the nobles who survived the massacre requested German political intervention, in fact, military aid. Henry III once again entered Hungary, and, at Ménfő, defeated the forces of Aba, whom the Hungarians murdered during his flight east by the River Tisza.¹¹ During the summer of 1044, the German emperor entered Székesfehérvár, where he restored Peter the Orseolo to his throne.¹²

The throne of Peter rested on shaky foundations. In order to secure his reign, he called in the spring of 1045 upon Emperor Henry III to enter the realm, and accepted the government of Hungary from his hands, as if it were an imperial fief.

twelfth century manuscript of the King St. Stephen's laws], with a downsized facsimile of Admont MS 712, fol. 119–26 Budapest 1935, 41. listed it as *Leges*, cap. 51.; Z. J. Kosztolnyik, *Five eleventh century Hungarian kings*. New York 1981, 111.

⁶ Cf. *Monumenta Germaniae historica, Leges, sectio II*, 2 vols. Hannover 1893–97, Vol. II. 177; or, J. D. Mansi, ed., *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*. 31 vols. Florence–Venice 1759–98; expanded repr. Osnabrück 1968, XIV. 904.

⁷ *Chronicle*, c. 72, SRH I. 324ff; *Annales Altahenses maiores*, rev ed., L. B. ab Oefele, ed., *Scriptores rerum Germanicum in usum scholarum*. (henceforth: SSrG) Hannover 1891; (repr. 1979), anno 1041; *Annales Hildesheimenses*, G. Waitz, ed., SSrG. Hannover 1878. (repr. 1947), anno 1041.

⁸ *Chronicle*, c. 75, SRH I. 328ff.; *Annales Altahenses*, anno 1042.

⁹ *Ibid.*, 33, and notes 2–3, anno 1043.

¹⁰ *Chronicle*, c. 75, SRH I. 329, 16–21; "Vita" c. 14, of Gerard of Csanád, *ibid.*, II, 500; entry in *Annales Altahenses*, under anno 1044.

¹¹ *Chronicle*, c. 76, SRH I. 332, 3–5.; *Annales Altahenses*, anno 1044.

¹² *Chronicle*, c. 77; *Annales Altahenses*, anno 1044.

According to the mid-fourteenth century illuminator of the *Chronicon pictum*, the Orseolo received the crown, shown by the illuminator in the form of a golden lance, *standing* from an emperor *sitting* on the throne;¹³ Peter, presumably, received the crown that had touched the forehead of King Stephen, and not a mere ruler's crown (house crown), that, having made him his vassal, the emperor could, after performing the coronation, send back to Rome.¹⁴ The return of the crown to the Roman See is testified to by the letter, dated October 28, 1074, of Pope Gregory VII; however, in this letter, the pontiff claimed, as a papal fief, the Magyar realm (of King Solomon, 1063–1074, son of Andrew).¹⁵

And yet, the Orseolo did not feel secure in his kingdom, in spite – or, perhaps, because – of his feudal relationship with the imperial court; he had the district forts garrisoned by German and Italian troops – to the consternation of the Hungarian nobles who, led by Boja and Bonya, formed a conspiracy against him. The Orseolo had the conspirators executed.¹⁶ Thereupon, in the spring of 1046, the nobles gathered at Csanád and sent envoys to Kiev to recall from their exile the Árpád princes, Andrew and Levente, to rule over the country.¹⁷ In early fall of 1046, the two princes entered the realm with Kievan auxiliaries, and were greeted by a multitude of dissenters, led by a certain Vata from the region of Békés. They wanted to restore paganism in the land. In order to gain time, the two princes seemingly consented to their demand, thereby opening the floodgates of an anti-Christian pagan uprising all over the land.¹⁸

Simultaneously, an uprising broke out in the camp of the Orseolo at Zsitvatorok [estuary of the Zsitva stream]; the king wanted to move to and enter the city of Székesfehérvár, but the city gates remained shut before him. He was captured at Zámoly, and blinded.¹⁹ It was Peter the Orseolo's tragedy that he, a ruler of non-Árpád blood, had been unable to comprehend that it was his sole responsibility to maintain the country's public institutions which his predecessor had

¹³ The text speaks of "Petrum regem regali corona plenarie restitutum;" SRH I. 333, 10–11. Most probably referring to the event in 1045 (*Chronicle*, c. 78, SRH I. 334, 4–7), the mid-fourteenth century illuminator of this portion of the text depicted what could be regarded as the *feudal* submission of the Orseolo to Emperor Henry III; see *Chronicon pictum: Képes Krónika*, ed., D. Dercsényi, 2 vols. Budapest 1963, I. [facsimile], fol. 27b, "S" initial.

¹⁴ See letter, dated October 28, 1074, of Pope Gregory VII addressed to King Solomon of Hungary, logged under ii:13 in the papal register – E. Caspar, ed., *Das Register Gregors VII*, MGH Epp., ser. II, 2 vols. Berlin 1920–23.; (repr. Munich 1990), I, 144ff., here I, 145, 5–10; also, Bonizo, "Ad amicum," in MGH *Libelli de lite*, 3 vols. Hannover 1891–97, I, 583f.

¹⁵ Caspar, *Register*, I, 144f., n. ii:13; B. Hóman, *Geschichte des ungarischen Mittelalters*, 2 vols. Berlin 1940–43, I, 253f., and I, 260ff.

¹⁶ *Chronicle*, c. 81.

¹⁷ SRH I. 327, 4–13; *Annales Altahenses*, anno 1045.

¹⁸ *Chronicle*, c. 82.

¹⁹ "... transivit Danubium in Sytiaten, Albam cupiens introire;" SRH I. 339, 6–7, and note 3.

established. It was his personal tragedy that, in spite of the many years he had spent in the royal court, he was unable to understand the inner spiritual world of the Magyar people.²⁰ Meanwhile, at the Pest shore ferry on the Danube, the pagan insurgents murdered Gerard, the bishop of Csanád, and Szolnok, a royal reeve. At the end of September, the three bishops who escaped the bloodbath of the uprising crowned Andrew I king in Székesfehérvár.²¹

The invitation to Andrew proved to be in the game of diplomatic chess a move by both parties; the nobles who invited him, and by Andrew himself. During his prolonged stay in Kiev, he gained the hand in marriage of Anastasia, daughter of Jaroslav the Wise, grand-prince of Kiev, and through this marriage he assured himself of the political, and possibly military, support of Kiev for the realization of his own diplomatic-family interests in the future.²² The other daughter of Jaroslav, Ann, was the queen of Henry I, king of the Franks, so the recently anointed and crowned Hungarian monarch could hope to obtain diplomatic and cultural aid from his Frankish royal brother-in-law. The founding by Andrew of the abbey of Tihany in 1055 in honor of the Frankish saint, Anian, may serve as proof that the establishment of Franco-Hungarian cultural-political ties had been realized.²³ One ought to note that, two years earlier, Andrew had a monastery erected for Basilian monks in Visegrád, in order to express his appreciation of the Byzantine religious-cultural influence he had come to know during his exile in Kiev, and, perhaps, as a symbolic friendly diplomatic gesture toward Emperor Constantine Monomachos of Byzantium.²⁴

²⁰ *Chronicle*, c. 85; Hóman, *Ungarisches Mittelalter*, I, 254.

²¹ *Chronicle*, cc. 83–84, and 86; Keza, “*Gesta*”, cc. 54 and 57. The chronicler’s statement that King Andrew soon after his coronation issued orders for the restoration of the Christian religion in the realm – SRH I. 344, 1–6 – may have served as data chore for Andrew’s “*Constitutio ecclesiastica*,” recorded in Mansi, *Concilia*, XIX, 631f.

²² “*Duxit autem sibi uxorem filiam ducis Ruthenorum, de qua genuit Salomonem et David.*” Cf. SRH I. 345, 19–21; M. Wertner, *Az Árpádok családi története* [Family history of the Arpads] Nagybecskerek 1892, 117; on Andrew’s Kievan wife, daughter of Jaroslav the Wise of Kiev, cf. the Genealogy chart of the Rurikids – based on N. de Baumgarten, “*Généalogies et mariages occidentaux des Rurikides russes du Xe au XIIIe siècle*” *Orientalia Christiana* 9 (1927), – printed in S. Hazzard Cross–O. P. Sherbowitz-Wetzor, eds., *Russian Primary Chronicle*. Cambridge Mass. 1930, following p. 298; one of Jaroslav’s younger daughters, Anna, was married to King Henry I of the west Franks; E. M. Hallam, *Capetian France, 987–1328*. London–New York 1980, (3rd repr. 1986) 72ff; further, W. Scheck, *Geschichte Russlands*. Munich 1975, 37f., and 436; Gy. Kristó – I. H. Tóth, “Az orosz Évkönyvek néhány magyar vonatkozásáról” [Some remarks on Hungarian-related references in the Russian annals] *Acta historica Szegediensis* 103 (1996), 21ff.

²³ Cf. E. Szentpétery–I. Borsa, eds., *Regesta regum stirpis Arpadianae critico-diplomatica*, 2 vols. Budapest 1923–87, cited hereafter as RA, n. 12; text in Marczali, *Enchiridion*, 81ff., or, in E. Jakubovich–D. Pais, eds., *Ó-magyar olvasókönyv* [Old Hungarian reader] Pécs 1929, 19ff; on the background, cf. SRH I. 354, 17–19; Kosztolnyik, 178f., nn. 57–58.

²⁴ On Visegrád, cf. “*Vita s. Gerardi*,” c. 15, SRH II. 503, 26–28, and nn. 5–6; St. Katona, *Historia pragmatica Hungariae*, 3 vols. Budae 1782, etc., I, 333; Hóman–Szekfű, II, 242.

King Andrew's first concern was to restore peace in the land, to put the pagan insurgents in their place, and to fill unoccupied ecclesiastical positions in the country with the twenty-four canons who came to Hungary after their canonry at Verdun had burned down.²⁵ In the late 1040s, he provided military aid for the Croats against Venice and the Dalmatian cities, and in the early spring of 1050, he staged a counter-offensive against Bishop Gebhard of Regensburg who had invaded the country's border region. When the Hungarian scouts noted that on the German side they were rebuilding the fort of Hainburg, Andrew's border guards harassed the builders and brought construction to a near standstill.²⁶ To reach a peace agreement with the empire, Andrew sent envoys to Emperor Henry III, and dispatched Archbishop George of Kalocsa to Pope Leo IX, who was at that time visiting Lorraine, with the request that his Holiness intervene at the German court on behalf of the peace.²⁷

In 1050, Prince Béla also returned to Hungarian soil with his Polish wife. His elder brother rewarded him with a princely share of the realm's territory that meant, among other things, that Béla had the right to mint money and to have autonomy in his region [duchy], within the borders of the kingdom. Béla was already known as a military strategist. In Poland, in a duel he defeated the Prussian duke, an opponent of the Polish ruler, who had refused to pay feudal dues to the Polish court, and as a reward, had gained the whole amount of feudal fees the Prussian owed to the Polish royal court.²⁸ King Andrew needed the military know-how of Béla: in the summer of 1051, when the German imperial forces gathered at Passau and, led by the emperor in person, invaded the Hungarian border region and moved against Székesfehérvár. Gebhard, bishop of Regens-

²⁵ Cf. Laurentius de Leodio, "Gesta episcoporum Virdunensium," *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, ed., G. H. Pertz, 30 vols. Hannover 1854, etc., cited hereafter as MGHSS, X, 486.

²⁶ Under 1047, the entry records that Henry III would not enter Hungary because of the revolt in Flanders; under 1050; another entry mentions the attempt made by armed Magyar troops to prevent, or to delay, the re-fortification of Hainburg. In 1051, Gebhardt and Bretislav invaded Magyar land north of the Danube, while the emperor entered Hungarian territory from Carinthia. In 1053, the Germans concluded peace with Andrew at Tribur – cf. *Annales Hildesheimenses*, ed., G. Waitz, SSrG. Hannover, 1878. (repr. 1947); H. Contractus, "Chronicon," MGHSS, V, 126, 127; *Annales Altahenses*, aa. 1047, 1050, etc.

²⁷ Cf. "Vita s. Leonis IX papae," in J. P. Migne, ed., *Patrologiae cursus completus, series Latina*, 221 vols. Paris 1844–55, (henceforth MPL) 143, 496bc; also, Hildebert, "Vita Hugonis," ii:7, MPL 159, 864cd; Bonito, "Liber ad amicum," MPL 150, 816, and compare with MGHSS XVII, 627; *Acta sanctorum Bollandiana*, 60 vols. Paris–Rome 1864–76, April, II, 661, on the diplomacy of Pope Leo IX; King Andrew did not comply with the agreement – Contractus, MGHSS, V, 131,36–43; on the relationship between the pontiff and Archbishop Gregory, Ph. Jaffé, ed., *Regesta pontificum Romanorum*. 2 vols. Leipzig 1885, n. 3222; Z. J. Kosztolnyik, "Hungaro–German contacts in the mid-eleventh century vs. the background of the Rome–Byzantine schism" *Proceedings of the XV annual Congress of the Cleveland Hungarian Association 1975*, Cleveland OH. 1976, 229ff.

²⁸ *Chronicle*, c. 88; and, on the Polish adventure, see c. 79.

burg, was in charge of the supply ships on the Danube carrying food for the imperial armed forces. The imperial high command had learned a lesson from past mistakes; now, it had organized supplies of food for the troops before actually starting the campaign. But Andrew's men – or Béla's scouts – in a cleverly written mischievous letter had caused the ships to return home prematurely, thereby leaving the German troops heading toward Székesfehérvár without food supplies.²⁹ The armies of Andrew and Béla encountered and easily defeated the confused German troops at Bodajk near the Vértes Hill (in Hungarian, Hill of [the lost] Shields).³⁰

The imperial court now planned a counter-offensive. In the following year it had besieged the fort of Pozsony for eight weeks – to no avail. The imperial naval vessels on the Danube – it is not clear from the text whether the boats were armed ships, or food supply vessels – were sunk by a clever Hungarian frogman named Zotmund, whereupon the emperor withdrew his troops.³¹ Pozsony was located on the German border, and the imperial high command could easily have provided for the needs of its armed forces by means of land transportation. However, the emperor was forced to withdraw his armed forces because he had to face domestic troubles; Duke Conrad of Bavaria revolted against him. The insurgent duke fled to the court of Andrew, and, probably encouraged by Andrew and Béla, the duke's armed men harassed the Bavarian border lands from a base in Hungary.³²

Unfortunately, this was the last occasion when the two brothers, Andrew and Béla, peacefully cooperated with each other. In 1053, a son, and heir: Solomon, was born to Andrew, and the king had the Basilian monastery erected at Visegrad to please his Kievan-born Queen Anastasia of the Greek Orthodox faith.³³ In view of the fact that in 1054 schism had occurred between the Latin Roman Catholic Church and the eastern Greek Orthodox Church, and, mainly from the Hungarian prospective, on grounds that Ann, Queen of the west-Frankish monarch, was the sister of Anastasia, King Andrew in 1055 decided to establish the Latin-rite monastery in Tihany. The monarch sought to have peace and balance between the religious and political interests of the two churches and, simultaneously, he wanted the Frankish court to know that his realm formed a part of western, Latin Christendom.³⁴

Peace prevailed in the land. Archbishop Benedict of Esztergom and Zach[eus] the Palatine (*comes palatini*) were the leading officials of the country. In the 1050s, Sarchas, Judge of the King's Court, prepared a census of the personnel serving on

²⁹ *Chronicle*, c. 90.

³⁰ *Ibid.*, SRH I. 350f.

³¹ *Chronicle*, c. 89; the chronicler followed a reverse order of events.

³² *Annales Altahenses*, a. 1053; Hampe, *Kaisergeschichte*, 33f.

³³ "Istius diploma non amplius superest;" cf. Katona, *Historia pragmatica*, I, 333; on Visegrád, see also the "Vita" of Gerard of Csanád, c. 15, SRH II. 503, 26–28, and II, 503, note 6.

³⁴ *Ibid.*, and *Chronicle*, c. 88, SRH I. 345, 17–19; also, RA, n. 12.

the royal estates. It may have been at this time, to quote from the D and E manuscripts of the Anglo-Saxon Chronicle, that Edward, son of King Edward's brother, Edmund called Ironside, who had been expelled to Hungary by King Cnut the Great, had married, the chronicler reports, Agatha, a daughter of the Hungarian king; and thus to quote from the Chronicle, "won a kinswoman of the emperor for his wife," that is, a daughter of Gisela (and of King Stephen), the sister of the German emperor Henry II – but returned to England where he died shortly thereafter; "he so speedily ended his life after he came to England."³⁵ The backdrop of Edward's sudden death may be provided by a remark in the less known *Florence* manuscript of the Anglo-Saxon Chronicle: "for the king – that is, Edward the Confessor – had determined to make him heir to the kingdom after him." Perhaps certain individuals at the English court distrusted the idea that a prince who had been living abroad for years and had married into a "foreign" royal family, thereby establishing a dynastic blood tie with the imperial court, be allowed to become heir of the English throne.³⁶ The innocent entry in the *Florence* manuscript of the Anglo-Saxon Chronicle may, however, reveal another dynastic diplomatic aspect, that is, Andrew I of Hungary (may have) had plans with the heir of the English throne, the future king of England, who had spent years in exile at the Hungarian court, married a daughter of a monarch of the House of Árpád, a daughter who in the near future could have become the Queen of England – to thereby expand his diplomatic range beyond the confines of the German empire.³⁷ In such a manner, through family blood ties with the Frankish and English royal houses, to which he could add his family ties with the ruling house in Kiev (and the religious-political ties with Emperor Monomachos of Byzantium), King Andrew I wanted to bring about a far reaching diplomatic plan by arranging for a solid dynastic alliance between Judith, sister of the new German monarch, Henry IV, and Solomon, son of Andrew and Anastasia of Kiev.³⁸

The dynastic marriage relationship in formation between the Árpáds and the Franconian German dynasty against the background of Árpáadian diplomatic blood ties with the west-Frankish and English, and family religious ties with the eastern, Kievan and Byzantine, courts provided a firm foundation for the policies of Andrew I, and his son Solomon, in a central Europe strongly oriented toward the Latin west during the 1050s.

³⁵ *The Anglo-Saxon Chronicle*, ed., D. Whitelock, et al., New Brunswick 1961, 133, anno 1057.

³⁶ *Ibid.*, 133, n. 6. On the other hand, F. M. Stenton, *Anglo-Saxon England*, 2nd ed. Oxford 1947, 563, and n.1, expressed doubts about this family tie, and about S. Fest's thesis, *The Hungarian origins of St. Margaret of Scotland*. Budapest 1940.

³⁷ "... for the king had determined to make him heir to the kingdom after him;" quote from the *Florence* MS cited by Whitelock, who added: "The atheling's death is one of the unsolved mysteries of the period." Cf. *Anglo-Saxon Chronicle*, 133, note 6.

³⁸ According to the Hungarian source, the emperor promised that "filium suam Sophiam [sic; her name was Judith!] Salomoni filio regis Andree daret in uxorem;" *SRH* I. 349, 20–23; Hóman, *Ungarisches Mittelalter*, I, 267f.

The Hungarian chronicler – according to János Horváth, the chronicler was Bishop Nicholas, chancellor of King Andrew I, “qui tunc temporis vicem procurabat notarii,” whose name appeared twice on the Tihany founding charter (he had witnessed and signed the document), who already from his high official position, must have had a clear picture of the dynastic goals of the court’s foreign policy – examined the case from an entirely different point of view.³⁹ Family blood ties often hinder the truth, he pointed out. Also fatherly concern in the heart of Andrew, he wrote, defeated justice, in that Andrew, old and invalid, and yet, in a manner unworthy of a king, broke the promise he had made to his younger brother Béla that, upon his death, it would be Béla who would inherit the Hungarian throne. Instead, Andrew had Solomon, his five year old, anointed and crowned king, “in regem fecit iniungi et coronari.” The chronicler excused the behavior of the king by saying that he had acted in the national interest: the German court would not have consented to the marriage of Solomon without the coronation, and yet, the chronicler pointed out, the king had made a mistake.⁴⁰ When Béla did find out what had really happened, he grew justly indignant, “graviter est indignatus,” and, what was worse, became suspicious.⁴¹ Andrew now met his younger brother at the royal hunting lodge at Várkony, where, unknown to Béla, he put his brother to a test. Did the prince accept political reality? Would he be satisfied with his princely title and landholding, and continue as the realm’s military defender during the minority of the child king, Solomon; or, would he reach out for the crown, thereby voiding Andrew’s diplomatic efforts with the German court? Béla, following the advice of Nicholas, reeve of the royal court: “Si vitam optas, accipe gladium,” chose, out of fear, the sword, that is, the princely title.⁴² After he had made his choice, Béla immediately left the kingdom with his family. Regardless of the fact that he had acted out of fear, the prince in deciding to flee to Poland, simply refused to identify himself with, and may have decided to undermine, his brother’s pro-German game of dynastic chess.⁴³

In the fall of 1060, Prince Béla took up position east of the River Tisza in Hungary with three division of Polish auxiliaries. King Andrew grew concerned, sent his family to safety in Austria, and asked for German military aid.⁴⁴ Through this twofold act, the already very sick monarch committed a fatal mistake. He had

³⁹ J. Horváth, *Árpád-kori latinnyelvű irodalmunk stílusproblémái*. Budapest 1954, 305ff; for Bishop Nicholas’s signature on the Tihany charter, cf. Marczali, *Enchiridion*, 85, or Jakubovich-Pais, 25.

⁴⁰ Andrew had his five year old son, Solomon, anointed and crowned king. “Simulabat enim, quod pro perditione [sic] regni hoc faceret, qui imperator filiam suam filio suo Salomoni non dedisset, si non eum coronaret” – *SRH I.* 352, 13–24

⁴¹ *Ibid.*, I, 355f.

⁴² *Chronicle*, c. 92, *ibid.*, I, 353f.

⁴³ *Chronicle*, c. 93, *ibid.*, 355f., as it may be evident from the chronicler’s next sentence “Quod audiens rex Andreas, timens illius machinamenta. Filium suum Salomonem transmisit ad imperatorem Theutonicorum socerum suum;” *ibid.*, I, 356, 6–11.

⁴⁴ *Ibid.*, I, 356, 12–16. In 1060, King Andrew, a very sick man, sought safety for his family at Melk, in Austria – *MGHSS*, V, 127.

now weakened his position on the home front and demolished any success he could have claimed for his foreign diplomacy. The king was no match for Béla's military know-how, not to mention the fact that the majority of the Magyars sided with the prince. Béla displayed his forces in the Tisza region – a region that formed part of his princely territory, whose terrain he knew well, where he could easily provide logistical support for his men, and encircled the German troops that had reached the river. King Andrew fled to Fort Moson on the realm's western border, and, severely wounded in an accident, was captured by Béla's men; on account of poor medical treatment, the captured king soon died in the royal hunting lodge at Zirc.⁴⁵

A word of explanation is in order here. In this writer's opinion, King Andrew I must have felt overconfident because of the success of his marriage-bound diplomacy: through his wife, he had family ties with both the Kievan ruling house and the Frankish royal family. Edward, son of Edmund Ironside, who, at least according to one of the MSS of the Anglo-Saxon Chronicle, was considered the heir of the English throne, was married to Agatha, one of the daughters of King Stephen I; there seem to have emerged a plan for a Hungaro-English diplomatic understanding between the two kingdoms. Undoubtedly, there is no record of Edward's stay in Hungary – which lasted well into King Andrew's reign – by the Hungarian chroniclers. If, however, Edward Aetheling did *not* marry one of King Stephen's daughters, but (only) a Hungarian noblewoman (a case more than unlikely), knowing King Stephen's warm hospitality extended to all "foreigners," the Anglo-Saxon prince, who had lived and raised a family in Hungary, still must have had active contacts with the Hungarian royal court.⁴⁶

King Andrew wanted to affect this somewhat complicated and (perhaps) unrealistic policy through the marriage of *his* son to the sister of the ruling German monarch, who was still a minor (later king and emperor, Henry IV). It was Andrew's personal tragedy that his overheated ambition lacked political reality: the imperial court advisors of the dowager empress, Agnes, wanted to use the marriage between Solomon (anointed and crowned Hungarian king) and Judith (sister of the German monarch, Henry IV), to draw the Magyar kingdom into the sphere of imperial political influence, from which it had only recently pulled away.⁴⁷ The German-Hungarian marriage alliance would sooner or later have led to a feudal dependency of the Magyar court upon the empire. Equally, Andrew's

⁴⁵ SRH I. 356, 24 – 357, 11. Incidentally, the remark by Cosmas of Prague, "*Chronicon Boemorum*," that Peter the Orseolo – some ten years after he had been captured, blinded, and buried at the cathedral in Pécs, see "*Chronicon pictum*," c. 85, SRH I. 342f. – had married the widow of the Czech Brestislav, cf. MGHSS, IX, 78, rests on shaky ground, indeed; cf. J. Loserth, "*Kritische Studien zur ältere Geschichte Böhmens*" *Mitteilungen des Institutes für österreichische Geschichtsforschung* 5 (1884), 366ff.; or, St. Kátona, *Historia critica regum Hungariae stirpis Arpadianae*, 7 vols. Pest-Buda 1779–81, I, 991 and 992.

⁴⁶ On King Stephen's hospitality toward strangers – see his *Admonitiones*, art. vi, SRH II. 619ff., and comments, *ibid.*, II, 792ff.

⁴⁷ *Chronicle*, c. 86; Hampe, *Kaisergeschichte*, 33.

diplomacy lacked domestic reality: it ignored the *pagan* opposition – based on the ancient Magyar social habits and way of life – whose adherents were searching for a cause to revolt, with armed force, if needed, against the “foreign” politics of their monarch.⁴⁸

In early December, 1060, Béla I became king. The Hungarian chronicler referred to Béla as *Benin*, the warrior, who entered Székesfehérvár in triumph, where the bishops anointed and crowned him; “regali dyademata ... est coronatus,” the chronicler reported, though this writer, for one, argues that the circlet used at the coronation was not the crown that touched King Stephen’s forehead, but a [the] *ruler’s diadem* with which the bishops, after anointing him, had crowned him. If this *ruler’s diadem* happened to be the circlet sent by the Byzantine emperor Monomachos, a diadem that the Latin-rite bishops had placed on Béla’s head, the new king through his coronation may have wished to assert his determination that during his reign he would maintain good relations with the eastern *Greek* court, but also continue, and in fact realize, the Árpáds’ *western-oriented* diplomacy.⁴⁹

The new king, first, had to deflate once and for all the still lively “pagan” revolution in the land, and Béla made some progress by acting circumspectly, but in the end, he had to rely upon military force to restore law and order.⁵⁰ The chronicler’s statement that the king had summoned, countrywide, two *well spoken men* from every village to his Royal Council to aid him in decision making – “misit etiam rex ... per totam Hungariam precones, ut de singulis villis vocarentur duo seniores *facundiam habentes* [italics mine] ad regis concilium” – may refer to this resolution of the monarch. The chronicler’s choice of Latin terms meant that two well spoken elders invited from every village were, “*facundiam habentes*,” actually *representatives* of the villages in, or before, the King’s Council, whose framework King Béla now expanded from the size and structure of the council as had earlier been determined by King Stephen.⁵¹

In other words, King Béla I in the early 1060s had – together with members of the high clergy, nobility, and elected representatives of the people – enacted legislation, placed the dismal financial problems of the country in order, and realized his clearly set domestic and foreign political aims.⁵² In England, it was Henry II who, according to the resolutions of his Assize of Clarendon, 1166, through statements taken from the local *legales* (who knew of a certain crime, at

⁴⁸ As it is evident from the *Chronicle*, c. 95, report, see SRH I. 359, 22–33.

⁴⁹ The term: *regali dyademate* implied a, or any, royal diadem. *Chronicle*, c. 94, *ibid.*, I, 358f.; *Annales Altahenses*, anno 1060.; the same event was recorded by the *Lamperti Hersfeldensis Opera*, with the “Weissenburg Annals,” ed., O. Holder-Egger, SSrG. Hannover 1894. anno 1061, and mentioned that William of Thuringia and Bishop Eppo. William was engaged to Béla’s daughter, but had died; it was Udalrich of Carinthia who married her.

⁵⁰ *Chronicle*, c. 95, SRH I. 359, 24–33.

⁵¹ *Ibid.*, I, 359, 20–22.; on King Stephen’s Royal Council, cf. his “Admonitiones, art. vii, *ibid.*, II, 619ff.; Hóman, *Ungarisches Mittelalter*, I, 268ff.

⁵² SRH I. 358, 6–11.

the certain time, at a certain place) before courts of law, would conduct legal proceedings by the "Justices in the eyre."⁵³ In Aragon of the 1080s, it was *rex et regina* who shall call upon the representatives of the towns to participate in the discussion of public matters, and enact legislation.⁵⁴

Therefore, it was through his expanded Council that Béla I successfully handled financial matters, minted money, determined prices and wages, punished black marketing, supported *laissez faire*, introduced Byzantine gold coins into circulation; his forty silver denars were worth one Byzantine gold coin.⁵⁵ Although some historians argue that this segment of the Chronicle could be a later addition to the text that summarized fiscal reforms in the realm in the second half of the eleventh century, this writer agrees with Bálint Hóman who said that the economic-financial improvements in the realm did reach back to the days of King Béla I. The fiscal improvements "introduced" by King Solomon, for instance, would not have been possible without the fiscal initiatives undertaken by King Béla.⁵⁶ One cannot leave out of consideration the fact that Béla I grew up in the Polish court, where fiscal reforms had been carried out already in the first half of the century.⁵⁷ Béla was aware that no matter how important his domestic and diplomatic efforts were, he could not realize them without at first placing his country's economic and monetary state on a solid foundation. In the spirit of King Stephen, he did this at the beginning of his reign acting with the full cooperation of the high clergy, the nobility, and the people's *representative* spokesmen in the Royal Council.⁵⁸ It was also with the consent of his spiritual and temporal lords that Béla had, at the beginning of his reign, forcefully oppressed the *pagan* upheaval countrywide. This is evident from the remark of the Chronicle that it took Bela three days to take action; as soon as he had obtained the consent of his lords, and re-grouped his available army units, he mastered the situation. (The monarch was aware that it was dangerous to use troops to quell domestic unrest; the experience could have backfired: "Hungaria ad Christum convertita bis ad paganismum versa est.")⁵⁹

During the summer of 1063, the imperial diet meeting at Mainz decided on a military campaign against Béla I in order to restore King Solomon to the Hungarian throne. The king, because he wanted to gain time to delay the invasion, or

⁵³ Cf. W. Stubbs, ed., *Select charters of English constitutional history*. 8th ed. Oxford 1895, 143ff.; B. Lyon, *A constitutional and legal history of medieval England*. New York-London 1960, 288ff., 294ff.

⁵⁴ H. Mitteis, *Der Staat des hohen Mittelalters*. 8th ed. Weimar 1968, 414ff.; C. E. Chapman, *A history of Spain*. New York 1918, 90ff.; R. B. Merriman, "The cortes of the Spanish kingdoms" *American Historical Review* 16 (1911), 484ff.

⁵⁵ SRH I. 358, 11-25.

⁵⁶ B. Hóman, *Magyar pénztörténet, 1000-1325*. [Hungarian monetary history] Budapest 1916, 193ff.; P. Spufford, *Money and its use in medieval Europe*. Cambridge 1988, 80f., and 95.

⁵⁷ Spufford, 69ff.

⁵⁸ Keza, c. 59, SRH I. 180; Katona, *Historia pragmatica*, I, 366ff.

⁵⁹ SRH I. 360, 7-13.

to avoid it by diplomatic means, sent envoys to the German court, but Empress Agnes was unwilling (rather, her advisors were unwilling) to negotiate.⁶⁰ Béla I spent the early fall of 1063 at his hunting lodge at Dömös to prepare for the German attack, when his throne collapsed under him – it depends how one reads the sentence in the Chronicle: when the house roof fell upon him. Was the accident a coincidence, or a direct sabotage organized from abroad, an attempt made upon the life of the king? He never recovered from his wounds. They had to carry him on a stretcher to the fort at Moson so that he could direct military operations on the border against the approaching imperial forces, but his health did not hold out. He had to be carried semi-conscious to the Kanizsa [Kynisua] Creek, where he died, “et ibi migravit e seculo.”⁶¹

His sons fled to Poland to return with Polish troops by the end of the year.⁶² In early 1064, at Győr, the leading men of the realm negotiated a peace between Solomon and Béla's sons, Géza, László [Ladislav], and Lampert. On Easter Sunday, Prince Géza crowned Solomon anew in the cathedral at Pécs.⁶³ Thereafter, Solomon and his wife Judith had revived – one ought to say: completed – the financial reforms of Béla by establishing a system of monetary exchange of new coins (only) every two years.⁶⁴

King Béla I had followed a very successful domestic and foreign policy based on common sense; unexpectedly, and, perhaps, too rapidly, he achieved success with his military, administrative, fiscal, and judicial policies. His triumphs came far too soon for some of his – mostly non-Magyar – adversaries who wished nothing more than Béla's failure while King Solomon was still alive. Although

⁶⁰ B. Gebhardt, *Handbuch der deutschen Geschichte*. 8th rev. ed., H. Grundmann, ed., 4 vols. Stuttgart 1954, 7th (rev. repr., 1967), I, 243f.; Hampe, *Kaisergeschichte*, 40ff.; L. F. J. Meulenbergh, *Der Primat der römischen Kirche im Denken und Handeln Gregors VII.* Rome 1966, 91ff.

⁶¹ *Chronicle*, c. 96. A similar accident befell the East-Frankish king Arnulf in 897 – cf. E. Dümmler, *Geschichte des oströmischen Reiches*. 2nd ed., 3 vols. Leipzig 1887–88, III, 437.

⁶² *SRH* I. 361, 11–15.; for the Polish sources *Monumenta Poloniae historica*, ed. A. Bielowski, 6 vols. Lvov–Cracow 1864–93, (repr. Warsaw 1960–61), (henceforth: *MPH*) I, 495ff.; cf. *Chronica-Polonica, pars I*, ed., with an introduction by B. Karácsonyi, Szeged 1969; idem, “Tanulmányok a magyar–lengyel krónikáról” [Studien über Polnisch–Ungarische Chronik] *Acta historica Szegediensis* 16 (1964); for the Byzantine sources, (Anna Comnena) mainly in reference to the 1040s see *Alexiade*, ed. B. Leib, 3 vols. Paris 1937–45, I, 127, 17–128, 1, partly based on a remark made in Johannes Scylitzes *Continuatus, Historiarum compendium*, ed. I. Bekker, CB, vol. II Bonn 1839, 645, 17–22, and on Psellus, *Chronographia*, ed., E. Renauld, 2 vols. Paris 1926, 1928, II, 125.; for background, cf. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2nd ed. Munich 1952, 260ff.; R. Jenkins, *Byzantium: the imperial centuries AD 610 – 1071*. 1966; repr. Toronto–London 1987, 333ff.; J. M. Hussey, “The Byzantine empire in the eleventh century: some interpretations” *Transactions of the Royal Historical Society* 22 (1950), 71ff.; R. Browning, *The Byzantine Empire*. New York 1980, 92ff. It also carries a picture of the crown of Constantine IX, “believed to have been a gift to the Hungarian court” (p. 93).

⁶³ *Chronicle*, c. 97.

⁶⁴ *Spufford*, 95, and n. 2.

a collapsing building, or royal throne, had buried ruling monarchs before, judged by the overly brief report of the Hungarian Chronicle on the reign of Béla I, the dying monarch had been aware that the Franconian court would not refrain from using any Byzantine political method – including assassination – to remove him from the throne of the Árpáds.⁶⁵

It may be said in conclusion that the politics of both Andrew I and Béla I must be characterized by a historian as cautious. Both monarchs took decisions, issued directives but undertook no action without the consent of the Council of spiritual and temporal lords, as well as the well-spoken elders *representing* the people's interests. Their foreign diplomacy relied upon marriages, forming blood ties with various ruling families, in order to counterbalance any threat from the imperial, Franconian, and one may add, the Byzantine courts. Domestically, both had achievements to their credit. Because of their accidental or premeditated personal tragedies, however, their family policies remained mere unsuccessful attempts at dynastic diplomacy.⁶⁶

This writer, for one, is unable to hide his opinion – partly based on a statement made by Anna Comnena who did not depict in the most favorable colors the rather clumsy *military* interference by the already dishonored Solomon in the affairs of the Byzantine empire⁶⁷ (she, perhaps, followed the footsteps of Michael Psellus⁶⁸); partly, upon a brief remark of the German emperor, Henry IV, addressed to Solomon who, out of season, praised the military aptness of the Hungarian knights to the emperor, to which the German monarch correctly answered, "Si ita est, talibus militibus repugnantibus non recuperabis regnum," the Chronicle, c. 127, reported⁶⁹ – that the game of dynastic diplomatic chess played by both kings, Andrew I and Béla I, on a wide geographical scale, though without any deeper political foresight (as, for instance, was it really necessary for Salomon to marry Judith, Henry IV's sister?⁷⁰), essentially remained unsuccessful. It may be,

⁶⁵ As a reaction of the imperial court, rather, the advisors of dowager Empress Agnes at the court to Solomon's public humiliation, as recorded in the *Chronicle*, c. 93.

⁶⁶ Margaret, Edward Aetheling's daughter and sister to Christina and Edgar – born to King Stephen's daughter; or, if not (which is unlikely), to a Hungarian noblewoman – married a widower, King Malcolm III of Scotland. Cf. her "Vita," in *Acta sanctorum*, Iunii II, 328; and, W. Forbes-Leith, *Life of St. Margaret of Scotland by Turgot of St. Andrews*, 3rd ed. Edinburgh 1896, 19ff.; see further, F. Makk, "Megjegyzések I. András történetéhez" [Some remarks on the reign of Andrew I] *Acta historica Szegediensis* 90 (1990), 23ff.; Z. Kordé, "A magyarországi besenyők az Árpád-korban" [The Pechenegs in Hungary during the Árpád age] *ibid.*, 90 (1999), 3ff.; Gy. Kristó, *Megjegyzések az ún. 'pogánylázadások' kora történetéhez*. [Background of the age of the so called 'pagan' uprisings in Hungary] Szeged 1965, 36ff., and 49ff.; Hóman, *Ungarisches Mittelalter*, I, 256ff.

⁶⁷ Cf. Anna Comnène, *Alexiade*, II, 87f.

⁶⁸ See Michael Psellus, *Chronographia*, ed. C. Sathas. Paris, 1874. vi:87etc.; Ostrogorsky, 267ff.; Browning, 99, 102.

⁶⁹ *Chronicle*, c. 127, SRH, I, 399,8-16.

⁷⁰ *Chronicle*, c. 91, *ibid.*, I, 351ff.

of course, that the royal brothers raised to manhood in Slavic princely courts, were unable to comprehend, or unwilling to apply the Carolingian concept that had been accepted for quite some length of time in the Latin west, that the king of the *regnum* through his promulgated guidelines (*capitularia*) might exercise personal diplomacy, as if to bind his kingship to his own person, without, however, embodying the concept of the *state*.⁷¹

⁷¹ See some of the Carolingian *capitularia*, as, for example, the ones concerning royal domains, and royal estates, in MGH *Legum sectio II: Capitularia regum Francorum*, 2 vols. Hannover, 1883-97, I, 82ff., and I, 178f. A. Nietschke's 29 page study, "Karolinger und Ottonen: von der karolingischer Staatlichkeit zur Königsherrschaft", *Historische Zeitschrift*, 273 (2001), 1ff.; F. Heer, *Europäische Geistesgeschichte*, 2nd ed. Stuttgart, 1965, 49ff.

Influences de la direction politique française en Hongrie au début du XIII^e siècle

GYULA KRISTÓ



C'est au milieu du XII^e siècle que se montrèrent les premiers signes précis indiquant que la Hongrie s'insérait plus intensément à la vie du continent. Naturellement, le pays faisait déjà partie de l'Europe chrétienne depuis l'époque du roi saint Etienne (1001–1038), mais ses relations – excepté peut-être celles de saint Etienne lui-même – se bornaient pendant longtemps essentiellement à la Papauté romaine et aux pays voisins. Cependant, ces relations ne peuvent être considérées comme ayant un caractère périphérique car ses voisins (l'Empire romain-germanique et l'Empire byzantin) étaient au Moyen-Age des pays déterminant la politique mondiale de l'époque. Par conséquent, la Hongrie, en raison de sa position géopolitique occupait une situation centrale en Europe, l'on peut même dire qu'elle se trouvait sur la ligne de front. Ceci, peut être démontré au moins sous quatre rapports. D'une part, bien qu'elle appartînt elle-même au monde latin, elle se trouvait en bordure orientale de celui-ci, au point de contact de la chrétienté occidentale et orientale. Le refoulement de l'orthodoxie fut le résultat d'un processus de plusieurs siècles en Hongrie. D'autre part, ses frontières orientales s'ouvraient sur la steppe de l'Europe de l'Est d'où elle a souvent été menacée par des peuples nomades différents (Pétchenègues, Coumans, Tatars) aux XI^e–XIV^e siècles. Plusieurs de leurs attaques menacèrent directement l'existence nationale de la Hongrie. Troisièmement, par son appartenance à la chrétienté occidentale, la Hongrie fut sensiblement touchée par les luttes entre le pape et l'empereur aux XI^e–XIII^e siècles. Enfin, toujours pendant ces siècles, la route de terre des croisés menant à la Terre Sainte traversait la Hongrie, ce qui fut la source de bien des conflits. Vers le milieu du XII^e siècle, se sont présentées en grand nombre des données indiquant que la Hongrie était sortie de la région d'Europe centrale et que toute l'Europe commençait à se profiler dans son angle visuel et, qu'en même temps, l'attention des puissances plus lointaines de l'Europe se portait sur la Hongrie. La trace de tout cela est restée dans la grande politique et dans la diplomatie populaire. La Hongrie, s'est insérée premièrement, à un système d'alliance qui s'étendait sur la grande partie de l'Europe dans les années 1140, et

à la même époque, arrivèrent les nouveaux venus, les hôtes (*hospites*) de langue allemande et de langue française. Il est caractéristique qu'au cours de la deuxième croisade, le roi de France, Louis VII, qui traversa la Hongrie, était en bons termes avec le roi de Hongrie Géza II (1141–1162) et fut le parrain de son fils né à cette époque.¹

Après le milieu du XII^e siècle, ces relations occidentales devinrent de plus en plus étroites. Dans les années 1150, le premier clerc hongrois fit son apparition à Paris pour y poursuivre des études : Luc (Lukács) sera plus tard un dignitaire de premier plan de l'Eglise, l'archevêque d'Esztergom. A la fin du XII^e siècle, il y avait déjà beaucoup de clercs hongrois à Paris et à Orléans, directement à l'instigation du roi de Hongrie Béla III (1172–1196) et, à leur retour en Hongrie, ils occupèrent de hautes fonctions ecclésiastiques et devinrent évêques. Béla III fut le premier roi de Hongrie dont les deux épouses étaient d'origine française. La première femme de Béla était Agnès de Châtillon, fille de Raynald de Châtillon, un croisé, et de Constance, princesse d'Antioche ; il s'était fiancé avec elle durant son séjour à Constantinople et l'amena d'Antioche en Hongrie. Sept enfants naquirent de leur mariage, dont deux futurs rois de Hongrie, Imre (1196–1204) et András II (1205–1235). La deuxième femme de Béla III était Marguerite, issue de la famille des Capet, fille de Louis VII, qui était déjà passé par la Hongrie.

Après la mort de son premier mari, le prince héritier anglais Henri, Marguerite était retournée en France et vivait à la cour du roi de France, Philippe Auguste II. C'est de là que Béla III l'amena en Hongrie. La présence des deux reines françaises dura en tout 25 ans en Hongrie, car Agnès était venue en Hongrie avec Béla III en 1172, et Marguerite était rendue en Terre Sainte après la mort de son mari hongrois en 1197. L'influence française exercée sur la Hongrie fut aussi renforcée par la pénétration des cisterciens. Béla III fonda cinq monastères cisterciens, dans lesquels il appela des moines de France. En 1183, l'abbé de Cîteaux et celui de Paris séjournèrent en Hongrie. Anonymus, étudiant dans une université française (peut-être à Paris) et un de ses compatriotes hongrois inconnu introduisirent, sous l'influence française, le genre de la geste romanesque en Hongrie. Des architectes virent aussi de France, qui réalisèrent et répandirent l'art gothique en premier lieu sur les constructions de Béla III à Esztergom. Le rôle de l'ordre des cisterciens fut aussi important dans la diffusion des types de bâtiments et des spécificités du style de la Bourgogne.²

¹ Pour tout cela, voir Gy. Kristó, *Histoire de la Hongrie Médiévale*. Tome I. Le temps des Árpáds. Rennes 2000 ; F. Makk, *The Árpáds and the Comneni. Political Relations between Hungary and Byzantium in the 12th Century*. Budapest 1989.

² G. Asztrik, *A magyar-francia királyi udvar középkori kapcsolatai*. [Les relations médiévales des cours royales française et hongroise.] Budapest 1944 ; I. Sôtér, « *Magyar-francia kapcsolatok* » [Relations hungaro-françaises.]. Budapest 1946 ; I. Sz. Jónás-E. Marosi, *Francia-magyar kapcsolatok* [Relations franco-hongroises] in Réd. en chef Gy. Kristó. Sous la direction de P. Engel-F. Makk, *Korai Magyar Történeti Lexikon* (9–14. század). Budapest 1994, 225–226 ; Gy. Kristó, *A történeti irodalom Magyarországon a kezdetektől 1241-ig*. [La littérature historique en Hongrie du début jusqu'à 1241.] Budapest 1994, 44–73.

Jusqu'à ces derniers temps, il était pourtant peu connu que les influences françaises exercées sur la Hongrie n'avaient pas pris fin avec le XII^e siècle, mais qu'elles y avaient survécu et au début du XIII^e siècle, elles s'étaient manifestées dans d'autres domaines. Des traces indiquent qu'András II, avant son avènement au trône, et, plus tard, en tant que roi, était entouré d'évêques qui avaient étudié en France. En tant qu'évêque de Várad, Elvin, qui avait été envoyé en France par Béla III pour étudier la musique, soutenait András contre Imre, et Jacques (Jakab), qui avait aussi étudié en France, fut évêque de Vác pendant la première moitié du règne de András II. Jusqu'à présent, à la série des influences françaises de divers ordres il manquait celles qui étaient de caractère politique, celles qui auraient pu être signalées à l'attention d'András II par des clercs ayant fait leurs études en France. La reconnaissance de ces influences a été rendue difficile par la circonstance que la principale ligne de force de la politique de András II était tout à fait opposée aux intentions de Philippe Auguste II. Ce dernier considérait comme sa tâche la plus importante le renforcement du pouvoir royal, l'augmentation des domaines royaux, l'accroissement des revenus royaux.³ En revanche, András II fit exactement le contraire à partir de 1205, mais surtout à partir de 1208 il donna en fief des terres royales à une cadence accélérée, contre des services antérieurs, c'est-à-dire sans contrepartie ultérieure. Étant donné que les revenus du roi de Hongrie étaient dus aux terres royales étendues et, en ce qui concerne leur caractère, ils étaient domaniaux, c'est-à-dire qu'ils appartenaient au souverain en tant que seigneur foncier, les concessions de terre réduisirent considérablement les revenus royaux. Cette politique de deux types, l'une étant radicalement différente de l'autre, dissimulait le fait que – malgré la pratique politique hongroise allant dans le sens opposé des processus réalisés finalement en France – le roi András II fit, au début du XIII^e siècle, une tentative pour instaurer en Hongrie des exemples français, surtout dans le domaine de la direction politique.⁴

Il faut tout d'abord y voir le rapprochement qu'on peut observer entre Philippe Auguste II et András II concernant leur rôle historique. Quant à Philippe Auguste II, dans l'historiographie française contemporaine figurent des expressions novateur,⁵ grand roi réformateur,⁶ et concernant ses mesures, l'on y trouve l'expression révolution du roi de France.⁷ Les mêmes expressions conviennent exactement à András II. À l'inverse des rois de Hongrie, qui voulaient réaliser les changements de manière qu'ils appelaient à suivre les ancêtres, lui-même se disait consciemment créateur d'une nouvelle politique, car il l'appelait « nouvelles institutions » (*nove instituciones*) et, que justement, il soulignait qu'il allait changer

³ D. Barthélemy, *L'ordre seigneurial. XI^e–XII^e siècle*. Nouvelle histoire de la France médiévale 3. Paris 1990, 244–252.

⁴ Gy. Kristó, « II. András király új intézkedései » [Les « nouvelles mesures » du roi András II] *Századok* 135 (2001), 282–283.

⁵ G. Bordonove, *Les Rois qui ont fait la France. Philippe Auguste le Conquérant*. Paris 1993, 129.

⁶ G. Sivéry, *Philippe Auguste*, Paris 1993, 129.

⁷ M. Bourin-Derruau, *Temps d'équilibres, temps de ruptures. XIII^e siècle*. Nouvelle histoire de la France médiévale 4. Paris 1990, 186.

« l'état gardé intact depuis longtemps de son pays ». ⁸ Autrement dit, les expressions « novateur », « roi réformateur » sont aussi valables pour lui et, à son propos, on peut aussi parler sans exagérer de révolution. Le caractère révolutionnaire de sa politique est souligné et éclairé avec précision par le fait qu'il ne voulait rien d'autre qu'entreprendre en substance la cessation ⁹ des principes gouvernementaux du fondateur de l'Etat, le roi Etienne vénéré comme un saint depuis 1083, pourtant, à partir de la fin du XI^e siècle, on avait l'habitude de ramener tous les droits et tous les privilèges à Saint Etienne en Hongrie. Pour changer ceci, András II avait besoin de pas mal de courage, et la tentative de changement passait pour une action révolutionnaire. De surcroît, non seulement l'action fut révolutionnaire, mais également le rythme. Pendant une décennie (1208–1217), il réussit à porter un grand coup au système gouvernemental de deux cents ans en Hongrie, dont les piliers étaient ébranlés et par endroits formellement pliés.

Tandis qu'András II s'employait à réaliser la politique inverse à celle de la France, dans le détail, il mettait justement en valeur le modèle français que ses prélats ayant fait leurs études en France lui avaient transmis. En ce qui concerne la direction politique, il s'employait à emprunter plusieurs types d'exemples. Parmi ceux-ci, il est remarquable, que, pendant la première moitié de son règne, de nouvelles dignités de la cour jusqu'alors inconnues se furent présentées en Hongrie. Le bouteiller en 1209, l'argentier en 1214, l'écuyer tranchant et l'écuyer en 1217 figurent dans une charte royale authentique. ¹⁰ Tout cela avait sans aucun doute pour conséquence la restriction de la sphère d'activité des dignités existantes jusqu'alors en Hongrie (le palatin et le juge du pays, *judex curiae*). On peut mettre cette mesure en parallèle avec la mesure prise par Philippe Auguste II en 1191, mesure grâce à laquelle il a supprimé la dignité de sénéchal dotée d'un pouvoir extrêmement grand, et sa place fut occupée par de fonctionnaires nouveaux disposant de moins de compétences. ¹¹ Ces derniers remplirent leurs fonctions conformément à la volonté du roi et se montrèrent absolument fidèles au souverain. Les nouvelles fonctions ainsi créées sous les noms anciens, remplissaient de nouvelles tâches. Ainsi, le connétable (ancien grand écuyer) obtint d'importantes attributions militaires, le bouteiller (maître échanson) reçut un rôle important dans la direction des finances. En Hongrie, nous ne connaissons parmi les quatre nouveaux fonctionnaires de la cour que la fonction d'argentier du roi, qui s'occupait, pour l'essentiel, de l'activité économique.

En ce qui concerne la compétence réelle des trois autres fonctionnaires, nous n'avons pas de connaissances sûres. Nous pouvons difficilement imaginer que leur rôle se réduisait à goûter les boissons ou les nourritures arrivées jusqu'au roi, ou bien qu'ils étaient les chefs du personnel domestique restreint, remplissant ex-

⁸ F. Knausz, *Monumenta ecclesiae Strigoniensis*. Vol. I. Strigonii 1874, 216.

⁹ Gy. Kristó, « Modellváltás a 13. században » [Changement de modèles au 13^e siècle.] *Századok* 135 (2001), 480.

¹⁰ Á. Nógrády, « 'Magistratus et comitatus tenentibus' II. András kormányzati rendszerének kérdéséhez » [A propos du problème du système gouvernemental de András II] *Századok* 129 (1995), 179–180, 164.

¹¹ J.-F. Lemarignier, *La France médiévale: Institutions et société*. Paris 1970, passim.

clusivement de telles sortes de services à la cour. Tout porte à croire que, dès le début, ils comptaient parmi les hauts dignitaires. Pour tout cela, ils jouissaient d'un revenu considérable, car la personne ayant perdu son poste de bouteiller fut dédommée par András II en 1217 avec 300 marks par an,¹² ce qui équivalait à la recette annuelle de dix fiefs de chevalier de Naples.¹³ Etant donné que les dignitaires de la cour français étaient payés, András II essaya aussi d'introduire cette pratique. Un autre fait dit aussi l'importance des dignités : trois des quatre dignitaires accompagnèrent András II à la cinquième croisade en Terre Sainte en 1217. Le fait que ces fonctions soient nées sous l'inspiration française est aussi imaginable, car deux d'entre eux figuraient comme *senescalcus* (sénéchal) et *marescalcus* (maréchal) dans le diplôme royal hongrois rédigé en Terre Sainte.¹⁴ Nous devons donc considérer les nouveaux dignitaires comme des membres laïques du corps consultatif du roi. Le cercle restreint des dignitaires dirigeants, cercle auquel appartenaient les personnes remplissant ces fonctions, commença à être appelé justement à partir de cette époque en Hongrie, sous une désignation collective : barons (*barones*). En 1203, le roi Imre, dans sa lettre écrite au pape Innocent III, mentionna, en parlant des croisés français, l'expression « barons de France » (*barones Francie*).¹⁵ C'est la datation la plus ancienne du mot baron en Hongrie. Le groupe de mots *barones Francie* peut aussi désigner l'origine du mot baron, et peut signaler que ce mot est passé de France dans le bas latin de Hongrie au début du XIII^e siècle. Après 1203, le mot baron peut être repéré à la prochaine occasion en 1216 en Hongrie,¹⁶ et est à partir de cette date, employé continuellement. C'est l'usage français qui servit de modèle, car Philippe Auguste II – surtout au début de son règne – déclarait souvent qu'il décidait selon le conseil de ses barons (*baronum consilio*) et qu'il suivait les conseils de ses évêques et de ses barons (*episcoporum et baronum nostrorum usi consilio*).¹⁷

András II emprunta aussi l'exemple français lorsqu'il mit sur pied le nouvel organisme de l'administration des revenus royaux. Jusqu'au début du XIII^e siècle, les souverains de Hongrie ne devaient pas faire face à un tel défi, car la plupart des revenus dus au roi étaient identiques aux revenus auxquels le roi avait droit en tant que le plus grand seigneur foncier du pays, et c'est l'administration d'Etat qui les a encaissait. Le recensement des revenus de la Hongrie lié au nom du roi Béla III (père de András II) fait mention d'une série de recettes domaniales (c'est-à-dire qui revenaient au roi selon le droit seigneurial) perçues par les dirigeants

¹² R. Marsina, *Codex diplomaticus et epistolaris Slovaciae*. Vol. I. Bratislavae 1971, 173.

¹³ Nógrády, « *Magistratus et comitatus* », 179–180.

¹⁴ A. Theiner, *Vetera monumenta historica Hungariam sacram illustrantia*. Vol. I. Romae 1859, 14.

¹⁵ G. Wenzel, *Árpádkori új okmánytár. Codex diplom. Arpadianus continuatus*. Vol. VI. Pest 1867, 239.

¹⁶ *Hazai okmánytár. Codex diplomaticus patrius Hung.* Vol. VI. Budapest 1876, 11.

¹⁷ J. W. Balduin, *Philippe Auguste et son gouvernement. Les fondations du pouvoir royal en France au Moyen Âge*. Paris 1991, 67–68.

locaux de l'administration royale, les régisseurs, qui en avaient leur part.¹⁸ Mais dès que András II privatisa outre mesure les domaines royaux, les revenus seigneuriaux qui lui étaient dus, diminuèrent bien que le budget de l'État royal reposât sur ces revenus depuis le roi Saint Etienne. Pour compenser les revenus perdus, András II fut obligé de chercher de nouvelles recettes. Ce fut András II qui, le premier, établit en Hongrie la collecte (*collecta*), qui, malgré son nom, était un impôt en argent régulièrement établi et perçu. C'est aussi en 1217 que nous rencontrons pour la première fois le droit de douane appelé quatre-vingtième (*octogesima*) qui concernait une quatre-vingtième partie de la valeur en espèces des marchandises figurant dans le commerce extérieur. En 1215, le trentième (*tricesima*) fit son apparition, qui était perçu dans les territoires intérieurs du pays, dans les villes. C'est également András II qui institua le premier des taxes sur l'opération de change (le gain [lucre] de la Chambre, *lucrum camere*), car l'argent hongrois, souvent changé et manipulé, était accepté à contre-cœur par les sujets. Il augmenta les revenus dus au roi provenant du droit de la frappe des monnaies et de la vente du sel.¹⁹ À la suite des mesures prises par András II, les revenus qui lui étaient dus selon le droit seigneurial et souvent rendus en nature (domaniaux) furent donc remplacés par les revenus régaliens encaissés en argent selon le droit royal. Pour gérer tout cela, l'administration dispersée des régisseurs était déjà complètement insuffisante.

Les réformes financières de Philippe Auguste II furent menées entre 1191–1203.²⁰ Le roi de France confia les affaires financières aux Templiers et ordonnait, plusieurs fois l'an, de contrôler, l'arrêté de comptes des domaines royaux, les comptes royaux représentant cet état étaient conservés du début du XIII^e siècle (de 1202–1203). Par conséquent les ressources matérielles (les recettes en argent) de Philippe Auguste II doublèrent. Cela lui permit d'augmenter sa force armée et il en résulta qu'il triompha des Anglais et des Allemands dans la bataille de Bouvines en 1214. Voyant cela, András II aurait pu croire que lui aussi devait suivre cette route et que la réussite lui serait assurée. Bien que l'exemple concret ne pût être instauré en Hongrie (car, il y avait ici très peu de représentants des Templiers), il réalisa le principe et créa une institution spécifique pour la gestion des affaires financières. Ce cadre d'organisme était le système de la ferme générale. Le roi donna en bail les revenus royaux aux Juifs et aux Musulmans connaisseurs en finances, qui signèrent un accord en un seul paiement avec le roi. Au début (sous András II), il y avait une chambre centrale des monnaies et de la gabelle, qui avait à sa tête un fermier général juif ou musulman, mais plus tard l'organisme se décentralisa et s'étendit à d'autres revenus royaux (douane, industrie minière). Bien que les premiers fermiers généraux connus de nom ne figu-

¹⁸ III. Béla magyar király emlékezete. [Souvenir du roi de Hongrie Béla III.] Sous la direction de Gy. Forster. Budapest 1900, 139–140.

¹⁹ Gy. Kristó, *Magyarország története. Előzmények és magyar történet 1242-ig*. [Histoire de la Hongrie. Antécédents et histoire hongroise jusqu'en 1242.] Vol. 2. Réd. en chef Gy. Székely, Sous la direction de A. Bartha. Budapest 1984, 1278–1279.

²⁰ Balduin, *Philippe Auguste*, 71–89. ; G. Sivéry, *Les Capétiens et l'argent au siècle de Saint Louis. Essai sur l'administration et les finances royales au XIII^e siècle*. Paris 1995, 24–29.

rassent dans les chartes que vers 1230,²¹ l'organisme fut déjà formé dans les années 1210. Cela fut démontré par le fait que dans la Bulle d'or de 1222, on voulait y remédier en tant que précédent préjudiciable : « Que les nobles du pays soient fermiers généraux des chambres des monnaies et de la gabelle ainsi que douaniers, et non pas des Musulmans et Juifs ». ²² La décision concrète de András II s'opposait à la définition du concile de Tolède (1217) selon laquelle un Juif ne pouvait être admis aux fonctions publiques,²³ et en même temps, elle ne devint jamais populaire car la cupidité des fermiers généraux touchait défavorablement les seigneurs fonciers de Hongrie.

Touchant la direction politique, les réformes opérées sur le modèle français de András II, ne donnèrent pas de résultats concrets, et le succès qui suivit les mesures de Philippe Auguste II, ne fut pas obtenu en Hongrie. Il y avait également des causes objectives et subjectives au même degré de cel. Au début du XIII^e siècle, la Hongrie n'était pas assez mûre à ce qu'on remplaçât complètement le système des recettes domaniales par les revenus régaliens. Il est caractéristique que, seulement cent ans plus tard, au temps de Charles Robert de la maison d'Anjou (1301–1342), se présentèrent les conditions pour cela,²⁴ et que c'est à cette époque-là que se produisit le passage réel, comme une percée du front, aux revenus régaliens ; les revenus seigneuriaux du roi n'avaient apendant pas encore disparu complètement. Les circonstances dans lesquelles le pouvoir royal ferme descendit la pente en Hongrie au début du XIII^e siècle, et dans lesquelles il perdit du terrain à une cadence de plus en plus accélérée ont provoqué une réaction contre les projets de bonne foi de András II. Lorsque András II libéré le génie enfermé dans la bouteille d'un pouvoir royal trop fort, ce génie mena une existence indépendante et il fut impossible de l'enfermer de nouveau. En Hongrie, les réformes de direction politique introduites selon les modèles français – contre leurs intentions originales – ne purent pas servir la modernisation du pays. Un élément subjectif : à la tête des chambres, il y avait des Juifs et des Musulmans, ce qui rendait à priori inacceptable cet organisme pour la grande majorité de la société hongroise. En même temps, de manière singulière, les réformes gouvernementales (élargissement de l'ensemble des fonctionnaires de la cour, établissement de nouveaux impôts, le nouvel organisme de l'administration des recettes royales en argent) ne furent pas victimes de la politique somme toute avortée de András II, car elles subsistèrent et survécurent non seulement à András II, mais aussi au XIII^e siècle et au Moyen-Age finissant ; elles faisaient partie intégrante de l'administration d'Etat hongroise.

²¹ B. Weisz, « Zsidó kamaraispánok az Árpád-korban » [Fermiers généraux juifs à l'époque de la dynastie arpadienne.] in Sous la direction de S. Homonnai-F. Piti-I. Tóth, *Tanulmányok a középkori magyar történelemről*. Szeged 1999, 151–161.

²² *De bulla aurea Andree II regis Hungarie, MCCXXII*. Edd. L. Besenyei – G. Érszegi – M. Gorlero, Verona 1999, 28.

²³ Gy. Kristó, *Magyarország története*, 1340.

²⁴ B. Hóman, *A Magyar Királyság pénzügyei és gazdaságpolitikája Károly Róbert korában*. [Les finances et la politique économique du Royaume de Hongrie à l'époque de Charles Robert.] Budapest 1921.

Die Aussage eines mongolischen Kriegsgefangenen zur Zeit der Belagerung von Kiev im Jahre 1240

ISTVÁN ZIMONYI



Im Jahre 1235 trat die Reichsversammlung der Mongolen unter dem Großkhan Ögödei (1227–1241) zusammen, um Vorbereitungen zu einem Westfeldzug gegen Europa zu treffen. Nach den Angaben der „Geheimen Geschichte der Mongolen“ gehörte Kiev zu den zu erobernden Städten.¹ Als erste fielen die Wolga-Bulgaren den Angriffen im Frühjahr 1237 zum Opfer.² Nachdem die Eroberung des wolga-bulgarischen Reichs zum Abschluß gebracht worden war, wandte sich Möngke, der später Großkhan wurde (1251–1258), mit einem Teil seines Heeres in den Steppen westlich der unteren Wolga gegen die Kumanen. Durch diesen Vorstoß sicherten die Mongolen ihre Südflanke, um einen Angriff gegen die Fürstentümer der östlichen Rus' zu richten. Die Mongolen überfielen das Fürstentum Rjazan' und das von Vladimir-Suzdal im Winter 1237–1238. Zuerst wurde Rjazan' am 21. 1237 erstürmt. Als nächste Stadt fiel Kolomna, dann Moskau am 15. Januar 1238. Vladimir, der Sitz des Großfürsten von Vladimir-Suzdal, wurde am 7. Februar 1238 eingenommen, der Großfürst Anfang März in der Schlacht am Fluß Sit' besiegt und getötet. Die Städte an der Wolga, Gorodets, Iaroslav und Tver, gerieten

¹ *Men-Kermen, Kiwa, Keyibe* vgl. *Histoire secrète des Mongols*. ed., L. Ligeti. Monumenta Linguae Mongolicae Collecta I. Budapest 1971, 262–263, 243, 247–248; deutsche Übersetzung: M. Taube, hrsg., *Geheime Geschichte der Mongolen*. München 1989, 195, 201, 205; O. Pritsak, „Eine altaische Bezeichnung für Kiew“ *Islam* 32 (1955), 1–13; Róna-Tas A., „Csuvás 'nagy, öreg'“ [Tschuvaschisch 'groß, alt'] *Keletkutatás* 1992. ősz., 121–126; H. Göckenjan, „Der Westfeldzug (1236–1242) aus mongolischer Sicht“ *Wahlstatt 1241. Beiträge zur Mongolenschlacht bei Liegnitz und zu ihren Nachwirkungen*. Hrsg., U. Schmielowski, Würzburg 1991, 38.

² *Volžskaja bulgarija i mongol'skoje našestvie*. Red. I. L. Izmajlov, A. Ch. Chalikov, F. Š. Chuzin. Kazan' 1988.

eine nach der anderen in die Hände der Mongolen. Im Frühling 1238 wurde der östliche Teil der Kiever Rus' erobert.³

Dann wandte sich Batu mit dem Hauptheer gemäß mongolischen strategischen Überlegungen gegen die Steppengebiete. Zwischen 1238 und 1240 zogen die Mongolen gegen die Reste der Kumanen, die Alanen und Čerkessen.⁴ Im Rahmen der Vorstöße gegen die südrussische Steppe wandte sich Möngke mit seinem Teilheer Ende 1239 gegen Perejaslav und Černigov. Letzteres fiel am 18. Oktober 1239. Dann unternahm Möngke einen Erkundungszug nach Kiev. Er bewunderte die Schönheit und Größe der Stadt und schickte Gesandten dorthin, um über ihre friedliche Übergabe zu verhandeln. Die Kiever töteten den Gesandten als Antwort. Trotzdem versuchte er aber nicht, die befestigte Stadt ohne Sturmgeräte zu erstürmen.⁵ Er trat den Rückzug an. Nachdem Batu und die anderen Prinzen die Unterwerfung der Kumanen und die Eroberung des Nord-Kaukasus vollendet hatten, zogen sie gegen Kiev, „die Mutter der russischen Städte“ gegen Ende des Jahres 1240.

Über die Belagerung von Kiev berichten die russischen Chroniken eingehend, aber auch andere Quellen erwähnen dieses Ereignis.⁶ Die ausführlichste Beschreibung befindet sich in der Ipatiev-Chronik: „Kiew wird von den Tataren zerstört (1240). Es kam Baty gegen Kiev mit großer Macht, mit einem sehr zahlreichen Heer, und die Macht der Tataren umringte die Stadt und umgab sie mit Sperren, und es wurde die Stadt streng belagert. Und Baty weilte in der Nähe der Stadt, und seine Diener umringten die Stadt, und man konnte nichts hören wegen des Knarrens seiner Wagen, wegen des Brüllens seiner vielen Kamele und wegen des Wieherns seiner vielen Pferde; und das russische Land war voll von Feinden. Und die Leute von Kiev ergriffen einen Tataren, namens Tovrul, und dieser sagte ihnen, wie stark das Heer der Tataren war; ...⁷

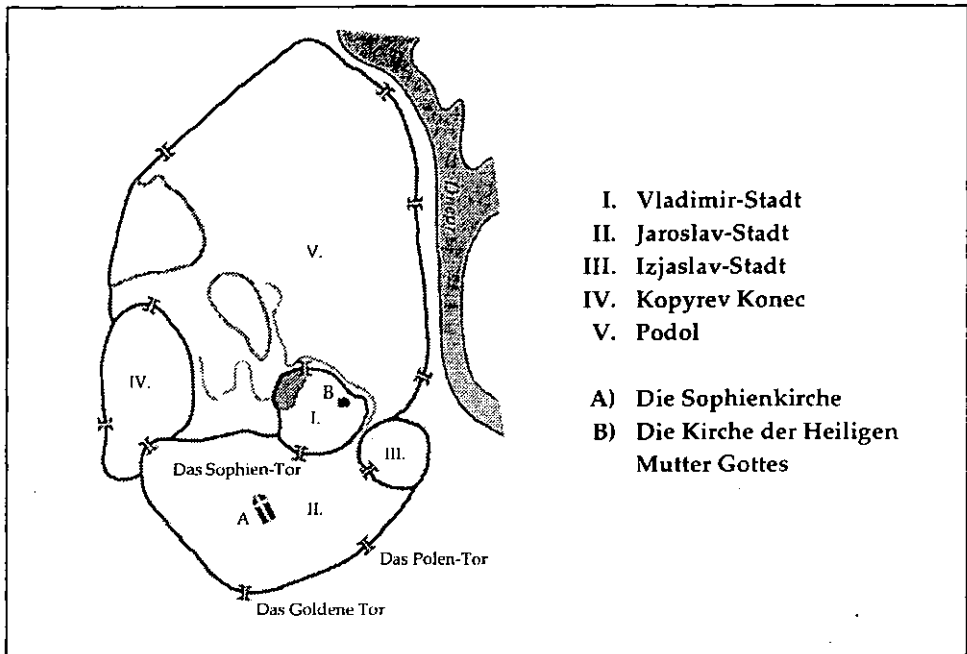
³ L. V. Čerepnin, „Mongolo-tatary na Rusi (XIII v.)“ *Tataro-mongoly v Azii i Evrope*. ed., S. L. Tichvinskij, Moskva 1977, 192–196; H. Rüss, „Das Reich von Kiev“ *Handbuch der Geschichte Russlands*. (=HGR) Band I. Hrsg. M. Hellmann, Stuttgart 1981, 353–354; Göckenjan, „Der Westfeldzug“, 40–42; J. L. I. Fennell, *The Crisis of Medieval Russia 1200–1304*. London and New York 1983, 77–81; D. Sinor, „The Mongols in the West“ *Journal of Asian History* 33 (1999), 7–8; eine philologische Untersuchung der russischen Chroniken: J. L. I. Fennell, „The Tale of Baty's Invasion of North-east Rus' and its Reflexion in the Chronicles of the Thirteenth–Fifteenth Centuries“ *Russia Mediaevalis* 3 (1977), 41–78.

⁴ HGR I, 354; Göckenjan, „Der Westfeldzug“, 40–42.

⁵ *Polnoe Sobranie Russkich Letopisej* (=PSRL) Sanktpeterburg 1908, Band. 2., 782; vgl. auch M. Dimnik, „The Siege of Chernigov in 1235“ *Mediaeval Studies* xli. Toronto 1979, 387–403; Fennell, *The Crisis*, 82.

⁶ Fazlallāh Rašīd ad-Dīn, *Džāmi' at-Tavārih*. Hrsg. A. A. Ali-Zade. B. II/1. Moskva 1980, 162–163; englische Übersetzung: *The Successors of Gengis Khan*. Transl. from the Persian of Rashid al-Din by J. A. Boyle. New York 1971, 69; Plano Carpini: J. Gießauf, *Die Mongolengeschichte des Johannes von Piano Carpini*. Graz 1995, 100, 176; Kaiser Friedrich II.: Göckenjan, „Der Westfeldzug“, 42; Literatur: P. P. Toločko, *Kiev i kievskaja zemlja v epochu feodal'noj razdroblennosti XII–XIII vekov*. Kiev 1980, 208–217; *Istorija Kieva*. Band I. Drevnij i srednevekovyj Kiev. Hrsg. I. I. Artemenko. Kiev 1982, 192–198.

⁷ Folgender Text wird später eingehend analysiert.



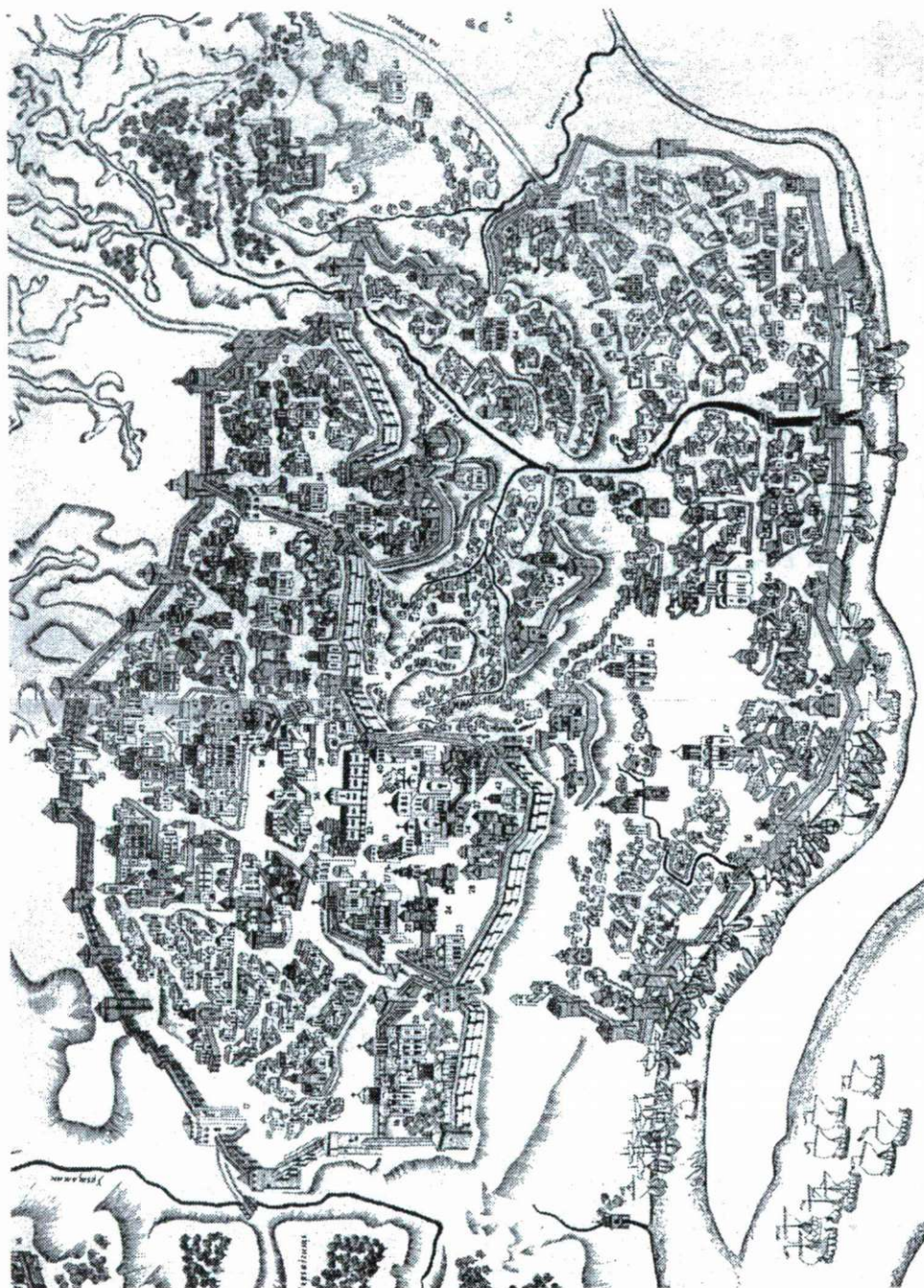
PLAN VON KIEV IM MITTELALTER

Und Baty stellte vor der Stadt Sturmgräte⁸ auf, in der Nähe des Polen-Tores, weil sich hier der Wald bis dicht an die Stadt erstreckte.⁹ Und diese Geräte (Sturmböcke) schlugen unaufhörlich Tag und Nacht und brachten die Mauern zum Einsturz, und die Stadtbewohner kamen zur Bresche, und hier konnte man den mit Spießen geführten Nahkampf sehen und das Geräusch der Schilde hören; Pfeile verdunkelten das Licht für die Besiegten, und als Demetrius¹⁰ verwundet

⁸ Es ist bekannt, daß die einzige militärische Schwäche der Mongolen ihre Unkenntnis der Belagerungsmethoden war. Dieser Mangel wurde nach den Vorstößen gegen Nord-China und das Reich von Chwarezm-Schah durch chinesische und muslimische Technik beseitigt. Wenn die Mongolen schweres Belagerungsgerät mitführten, stellten muslimische und chinesische Fachleute dessen Bedienungsmannschaften. (Göckenjan, *Der Mongolensturm*, 221, Anm. 217, 218).

⁹ Der mittelalterliche Stadtplan von Kiev wurde von Toločko rekonstruiert (wie Anm. 6, 54–55). Die Stadt Kiev liegt am Ufer des Flusses Dnepr. Die Stadt kann grundlegend in zwei Teile geteilt werden. Vom Ufer bis an die Hügel erstreckt sich der Stadtteil der Kaufleute und Handwerker. Die Oberstadt liegt am Hügel, und sie war der Wohnort der Oberschicht. Die Oberstadt umfaßte vier Teile. Das südliche Quartier hieß Jaroslav-Stadt, das die Mongolen zuerst angriffen. Es gab zwei Stadttore. Die Mongolen stellten ihre Geräte in der Nähe des Polen-Tores auf, das dem Dnepr näher lag.

¹⁰ Der Heerführer Demetrius – *voevoda Dmitrij* war der Befehlshaber des Kiever Heeres. Der Fürst von Kiev, Michail Vsevolodič von Černigov, entfloß nach dem Erkundungszug von Möngke nach Ungarn. Dann nahm der Fürst von Smolensk, Rostislav Mstislavič, Kiev ein, aber Danilo Romanovič von Galič vertrieb ihn aus Kiev und vertraute



KIEV IM MITTELALTER (Rekonstruktion)

seinem Heerführer Demetrius die Verteidigung der Stadt an. Toločko (wie Anm. 6), 211; Gießauf (wie Anm. 6), 176, Anm. 495.

war, erstürmten die Tataren die Mauern und blieben dort während des Tages und der darauffolgenden Nacht. Die Stadtbewohner errichteten aber eine zweite Befestigung bei der Kirche der Heiligen Mutter Gottes. Am folgenden Morgen griffen die Tataren an, und es entbrannte zwischen ihnen eine große Schlacht. Als aber die Menschen sich mit ihrer Habe in die Kirche und auf die Emporen geflüchtet hatten, brachen die Mauern der Kirche unter der Last zusammen, und so wurde die Stadt von den Feinden genommen.¹¹ Demetrius¹² wurde von den Tataren nicht erschlagen, sondern verwundet herausgeführt, seiner Tapferkeit wegen.“¹³

Die Dauer der Belagerung und das genaue Datum des Falls von Kiev sind fraglich. Nach der Laurentius-Chronik „Im selben Jahre (1240) nahmen die Tataren Kiev, und sie plünderten die Sophienkirche¹⁴ und alle Klöster; die Ikonen und die heiligen Kreuze, und alle kostbaren Meßgewänder nahmen sie fort, die Menschen aber, alt und jung, töteten sie mit dem Schwert¹⁵; und diese Bosheit eignete sich vor dem Geburtstag des Herrn, am St.-Nikolaus-Tag (am 6. Dezember 1240).“¹⁶ Nach dem Bericht der dritten Chronik von Pskov kamen die Tataren

¹¹ Die zweite Befestigung bei der Kirche der heiligen Mutter Gottes war Vladimir-Stadt, der zentrale Fürstensitz. Die Mongolen sollten durch das Sophien-Tor, das später Tor Batus genannt wurde, in diesen Stadtteil einbrechen. Das rekonstruierte Bild der Kirche der heiligen Mutter Gottes, das die letzte Zuflucht der Einwohner bildete, zeigt die Monographie von Toločko (wie Anm. 6), 212–213.

¹² Die Mongolen schätzten die Tapferkeit des feindlichen Heerführers, der seinem Herrscher treu war. Die Geheime Geschichte der Mongolen beleuchtet die Haltung der Mongolen: „Derjenige, der mit ihnen (so lange) gekämpft hatte, war Qadaq Ba’atur von den Jirgin. Als Qadaq Ba’atur erschien und sich unterwarf, sagte er: ‘Drei Nächte und drei Tage habe ich gekämpft. Wie kann ich meinen rechtmäßigen Qan vor meinen Augen ergreifen und töten lassen? So sagte ich mir und vermochte nicht, ihn preiszugeben. Er mag entfliehen und sein Leben retten! So sagte ich mir und habe gekämpft und ihn entkommen lassen. Wenn ich jetzt dafür getötet werde, will ich sterben. Aber wenn ich von Činggis Qahan begnadigt werde, will ich ihm meine Kraft geben!’ So sprach er. Činggis Qahan hieß die Worte des Qadaq Ba’atur gut und sprach: ‘Wer seinen rechtmäßigen Herrn nicht preiszugeben vermag, sondern kämpft, indem er sich sagt: ‘Er mag entfliehen und das Leben retten!’ – der ist ein Mann! Ein Mann, den man zum Gefährten nehmen sollte!’ Činggis Qahan war ihm gnädig und ließ ihn nicht töten.“ Taube (wie Anm. 1), 109; vgl. Ligeti (wie Anm. 1), 142.

Dagegen gehörte es zu den Grundsätzen der mongolischen Strategie, den gegnerischen Herrscher zu töten. So hatten mongolische Reiter den Fürsten der Naiman Kūčlūg gehetzt und getötet. Ebenso erging es dem Chorezm-Schah, der auf eine Insel im Kaspischen Meer floh, wo er kurz darauf starb. Der ungarische König Béla IV. brachte eine abenteuerliche Flucht hinter sich (Göckenjan, *Der Mongolensturm*, 50). Vielleicht war es kein Zufall, daß der Fürst von Kiev nicht in der Stadt blieb.

¹³ PSRL II, 784–785; Deutsche Übersetzung: V. Gittermann, *Geschichte Russlands*. I. Bd. Hamburg 1949, 374–375.

¹⁴ Diese Kirche lag in der Jaroslav-Stadt.

¹⁵ Der planmäßige Terror der Mongolen als Taktik gegen das eroberte Land war weitverbreitet. Göckenjan, *Der Mongolensturm*, 213, Anm. 163.

¹⁶ PSRL I, 470. Deutsche Übersetzung: Gitterman (wie Anm. 13), 375.



DIE KIRCHE DER HEILIGEN MUTTER GOTTES (Rekonstruktion vgl. Anm. 11)

am 5. September nach Kiev, und belagerten Kiev 10 Wochen und 4 Tage lang. Sie nahmen Kiev am Montag, am 19. November 1240.¹⁷ Rašid al-Dīn behauptet zwar, daß die Belagerung nur neun Tage dauerte.¹⁸ Doch berichtete Plano Carpini, daß die Tataren nur nach langer Belagerung die Stadt einnehmen konnten.¹⁹

Das Ausmaß der Zerstörung wurde unterschiedlich eingeschätzt. Nach den russischen Chroniken töteten die Mongolen alle Einwohner. Der Wert dieser Angabe ist allerdings umstritten. Plano Carpini, der im Jahre 1246 durch Kiev kam, schrieb, daß die Tataren die Einwohner der Stadt ausrotteten und obwohl diese Stadt vorher dicht bevölkert war, habe es dort nur 200 Höfe gegeben. Die Ausgrabung der Massengräber und die Freilegung von Kämpfen in den einzelnen Häusern bezeugen die katastrophale Auswirkung des Angriffs.²⁰

Nachdem die Belagerung Kievs als historischer Hintergrund dargestellt wurde, kommen wir auf unser Thema, die Aussage eines mongolischen Gefan-

¹⁷ Toločko (wie Anm. 6), 212.

¹⁸ S. Anm. 6.

¹⁹ S. Anm. 6.

²⁰ Toločko (wie Anm. 6), 213–215; HGR 355.

gen, zu sprechen. Die über die Mongolensturm gegen Europa berichtenden Quellen bewahrten oft solche Daten, die von Mongolen stammten. In solchen Fällen wurden die mongolischen Berichte ins Lateinische, Persische oder Russische übersetzt. Die Mongolen schickten Gesandten zu den westlichen Fürsten und Herrschern, um deren Unterwerfung zu fordern und die Verhältnisse dieser Länder auszuspähen.²¹

Der Bericht des mongolischen Gefangenen, der in den russischen Chroniken erhalten blieb, ist besonders wertvoll, weil die Verteidiger von Kiev realistische Angaben über den Gegner benötigten. Zuerst wird die Überlieferungsgeschichte der entsprechenden Texte aufgedeckt, dann werden die einzelnen Daten denen der über diese Ereignisse berichtenden persischen und mongolischen Quellen gegenübergestellt, um die Interpolationen und Falschmeldungen aufzudecken und die ursprünglichen Mitteilungen zu rekonstruieren.

Von den Paralleltexten der russischen Annalen können drei Grundvarianten rekonstruiert werden.²² Die älteste Tradition der südrussischen Chronistik repräsentiert die Hypatius-Chronik, deren Handschrift im 15. Jahrhundert entstand. Diese Chronik umfaßt drei Bücher, unter denen nur das dritte, die Galizisch-

²¹ Der ungarische Mönch Julianus, der im Jahre 1237 Suzdal besichtigte, hat einen tatarisch geschriebenen Brief an den ungarischen König, Béla IV. übersetzt: „Ich der Khan, der Gesandte des Himmelskönigs, der mir die Macht verlieh, auf der Erde die Demütigen zu erhöhen und die Widersetzlichen zu erniedrigen, wundere mich über Dich, König von Ungarn, weil Du, obwohl ich schon dreißigmal Gesandte zu Dir geschickt habe, mir darauf nicht antwortest und mir weder Gesandte noch Briefe zurücksendest. Ich weiß, daß Du ein reicher und mächtiger König bist, viele Soldaten unter Dir hast und in Alleinherrschaft ein großes Reich regierst. Deshalb ist es schwer für Dich, Dich mir freiwillig zu unterwerfen. Dennoch wäre es besser und heilsamer für Dich, wenn Du Dich mir aus freien Stücken unterwerfen würdest. Ich habe auch erfahren, daß Du die Kumanen, meine Sklaven, unter Deinem Schutz hältst. Deshalb befehle ich Dir, sie fortan nicht bei Dir zu behalten und mich Dir ihretwegen nicht zum Gegner zu machen. Denn ihnen fällt es leichter als Dir, mir zu entkommen, weil jene ohne Häuser mit Zelten wandern und vielleicht entfliehen können. Du aber wohnst in Häusern, hast Burgen und Städte. Wie willst Du meinen Händen enttrinnen?“ Göckenjan, *Der Mongolensturm*, 107–108, Kommentar 122–123 Anm. 52–53; vgl. H. Dörrie, *Drei Texte zur Geschichte der Ungarn und Mongolen. Die Missionreisen des fr. Iulianus O. P. ins Ural-Gebiet (1234–5) und nach Russland (1237) und der Bericht des Erzbischofs Peter über die Tartaren*. Göttingen 1956, 179; L. Balogh, „Egy 1237-es mongol levél (Ein mongolischer Brief in 1237)“ *Nomád népvándorlások, magyar honfoglalás (Nomadische Völkerwanderungen, ungarische Landnahme)*. Hrsg. Sz. Felföldi, B. Sinkovics. Budapest 2001, 148–160. Mongolische Gesandte suchten die Fürsten von Vladimir und Rjazan’ auf. Der Gesandte von Möngke zur Zeit seines Erkundungszugs nach Kiev im Jahre 1239 gehört dazu. Mongolische Botschafter traten auch am Hof des Kaisers, Friedrich II. auf.

²² Zur komplizierten Überlieferungsgeschichte der russischen Chroniken vgl. Ja. S. Lur’e, *Obščerusskie letopisi XIV–XV vv.* Leningrad 1976; B. M. Kloss, *Nikonovskij svod i russkie letopisi XVI–XVII vekov.* Moskva 1980.

Volhynische Chronik unser Thema betrifft, denn sie erörtert die Geschehnisse des 13. Jahrhunderts.²³

Die Galizisch-Volhynische Chronik enthält den folgenden Bericht zum Jahre 1240: „Sie (die Leute von Kiev) ergriffen einen Tataren, namens Tovrul und dieser beschrieb ihnen die gesamte Stärke ihres Heeres; da waren auch seine (Batus) Brüder, mächtige Heerführer: Urdjuj, Bajdar, Birjuj, Kaidan, Bečak und Mengu und Kjujuk, der zurückkehrte, als er den Tod des Khans vernahm, und er wurde Khan; nicht aus seinem (Batus) Geschlecht, aber seine ersten Heerführer waren: Sebedaj Bogatur und Burundaj Bagatyr, die das Land von Bulgar und das von Suzdal erobert hatten.“²⁴

Eine andere Tradition stellt der Chroniksvod von 1518 dar:

„Da waren einerseits die Brüder von Batu, seine Heerführer: Ourdou, Baidar, Birui, Kaidan, Bečak, Mengoui und Koujus; andere stammten nicht aus seinem (Batus) Geschlecht, sondern waren seine ersten Heerführer: Sebedai-Bagtour, Bourandai-Bastyr, die das Land von Bulgar und das von Suzdal erobert hatten.“²⁵

Der Unterschied zwischen den beiden Traditionen besteht darin, daß die Formulierung nach den Namen der Prinzen „der zurückkehrte, als er den Tod des Khans vernahm, und er wurde Khan“ in der zweiten Tradition fehlt und nur die Heerführer aufgezählt wurden, wonach sie entweder von dem Geschlecht Batus oder nicht von ihm abstammen.

Die dritte Überlieferung wird nach der Nikon-Chronik zitiert: „Da waren seine (Batus) Brüder, große und mächtige Heerführer: Urdjuj, Bajdar, Birjuj, Kajdar, Bečar, Mengaj, Kailug, Kujuk²⁶, die zurückkehrten, als sie den Tod des Khans vernahmen. Der Khan stammte nicht aus dem Geschlecht Batus, aber er (Batu) war dessen erster und mächtigster Heerführer. Batu-Car betrauerte ihn, da er ihn sehr schätzte. Da waren noch seine Heerführer und mächtigen Fürsten: Butar, Ajdar, Kilemet, Burandaj, Batyr²⁷, die das Land von Bulgar und das von Suzdal erobert hatten.“²⁸

Abgesehen von den anderen Schreibungen der Namen gibt diese Tradition weitere Informationen nach der Aufzählung der Brüder Batus. Bei näherer Betrachtung stellt sich heraus, daß der Kopist die aufeinanderfolgenden, beigeordneten Sätze der ersten Überlieferung mißverstand. Er bezog den Satz „er wurde

²³ HGR 208.

²⁴ PSRL 2, 177. Diese Überlieferung befindet sich in der Sophienchronik (PSRL 5, 175) und der Voskresenskaja-Chronik (PSRL 7, 145).

²⁵ PSRL 28, 212; Im Namen *Koujus* ist der Buchstabe *s* eine Schreibfehler, richtig wäre *k*, ebenso muß man im Titel *Bastyr* statt *s g* lesen. Andere Paralleltexte: Ermolin Chronik PSRL 23, 77; L'vovsche Chronik PSRL 20, 159; Chroniksvod von 1497 PSRL 28, 54.

²⁶ Die Schreibfehler: *Kajdar* statt *Kajdan*; *Bečar* statt *Bečak*; der Name *Kailug* ist überflüssig, er muß eine falsche Schreibung des Namens *Kujuk* sein.

²⁷ Da die spätere Kopisten den Titel *Bagatur* 'Tapfer, Held' für einen Namen hielten, waren die Namen *Sebedai-Bagatur* und *Burundaj-Bagatur* ganz verzerrt.

²⁸ PSRL 10, 116. Paralleltexte: Tipografskaja Chronik PSRL 24, 94; Chronik von Vologda-Perm PSRL 26, 76; Piskarev Chronik PSRL 34, 88–89; Chroniksvod von Ende des 15. Jahrhunderts PSRL 25, 131.

Khan" nicht auf das Subjekt des vorigen Satzes, das ist Güjük, sondern auf das Objekt, „den verstorbenen Khan". So entstand der inhaltlich falsche Satz „Der Khan war nicht aus dem Geschlecht Batus, aber er war dessen erster und mächtigster Heerführer. „ Der Kopist ergänzte noch diese Angaben durch weitere Bemerkungen: „Batu-Car betraute ihn, da er ihn sehr schätzte". Folglich ist festzuhalten, daß die dritte Überlieferung eine nachlässige Abschrift der ersten Tradition ist.

Die Frage ist nun, wie sich die erste und zweite Überlieferung zueinander verhalten. Die erste Tradition enthält die erwähnte Textergänzung nach den Namen der Brüder Batus: ... Kujuk, der zurückkehrte, als er den Tod des Khans vernahm und Khan wurde". Güjük bestieg den Thron des Großkhans im Jahre 1246. Das Wort *Khan* im Satz „er wurde Khan" beweist, daß dieser Titel in den russischen Quellen 'Großkhan' bedeutete, demgegenüber wurde der Herrscher des Teilreiches (mo. *ulus*) z. B. der Goldenen Horde *car* genannt.²⁹ Dieser Satz ist ohne Zweifel eine spätere Einfügung.

Dann ist zu untersuchen, wie der verstorbene Khan hieß. Aus dem chronologischen und historischen Zusammenhang kann nur auf Ögödei (1227–1241) geschlossen werden. Der Eigenname fehlt in diesem Fall, obwohl die russischen Chronisten in der Beschreibung des Erkundungszugs von Möngke nach Kiev im Jahre 1239 anachronistisch Mengu-khan schrieben, der von 1251 bis 1258 herrschte. Boyle verwies darauf, daß der Titel *Qa'an* in den persischen Quellen immer Ögödei betraf.³⁰ Boyle konstatierte, daß den Söhnen Chinggis-Khans posthum Titel gegeben wurden, da der Eigenname der Toten für die Mongolen tabu war. Dieser Gebrauch mag sich in den russischen Annalen widerspiegeln. Ögödei starb am 11. Dezember 1241, dagegen fand die Belagerung Kievs mindestens ein Jahr früher statt. Die Nachricht vom Tode Ögödeis als Ursache der Rückkehr gilt als Interpolation im Text der ersten Tradition. In der Tat nötigte der Tod des Großkhans Batu und die anderen Chinggisiden und Heerführer zum Abbruch des Westfeldzuges in Ungarn, weil die Prinzen an der Wahl des neuen Großkhans teilnehmen wollten.³¹ So scheint die zweite Tradition die glaubwürdigste Version des Urtexts zu bewahren, d. h. die Aufzählung der Heerführer, wonach sie Chinggisiden oder nicht waren.

Jedoch berichten andere Quellen, daß einige mongolischen Prinzen schon im Jahre 1240 zurückkehrten. Nach der Geheimen Geschichte der Mongolen befahl Ögödei, der Großkhan, seinem Sohn Güyük und Büri, nach Hause zurückkehren, da sich Batu und die beiden Prinzen bei einem Festmahl entzweit hatten: „Batu sandte vom Kibčaq-Feldzug eine Botschaft an Ögödei Qahan: 'Durch die Macht des Ewigen Himmels, durch den Segen meines Onkels, des Qahans, zerstörten wir die Stadt Meget und plünderten das Volk der Orosut. Auf rechte Weise un-

²⁹ Batu wurde in den russischen Chroniken immer als *car* bezeichnet.

³⁰ J. A. Boyle, „On the Titel Given in Juvaini to Certain Mongolian Princes" *Harvard Journal of Asiatic Studies* 19 (1956), 146–154. Man kann einem ähnlichen Sprachgebrauch in den lateinischen Quellen auf die Spur kommen.

³¹ Göckenjan, *Der Mongolensturm*, 59–60.

terwarfen wir die Völker von elf Reichen, den goldenen Zügel zogen wir an. Und als wir uns heimwärts wandten, kamen wir überein, ein Abschiedsfest zu feiern und schlugen das große Zelt auf. Während des Festes habe ich, da ich etwas älter bin als die anderen anwesenden Prinzen, als erster ein, zwei Schalen Opferwein getrunken. Deswegen grollten mir Büri und Güyük, und sie ritten davon, ohne am Fest teilzunehmen. Beim Fortreiten sprach Büri: 'Batu ist uns gleichgeordnet – wie konnte er zuerst trinken?' ..³² Sodann verließen Büri und Güyük Batu ohne Versöhnung. Der Großkhan Ögödei bestrafte die Prinzen. Das Ende des Feldzugs war mit dem Tod des Großkhans Ögödei verbunden. So ereignete sich der Streit unter den Prinzen während des Westfeldzugs.

Rašid al-Dīn hatte glaubwürdige Quellen: „In the autumn of the *qulqana yil*, that is, the Year of the Rat, corresponding to the months of the year 637/1239–1240, when Güyük Khan and Möngke Qa'an had, in accordance with the yarligh of Qa'an, returned from the Qipchaq Steppe, the princes Batu and his brothers [together] with Qadan, Büri, and Böček took the field against the land of the Orus and the people of the Blackcaps, and in 9 days [they] captured the great town of the Orus called Men-Kermen."³³ Nach den Angaben von Rašid al-Dīn ist eindeutig, daß die Prinzen im Herbst 1240 vor der Belagerung von Kiev zurückbeordert wurden. Rašid al-Dīn berichtet, daß statt Büri Möngke zurückzog und Büri nicht nur an der Belagerung von Kiev, sondern auch am Krieg gegen den ungarischen König teilnahm.³⁴ Auch Plano Carpini behauptet, daß Büri noch in Ungarn kämpfte.³⁵ Rubruq bemerkt ergänzend, daß Büri viele deutsche Diener, die wahrscheinlich aus Siebenbürgen weggeschleppt wurden, besaß. Rubruq bemerkte noch über Büri, daß er einen Zusammenstoß mit Batu nach dem Westfeldzug hatte.³⁶ Folglich muß die frühzeitige Rückberufung Büris, die nach der

³² Taube (wie Anm. 1), 205–206, vgl. Ligeti (wie Anm. 1), 248.

³³ Boyle (wie Anm. 6), 69. Daneben erwähnt Rašid al-Dīn die Rückkehr von Güyük und Möngke noch einmal (Boyle ebda., 61).

³⁴ „Qadan and Büri took the field against the Sasan (Sachsen in Siebenbürgen) people and defeated that people after three battles. „ Boyle (wie Anm. 6), 70.

³⁵ „Das sind die Namen der Fürsten: Ordu, der in Polen und Ungarn war, Bati, Burin (Büri), Cadan, Sibān, Buyget, die alle in Ungarn waren;“ Gießauf (wie Anm. 6), 170.

³⁶ „Ich fragte auch nach der Stadt Talas, in der die deutschen (Teutonic) Sklaven des Buri lebten, von denen Bruder Andreas gesprochen hatte, und nach denen ich schon am Hofe von Sartach und Baatü eifrige Nachforschungen angestellt hatte, ohne freilich über sie etwas anderes zu erfahren als daß ihr Herr Buri bei folgender Gelegenheit getötet worden war: Buri saß nicht auf gutem Weideland, und eines Tages, als er betrunken war, äußerte er sich zu seinen Leuten: 'Bin ich nicht ebensogut wie Baatü vom Geschlechte Dschingis-chans?' – Er war nämlich ein Neffe oder ein Bruder von Baatü – 'Warum soll ich nicht am Ufer der Wolga streifen dürfen wie Baatü, um dort zu weiden?' Diese Worte wurden dem Baatü hinterbracht. Da schrieb Baatü den Leuten desselben, sie sollten ihren Herrn gefesselt vor ihn bringen. Das taten diese auch. Baatü fragte ihn nun, ob er so gesprochen habe. Buri gestand dies ein, entschuldigte sich jedoch mit seiner Trunkenheit; denn gegen Betrunkene pflegen die Tartaren Nachsicht zu üben. Baatü erwiderte: 'Wie konntest Du Dich unterstehen, in Deiner Trunkenheit meinen Namen in den Mund zu nehmen?' Und er ließ ihm den Kopf abschlagen.“

Geheimen Geschichte zu derselben Zeit wie Gjúks erfolgt sein soll, als fraglich erscheinen. Die Geheime Geschichte der Mongolen bildet kein einheitliches Werk. Die betreffende Erzählung gehört zu der späteren Schicht, die nach der Übertragung der Macht des Großkhans von der Linie von Ögödei auf die von Tolui, deren erster Großkhan Möngke (1251–1259) war, niedergeschrieben wurde.³⁷ Die spätere Interpolation verfolgt die Tendenz, die Rolle Möngkes in dem Streit zu verschweigen. Sie berichtet nur von der Auseinandersetzung zwischen Batu und Gjúk und vermengt diese Darstellung in anachronistischer Weise mit dem späteren Streit zwischen Batu und Büri, der erst nach dem Ende des Westfeldzuges ausgetragen wurde. Es ist im Einklang mit Rašid al-Dīn anzunehmen, daß Möngke und Gjúk vor der Belagerung von Kiev zurückkehren sollten. Aber Rašid al-Dīn behauptet in seiner Darstellung der Regierungszeit Möngkes, daß Möngke vor seiner Rückkehr an der Erstürmung von Kiev teilnahm.³⁸ Diese Angaben haben mit der Belagerung Kievs durch Batu im Jahre 1240 nichts zu tun, sondern stehen mit dem früheren Erkundungszug Möngkes nach Kiev in Beziehung, über den die russischen Annalen berichten.³⁹

Die Frage jedoch, ob die Angaben der russischen Quellen mit der Zurückberufung von Möngke und Gjúk in Zusammenhang stehen können, bleibt unentschieden. Dazu muß die erste Liste der Namen der Brüder Batus untersucht werden. Im Vergleich der Formen der Namen mit denen der persischen, lateinischen und mongolischen Quellen enthält die Liste die folgenden Namen: Orda, Baydar, Büri, Qadan, Büček, Möngke und Gjúk.

Der Geheimen Geschichte der Mongolen zufolge entsandte der Großkhan, Ögödei, Batu als Oberbefehlshaber, Büri, Gjúk, Möngke und andere in den Westfeldzug mit einem Drittel des mongolischen Heeres.⁴⁰ Nach Ġuwainī und dem ihm darin folgenden Rašid al-Dīn gab Ögödei Batu für den Feldzug gegen den Westen Mängü-Khan, und dessen Bruder Böček bei; ferner Gjúk-Khan und Qada'an von seinen Söhnen; die anderen Prinzen Kälgen, Baydar und Büri und die Brüder Batus: Hordu und Tangut.⁴¹ Es ist festzuhalten, daß nur Orda unter den von den russischen Quellen angeführten Prinzen der Bruder Batus war, die anderen Prinzen waren dessen Vettern.

F. Risch, *Wilhelm von Rubruk. Reise zu den Mongolen 1253–1255*. Leipzig 1934, 141–144; vgl. P. A. van den Wyngaert, *Sinica Franciscana* I. Quaracchi-Firenze 1929, 223–224.

³⁷ Taube (wie Anm. 6.), 286–288.

³⁸ „He also took the town of Men-Kermen massacring and pillaging, and reduced it to subjection. Then in the *ut yil*, corresponding to the year 638/1240–1241 Qa'an sent a yarligh that the princes should return, but before they arrived he had already died," Boyle (wie Anm. 6), 201.

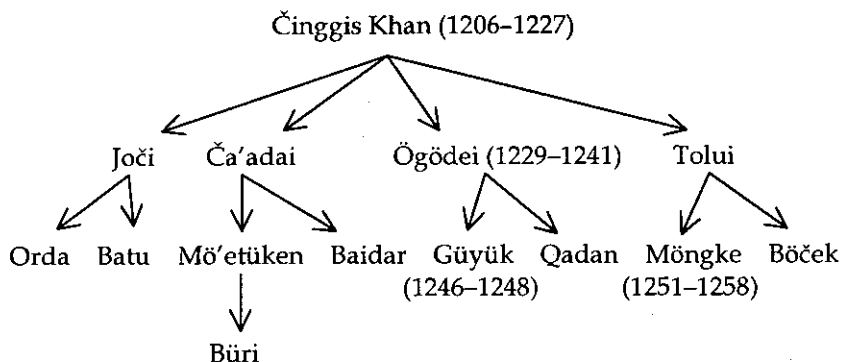
³⁹ Boyle (wie Anm. 6), 201, Anm. 23; Fennell, *The Crisis*, 82; Dimnik (wie Anm. 5).

⁴⁰ Taube (wie Anm. 1), 201–202, 205.

⁴¹ *The Ta'rikh-i-Jahān-Gushā of 'Alā'u'd-Dīn 'Atā Malik-i-Juwainī*. Ed. Mīrzā M. Qazwīnī, E. J. W. Gibb Memorial XVI. Vol. 1. London 1912, 224; Englische Übersetzung: *'Ata Malik Juwaini, The History of the World-Conqueror*. Transl. J. A. Boyle. Manchester 1958, Vol. 1., 268–269. Rašid al-Dīn hat die Prinzen der Linie Ča'adais weggelassen: Boyle (wie Anm. 6), 56.

Wenn die Reihenfolge der Namen in den verschiedenen Quellen mit der vom Geburtsalter bedingten Rangordnung der Činggisiden-Prinzen verglichen wird, zeigt sich die Kontur eines Zusammenhanges.

Stammbaum der Činggisiden



Die Aufeinanderfolge der Namen in den Quellen

Die Geheime Geschichte der Mongolen:

Batu, Büri, Güyük, Möngke

Ġuwaini:

Möngke, Böcek; Güyük, Qadan; Baidar, Büri; Batu

Russische Quellen:

Orda; Baidar, Büri; Qadan; Böcek; Möngke, Güyük

Der Verfasser der Geheimen Geschichte der Mongolen folgte der Geburtsvorrangstellung der Prinzen. Ġuwaini hat die Reihenfolge umgekehrt und zählt als erste die Nachkommen des jüngsten Sohnes von Činggis Khan, Tolui auf. Die Ursache hierfür liegt darin, daß Ġuwaini seine Arbeit im Jahre 1260 zu Ende brachte, als die Linie Toluis den Titel Großkhan von der Ögödeis übernommen hatte.

In den russischen Chroniken folgen die ersten fünf Namen der Geburtsvorrangstellung der Prinzen, nur die Namen Möngkes und Güyüks, die am Ende der Liste stehen, passen nicht in dieses System. Es ist anzunehmen, daß ihre Namen deshalb am falschen Platz stehen, weil sie vor der Belagerung Kiëvs zurückgerufen wurden, wie Rašid al-Din berichtet: Güyük und Möngke sollten im Herbst 1240 zurückkehren.

Danach handelt es sich um die mongolischen Heerführer, die nicht vom Geschlecht Batus stammten. Wenn diese Namen in den verschiedenen Überlieferungen miteinander verglichen werden, wird offenkundig, daß nur Sübötei-bagatur und Burundai-bagatur im ursprünglichen Bericht vorgekommen sind. Der

zweite Teil der Namen ist der mongolische Ehrentitel *bagatur* 'Held'.⁴² Dieser Teil wurde von den späteren Abschreibern nicht verstanden und als Eigenname behandelt.

Sübötei gehörte zu den ersten Gefolgsleuten von Činggis Khan. Er hatte am mongolischen Sieg über den Chorezm-Schah entscheidenden Anteil, und gelangte auf seinen Feldzügen 1221–1223 durch den Kaukasus bis in den Süden der Rus', wo er siegreich gegen die Alanen, Kumanen und Russen Krieg führte. So ist es kein Zufall, daß der Großkhan Ögödei dem erprobten Sübödei als militärischem Strategen den Oberbefehl des Westfeldzuges neben Batu übertrug.⁴³

Der andere Heerführer Burundai-bagatur hat nach der Ipatiev-Chronik den Großfürsten von Vladimir-Suzdal in der Schlacht am Fluß Sit' getötet.⁴⁴ Er konnte mit Boroldai identifiziert werden, den Rašid al-Dīn im Feldzug gegen Ungarn mehrfach erwähnt.⁴⁵

Nach den Namen der Heerführer folgt der Nebensatz: „..., die das Land von Bulgar und das von Suzdal erobert hatten.“ Das Relativpronomen kann verschiedenartig interpretiert werden. Die Frage ist dabei, ob nur die Heerführer oder alle an der Eroberung des Wolgabulgarischen Reichs und des Ostens der Rus' teilnahmen. In der dritten Tradition bezieht sich das Relativpronomen nur auf die Heerführer, aber in der zweiten Überlieferung auf die Brüder Batus und die Heerführer. In der ersten Tradition sind beide Interpretationen grammatisch zulässig. Die dritte Überlieferung scheint sekundär zu sein, weil der Verfasser zwischen den Namenslisten mehr Sätze bildete und deshalb das Relativpronomen nur auf die Heerführer bezog. Dem Inhalt nach bewahrt die zweite Tradition den glaubwürdigen Bericht. Also haben nicht nur die Heerführer Sübödei und Burundai sondern auch die Činggisiden-Prinzen das Land von Bulgar und das von Suzdal erobert, wie andere Quellen bestätigen.⁴⁶

Wenn die Transkription der mongolischen Namen untersucht wird, ergibt sich die Frage, ob die mongolische Aussage direkt ins Russische übersetzt wurde. Die russischen Angaben werden mit den entsprechenden Namen bei den persischen, lateinischen und mongolischen Quellen verglichen:

Russisch	Plano Carpini	Rašid al-Dīn	Ğuwainī	GGM mongol.
<i>Urdjuj</i>	<i>Ordu</i>	<i>Urda</i>	<i>Hurdu</i>	
<i>Bajdar</i>	<i>Baidar</i>	<i>Baydar</i>	<i>Baydar</i>	

⁴² G. Doerfer, *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen*. I–IV. Wiesbaden 1963, 1965, 1967, 1975. II, 368–377.

⁴³ Göckenjan, *Der Mongolensturm*, 201–202, Anm. 89; Gießauf (wie Anm. 6), 171–172, Anm. 482; P. D. Buell, „Sübötei Ba'atur“ in Igor de Rachewiltz, Hok-lam Chan, Hsiao Ch'i-Ch'ing and Peter W. Geier, ed., *The Service of the Khan. Eminent Personalities of the Early Mongol-Yüan Period (1200–1300)*. Wiesbaden 1993, 13–26.

⁴⁴ PSRL II, 779; vgl. Fennell, *The Tale*, 67.

⁴⁵ Boyle (wie Anm. 6), 56–57.

⁴⁶ Vgl. Anm. 2, 3.

<i>Biruj</i>	<i>Burim</i>	<i>Buri</i>	<i>Buri</i>	<i>Büri</i>
<i>Kajdan</i>	<i>Cadan</i>	<i>Qadan</i>	<i>Qadagan</i>	<i>Qada'an</i>
<i>Bečak</i>	<i>Bichac</i>	<i>Bučak</i>	<i>Bučak</i>	<i>Büjek</i>
<i>Mengu</i>	<i>Mangu</i>	<i>Mankku</i>	<i>Manku</i>	<i>Möngge</i>
<i>Kjujuk</i>	<i>Cuyuc</i>	<i>Kuyuk</i>	<i>Kuyuk</i>	<i>Güyük</i>
<i>Sebedai</i>	<i>Sibedei</i>	<i>Subaday</i>	<i>Subatai</i>	<i>Sübe'etei</i>
<i>Burundaj</i>		<i>Burulday</i>		<i>Boroldai</i>
<i>Tovrul</i>		<i>Toghril</i>		<i>To'oril</i>

Die Transkription der russischen Chroniken steht der von Plano Carpini nahe, der schrieb, daß er am Hof Batus und dann bei dem Großkhan Güyük einen kumanischen Dolmetscher hatte.⁴⁷ So ist anzunehmen, daß ein kumanischer Dolmetscher die Aussage des Gefangenen ins Russische übersetzte. Die Richtigkeit dieser Hypothese wurde sprachwissenschaftlich nachgewiesen. Die russische Form *Kjujuk* spiegelt die ursprüngliche Form *Küyük* wider, die bei Plano Carpini als *Cuyuc* erscheint. Dagegen gibt es im Mongolischen ein anlautendes *g*-. Die persischen Angaben sind indifferent, denn den persischen Buchstaben *k* kann man entweder *k* oder *g* lesen. Da das Russische *k*- und *g*- gehabt hat, ist es wahrscheinlich, daß der Vermittler eine Muttersprache hatte, die nur das anlautende *k*-kennt. Diese Sprache war mit aller Gewißheit „Türkisch“, weil die türkischen Sprachen abgesehen von den oguzischen Sprachen kein anlautendes *g*- besitzen.⁴⁸ Ebenso spiegelt die Form *Mengü* eine türkische Sprache im Gegensatz zum mongolischen *Möngge* wider. Es gibt Kriterien, die eine engere Festlegung unter den türkischen Sprachen ermöglichen. Der Name des Gefangenen war *Tovrul*, der über ein kumanisches oder mittelkiptschakisches Kennzeichen verfügt: *v* statt *g*.⁴⁹

⁴⁷ „Als Dolmetscher diente uns wie schon andere Male zuvor Temer, ein Gefolgsmann des Ierozlaus“ Gießauf (wie Anm. 6), 222; „Am Hofe Batis begegnete uns ein Sohn des Fürsten Ierozlaus, der einen russischen Ritter komanischer Abstammung, namens Sangor bei sich hatte, der jetzt aber Christ ist, sowie ein anderer, aus dem Gebiet von Susdal stammender Russe, der uns bei Bati als Übersetzer diente. Am Kaiserhof lernten wir den Fürsten Ierozlaus kennen, der dort starb, sowie seinen Gefolgsmann Temer, der unser Dolmetscher bei Cuxcan war – also beim Kaiser der Tartaren; er besorgte sowohl die Übersetzung des kaiserlichen Schreibens an den Papst als auch die Verständigung in den Unterredungen.“ Ebda., 225–226.

⁴⁸ L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban*. [Die türkischen Beziehungen der ungarischen Sprache vor der Landnahme und in der Arpadenzeit] Budapest 1988, 108–109, 501–503.

⁴⁹ Das Wort kann auf ein alttürkisches *togrıl* zurückgeführt werden. Die mongolische Form war *To'oril* in der Geheimen Geschichte der Mongolen. Die Entwicklung *g* > *v* ist typisch für die kiptschakischen Sprachen. Ligeti (wie Anm. 47), 258–259.

So ist es höchstwahrscheinlich, daß die Russen einen kumanischen Dolmetscher beim Verhör des mongolischen Gefangenen angestellt haben.

Zum Schluß ist festzuhalten, daß die erste Tradition der russischen Chroniken die meisten Angaben bewahrt hat, obwohl der Urtext um zwei anachronistische Elemente ergänzt wurde: „als er den Tod des Khans vernahm, und er wurde Khan.“, außerdem brachte der Verfasser den Tod des Khans mit der Zurückkunft Möngges und Güyüks in Kausalzusammenhang. Bei der zweiten Überlieferung fehlt nicht nur die Interpolation, sondern auch der Originalbericht über die Rückkehr von Möngge und Güyük. Die dritte Tradition ist der ersten Überlieferung im Wesentlichen gefolgt, hat sie aber mit Mißverständnissen und Falschberichten ergänzt. Der Urtext kann so rekonstruiert werden:

„Da waren auch seine (Batus) Brüder, mächtige Heerführer: Ordu, Bajdar, Birü, Kajdan, Bečäk, und Mengü und Kүjүk, die (letzte zwei) zurückkehrten; nicht aus seinem (Batus) Geschlecht, aber seine ersten Heerführer: Sebedaj-bagatur und Burundai-bagatur, die (alle zusammen) das Land von Bulgar und das von Suzdal erobert hatten.“

Der ungarisch-türkische Friedensvertrag im Jahre 1444*

SÁNDOR PAPP



Die narrativen Quellen und die angewandte historische Literatur führen die Friedensverträge normalerweise sehr kurz an und erzählen eher ausführlicher die kriegesischen Ereignisse. Trotzdem bekam der Friedensvertrag nach dem Winterfeldzug János Hunyadi's eine besondere Rolle in der polnischen und ungarischen Historiografie. Die Ursache ist nicht in der Tatsache des Friedensvertrages selbst zu suchen, sondern darin, dass jedermann seit dieser Zeit durch Jahrhunderte hindurch dem Friedensbruch des polnisch-ungarischen Königs Ulászló I. (Wladislaus) gegenüber verständnislos dasteht, der vorher den Frieden mit dem Osmanensultan Murâd II. geschlossen, dann kurz danach seinen Eid gebrochen, und sich gegen ihn erhoben hat. Der mittelalterliche europäische Mensch erklärte die Niederlage der christlichen Waffen bei Warna sehr leicht als die Konsequenz des falschen Eids des Königs.

Die frühere Historiografie hielt das Werk von Jan Długosz für die wichtigste Quelle der Epoche.¹ Da der Autor an den Ereignissen persönlich nicht beteiligt war, zeigten sich seine Informationen, besonders über den Friedensbruch man-

* Dieser Artikel erschien in erster Version unter folgendem Titel: „II. Murád szultán és I. Ulászló lengyel és magyar király 1444. évi békekötése“ [Friedensabschluss zwischen dem Sultan Murâd II. und dem König von Polen und Ungarn, Ulászló I., im Jahre 1444.] *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae Acta Historica* Tomus CIX. (1999), 47–62. Den Friedensverhandlungen betreffenden Text von *Gazavâtnâme* und den Text des Friedensvertrags legte ich dem Artikel in ungarischer Übersetzung bei, die nun in dieser Version fehlen. Das ausgezeichnete Buch von Dariusz Kołodziejczyk, das 2000 erschien, veränderte meine frühere Meinung über die Originalität der verhandelten Vertragsurkunde.

Während meiner Forschung in ausländischen Bibliotheken und Archiven genoss ich die Unterstützung der folgenden Stipendien: OTKA F 030437, Ungarisches Kulturinstitut zu Wien (Collegium Hungaricum) (1999), Ungarisches Staatsstipendium Bolyai (1998–2000); Graf Kunó Klebelsberg Stipendium (drei Monate in Istanbul 2000.)

¹ I. Długossius, *Historicae Polonicae*. Libri XII. Lipsiae 1711, 787–803.

gelhaft. Um das Problem besser zu verstehen lieferte die Geschichtsschreibung des 20. Jahrhunderts viele neue Informationen. Zuerst soll man den Historiker Francisc Pall aus Cluj (Klausenburg, Kolozsvár) erwähnen, der in seiner Dissertation zum ersten Mal vorbrachte, dass die erste Phase der Friedensverhandlungen nicht in Ungarn, sondern in der damaligen Hauptstadt des Osmanischen Reiches, in Edirne stattfand.² Der bekannte Humanist, Ciriaco Pizziccolli (um 1391–1455) war im Jahre 1444 in Morea, oder wie es man heute nennt, auf der Halbinsel Peloponnes, wo die Macht zu dieser Zeit noch christliche Herrscher innehatten. Er und sein Freund, Francesco Drapperio, der in Galata wohnte, besuchten im Auftrag von Genua am 22. Mai 1444 das osmanische Feldlager bei Edirne und traten vor den Sultan Murâd. Auch die Gesandten des Ungarnkönigs kamen kurz danach an, über deren Handlungen und über den Friedensbeschluss selbst die Briefe Ciriaco Pizziccolli's ausführliche Angaben liefern. In seinem während des zweiten Weltkriegs in New York editierten und veröffentlichten Buch versuchte der bekannte polnische Historiker Oskar Halecki noch nicht, den polnisch-ungarischen König von der Anklage des Friedensbruches loszusagen, sondern ließ die von Francisc Pall edierte Urkunde noch einmal erscheinen.³ Diese neuen Angaben inspirierten Franz Babinger, die Ereignisse um die Absage und den Rücktritt vom Thron des Sultans Murâd anders anzuschauen, bemerkend, dass türkische Quellen in der Beurteilung der Handlung ihres Herrschers irren. Murâd II. verzichtet nicht auf die Macht, sondern vertraut die Regierung des westlichen Teils des Reiches Mehmed Çelebi – dem späteren Sultan, (Fatih) Mehmed II. – provisorisch an, bis er den in Anatolien revoltierenden Karamanoğlu İbrahim Bey besiegt.⁴

Die Forscher verfügten längere Zeit über keine passende türkische Quelle, die über den Prozess der Friedensverhandlungen ausführliche Informationen gab. Dank einem glücklichen Zufall „ist das Eis gebrochen“, als 1949 in einem Dorf in Süd-West Anatolien eine Chronik aus dem 15. Jh. (abgeschrieben im 18. Jh.) gefunden wurde. Der Titel des Werkes: *Gazavât-i Sultân Murâd bin Mehmed Hân* (Heilige Feldzüge vom Sultan Mehmed Hân, Sohn von Murâd Hân). Diese historische Arbeit ist über die Ereignisse bezüglich der Schlacht bei Varna die beste türkische Quelle. Der Wert der Chronik wurde schnell in der Türkei erkannt, sie wurde schon ein zweites Mal veröffentlicht. Es zeigt sich eine gewisse Parallelität

² F. Pall, *Ciriaco d'Ancona e la crociata contro i Turchi*. Bukarest 1937, *Bulletin Historique de l'Académie Roumanie*, XX. und in Vălenii-de-Munte 1937, 62.

³ O. Halecki, *The Crusade of Varna. A Discussion of Controversial Problems*. New York 1943, (Ich verwendete für das Quellenstudium diese Ausgabe. Ich möchte mich für die Hilfe von Stanislaw Stroka bedanken, der den Text des Buches von Krakow an mich geschickt hat.) Für die Historiographie des Themas: D. Kołodziejczyk, *Ottoman-Polish Diplomatic Relations (15th–18th Century)*. An Annotated of 'Ahdnames and Other Documents. Leiden-Boston-Köln 2000, 100–109; *The Ottoman Empire and its Heritage. Politics, Society and Economy*. ed., S. Faroqhi and H. İnalcık, Vol. 18.

⁴ F. Babinger, „Von Amurat zu Amurat. Vor- und Nachspiel der Schlacht Varna (1444)“ in *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*. München 1962, 136. (Erste Edition: *Oriens III*, Nr. 2. Leiden 1950, 229–265.)

mit den anderen anonymen Chronisten und mit Chalkondylos und Kemal Paşa-zâde. Auch dieses Werk war im 15. Jh. bekannt, aber es scheint so, dass die Autoren der bekannten osmanischen Chroniken dessen Angaben nicht ausnützten. Zum Beispiel fehlt die Darstellung der Friedensverhandlung in Edirne in den anderen narrativen Quellen. Diese Arbeit verfügt ohne Zweifel über Informationen, die die europäischen Quellen ergänzen. Gemäß dem Originalinhaltsverzeichnis bestand der Band aus 71 Blättern, von denen das 66.–71. verlorengegangen ist. Von den Blättern des verbleibenden Teils gingen die Blätter 25 und 30 verloren. Das bedeutet in unserem Fall eine besondere Schwierigkeit, da die Darstellung der Friedensverhandlung bei Edirne sich vermutlich auf diesen Blättern befindet. Der Ansicht der Editoren nach war der Autor des Textes diejenige Person, die die Ereignisse aus der Nähe beobachtete und ein zeitgenössischer Zeuge der Begebenheiten war.⁵

Die bekanntgewordenen neuen Quellen befruchteten auch die ungarische Historiografie: zwei wichtige Artikel wurden, die neuen Angaben verwendend, verfasst. Zuerst soll man die detaillierte Arbeit Pál Engels erwähnen, der in der Mályusz-Festschrift aus den chronologischen Differenzen der bekannten Quellen den Hintergrund des Friedensabschlusses erklärte. Besonders bemerkenswert ist die nuancenreiche Darstellung der Rolle János Hunyadis, der wegen seines eigenen finanziellen Interesses den König zur Annahme des türkischen Friedens zwang: Dem serbischen Despoten, Georg Branković wurde sein Land dem Friedensvertrag gemäß zurückgegeben, und er sollte dafür seine bedeutenden Güter in Ungarn János Hunyadi überlassen. Pál Engel verwendete teilweise die Belege von *Gazavâtnâme*, die er einem serbischen Artikel des Editors der Chronik, Halil İncalık entnahm.⁶

Gábor Ágoston verfaßte die andere schon erwähnte Arbeit. Wie der Titel des Artikels zeigt, wurden die Umstände der Gesandtschaft im Jahre 1444 untersucht. Er verwendete zuerst als Grundlage die anonyme türkische Chronik, die dem Autor die Möglichkeit bot, die Phasen der Friedensverhandlungen in Edirne und Ungarn zu rekonstruieren. Besonderer Vorzug des Artikels ist, dass der Gesandte des Sultans Murâd II., Baltaoğlu Süleymân, identifiziert wurde, sein kurzer Lebenslauf wurde zusammengefasst. Dies ist so gut gelungen, dass im 5. Band von

⁵ H. İncalık–M. Oğuz, *Gazavât-i Sultân Murâd b. Mehmed Hân. İzladî ve Varna Savaslari (1443–1444) Üzerinde Anonim Gazavâtnâme*. [Heilige Feldzüge vom Sultan Mehmed Hân, Sohn von Murâd Hân. Anonymes Gazavâtnâme über die Schlachten von İzladî und Varna.] Ankara 1989, TTK VII–VIII; H. İncalık, *1444 burhani. Fatih devri üzerinde tetkikler ve vesikalar. I*. [Krise im Jahre 1444. Untersuchungen und Aufsätze über die Epoche von Fatih.] Ankara 1995, 1–53.

⁶ P. Engel, „A szegedi eskü és a váradi béke. Adalék az 1444. év eseménytörténetéhez” [Szegediner Eid und wardeinischer Frieden. Beitrag zur Geschichte der Ereignisse des Jahres 1444.] in Hrsg., É. H. Balázs–E. Fügedi–F. Maksay, *Mályusz Elemér Emlékkönyv*. Budapest 1984, 77–96; P. Engel, „János Hunyadi and the peace of ‘Szeged’ (1444).” *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungariae* 47(1994), 241–257.

Türkiye Diyanet Vakfı İslâm Ansiklopedisi bei dem Stichwort *Baltaoğlu Süleymân Bey* sogar seine Angaben genutzt wurden.⁷

In den letzten Jahren bearbeitete ein polnischer Forscher, Dariusz Kołodziejczyk das Thema des Friedensvertrags 1444. Er untersuchte in seinem ausgezeichneten Buch die polnisch-osmanischen Vertragsurkunden (*‘ahdnâmes*).⁸ Während der kritischen Edition des Textes begegnete er der Tatsache, dass zwischen den Bedingungen des Friedens in den Quellen, die seit längerer Zeit bekannt sind, und den Vertragspunkten, die im Brief des Sultans von 21. Juni 1444 an König Ulászló I. zu lesen sind, offensichtliche Differenzen zu sehen sind. Dies gilt besonders für den Brief der polnischen Herren an Ulászló I. aus Piotrków, in dem neben der Zurückgabe Serbiens an Branković und der Lockerung des Vasallenstatus des walachischen Woiwoden, Vlad Draculs, so unrealistische Bedingungen zur Sprache kommen wie z.B. die Überlassung Albaniens, eine Sendung von 100,000 Dukaten und einer Hilfstruppe mit 25,000 Mann von der Osmanenseite an den Ungarnkönig.⁹ Er schließt mit der These, dass die Briefsammlung Pizziccolli's die echten Bedingungen des Friedensvertrags enthält und die aus der älteren Literatur bekannten Verhandlungspunkte nichts anderes bedeuteten, als einen „Wunschekatalog“ der christlichen Seite.¹⁰ Der oben erwähnte Brief ist also nichts anderes, als eine lateinische Übersetzung der Urkunde des Friedens, die zwischen Murâd II. und Ulászló I. am 12. Juni 1444 bei Edirne abgeschlossen wurde. Es ist der erste Fall, der zu den Umständen der Entstehung der früheren Vertragsurkunde zwischen dem Osmanischen Reich und dem Königreich Ungarn und den Punkten der Vereinbarung entsprechend ausführliche Angaben liefert.¹¹

⁷ G. Ágoston, „Az 1444. évi török követjárás. (Adalékok az 1444. évi török-magyar békekötés történetéhez.)“ [Türkische Gesandtschaft im Jahre 1444. (Beiträge zum türkisch-ungarischen Friedensabschluss.)] *Történelmi Szemle* (1986/2), 261–276; *Baltaoğlu Süleyman Bey*. (İdris Bostan) TDV. İslam Ansiklopedisi. V. İstanbul 1992, 41.

⁸ D. Kołodziejczyk, „Der Vertrag von Szegedin 1444. Ein Beitrag zur Geschichte der frühosmanischen diplomatischen Beziehungen mit den christlichen Staaten“ in Hrsg., N. Demir–E. Taube, *Turkologie heute–Tradition und Perspektive. Materialien der dritten Deutschen Turkologen–Konferenz. Leipzig, 4.–7. Oktober 1994*, Wiesbaden 1998, 175–183; Die Vertragsurkunde befindet sich in: Halecki, *The Crusade*, 88–90. (Es sind auf den zitierten Seiten zwei Versionen der Urkunde zu lesen.)

⁹ *Codex epistolaris saeculi decimi quinti collectus opera Augusti Sokolowski*. Vol. I. Part. 1. Krakau 1876, 140–144. Zitiert vom Autor, Kołodziejczyk, 1998, 180.

¹⁰ „Schon auf den ersten Blick wird deutlich, daß, während der „Pizziccolli–Brief“ und die Chronik von Długosz in erstaunlicher Weise übereinstimmen, der Brief der polnischen Herren nur ein Wunschekatalog gewesen sein kann.“ Kołodziejczyk, 1998, 180.; Hier soll man betonen, dass sich in der Chronik von Thuróczy solche übertriebenen Friedensbedingungen nicht befinden: J. Thuróczy, *A magyarok krónikája*. [Die Chronika von Ungarn] (Übers. J. Horváth) Budapest 1978, 394; Johannes de Thurocz, *Cronica Hungarorum*. ed., E. Galántai, et J. Kristó, Budapest 1985, 250.

¹¹ S. Papp, „Türk–Macar diplomatik münasebetleri başlangıçtan ortacağ Macar Krallığı düşmesine kadar“ [Türkisch-ungarische diplomatische Beziehungen vom Anfang bis

Aber die Frage ist noch zu stellen: Könnte man die lateinische Übersetzung der Sultansurkunde aus der Sammlung von Pizzicolti für das Schlussdokument der Friedensverhandlungen halten?

Der Inhalt des Dokuments Sultan Murâds (12. Juni 1444) und dessen Konstruktion lautet folgendesmaßen:

Intitulatio: Sultan Murâd (*Amorath Beg, Sultam*), Sohn Sultan Mehmeds begrüßt den Ungarnkönig.

Inscriptio: Herrscher von Pannonia und Polen, Ulászló (*Ladislao*)

Expositio-narratio: Der Gesandte des Königs, Stoyka, erschien vor dem Sultan und bat ihn, die Söhne und das Land des Despoten Georg Branković (*Georgius*) zurückzulassen, der von nun an die frühere Dienstleistung des Sultans erfüllen soll, (*ipse tamen G[georgius] quemadmodum nobis quibusque nostris in rebus opitulatum iri exacto tempore tenebatur*); der Sultan soll mit dem Woiwoden der Walachei, Vlad Drakul (*Blado vavovode principive Flaccorum*) Frieden schließen (*pacem dare*), demgemäß soll der Woiwode den jährlichen Tribut nicht persönlich an der Pforte einreichen (*tribunere tenebatur*), wie es früher gewöhnlich war, sondern nur durch seinen Beauftragten. Der Sultan stimmt dem zu.

Dispositio: Der Sultan wird den Frieden und das Wohlwollen mit den Ungarn halten.

Sanctio (Eid des Sultans): Der Sultan schwor vor dem Gesandten des Königs, den Frieden 10 Jahre zu halten; er schickte seinen vertrauten Hofdiener, Süleymân Bey, um den König durch sein eigenes Gesetz zu vereidigen.

Bis zum Abfall des mittelalterlichen Königreiches Ungarn (1526), abgesehen vom Friedensbeschluss 1444 sind bis jetzt die Exemplare fünf türkisch-ungarischer Friedensverträge aufzufinden. Seitens der Osmanen kamen zwei osmanisch-türkische Urkunden vor (1488, 1503), eine ist ein Original, aber auf Serbisch geschrieben (1498).¹² Seitens der Ungarn verfügt man über drei lateinische Exemplare (1503, 1519).¹³

zum Abfall des mittelalterlichen Königreiches Ungarn.] in *Uluslararası Osmanlı Tarihi Sempozyonumu İzmir*, 8–9. Nisan 1999, İzmir 2000, 91–107.

¹² Der Frieden zwischen Matthias (I.) Corvinus und Bayezid II. im Jahre 1488 (türk.) Topkapı Saray Müzesi Arsivi (TSMA.) E. 5861. Gy. Hazai, ed., „A Topkapı Szeráj Múzeumának magyar vonatkozású iratai“ [Dokumente in Bezug auf Ungarn aus dem Archiv von Topkapı Serayı.] *Levéltári Közlemények* 26 (1955), 294–295; Gy. Hazai, „Urkunde des Friedensvertrages zwischen König Matthias Corvinus und dem türkischen Sultan 1488“ in *Beiträge zur Sprachwissenschaft, Volkskunde und Literaturforschung* (Steinitz-Festschrift). Berlin 1965, 141–145; Der Frieden zwischen Bayezid II. und Ulászló II. im Jahre 1503. (türk.) TSMA. E. 7675. Diese Urkunde ist nicht aufgearbeitet, sie wurde nur als Foto herausgegeben: T. Gökbilgin, „Korvin Mathias (Mátyás)ın Bazeyid II.e Mektupları Tercümeleri ve 1503 (909) Osmanlı-Macar Muahedesinin Türkçe Metni“ [Die Übersetzungen der Briefe von Bayezid II. an Matthias Corvinus und der Text des osmanisch-ungarischen Vertrags im Jahre 1503 (909)] *Belleten* 22 (1958), III–XI. Tafel; M. S. Kütükoğlu, *Osmanlı Belgelerinin Dili. (Diplomatik)*. [Die Sprache der osmanischen Urkunden] 2. Ausg., İstanbul 1998, Kubbealtı Akademisi Kültür ve San'at Vakfı 459–460. Ekler 39a–b.; V. Čorović, *Der Friedensvertrag zwischen dem Sultan Bayezid II. und dem König La-*

In ihnen wird der Friedensvertrag im Jahre 1503 behandelt. Die Originalurkunde ist 29,5×410 cm groß und enthält 87 Zeilen. Darin werden alle wichtigen Probleme zwischen den zwei Staaten behandelt. Besonders bemerkenswert war ein wichtiges Element: Die Festungen beider Seiten wurden genau aufgezählt. Weiter ist zu betonen, dass der Ungarnkönig nicht nur für sich selbst, sondern im Namen des westlichen Christentums den Frieden geschlossen hat und im Friedensvertrag der Papst, England, Frankreich, Spanien, Portugal, Venedig, die Staaten in Italien, das Königtum Neapel, Sizilien, Rhodos, usw. erwähnt wurden. Die christlichen Herrscher sollten sich durch ihre eigenen Ratifikationen im Laufe eines Jahres dem Frieden anschließen. Wenn jemand den Frieden brach, sollte er die Konsequenzen auf sich selbst nehmen, der Frieden wurde aber mit den anderen Vertragsmächten weiter gehalten. Die Straffälle und der Friedensbruch wurden untersucht und die Sünder gestraft. Beide Seiten sollten die Überfälle und Angriffe abstellen. Die Gesandten und die Handelsleute beider durften Seiten ungehindert kommen und gehen. Das Exemplar des Friedensvertrages wurde von der Seite der Osmanen mit dem Eid von Bayezid II., und seitens der Ungarn von Ulászló II. geschlossen. Der Text der ungarischen Urkunde, die inhaltlich mit der osmanisch-türkischen identisch war, wurde am 20. August 1503 in der Kanzlei von Ofen, wie gewöhnlich in dieser Zeit, auf Latein ausgestellt. Der Unterschied zwischen den Kapitulationen (in denen die handelspolitischen Ereignisse mehrmals erwähnt werden) und dieser Urkunde besteht darin, dass diese in erster Linie von den Grenzverhältnissen und Friedensbedingungen handelt, und nur in zweiter Linie die Handelsbeziehungen berührt. Diesbezüglich scheint das Dokument von 1444 sehr mangelhaft zu sein, verglichen damit, wie ein echter türkisch-ungarischer Friedensvertrag sein sollte.

Wie Kołodziejczyk selbst annahm, war die sultanische Urkunde vom 12. Juni 1444 – verglichen mit jenen osmanischen Verträgen, die an die anderen europäischen Länder gesandt wurden –, was den Aufbau des Dokuments und seinen Inhalt betrifft, übermäßig einfach, er hatte deswegen zur Argumentation diplomatische Hilfsmittel nötig. Er akzeptierte die Meinung von Hans Theunissen, wonach in früherer osmanischer Zeit die Vertragsurkunden zwischen Osmanen und Polen bzw. Ungarn in der Konstruktion einfacher waren als die gleiche Urkunde

dislaus II. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft XC (1936) (Neue Folge Band XV) 52–59.

- ¹³ Ungarische Ratifikation des Friedens 1503: MOL DL. 30498. L. Thallóczy–S. Horváth, ed., *Jajcza (bánság, vár és város) története. Codex Diplomaticus Partium Regno Hungariae Adnexarum (Banatus, Castrum et Oppidum Jajcza)*. Budapest 1915, 167–170; Der vollständige Text der Urkunde: Joseph von Hammer-Purgstall, *Geschichte des Osmanischen Reiches*. II. Pest 1828, 616–620; Ungarische Ratifikation des Friedens in Latein zwischen Selim I. und Lajos II. 1519: MOL DL. 24393. L. Thallóczy–S. Horváth, *Magyarország melléktartományainak okmánytára*. III. *Alsó-Szlávoniai okmánytár. (Dubicza, Orbász és Szana vármegyék.) 1277–1710.* [Urkundensammlung der Nebenländer Ungarns. III. Urkundensammlung von Niederslawonien. Komitate Dubicza, Orbász und Szana.] Budapest 1912, 279–286; Papp, *Türk-Macar diplomatik*, 99–104

von Ragusa und Venedig.¹⁴ Es ist so zu verstehen, dass diese Vereinbarung mehrmals als Friedensvertrag, aber auch als Handelsabkommen zu nehmen ist, in dem natürlich über die freie Handelspolitik und die Grenzfestungen usw. nicht sehr ausführlich berichtet wurde, wie in den venezianischen Kapitulationen, die ausdrücklich für die freien Handelstätigkeiten formuliert wurden. (Der niederländische Autor edierte in seiner Dissertation 1991 die osmanisch-venezianischen Staatsverträge (*'ahdnâmes*) zwischen 1482–1641.)

Dariusz Kołodziejczyk versuchte in einem zweiten Schritt eine solche Urkunde zu finden, die von den Fachleuten als rechtliches *'ahdnâme* identifiziert wurde und vergleichbar mit dem sultanischem Dokument aus dem Jahre 1444 ist. Er traf auf ein solches Dokument im Archiv von Warschau, dessen Besonderheit ist, dass es in der Hauptstadt der Türkei in Latein geschrieben wurde und durch die goldene Handzeichnung des Sultans (*tuğra*) bestätigt wurde.¹⁵ Es wurde festgestellt, dass der Unterschied zwischen den Urkunden bezüglich des Aufbaus (*intitulatio, inscriptio, expositio-narratio, dispositio, sanctio, datatio* und *locatio*) nur in einem wichtigen Punkt zu bemerken ist: allein der Brief 1444 erwähnte die türkische Gesandtschaft, die zu König Ulászló kam, um ihn zu vereidigen. Diese Tatsache ist erklärbar, wenn der Frieden endlich im Hauptquartier des Sultans abgeschlossen wurde, dann sollte der Vertrag am Ende des Prozesses seitens der Türken (durch den Eid des Sultans) bestätigt werden.

Es gibt noch einige Argumente gegen diese Identifizierung des Typus der genannten Urkunde. Dafür soll man die Frage beantworten, in welcher Sprache der Brief ausgestellt wurde. Es gibt zwei Exemplare des Dokuments in der Edition Oskar Halecki's, aus denen eins, das als bessere Übersetzung zu bezeichnen ist, uns weiterhelfen wird. Ich teile die Ansicht von Dariusz Kołodziejczyk, dass z.B. die Walachei betreffende Bezeichnung *Flaccorum* statt *Velacho* eine Variante des türkischen Wortes *iflak, eflak* sein sollte.¹⁶ Wenn die Urkunde im Türkischen verfaßt wurde, ist zu fragen, zu welcher Urkundengattung sie gehört. Nach der Diplomatie von Lajos Fekete soll es der *nâme*-Typus sein, da dieser Typus gewöhnlich im Verkehr mit den fremden (christlichen) Ländern verwendet wurde.¹⁷

Aber im Prinzip der osmanischen Diplomatie folgt auf *inscriptio intitulatio*, also der Sultan nennt sich und seine Vorfahren zuerst, dann macht er den Adressaten bekannt. In diesem Fall ist es umgekehrt, und dies steht dem gewöhnlichen Prinzip entgegen. Aber diese Form ist mit der europäischen Diplomatie kompatibel. Die Korrespondenz zwischen Matthias Corvinus und Sultan Bayezid II. zeigt, dass in der lateinischen Übersetzung die *intitulatio* an den Anfang des Briefes ge-

¹⁴ Kołodziejczyk, 1998, 177; H. Theunissen, *Ottoman-Venetian Diplomats: The 'ahd-names. The Historical Background and the Development of a Category of Political-Commercial Instruments together with an annotated Edition of a Corpus of Relevant Documents*. Dokt. Diss. Utrecht 1991, 237–238.

¹⁵ Kołodziejczyk, 1998, 178; Kołodziejczyk, *Ottoman-Polish Diplomatic*, 200–204.

¹⁶ Kołodziejczyk, 1998, 177; İnalçık, 1444 *burhani*, 19: 88.

¹⁷ L. Fekete, *Einführung in die osmanisch-türkische Diplomatie der türkischen Botmässigkeit in Ungarn*. Budapest 1926, XXX–XXXI.

stellt wurde: *Serenissime Princeps, et domine Amice Noster dilecte*, schrieb Bayezid an König Matthias.¹⁸ (Es ist leicht vorzustellen, dass in beiden Fällen der Übersetzer nach europäischer Praxis *intitulatio* und *inscriptio* vertauschte.)

Es ist weiterhin bemerkenswert, dass die Liste der Titel und der Krongüter des Sultans in der *intitulatio* sehr lakonisch ist: ... *Magnus Asiae Rex Thracumque et Macedonum Potentissimus Imperator*.¹⁹ Demzufolge ist möglich, dass die genannte Urkunde nicht in Form von *nâme* sondern in einer anderen Urkundengattung zustandekam.

Der Artikel von Halil İnalçık in der *Encyclopedia of Islam* weist uns auf eine andere Lösung hin. In *İmtiyâzât* schrieb er darüber, dass die Vertragsurkunde im Osmanischen Reich, mit der man einige Privilegien auf jemanden (eine Person oder eine Gesellschaft) übertrug, in Form von *berât* entstand und *nişân* genannt wurde.²⁰ *Berât* ist die Urkundenform der Praxis osmanischer Kanzleien, eine allgemeine Privilegienurkunde, durch die der Ernennungsprozess oder die Inauguration vom einfachen Soldat bis zum Großwesir getätigt wurde. Die Bedeutung des Wortes *nişân* ist ursprünglich sultanisches Handzeichen (*tuğra*). Da die *berâts* normalerweise mit dem Wort *nişân* anzufangen pflegten, begann es, diese Urkundengattung zu bezeichnen. (z.B. *nişân-ı serif-i âlîsân-ı sâmî-mekân-ı sultânî ve tuğra-yî garrâ-yî cihân-sitân-ı hâkânî hükmi oldur ki* [Der Befehl des edlen, berühmten, erhabenen, großherrlichen *nişân* und des glänzenden, welterobernden *hâkânîschen tuğras* ist, dass ...]. Nach Durchsicht der osmanisch-venezianischen Vertragsurkunden, die von Theunissen ediert wurden, ist festzustellen, dass alle türkischen Exemplare in dieser Form entstanden. Das gleiche Prinzip ist beim Friedensdokument zwischen Ungarn und dem Osmanischen Reich aus dem Jahre 1503 zu bemerken. Theunissens Ansicht nach wird es in der osmanischen Kanzlei erst in der zweiten Hälfte des XV. Jh. gewöhnlich, die Verträge für die fremden (christlichen) Länder in der Form *nişân* zu formulieren (*nişanisation*). Das vorliegende Ereignis aber ging der „*nişanisation*“ voran, erkennt man doch, dass die Vertragsurkunde aus 1444 ursprünglich in Form von *nişân* geschrieben wurde. Wahrscheinlich sind wichtige Elemente der genannten Gattung durch die Übersetzung verlorengegangen.

Obwohl die These über die Gattung des Dokuments in diesem Fall nicht sicher ist, können wir nach der Bemerkung Dariusz Kolodziejczyk's feststellen, dass sie eine echte Vertragsurkunde gewesen ist. Der mehrmals vorkommende Ausdruck *hoc pacto* im Text bestätigt die Art des Dokuments.

Die weitere Untersuchung berührt den Inhalt des vorliegenden Briefs. Auf den ersten Blick scheint er sehr mangelhaft zu sein, da die Tatsache, dass nach dem Friedensschluss von 1444 ganz Serbien, und besonders zwei Festungen, Smederevo und Galambóc (Golubac, Göğercinlik) dem Despoten Georg Branković

¹⁸ *Epistolae Mathiae Corvini regis Hungariae ad Pontifices, Imperatores, Reges, Principes aliosque viros illustres datae*. Cassoviae 1743, 1, 5.

¹⁹ Kolodziejczyk, *Ottoman-Polish Diplomatic*, 198.

²⁰ H. İnalçık, *İmtiyâzât*, The Encyclopedia of Islam, New Edition III. London-Leiden 1971, 1179.

überlassen wurden, im Brief fehlt. Man nimmt an, dass diese sehr wichtigen Elemente im Text aber nicht fehlen dürften. Nach der Meinung des polnischen Autors wurde eine Liste der Grenzfestungen dem türkischen-ungarischen Friedensvertrag beigelegt.²¹ In Anbetracht dessen, dass die ungarisch-türkischen Friedensverträge aus den Jahren 1503 und 1519 die Grenzen so ausführlich behandeln, die wichtigen Grenzfestungen auf der türkischen und ungarischen Seite aufführend, halte ich die These über eine separate Liste der Festungen für unwahrscheinlich.

Außerdem taucht ein anderes Problem im Zusammenhang mit dem sultanischen Eid auf. In den türkisch-ungarischen Friedensverträgen befindet sich die gleiche Formulierung des Eides des Sultans: Der Padischah schwört bei Gott, der den Himmel und die Erde schuf, bei dem Prophet Mohamed, bei den 124-tausend Propheten, die Mohamed zuvorkamen, durch die Er das Heilige Buch zu kommen ließ, bei dem Vater, den Söhnen, bei dem Weg, auf dem er geht, bei dem Schwert, das er umgürtet, dass er sich an die Bedingungen hält.²² Eine solche Eid-Formulierung befindet sich nicht im behandelten Brief. Im Weiteren versuche ich durch die Untersuchung der Quellen und Ereignisse eine Erklärung über den Mangel an Urkunden zu finden. Da wir über keine neuen Angaben darüber verfügen, wie Branković sein Land von den Türken zurücknahm, sollen unsere Kenntnisse auf den schon bekannten Quellen basieren.

Die Gesandten von Sultan Murâd II. suchten im Jänner 1444 infolge des ungarischen Sieges aus der Wiese Dobrovic in Serbien den Ungarnkönig Ulászló auf und gaben hier, dem westlichen Standpunkt gemäß, die Friedensvorschläge bekannt: Serbien wird Branković gegeben und seine Söhne, die vom Sultan geblendet wurden, werden aus der Gefangenschaft entlassen.²³ Der Versuch des Sultans, einen Frieden zu initiieren war persönlich motiviert. Bei dem Pass von Kunovica nahmen die Ungarn am 2. Jänner 1444 (zwischen Şehirköy=Pirot und Niš) den Schwager von Murâd II., Mahmud Çelebi gefangen. Es ist anzunehmen, dass sich die erste Gesandtschaft nicht nur um den Friedensschluss, sondern auch um seine Freilassung bemühte.²⁴ Im März desselben Jahres schickte die serbische Frau des Sultans heimlich einen Gesandten, einen griechischen Mönch, zu ihrem Vater, dem Despoten Georg Branković. Es ist nicht bekannt, ob noch ein weiterer dritter Gesandter in Buda, der Hauptstadt von Ungarn angekommen wäre oder der griechische Gesandte Erlaubnis gehabt hätte, auch mit dem königlichen Hof zu verhandeln, aber sicher ist, dass der ungarische König Ulászló am 25. April seinem Gesandten das Beglaubigungsschreiben ausgestellt hat und ihn nach Edirne sandte. Die christliche Gesandtschaft bestand aus den folgenden Personen: Ein serbischer Edelmann in Vertretung des Königs, Stojka Gisdanić leitete

²¹ Kołodziejczyk, 1998. 181.

²² TSMA. E. 7675. Reihen, 83–87; TSMA. E. 5861. Reihen, 31–34; Hazai, *A Topkapu Szeráj*, 295.

²³ Babinger, *Von Amurat*, 130–131; Ágoston, *Az 1444. évi*, 262–263; İnalcık, *1444 burhani*, 17–23.

²⁴ Babinger, *Von Amurat*, 129; Ágoston, *Az 1444. évi*, 263.

die Gesandtschaft, ein Mann mit dem Namen „Vitislaus“ vertrat János Hunyadi, den siebenbürgischen Woiwoden, dessen Name in den Quellen nicht in korrekter Form überliefert wird ist, man kann nur ahnen, dass der Vorname vielleicht László war. Seitens des Despoten wurden die zwei höchstrangigen weltlichen und kirchlichen Würden, Atanasije Frašak, der Metropolit aus Szendrő (Senedere, Smederevo) und Bogdan, der Kanzler des Despoten geschickt. Die Gesandtschaft wurde sogar von einer aus sechzig Rittern bestehenden militärischen Abteilung begleitet.²⁵ Aus diesen Umständen stellt sich heraus, dass der König Ulászló I., der siebenbürgische Woiwode Hunyadi und der serbische Despot eine gemeinsame Gesandtschaft zur Pforte schickten. Auch das *Gazavâtnâme* untermauert, dass die christliche Seite ihre Einwilligung zur Herausgabe des Schwagers des Sultans gab, der, den Gesandten zuvorkommend, bei Murâd II. ankam. Der nächste Schritt auf dem Weg zum Frieden war der Empfang der Gesandten seitens des Großwesirs Halil (A), der sie zunächst warten ließ. Nach einigen Tagen wurden sie vom Sultan in feierlicher Audienz empfangen, wobei sie ankündigten, dass die Bedingung des Friedens die Übergabe der Burgen von Szendrő und die Evakuierung von Galambóc und Serbien (B) sei. Dem folgte eine Verabredung in Anwesenheit von Murâd II., wozu auch die Vertreter des Reiches und die der osmanischen Armee eingeladen worden waren (C). Die Gesandten wurden über den Entschluss benachrichtigt, wonach die Forderung erfüllt wird, wenn der Despot, der König und Hunyadi den Frieden mit Eid bekräftigen (D). Dieses Element wurde vom Autor von *Gazavâtnâme* dramatisch dargestellt, obwohl es im Falle eines zweiseitigen Friedensabschlusses ein gewöhnlicher Moment zu sein scheint.²⁶ Das einzige, was nicht üblich war, ist die Tatsache, dass der Eid des Königs nicht genug war, sondern auch die anderen zwei christlichen Seiten, Hunyadi und Branković, vereidigt wurden. Es ist verständlich, wenn wir wissen, dass Hunyadi wegen seines Ansehens und seiner Position in der türkischen Quelle als eine mit dem König fast gleichwertige Person dargestellt wird.²⁷

²⁵ Engel, *A szegedi eskü*, 88; Babinger, *Von Amurat*, 133; Ágoston, *Az 1444. évi*, 263.

²⁶ Papp, *Türk-Macar diplomatika*, 102–104.

²⁷ Es gibt eine andere Erklärung dafür. Obwohl nach der türkischen Chronik der Despot, János Hunyadi und der König in Hinsicht auf Diplomatie die gleiche Stellung gehabt haben, war es aber natürlich nicht so. Der Sultan schloss den Frieden mit dem König von Ungarn und nicht mit János Hunyadi. Man kann aber die osmanische und die ungarische Praxis der Diplomatie entdecken, die aus dem 16. Jh. mehrmals zu beweisen sind, nämlich, dass die Großwesire die Urkunden an die europäischen Höfe mit dem gleichen Inhalt, wie die an die Sultane sandten. Neben dem Brief des Ungarnkönigs schickte ein hochwürdiger ungarischer Herr (Palatinus!) ein Dokument mit gleichem Inhalt, z.B. Johann Szapolyai schrieb 1529 einen Brief an den Sultan Süleymân und István Werbőczy (Palatinus) an den Großwesir Ibrahim. (Sie baten um Unterstützung für die ungarischen Botschafter von Süleymân I. und Großwesir Ibrahim). ÖStA HHStA Ungarische Akten (Hungarica) Miscellanea Fasc. 425. Konv. A. fol.: 58, 59. (1528. VII. 19.); Anton C. Schaendlinger (unter Mitarbeit von Claudia Römer): *Die Schreiben Süleymâns des Prächtigen an Vasallen, Militärbeamte, Beamte und Richter aus dem Haus-, Hof-, und Staatsarchiv zu Wien I.* (Transkriptionen und Übersetzungen) II. (Faksimile). Wien,

Im Falle von Branković handelt es sich um etwas anderes. Es scheint wahrscheinlich zu sein, dass die Türken mit ihm – ebenso wie mit dem anderen erwähnten türkischen (und ungarischen) Vasallen, Vlad Dracul – einen selbständigen Vertrag geschlossen hatten. Wenn wir den Angaben von *Gazavâtname* glauben können, nahm Baltaoğlu Süleymân den für ihn adressierten Brief mit nach Ungarn.

Leider kenne ich aus der serbischen Geschichte keine adäquate Entsprechung, aber der türkische Frieden aus dem Jahre 1480 des fast zeitgenössischen moldauischen Woiwoden Ștefan cel Mare und die fertiggestellte Urkunde kann für uns einigermaßen deutliche Parallelen zu unserem Dokument zeigen. Der Inhalt der Urkunde besteht darin, dass Ștefan cel Mare bzw. die bisherigen moldauischen Woiwoden der Pforte treu waren. Dann aber empörte er, sich warum er gestraft wurde. Zuletzt bekam der moldauische Herrscher Gnade, und für die Verdoppelung der Steuer, statt der bisherigen 3000 Gulden wurde ihm für 6000 Gulden verziehen. Bedauerlicherweise erwähnt der Text keine Bedingung, die das Verhältnis zwischen den zwei Staaten regulieren würde. Bezüglich des Friedens von 1444 aber soll man vom *Gazavâtname* ausgehend daran denken, in dem die übergebenen Burgen mehrmals erwähnt wurden, dass die für Branković ausgestellte Urkunde ein solches '*ahdnâme*' sein sollte, das das vasallische Verhältnis, das Maß der Steuer und sogar die Grenzen enthielt.²⁸ Der Typus der für Ștefan cel Mare geschriebenen Urkunde stellt sich in der letzten Zeile heraus: *bu 'ahd-nâme-ile ser-efrâz qıldum ki elinde cihet-i 'itiqâd ve sebeb-i 'itimâdı ola* [Ich erwies Dir mit dieser Vertragsurkunde eine Ehre ('*ahdnâme*'), die in deiner Hand für die Garantie der Gewissheit und glaubwürdig gehalten werden soll.]²⁹ Da der dem moldauischen Woiwoden gegebene, Vasallentum ausdrückende Vertragsbrief in Form von *nisân* ausgestellt wurde, denke ich, dass die Form des Vertragsbriefes von Branković ebenso gewesen sein könnte. Aus dem Obigen abgeleitet nehme ich nicht die Existenz eines eigenständigen Grenzdokuments an, sondern solch eine für Branković ausgestellte, ein vasallisches Verhältnis bezeichnende Urkunde, worin auch die Übergabe der Burgen vorkam.

Am Ende dieses Artikels behandle ich den Typus des für den ungarischen König ausgefertigten Dokuments. Es ist anzunehmen, dass so eine über einfache formale und schmückende Elemente verfügende Urkunde die türkische Ratifika-

1986. Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, (Denkschriften 183). Osmanisch-türkische Dokumente aus dem Haus-, Hof- und Staatsarchiv zu Wien Teil 2. 1986. 3-4; ÖStA HHStA Allgemeine Akten Türkei 1, (Turcica) Kart. 5. Konv. 1. fol. 135; Papp, 1998. 168. Obwohl Hunyadi kein Palatinus sondern der Woiwode von Siebenbürgen war, ist aber zu verstehen, dass auch er einen Brief schrieb, in dem er offenbarte, den Frieden zu halten.

²⁸ Babinger, *Von Amurat*, 136.

²⁹ Süleymâniye Kütüphanesi, Esad Efendi Nr. 3369. (İstanbul); A. Decei, *Relații Româno-Orientale*. [Rumänisch-orientalische Beziehungen] București 1978, 121; M. Guboglu, *Paleografia și diplomatia turco-osmană. Studiu și album*. [Türkisch-osmanische Paleografie und Diplomatik. Studium und Album] București 1958, 132. und 165. (Facsimilul 4 a-d.)

tion des türkisch-ungarischen Friedens von 1444 ist. Da die Übersetzung keine offizielle Kanzleiarbeit zu sein scheint, und den Text des türkischen *'ahdnâmes* sicherlich nicht wortwörtlich wiedergibt, ist zu vermuten, dass einige strukturelle Elemente und die Verfassung beeinträchtigt wurden. Die Türken verwendeten die Vertragsurkunden mit solcher Struktur nicht lange, dies beweist die in Form eines Schutzbriefes erhaltene Urkunde von Matthias I. und Bayezid II., datiert auf 1488, aber dies wird sowohl durch die venezianischen als auch die polnischen Beispiele untermauert. Spätestens ab den 1480-er Jahren wurden die später gewöhnlichen, den sultanischen Eid auf übliche Weise enthaltenden *'ahdnâmes* verwendet.

Wie auch immer wir den Typus der behandelten Urkunde beurteilen, sie enthält ganz klar zwei wichtige Informationen: die türkische Evakuierung von Serbien und die Lockerung des Dienstes des Woiwoden Vlad Dracul. Nicht die geschmückte und ausführliche Verfassung, sondern der Eid, bei dessen Inhalt Ulászló I. schwor, zwang ihn, sie einzuhalten. Die Brechung dieses Eides führte notwendigerweise – nach der Auffassung der Epoche – zur Katastrophe bei Varna.

Ottoman Plans of Expansion in Hungary in the Fifteen Years' War

1593–1606

SÁNDOR LÁSZLÓ TÓTH



This study analyzes the plans of the Ottoman Porte in the so-called "Fifteen Years' War" or "Long War" (1593–1606) waged in Hungary against the Habsburg Empire. Besides determining territories or targets (fortresses) of Ottoman expansion I intend to focus on a special problem, whether the Porte aimed at direct expansion, i.e. the gradual annexation of the whole of Hungary¹ or considering the huge distance from Istanbul it was content with just an indirect expansion, i.e. the creation of vassal provinces² as both forms of expansion were apparent in this war.³

For a better understanding of the Ottoman aims the antecedents and causes of the Fifteen Years' War should be outlined. As a result of the Hungarian campaigns of Süleyman the middle parts of the Hungarian Kingdom fell under direct Ottoman rule (the vilayets of Buda and Temesvár). The eastern part of Hungary,

¹ For Ottoman methods of conquest consisting of 2 phases (vassal state, annexation) cf. H. İnalcık, "Ottoman Methods of Conquest" *Studia Islamica* (1954), 104–129; 4 phases (raids, decisive battle, vassal state, annexation) were supposed in the case of Hungary, cf. Gy. Rácz, "Zsigmond-kori Magyarország és a török veszély" [Hungary in the Age of Sigismund and the Turkish Menace] *Hadtörténelmi Közlemények* XX (1973), 410; F. Szakály, *Vesztőhely az út porában*. [Scaffold in the Dust of the Road] Budapest 1986, 114–115.

² It was supposed, that Süleyman wanted Hungary to be a "buffer" or "vassal state" against the Habsburgs (the "offer of Süleyman"), cf. G. Perjés, *Mohács*. Budapest 1979, 80–81, 124.

³ Both methods were used, cf. Á. Várkonyi, *Három évszázad Magyarország történetében, 1526–1790. I. A megosztottság évszázada 1526–1606*. [Three Centuries of Hungarian History 1526–1790. I. The Age of Division 1526–1606.] Budapest 1999, 180–181; S. L. Tóth, *A mezőkeresztesi csata és a tizenöt éves háború*. [The Battle of Mezőkeresztes and the Fifteen Years' War] Szeged 2000, 129–134.

Transylvania belonged to the Ottoman Empire as well, as a tribute-paying vassal state. The northern (Highlands) and western (west parts of Transdanubia) portions of the late Hungarian Kingdom remained under the rule of the Habsburg kings, although they paid tribute to the Porte from 1547. This division of Hungary between two confronting empires and the existence of fort-systems along the frequently changing borderlines resulted in unstable conditions. Even during the long period of peace in Hungary (1568–1593) after the death of Süleyman (1566) and the treaty of Edirne (1568) there were frequent raids from both sides. Both the Porte and the Habsburg court blamed each other for breaking the truce. Till the close of its long war with Persia (1578–1590) the Porte avoided a clash with its western opponent, the Habsburg Empire, although there were constant raids resulting sometimes in greater border conflicts.⁴

The tension increased after 1590, particularly along the Bosnian–Croatian borders, due to the activity of the new beglerbeg of Bosnia. Hasan Pasha raided the Slavonian and Croatian territories, occupied fortresses (e.g. Bihač) and fought battles with local troops (1591–1593).⁵ With these raids Hasan violated the truce and the Habsburg government asked for capital punishment or dismissal for the Bosnian governor and demanded the return of the occupied fortresses.⁶ Since Hasan had patrons in Istanbul, he just received warning letters but preserved his post.⁷ Emperor Rudolf's (1576–1612) reaction was to not send the yearly "honorary present" (Verehrung) or tribute of 30,000 ducats. So both sides violated the truce of Edirne recently renewed in Istanbul in November 1590. The crisis increased, when Koca Sinan became Grand Vizier again in January 1593. Sinan wrote a menacing letter to Emperor Rudolf in 7 February 1593, in which he demanded two years' tribute and the release of two captive begs taken prisoner in 1588.⁸ The Grand Vizier tried to intimidate ambassador Friedrich Kreckwitz by threatening him and isolating the building of the Habsburg embassy. At the same

⁴ For this "Kleinkrieg" cf. V. J. Parry, "The successors of Sulaiman." in M. A. Cook, ed., *A History of the Ottoman Empire to 1730*. Cambridge 1976, 116; C. Finkel, *The Administration of Warfare. The Ottoman Military Campaigns in Hungary, 1593–1606*. Wien 1988, 8; G. Bayerle, *Ottoman Diplomacy in Hungary. Letters from the Pashas of Buda (1590–1593)*. Bloomington 1972, 10–12.

⁵ For Hasan's raids cf., Parry, *The successors of Suleiman*, 116; C. M. Kortepeter, *Ottoman Imperialism during the Reformation Europe and the Caucasus*. New York 1972, 132–133; M. Jačov, *I Balcani tra impero ottomano e potenze europee (sec. XVI e XVII) il ruolo della diplomazia pontificia*. Cosenza 1997, 13–15; Tóth, *A mezőkeresztesi csata*, 75–78.

⁶ For the protest of the Habsburg court in 1591 cf., Bayerle, *Ottoman Diplomacy*, 113–114; in 1592 cf., *Haus- Hof- und Staatsarchiv* (Wien), *Turcica, Karton* (henceforth: HHStA Turcica, K) 78. fol. 5^r–6^r (letter of Emperor Rudolf to Grand Vizier Siyavus, 1 May 1592) "ille Bassa revocetur ac deponatur" etc.; in 1593 cf., HHStA Turcica I. K 80. fol. 32^{r-v} "Bosnensis Basa aliisque violatae pacis auctores puniantur sitoque loco ac magistratu amoveantur" (Emperor Rudolf to the Sultan, 8 February 1593)

⁷ Cf. Finkel, *The Administration*, 10–11.

⁸ Sinan's letter was published in Hungarian by G. Gömöry, in *Hadtörténelmi Közlemények* 8 (1894), 393–394; for its analysis cf., Tóth, *A mezőkeresztesi csata*, 68–69.

time orders of mobilization were sent to the beglerbegs of Rumili and Temesvár.⁹ The Habsburg court promised to send the tribute by July, but it demanded the return of the forts occupied by Hasan and the exchange of the captive begs for Christian prisoners.¹⁰ The crisis reached its peak, when the obstinate Hasan raided the Slavonian borders again in June 1593, but during the siege of Sisek he was defeated by a smaller Christian relief army in 22 June.¹¹ When the news of the defeat reached the Porte, a council (divan) was summoned by Sultan Murad III on 4 July. Grand Vizier Sinan proposed war, because the "infidels" endangered the "well-protected domain of Islam" and promised victory. The leader of the rival faction, Ferhad emphasized the lateness and difficulties of a campaign, while Seikh-ül-Islam Zekeriyîye opposed the war for moral reasons.¹² The harem and the soldiers supported the war, so Sinan was appointed commander-in-chief (*serdar*) by the Sultan. The motives or causes of declaring war against the Habsburg Empire may be summarized thus:¹³

1. General tension, raids and refusal to pay taxes by the peasants to the Sipahis¹⁴ along the borders, which resulted from the divided possession of Hungary (*condominium*) and the crisis on the Slavonian-Croatian borders culminating in the Ottoman defeat at Sisek.

2. The deliberate delay of the tribute, which was interpreted by the Porte as an open violation of the truce.

3. The danger of an anti-Ottoman alliance urged by Pope Clement VIII and the Habsburg policy directing towards getting Poland and the Ottoman vassal, Transylvania.

⁹ For Kreckwitz and his relation with Sinan, see A. H. Loeb, "Der slesier Friedrich von Kreckwitz als Kaiserlicher Gesandter bei der hohen Pforte." *Vereins für die Geschichte Schlesiens* 18 (1914), 160-173; Tóth, *A mezőkeresztesi csata*, 68-70, 82-83; for the orders to the beglerbegs cf. Finkel, *The Administration*, 11.

¹⁰ Cf., e.g. the letter of Emperor Rudolf to Grand Vizier Sinan (24 May 1593) *HHStA Turcica* I. K 80. fol. 153^{r-v}

¹¹ For the battle of Sisek see the report of Eggenberg on 22 June, *HHStA Hungarica, Allgemeine Akten* (henceforth: *HHStA Hungarica*) Fasc. 124. No. 9. fol. 179^r-180^r; the report of Eggenberg on 24 June, *HHStA Hungarica* Fasc. 124. No. 10. fol. 184^r-186^v; the latter was published by A. Hugué, *Hadtörténelmi Közlemények* (1894), 264-266; for an analysis of the battle cf. G. Gömöry, "A sziszeki csata 1593-ban." [The Battle of Sisek in 1593] *Hadtörténelmi Közlemények* 8 (1894), 613-634; P. Tomac, "La Bataille de Sisak (22 Juin 1593)." *Revue Internationale d'Histoire Militaire* (1981), 279-282.

¹² For the divan, cf., the historical works of Peçevi and Kâtip Çelebi, their Hungarian translation, *Török történetírók III. (156-1659)* [Turkish Historians III. 1566-1659]. tr., I. Karácson, Budapest 1916, (henceforth: *TT III.*) 94-95. (Peçevi), 203-204. (Kâtip Çelebi); cf., the report of Kreckwitz (4 July 1593), *HHStA Turcica* K 81. fol. 7-10.

¹³ For the causes of the war in general cf. Kortepeter, *Ottoman Imperialism*, 216-217; S. L. Tóth, "Szinán nagyvezér tervei 1593-94-ben." [The Plans of Grand Vizier Sinan in 1593-94]. *Hadtörténelmi Közlemények* New Series 29 (1982), 159-165.

¹⁴ For the importance of the denial of the taxes to Sipahis, cf., Bayerle, *Ottoman Diplomacy*, 11-12.

4. The dominant faction led by the ambitious Sinan yearning for military glory demanded war to revenge the defeat of Sisek and the delay in paying the tribute.

These causes may explain the goals followed by the Porte and its main representative, Sinan Pasha in this war. Sinan wanted to achieve these aims partly by campaigns and partly by policy using military pressure or menace as well. The Grand Vizier may have realised, that his ambitious plans needed more time, than just the late campaign of 1593, but he would probably have liked to finish a successful war by 1595, i.e. within three years and to avoid a long war.¹⁵ Since the main cause of the war may be considered the Hungarian "condominium", Sinan wanted to end this. The Grand Vizier told the English envoy, Edward Barton in July while preparing for the campaign of 1593, that "if the Emperor chose to surrender all his possessions in Hungary it would then be possible to treat of peace, and to allow him to enjoy the rest in quiet; but if he were to offer thirty tributes he would find a deaf ear turned to his proposals."¹⁶ Sinan's words show, that the Porte preferred the possession of Royal or Habsburg Hungary to payment of the tribute by the Habsburgs. According to a report on a military council held by Sinan at Eszék in September 1593, it was decided, that they would take over the whole territory and bring the Hungarian kingdom under the rule of the sultan.¹⁷ Later, in February 1594 Miklós Pálffy referred in his letter to the Turkish demand, that Emperor Rudolf should remove his hand from the Hungarians, i.e. to give up Hungary.¹⁸ Even in the Ottoman peace conditions of February 1595 conveyed by Sinanpasazáde Mehmed the main point was, that the Emperor should leave Hungary to the Ottomans.¹⁹ On the basis of these sources one may say, that the "minimal program" of Sinan was the conquest of Royal or Habsburg Hungary.²⁰

At the same time Sinan did not seem to be satisfied with just the possession of Hungary. As early as July 1593 he stated while conversing with the English am-

¹⁵ Sir Paul Rycaut observed in the 17th century, that the Ottomans had an old tradition of waging war for no longer than three years, see L. S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*. New York 1961, 121; for its application to the Fifteen Years' War cf. Tóth, *Szinán nagyvezér*, 171–172.

¹⁶ H. F. Brown, ed. *Calendar of state papers and manuscripts relating to English affairs, existing in the archives and collections of Venice, and in other libraries of Northern Italy*. vol. IX. 1592–1603. London 1897, (henceforth: CSP IX.) 84. (Mattheo Zane, Venetian Ambassador in Constantinople to the Doge and Senate on 24 July 1593.)

¹⁷ The report from 13 September 1593. cf. *HHSIA Hungarica* Fasc. 124. fol. 90^{r-v}: "universam hanc provinciam [...] deleant, Regum Ungariae in potestatem Imperatoris eorum convertant."

¹⁸ For Pálffy's letter see P. Jedlicska, *Adatok Erdődy báró Pálffy Miklós a győri hősnék életrajza és korához 1552–1600*. [Data to the Life and Age of Nicholas Pálffy, the hero of Győr]. Eger 1897, 498–501. (No. 852/a)

¹⁹ The Ottoman conditions of peace were published by M. Ivanics, "Friedensangebot oder kriegserpressung? (Briefwechsel des Kaisers Rudolfs II. mit dem Pascha von Ofen im Jahre 1595)." *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 82 (1992), 183–199.

²⁰ Cf., Tóth, *Szinán nagyvezér*, 167–168; Tóth, *A mezőkeresztesi csata*, 130–131.

bassador, that "this war would not end in Hungary but would spread to Vienna, and he himself would not be satisfied till he had levelled the walls of Rome."²¹ At the council (divan) held on 4 July the Grand Vizier promised the capture of Emperor Rudolf, which could be realized just by conquering the new Habsburg capital, Prague.²² Sinan himself emphasized in a letter in August 1593, that he was marching against the German king and his country.²³ The Grand Vizier mentioned to the Transylvanian envoy in September 1593, that next spring he would attack Vienna and Prague.²⁴ Even Emperor Rudolf knew that Sinan wanted to occupy not only the remaining parts of the Hungarian and Austrian borders, but to attack the capital of Austria, the "door" of Germany, i. e. Vienna.²⁵ We have information, that after the capture of Győr (Raab) in 1594, Sinan planned to attack Vienna next year, 1595.²⁶ The occupation of the centres of the Habsburg Empire, namely Vienna and Prague may be regarded as the "maximal program" of Sinan.²⁷ Considering the distance of these cities from Istanbul these plans seems to be unrealistic. At the same time it is evident from the sources, that the Ottomans had certain important goals as they conquered new territories. The important targets of their expansion were sometimes called "red apples" (*kizil elma*), i. e. "golden apples". First Constantinople (before 1453), then Buda (before 1541) and later Vienna, Prague and Rome were considered "golden apples" by the Ottomans.²⁸ At the time of the Fifteen Years' War the former capital, Vienna was the seat of a Habsburg archduke (Ernest and from 1594 Matthias) directing the military affairs of Hungary as a substitute for the Emperor. The capital of the Czech Kingdom, Prague became the centre of the Habsburg Empire in 1578, when Emperor Rudolf moved his court there. While the invasion of the two centres of the Habsburg Empire can be considered an evident, although an overambitious plan,

²¹ CSP IX, 84. (24 July 1593.)

²² TT III, 194–195. (Peçevi)

²³ For Sinan's letter of 9 August 1593 to Ferenc Nádasdy cf., *Országos Széchenyi Könyvtár* [National Széchenyi Library] (Hungary, Budapest) *Litterae Turcicae*, Fol. Hung. 934. 21r–22r.

²⁴ *Baranyai Decsi János magyar históriája 1592–1598*. [The Hungarian history of János Baranyai Decsi] tr., P. Kulcsár, Budapest 1982, (henceforth: Baranyai Decsi) 101.

²⁵ For the letter of Rudolf to Philip II on 10 June 1594. see in: M. Hatvani, *Magyar történelmi okmánytár a brüsseli országos levéltárból és a burgundi könyvtárból*. [Hungarian Historical Documents Collected from the National Archive of Brussel and from the Library of Burgund] III. (1553–1608). Pest 1859, (henceforth: Hatvani 1859.) 54–58. "Seinen Intent und Anschlag nach die Haupt Statt unsers Erzherzogthumbs Österreich Wien (welchen der Sinan Bassa zwar nit unpillicher das Thor zum Teutschlandt nennt) übergwaltigen und seine Macht bekhomen möcht."

²⁶ Cf., M. Istvánffy, *Magyarország története 1490–1606*. [The History of Hungary 1490–1606]. tr., Gy. Vidovich, Debrecen 1868, 722; C. Woodhead, *Talikizade's sehname-i hümayun. A History of the Ottoman Campaign into Hungary 1593–1594*. Berlin 1983, 360–361, 364.

²⁷ Cf., Tóth, *Szinán nagyvezér*, 167–168.; Tóth, *A mezőkeresztesi csata*, 130–131.

²⁸ For an analysis of "kizil elma" concept see P. Fodor, *Magyarország és a török hódítás*. [Hungary and the Ottoman Conquest] Budapest 1991, 121–159.

the attack on Rome seems quite absurd. Besides Sinan's statement to Barton, a report from the Porte also testifies, that the Grand Vizier's intention was to reach Rome with his campaign.²⁹ Rome was the symbolic centre of Christendom (*res publica Christiana*), the seat of Pope Clement VIII, who tried to organize a new crusade against the Ottomans. These factors explain the fantastic plan of Sinan. So it seems very probable, that both the total conquest of Hungary and the occupation of Vienna and Prague (and perhaps Rome) were planned by Grand Vizier Sinan.

Besides these general, rather unrealistic goals the Ottoman leadership had more realistic plans, which were related to the aforementioned general aims. At the beginning of each Ottoman campaign the Porte fixed the goals, i.e. the occupation of certain fortresses. Later, during the campaign the leader (*serdar*) of the campaign held a council, which approved of or modified the goal(s) of the campaign.³⁰ In case of the first campaign of the Fifteen Years' War, in 1593 Sinan Pasha was warned at the council of 4 July, that it was too late for a campaign.³¹ He was ordered by Sultan Murad III to make winter quarters in Belgrade in order to start the new campaign earlier the next year.³² It seems, that the concrete plan of the 1593 campaign was formed at the council (*divan*) held by Sinan on the borders of Ottoman Hungary, at Eszék. Formerly the Ottomans thought of three attacking armies: one led by Sinan against Eger (Erlau) in the north, another led by the Pasha of Buda (Ofen) against three smaller forts in the west (Veszprém, Palota and Tata), and a third led by the Pasha of Temesvár with the help of the vassal prince of Transylvania in the southwest.³³ The attack on Eger was postponed and Sinan decided to attack the three fortresses in the west (Transdanubian region) with the cooperation of the beglerbegs of Rumeli and Buda.³⁴ Two of these forts (Veszprém and Palota) were occupied in October 1593, but Sinan was forced to renounce the siege of the third fortress, Tata.

Next year, in 1594 the Porte at first again planned a divided action against Eger in the north and Győr in the west.³⁵ In the end the attack against Eger was

²⁹ See the letter of Gergely diák to Péter Huszár, *Hadtörténelmi Intézet Levéltára* [The Archive of the Military Institute] (Hungary, Budapest) *Törökkori Iratok Gyűjteménye* [The Collection of Documents from the Ottoman Period] 1593/13.

³⁰ Cf. S. L. Tóth, "Török stratégia a tizenöt éves háborúban." [Ottoman Strategy in the Fifteen Years' War] *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica* 69 (1981), 38–39.

³¹ Cf., Kâtip Çelebi, in: TT III, 204.

³² Kâtip Çelebi, in: TT III, 203.

³³ See footnote 17. (the report of 13 September 1593)

³⁴ E.g. *HHSIA Hungarica* Fasc. 125. fol. 2r–3v (a report to Emperor Rudolf in September 1593) "Ir Intent vor andern ietzt auf Wesprim, Pallotta und Tottis gericht sei"; fol. 8r–9r (report of 29 September) "Tottis, Pallatta, und Wesprim belagern und einnahmen wollten".

³⁵ A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei si Tarii-Românești*. [Documents on the History of Transylvania, Moldavia and Wallachia] vol. IV. (1593–1595).

not carried out and Sinan's later plans included just Tata and Győr (Yanik).³⁶ In addition to the occupation of these forts the Grand Vizier invaded Szentmárton, Pápa and unsuccessfully attacked the fortress of Komárom. Since the occupation of Vienna and Prague was the general aim of the Porte, it is understandable, that most of the Ottoman campaigns of the war were directed against the fortresses of western Transdanubia: 10 out of 13 in fact.³⁷ As mentioned above, Sinan wanted to attack Vienna in 1595, but because of the death of Sultan Murad III and the accession of Mehmed III and the revolt of the vassal states (Transylvania, Wallachia, Moldavia) this plan was postponed and the Ottomans merely tried to defend their Hungarian territories in 1595, while their main forces attacked in Wallachia.³⁸ Because of the defeats on both fronts (fall of Esztergom, defeat at Gyurgyevo), the next campaign in 1596 was led Sultan Mehmed III himself. It seems, that Grand Vizier Sinan planned the attack on Vienna again, but he died in April 1596, and his successor, Ibrahim led the army against Eger (Erlau), which was conquered (October 1596) and retained due to the Ottoman victory in the largest battle of the war at Mezőkeresztes (22–26 October 1596).³⁹ In the remaining, ten years of the war – apart from the Habsburg reconquest of Győr (1598) and the Ottoman occupation of Kanizsa (1600) and recapture of Esztergom (1605) – the situation did not change much. At the end of the war Grand Vizier Lala Mehmed planned again to march against Vienna in alliance with the leader of the Hungarian revolt against the Habsburgs, István Bocskai, but this was refused by Sultan Ahmed I and Bocskai alike.⁴⁰ So in practice Sinan's ambitious plans were not realized: the Ottomans were not able to conquer even Royal or Habsburg Hungary (just the fortresses of Eger and Kanizsa) let alone of Vienna and Prague.

The last question is, whether the Porte planned to annex Royal Hungary or to establish vassal state(s). It cannot be decided which option Sinan preferred, because both forms of conquest were suitable for him. This alternative was reflected in his policy. Hungary was offered in 1594 and 1595 to Sigismund Báthory, the

Bucuresti 1932, (henceforth: Veress 1932,) 51. (No. 33. – the report of Mihály Szegödi to Farkas Kovacsóczy, 6 February 1594)

³⁶ The council held at Cankurtaran decided to attack Tata, then Győr, cf. TT III, 221. (Kâtip Çelebi); besides Tata and Győr the fort of Komárom was also mentioned by Abdul-kadir Efendi, cf., M. Ivanics, *A Krími Kánság a tizenöt éves háborúban*. [The Khanate of Krim in the Fifteen Years' War] Budapest 1994, 65.

³⁷ S. L. Tóth, "A török haditevékenység akciórádusza a 15 éves háborúban." [The Actio Radius of the Ottoman Military Activity in the Fifteen Years' War] *Hadtörténelmi Közlemények* 32 (1985), 773.

³⁸ For the campaign of 1595 cf., J. Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*. Band 4. Graz 1963, 248–254; Parry, *The successors of Sulaiman*, 118–119; S. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*. vol. I.: *Empire of the Gazis: The Rise and Decline of the Ottoman Empire, 1280–1808*. Cambridge 1976, 184–185; Tóth, *A mezőkeresztes csata*, 165–185.

³⁹ For the campaign of 1596 and the battle of Mezőkeresztes cf., Tóth, *A mezőkeresztes csata*, 186–262.

⁴⁰ See TT III, 189. (Peçevi); Hammer, *Geschichte*, 384–385.

vassal prince of Transylvania possibly in order to keep him the vassal of the sultan.⁴¹ However, the vassal status was reserved for those territories, which the Grand Vizier did not want to attack. These territories were north of the main routes of the Ottoman attack towards Vienna and included the Hungarian Highlands (north of the Danube) and the Czech (Bohemian) Kingdom. Sinan renewed the policy of Sultan Süleyman, at the beginning of the war (summer and autumn of 1593) some territories were offered to certain Hungarian lords, if they accepted the overlordship of the Sultan and paid tribute. One of these planned vassal states was the *principality (voivodate) of Kassa* named after the most important city of the region, the centre of a military district, the Highland border (oberungarische Grenze).⁴² It would have included the eastern parts of the Hungarian Highlands, northeast of the river Danube. The other planned vassal state was the Czech Kingdom. These territories with vassal status were offered to at least three Hungarian lords: Ferenc Nádasdy, István Báthory (of Ecsed) and Ferenc Dobó.⁴³ It seems, that it did not matter for the Ottomans, which of these lords accepted the offer and which of them ruled one or the other vassal state.⁴⁴ From the Ottoman point-of-view the important point was, if the Hungarians accepted the "offer of Sinan" it would have been possible to concentrate the military efforts solely on the transdanubian front and perhaps to march against Vienna.

In my opinion Sinan wanted to annex the western transdanubian parts of Royal Hungary, where he established three new provinces (vilayets) in 1594, namely Győr (Yanik), Pápa (Papa) and Szigetvár (Sigetvar).⁴⁵ With these new

⁴¹ According to a Venetian report of 25 October 1594 Grand Vizier Sinan offered Prince Sigismund of Báthory, to make him the king of Hungary, cf., E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor*. vol. III/2. (1576–1600). [Documents on the History of the Rumanians] Bucuresti 1888, 55; a contemporary Transylvanian historian, István Szamosközy mentioned, that in 1595 the Sultan offered Hungary to Sigismund Báthory and to enthrone him in Buda, cf., *Szamosközy István történelmi maradványai*. [The Historical Heritage of István Szamosközy] 1542–1608. vol. IV. ed., S. Szilágyi, Budapest 1880, 51.

⁴² Kassa is today Kosice in Slovakia; for the system of military and provincial districts cf., G. Pálffy, "A török elleni védelem szervezetének története a kezdetektől a 18. század elejéig." [The History of the System of Defense against the Turks from the Beginnings to the 18th Century] *Történelmi Szemle* (1996/2–3), 163–214.

⁴³ In the letter of Hasan Pasha (beglerbeg of Temesvár) to István Báthori (4 September 1593) the voivodate of Kassa was offered, for the Latin and German version cf., *HHStA Hungarica* Fasc. 124. fol. 52r–54r; it was published in Hungarian, see Veress 1932, 104–106.; the voivodate of Kassa was offered to Ferenc Dobó, and the Bohemian kingdom to István Báthori in the letter of Hasan Pasha to Ferenc Dobó (4 September 1593), for the Latin and German version cf., *HHStA Hungarica* Fasc. 124. fol. 56r–58r; the Bohemian Kingdom was offered to Ferenc Nádasdy by Grand Vizier Sinan Pasha in his letter of 9 August 1593, see *Országos Széchenyi Könyvtár* (Budapest) *Litterae Turcica*, Fol. Hung. 934. 21r–22r.

⁴⁴ Tóth, *A mezőkeresztesi csata*, 132–134.

⁴⁵ For the establishment of these vilayets in 1594, cf., G. Dávid, *Török közigazgatás Magyarországon*. Akadémiai doktori értekezés [Ottoman Administration in Hungary. Aca-

provinces the Grand Vizier probably wanted to lay the basis for the conquest of Vienna the following year. At the same time, north of this new conquest he would have preferred two vassal states under the guidance of Hungarian lords (voivodate of Kassa, kingdom of Bohemia). The Ottoman concept of conquest accepted both direct annexation and the establishment of vassal states: the territories of both types were called vilayets. It was legalized by Muslim theory, since according to the accepted Hanafite theory the dar ül-ahd (territory of treaty), i. e. the vassal state formed part of the dar ül-Islam (territory of Islam), i.e. the Ottoman Empire.⁴⁶ Consequently the plans of expansion would seem to have been the conquest of whole of Royal Hungary and perhaps the Habsburg Empire (represented by Vienna and Prague) either by way of military force (occupation of fortresses in Transdanubia and Austria and converting them into Ottoman provinces) or by the Habsburg emperor's renunciation of his territories and/or by the voluntary cooperation of some Hungarian lords accepting Ottoman suzerainty (vassal states in the northeastern region of the Habsburg Empire). These goals existed simultaneously and the Porte tried to accomodate itself to the always changing realities and military circumstances of the Fifteen Years' War.

demic dissertation] Budapest 1995, 153–155, 156, 280–282, 381, 400–404; S. L. Tóth: "Vilájetek a hódoltságban." [Viláyets in Ottoman Hungary] *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica* 109 (1999), 67–70.

⁴⁶ For these categories of Ottoman (Sunnite) law, cf. M. Khadduri, *War and Peace in the Law of Islam*. Baltimore 1955, 52–53, 64, 141, 143–145, 155–156; Tóth, *Szinán nagyvezér*, 159–160.

Спорные вопросы юридического положения Украины в составе России с 1654 года

БЕАТА КЕРТЕСНЕ ВАРГА



В русской и украинской историографии юридическая оценка акта соединения России и Украины составляла предмет серьезного спора. В то время, как историки просто констатируют факт соединения, давая ему то или иное историческое освещение, историки-юристы подходят к вопросу с юридической точки зрения и стараются найти этому событию юридическую формулировку. Н. И. Костомаров, следуя установившейся традиции, утверждал, что условия соединения представляли собой договор Хмельницкого с московским правительством, принятый в январе 1654 года Переяславской радой и тогда же закреплённый присягой русских послов.¹ Г. Ф. Карпов страстно возражал против такого утверждения, доказывая, что никакого договора между Богданом Хмельницким и царем не существовало, а условия присоединения Малороссии явились в результате "челобитных" малороссийского гетмана и "пожалований" русского царя.²

По мнению В. А. Мякотина формальная правота в этом споре была на стороне Карпова, так как условия соединения, вопреки повествованию летописи Величка, на которое опирался в данном случае Костомаров, не могли быть зачитаны и приняты на Переяславской раде уже по той простой причине, что названная рада проходила в январе 1654 года, а условия эти были окончательно выработаны лишь в переговорах с посольством Богдана Хмельницкого в Москве в марте того же года. И в окончательном своем виде эти условия, сформулированные уже после принесения населением Малороссии присяги на верность московскому царю, носили форму не скрепленного двумя сторонами договора, а одностороннего пожалования – цар-

¹ Н. И. Костомаров, *Богдан Хмельницкий*. Москва 1878. т. III, 129–130.

² Г. Карпов, *Критический обзор разработки главных русских источников*. Москва 1870, 68–72.

ских жалованных грамот и царских же резолюций, положенных на просительные статьи гетмана.³ А "Статьями Богдана Хмельницкого, – утверждает Мякотин, – Малороссия не столько заключала династическую унию с Москвой, сколько становилась по отношению последней в положение вассального государства. Во главе этого вассального государства должен был стоять выборный гетман, носивший свой сан пожизненно и не нуждавшийся в утверждении русского государя, а лишь извещавший его о своем избрании и приносивший присягу на верность. Помимо этого вассальная зависимость Гетманщины должна была выражаться в уплате городским и крестьянским населением края сборов в казну царя и в службе казацкого войска. За пределами этих вассальных отношений Малороссия получала широкую внутреннюю автономию и удерживала самостоятельный социальный строй.

Такое положение, при котором односторонний волевой акт высшей власти предоставляет зависимому государству в пределах, определяемых высшим, сюзеренным государством, государственную самостоятельность, но ограничивает эту самостоятельность в области международных отношений, мы называем *вассалитетом*. Эту зависимость характеризует опосредованность господства государства сюзерена над территорией и подданными вассального государства, что не мешает однако последнему быть государством, хотя и с ограниченным суверенитетом.

Под *личной унией* разумеется чисто фактическое соединение под властью одного монарха двух или нескольких государств, с сохранением полнейшей самостоятельности как во внутренних, так и во внешних делах каждого из соединенных государств. Личная уния это "голый исторический факт",⁴ основанный на временном случайном единстве физической личности монарха или в силу избрания, или в силу сходства двух законов о престолонаследии. Юридически государства, находящиеся в личной унии, существуют раздельно и вполне самостоятельно, и государства-унии, как целого, не существует ни в государственно-правовом, ни в международно-правовом смысле.

На почве исторического материала можно установить некоторые основные моменты *реальной унии*. Эти моменты таковы: 1. Возникновение соединения на основе договора; 2. Соединение государств, остающихся вполне суверенными во внутренних отношениях; 3. Единство политики в вопросах, касающихся двух или нескольких соединенных в унию государств; 4. Раздельность политики и неограниченность суверенитета во всех делах внешней политики, касающихся одного из соединенных в унию государств; 5. Общность органов и учреждений, функционирующих в общих вопросах. Во всех вышеуказанных случаях государственных соединений можно говорить о "сочетании" двух государств, но существуют формы, когда приходится говорить не о соединении государств, а о присоединении. Это при-

³ В. А. Мякотин, *Очерки социальной истории Украины в XII-XVIII вв.* Прага 1924, 21-22.

⁴ Н. А. Алексеев, *Русское государственное право*. Спб. 1897, 197.

соединение осуществляется в двух совершенно различных формах: полной и неполной инкорпорации, или, как принято говорить, инкорпорации на особых условиях. До совершения акта инкорпорации мы видим два государства одно из которых обыкновенно более сильное, а другое более слабое в политическом отношении. При инкорпорации одного государства другим инкорпорируемое государство полностью теряет свою государственно-правовую сущность. Такое полное прекращение самостоятельного государственного бытия имеет место в тех случаях, когда инкорпорация основана на одностороннем акте государства-победителя и является обыкновенно результатом насильственного завладения территорией государства, результатом оккупации, которая предшествует юридическому акту инкорпорации. В этом случае говорят о *полной инкорпорации*.

Если же инкорпорируемое государство присоединяется к другому с сохранением особенностей своего государственного строя, и если, теряя свою международную самостоятельность и независимость, это государство сохраняет свою государственно-правовую самостоятельность, то мы имеем дело с *неполной инкорпорацией*. В силу договора за инкорпорируемым государством сохраняется внутренняя автономия, поэтому и можно сравнивать неполную инкорпорацию с автономией или самоуправлением.

Поскольку при неполной инкорпорации более слабое государство подчиняется более сильному, историческая тенденция заключается в постепенном развитии неполной инкорпорации в полную. Можно наметить три пути перехода неполной инкорпорации в полную: 1. путь добровольного, обоюдного соглашения; 2. путь насильственного присоединения и; 3. путь постепенного поглощения наиболее важных отраслей управления инкорпорированного государства инкорпорирующим.

К какому же из выше разобранных типов государственных соединений можно отнести Украину-Россию по актам 1654 года? В исторической литературе встречаются ссылки на все типы таких соединений, известных в науке о государственном и международном праве. В. И. Сергеевич находит, что в данном случае имела место личная уния:

“...Малороссия не была присоединена как провинция... Малороссия осталась особенным государством со своим особенным устройством, со своим войском, со своим законодательством и даже с правом сношений с иностранными государствами. ...Если принять во внимание те условия, на основании которых Малороссия присоединялась к России и жалованную грамоту, данную Малороссии, то характер этого соединения легко уясниться. Отсюда видно, что присоединение имело характер личный, а не реальный.”⁵ – пишет в своей книге Сергеевич.

По его мнению Украина не соединялась с Московским государством, а только признала своим государем царствующего в Москве государя и его потомство. Это случай личного соединения в силу избрания. Но, так как

⁵ В. И. Сергеевич, *Лекции и исследования по древней истории русского права*. Спб. 1910, 115–116.

избран был русский государь с его наследниками, то соединение должно было продолжаться до тех пор, пока будет продолжаться потомство Алексея Михайловича.

Этот взгляд Сергеевича неправилен на том основании, что соединение украинских земель с Москвой понималось как вечное соединение, а личная уния есть лишь случайное, временное соединение. Кроме того, личная уния, как было указано выше, предполагает полную самостоятельность соединенных государств как во внешних, так и во внутренних делах. Малороссия же присоединялась к Москве после долгих переговоров, приведших, правда, к сохранению значительной доли ее самостоятельности, но самостоятельности далеко не полной. Наиболее важное ограничение суверенитета Украины заключалось в категорическом запрещении сношений с турецким султаном и польским королем и относится к области международно-правовых отношений гетманского управления. В отношении государственно-правовом также существовали ограничения, несовместимые с понятием личной унии.⁶

Личная уния так же, как и реальная, necessarily предполагает общность монарха, единство его физической личности при соединении в нем двух юридических раздельных личностей. Но этого мы не находим в Малороссии-России 1654 года. Московский царь не совмещал в себе две юридические личности – царя русского и гетмана малорусского, он и в Гетманщине являлся самодержцем московским, а его воеводы в Малороссии являлись воеводами русскими, а не малороссийскими. Царь Алексей Михайлович был юридически единым “Самодержцем Великия и Малыя и Белья Россіи”.

Физическая тождественность монарха – носителя неограниченной верховной власти в русском государстве и в Малороссии для нас несомненна, тем более, что гетман избирался как бы под контролем московского правительства и получал все “войсковые клейноты” из рук специально присылаемого из Москвы посольства.

Итак “вечность”, а не временность соединения; наличие единой юридической власти, без разделения в русском царе двух юридических личностей; отсутствие полной государственно-правовой самостоятельности; ограничения международно-правового характера, – все это дает нам основание сказать, что соединение Украины с Россией 1654 года ни в коем случае нельзя квалифицировать как личную унию.

Можно ли это событие назвать реальной унией, как это делает Н. А. Дьяконов?⁷ Он в своей работе не развивает эту точку зрения, и это затрудняет

⁶ Так, над малороссийскими сборщиками податей должны были наблюдать люди московского царя, собранные деньги должны были поступать в московскую казну, уплата жалованья реестровым казакам, хотя и из малороссийских сумм, но производилась московским правительством.

⁷ Н. А. Дьяконов, *Очерки общественного и государственного строя древней Руси*. Спб. 1908, 246–247.

построение возражений против такой квалификации, но во всяком случае против мнения Дьяконова можно привести ряд возражений.

Во первых, привилегии гетмана в международных сношениях, хотя и ограниченные, нарушают то единство международно-правовой индивидуальности, представлять которую от имени унии должен единый монарх. Единство международной политики есть необходимая предпосылка реальной унии. Однако, Малороссия при Богдане Хмельницком вела с Польшей войну, тогда как Алексей Михайлович со своей стороны ее прекратил и, наоборот, царь начал войну со Швецией, а гетман не прерывал с ней дружественных отношений.

Помимо разделения международно-правовой политики, Гетманщина по статьям 1654 года имела право самостоятельно принимать послов иностранных государств, тогда как при реальной унии представительства государств унии объединяются и раздельного приема дипломатических представителей быть не может.

Указанное раньше неравенство в осуществлении внутреннего суверенитета в Русском государстве и в Малороссии, а также безусловно подчиненное в некоторых вопросах положение Малороссии и доминирующее положение Москвы также говорят против определения Дьяконова.

Надо указать еще и на то, что прекращение предполагаемой унии Малороссии-России не носило того характера, который свойствен реальной унии. Дело в том, что реальная уния, возникающая на почве договора, взаимного соглашения, на той же почве и прекращается. Но по отношению к Украине имело место совсем другое явление: ее соединение с Россией прекратилось в результате постепенного поглощения Малороссии Московским государством.

В заключение можно указать также на отсутствие общих для Малороссии и России органов и учреждений, которые являются свойственными реальной унии.

Если соединение Украины с Москвой не было вообще ни реальной, ни личной унией, то как же квалифицировать это событие. Может быть, это было просто *полная инкорпорация*, как считает Н. А. Алексеев?⁸ Рассматривая вопрос об историческом образовании русского государства, он разделяет все государства с точки зрения большей или меньшей самостоятельности составных частей на три группы: 1., государства с равномерной самостоятельностью всех составных частей (напр. федеративные государства: С.-А. С. Штаты); 2., государства, в которых составные части пользуются самостоятельностью, но не на равных правах (напр. Великобритания); и 3., государства, в которых присоединенные части слились с подчинившим их государством, утратили свою самостоятельность (напр. Россия).

Как мы видим, в своей классификации Алексеев относит Россию к третьей группе государств, и перечисляя ее отдельные составные части, он упоминает и Малороссию. Отдельно он рассматривает только вопрос

⁸ Алексеев, *Русское государственное право*, 194-195.

о Польше и Финляндии, которые по его мнению при присоединении сохранили свои особые права, но совершенно ничего не говорит о Малороссии.

Это определение является одним из самых неудачных определений юридической природы отношений Малороссии и России в 1654 году. В полном противоречии с такой классификацией стоит та политическая самостоятельность в государственном и международно-правовом смысле, которую сохранила Малороссия и после 1654 года. Кроме того гетман является лицом, осуществляющим свою высшую власть в силу исторически ему присущего, а не делегированного права. Мы можем допустить, что присоединяемая провинция имеет свои особые права, свои самостоятельные финансовые организации, но для того, чтобы допустить для инкорпорированной провинции отдельное международное представительство и представить себе во главе ее лицо, осуществляющее самостоятельные функции верховой власти, – для этого надо отказаться от понятия инкорпорации в отношении Украины и России.

В литературе была предложена также теория *вассальной зависимости*. На этой точке зрения стоит Коркунов, который говорит:

“...профессор Сергеевич считает личной унией соединение с Россией Малороссии по постановлениям Переяславской рады 1654 года. Но уния предполагает, прежде всего и безусловно, единство личности правителя... Уния же есть соединение двух вполне независимых государств в силу единства личности правителя. Но то же самое имело место в XVII веке и относительно Малороссии. Ее особенность в том и ... выражалась, что она имела особого правителя в лице гетмана, пользовавшегося даже правом вести самостоятельно международные сношения. Малороссия не стояла к России в равноправных отношениях, она была ей подчинена. Русский царь не соединял в своем лице две отдельные государственные власти, но малороссийский гетман подчинялся ему как высшему властителю. Это, очевидно, вассальная зависимость, а не личная уния...”⁹

Того же мнения придерживается и Сокольский, который утверждает, что Малороссии была предоставлена столь развитая автономия, что она являлась “государствоподобным образованием”¹⁰ в составе русского государства. А под государствоподобным организмом он понимает государство с ограниченным верховенством, т.е. вассальное государство, считая между прочим характерным признаком такого образования государство не по препоручению, а по собственному праву.

Хмельницкий хотел бы поставить Украину в положение такого же вассала Москвы, какими были для тогдашней Турции Венгрия, Молдавия и Валахия. Вассала, обязанного платить своему сюзерену определенную дань и выставлять вспомогательное войско, но за это пользующегося полной свободой в своих внутренних делах и даже некоторой самостоятельностью в сфере внешней политики, – говорит в своей книге Сокольский.

⁹ Н. М. Коркунов, *Русское государственное право*. СПб. 1908, 181.

¹⁰ Н. Сокольский, *Краткий учебник русского государственного права*. СПб. 1890, 229.

Мы должны признать, что действительно почти все элементы, характеризующие собой понятия зависимого вассального государства, имеются в наличии в актах соединения 1654 года. Нет непосредственного господства сюзерена, т.е. России, над территорией и населением вассального государства, т.е. Украины, а господство осуществляется через подчинение правителя – гетмана сюзерену. Сюзерен, высшее государство, господствует над вассалом-правителем, а этот последний только осуществляет непосредственную власть над территорией и населением зависимого государства. Зависимое государство в пределах, определяемых государством-сюзереном, совершенно самостоятельно и независимо и пользуются даже правом международного представительства. Сама же зависимость сказывается в уплате ежегодной дани, в обязанности верности и послушания, а также в ограничениях международно-правового характера. Избираемый правитель-вассал утверждается высшим государством и в случае смерти гетмана должно "отписывать" в Москву, для приведения нового гетмана к присяге на "верность и подданство".

Сходство юридического положения Гетманщины с положением вассального государства нельзя все-таки провести до конца и нет всех необходимых оснований, для того, чтобы можно было признать соединение Малороссии по актам 1654 г. вассальной зависимостью, как это делают Коркунов и Сокольский.

Во-первых, вассальная зависимость предполагает, что население вассального государства приносит присягу на верность своему правителю-вассалу, а этот последний присягает своему сюзерену. Но гетман не вассал, ибо население Украины присягало на вечное подданство московскому царю, а не гетману, и поэтому называть соединение 1654 г. вассальной зависимостью не приходится. Это отсутствие присяги вассалу-правителю в корне подрывает само предположение о вассальных, ленных отношениях, ибо оно указывает на непосредственные отношения сюзерена к населению вассального государства, тогда как эта непосредственность понятием вассальной зависимости совершенно устраняется.

Во-вторых, вассальная зависимость имеет своим юридическим основанием односторонний волевой акт сюзеренного государства, а не договор, – что относит это понятие к государственному праву и отличает его от смежного понятия международно-правового характера – протектората. Однако, соединение Малороссии с Россией основывалось именно на договоре, на обоюдном соглашении двух государств.

Вместе с тем необходимо отметить, что общий исторический путь вассальных государств, их историческая традиция – это разрыв вассальной связи и образование независимого государства. Но исторические судьбы Украины были далеко не таковы: не образование суверенного государства, а наоборот, полная потеря своей государственной самостоятельности.

Таковы те юридические и исторические соображения, которые заставляют нас отказаться от предположения о вассалитете Украины в составе России.

Теория Коркунова нашла себе последователя в лице Слабченко, который приводит следующие "юридические" доводы: 1. Богдан Хмельницкий не сделался московским подданным; 2. Украинский народ не мог иначе понимать соединение как вассальную зависимость; 3. Хотя население Украины присягало не гетману, но этому доводу Дьяконова против теории Коркунова можно противопоставить все стремления и всю политику Богдана Хмельницкого, Ивана Выговского, толковавших о русском княжестве; 4. Зависимость от Москвы сравнивалась с зависимостью Крыма от Турции.¹¹

В исторической литературе появилась еще теория Нольде, который развивает теорию особого государственного *автономного самоуправления*.

"Самоуправление, покоящееся на собственном, а не дарованном государственным праве, можно назвать автономией..."¹² – говорит он.

По его мнению, принципиальной разницы между самоуправляющейся автономной единицей и несuverенным государством нет. Вообще, разница между государством и самоуправлением заключается только в том, что власть самоуправления условна, власть государства безусловна. Условием самостоятельности самоуправления является или дарование таковой государством, или допущение ее последним. Самоуправление может жить на основании собственного права, но это право юридически существует, пока государство его не отменило. "...раз Малороссия не была завоевана, единственным средством присоединения был именно договор, но договор предполагает двух субъектов, одним из которых была Малороссия – государство; если бы она не была таковым, то Москва юридически должна договориться с Польшей, а не с Малороссией..."¹³ – подчеркивает в своей книге Нольде.

Такова в общих чертах теория Нольде. Характерным в ней является применение понятия самоуправления к государственным организмам, стремление вообще не проводить различий между автономной самоуправляющейся единицей и государством. Одной из таких самоуправляющихся на основании собственного права, автономных единиц и является, по мнению Нольде, Малороссия в 1654–1764 гг.

Здесь надо указать на сходство теории автономии с "государствоподобным организмом" Сокольского. И "автономная" Малороссия Нольде, и "государствоподобная" Малороссия живут своим собственным правом, не привилегией, дарованной русскими монархами, а правом, допущенным Московским государством.

По мнению Розенфельда теория Нольде приближает нас к правильному и единственно возможному для юриста решению вопроса, к определению акта 1654 г. как *инкорпорации на особых условиях*. Он ставит вопрос о том, чем является "самоуправление на собственном праве" при признании, что Малороссия была до 1654 г. государством. Этот вопрос можно конкретизиро-

¹¹ М. Е. Слабченко, *Малорусский полк в административном отношении*. Одесса 1909, 26–27.

¹² Б. Е. Нольде, *Очерки русского государственного права*. Спб. 1911, 269.

¹³ Нольде, *Очерки русского государственного права*, 289.

вать следующим образом. Малороссия отделилась от Польши, получила международное признание и стала государством. В силу исторических событий она присоединилась к России, которая сохранила Малороссии широкие права, исторически ей присущие. Московское государство до поры до времени "допускало" эти права, но когда Украина в силу внутренних междоусобиц ослабела, ее самостоятельность была уничтожена. Малороссия постепенно к 1782 году полностью инкорпорируется и автономные права были отменены.¹⁴

Розенфельд подчеркивает, что понятие неполной инкорпорации, т.е. инкорпорации на особых условиях, включает в себе ответ на все указанные вопросы. Эта формула определяет и характер предшествующего самостоятельного бытия Малороссии, как государственного организма, что имело большое значения для дальнейшей жизни гетманщины, и выделяет момент присоединения из общего родового понятия соединений и, наконец, определяет автономные права в дальнейшей жизни "на особых условиях". Формула же государственной автономии охватывает только последний момент.

Розенфельд подтверждает, что в присоединении 1654 года мы имеем дело с переходной ступенью от неограниченной самостоятельности к полной зависимости. Малороссия до своего присоединения представляла совершенно самостоятельное государство с единой территорией, единым народом и единой государственной властью, т.е. этими тремя признаками суверенного государства, а вскоре же после присоединения она теряла одну за другой все свои вольности и привилегии. Акт 1654 г. не понимался самим московским правительством как акт соединения и в нем даже не усматривали в Москве ничего подобного личной или реальной унии или вассальной зависимости. Хотя русское правительство и терпело иногда некоторую самостоятельность присоединяемых земель, но это делалось только до поры до времени, пока Москва не чувствовала в себе достаточно силы, чтобы сломить сопротивление.

Присоединение 1654 г. было только начальным актом того процесса инкорпорации, полного поглощения самостоятельности Украины, который растянулся на 125 с лишним лет и закончился только в 1781–1786 гг.

Существует в литературе еще и теория А. Я. Ефименко, который находит, что Малороссия была под *протекторатом* Московского государства. Она пишет:

"...8 января 1654 г. собрана была в Переяславле рада, на которой украинский народ изъявил свое желание отдаться под покровительство Московского государства. Так произошел великий акт соединения двух русских народностей со всеми его громадными последствиями для обеих соединившихся частей..."¹⁵

¹⁴ И. Б. Розенфельд, *Присоединение Малороссии к России (1654–1793)*. Петроград 1914, 71.

¹⁵ А. Я. Ефименко, *История украинского народа*. Киев 1890., 249.

По мнению Ефименка Хмельницкий кидался к Москве, совершенно игнорируя то обстоятельство, что союз с ней не может быть того же характера, условного и легко расторгимого, как союз с Крымом или Портой. Не может, во-первых, в силу исторически сложившихся особенностей Московского государства, во-вторых, в силу того, что между Малой и Великой Русью всегда существовали связывавшие их органические нити племенного родства, исторических традиций и самое важное – общей религии. Политический союз в данных условиях мог произвести такую спайку, которую было легче создать, чем разрушить. Итак, подчеркивает автор, “казацкая Украина в территориальном составе ее, определенном Зборовским договором, присоединялась к Московскому государству...”¹⁶ Напрасно представители украинской стороны стремились удержать за актом присоединения вид договора, – непреклонная настойчивость московских дипломатов сумела навязать ему характер милости! Однако русский государь подтвердил все “права и вольности” украинского народа (собственно говоря, украинского казачества), какие только были внесены на его рассмотрение, лишь несколько ограничив дипломатические сношения гетмана с иностранными государствами. По мнению Ефименка не был доволен созданным им положением и сам Хмельницкий, но новый союз, т.е. протекторат тотчас дал казакам огромный перевес над Польшей. Но в то же время, пишет автор, с появлением Хмельнитчины Украина начинала новую жизнь как политически самостоятельное гражданское общество. Левобережье почувствовало себя самостоятельным организмом, способным к политическому существованию. Возникали названия “сегобочная” Украина, Малороссия, Гетманщина – в противоположность Правобережью, которое между тем потеряло самостоятельность и снова вошло в состав Польши.

¹⁶ Ефименко, *История украинского народа*, 249.

Beiträge zur Banatpolitik des Staatsrates am Anfang der 1770er Jahre

LÁSZLÓ MARJANUCZ



Rechtliche Stellung, Verwaltungssystem

Über die Geschichte des Temeswarer Banats weiß man in Ungarn, gemessen an seiner Bedeutung, relativ wenig. Eine umfassende Monographie über den Banat in ungarischer Sprache ist aus der Feder von Jenő Szentkláray um die Jahrhundertwende erschienen.¹ Seitdem wurden keine wirklich wesentlichen Arbeiten über das Thema in Ungarn herausgegeben. Neulich hat das Komitatsarchiv von Csongrád einen Band bezüglich der Banater Geschichte veröffentlicht, aber die Behandlung der Ereignisse beschränkt sich hauptsächlich auf den Zeitraum der Reinkorporation und des Vormärzes.² An deutschsprachiger Literatur zur Geschichte des Banats gibt es schon sehr viel, die aber in Ungarn kaum zugänglich ist, und die andererseits meist zu der hinsichtlich der Wissenschaftlichkeit bestreitbaren Heimatkunde gehört.³ Zugleich sind aber auch Arbeiten entstanden, die bei der Verarbeitung der banatischen Geschichte wesentlich sind.⁴

Der Historiker stößt schon bei der Schilderung der geographischen Lage auf Hindernisse. Das heutige Gebiet des ehemaligen ungarischen „Bánság“ ist zwischen Rumänien und Serbien aufgeteilt worden. Die sich in der ungarischen Historiographie später eingebürgerte Benennung „Délvidék“ deckte sich nicht ganz genau mit dem früheren Territorium des Temeschwarer Vilajet. Die nach den Türkenkriegen einverleibte Neoaquistica-Provinz und das später eingeführte Komitatsystem zeigten kleine Unterschiede auf. Man kann also feststellen, dass

¹ J. Szentkláray, *Temes vármegye története*. [Geschichte des Temescher Komitats] Budapest n. d.

² G. Kovách, *A Temesi Bánság demográfiai és gazdasági fejlődése 1716–1848*. [Demographische und wirtschaftliche Entwicklung des Temescher Banats 1716–1778] Szeged 1998, 369.

³ Einen guten Überblick bietet J. Senz, *Geschichte der Doanuschwabern*. München 1987.

⁴ A. Krischan, „Handschriftliche Quellen zur Geschichte des Banats im Kriegsarchiv Wien“ *Südostdeutsches Archiv* 2 (1959), 186–190.

schon selbst die Beschreibung der räumlichen Ausdehnung und der verwaltungs politischen Einteilung der Region problematisch ist. Geographisch gesehen befindet sich das Territorium im durch den Marosch, die Theiß und Donau, sowie Oltenien und Siebenbürgen eingegrenzten Gebiet. Diese Landschaft bildete einen Teil Ungarns seit der Landnahme und war vor der Türkenherrschaft nie ein „Bánság“ im Sinne einer gesondert regierten Provinz. Hinsichtlich der Landesverteidigung war sie dem Hauptmann vom Südland unterstellt, der aber keinesfalls über den für die Banus des Grenzgebietes bezeichnenden zivilen und militärischen Wirkungskreis verfügte. Er spielte nur eine militärisch lenkende Rolle, die oft dem Temescher Gespann auferlegt wurde. Den unterländischen Hauptmann nannte man später auch den Temescher Graf, nie aber Temescher Banus.⁵

So hat man ohne jeglichen historischen Grund schon seit der siegreichen Schlacht von Temeswar (18. Okt. 1716) die rückeroberte Temescher Gegend als „Banat“ (ungarisch= Bánság) zu bezeichnen angefangen. Da die Temescher Provinz als „neoaquistica (neugewonnenes)-Gebiet“ galt, hat Wien sie von Ungarn abgetrennt und zum von den Zentralverwaltungsorganen abhängigen Kronland reorganisiert. Feldherr Eugen von Savoyen ernannte den Grafen Claudius Mercy zum militärischen und zivilen Gouverneur des Temeswarer Banats, und als solchen beauftragte er ihn mit der Führung der zivilen und militärischen Geschäfte.⁶ Eugen hat eigentlich im Namen des Kaisers das befreite Gebiet in fürstlichen Besitz genommen und gleichzeitig die neuen Verwaltungsorgane besorgt. Mercy, dessen Ansehen sowie Führungserfahrung groß genug war, übte die vollziehende Macht nur beschränkt auf die Herstellung des Rechtswesens und die Aufrechterhaltung der zivilen Ordnung aus. Seine Aufgabe kann teilweise als politisch angesehen werden: das Vertrauen der Bevölkerung durch Beseitigung der Kriminalität zu gewinnen. Alle anderen Regierungsmaßnahmen (betreffend die Kirche, militärische und finanzielle Obliegenheiten) hingen von den Sonderentscheidungen des Kaisers ab.

Der Gouverneur erarbeitete einen Plan („Haupt-Einrichtungswerk“) für den Banat, dieser wurde aber vom Hof abgelehnt. Bis zum 23. September 1718 bestand die Landes-Einrichtungskommission als „landregulierender Ausschuss“, seitdem aber hat man die Landesadministration des Temeswarer Banats ins Leben gerufen, die sich aus militärischen und zivilen Beamten zusammensetzte, und die Lokalverwaltung versah.

Das heißt: der Banat wurde mit Vorbehalt aller staatlichen sowie Majestäts- und Besitzrechte mit Erhaltung von Herrschaftsrechten der kameralen Verwaltung in das Habsburger Reich einverleibt.⁷ Eugen von Savoyen betonte in seiner Acta an die Hofkammer: „als Temesvar und der ganze Banat erobert wurde ... hat

⁵ K. Kmetty, *A magyar közjog tankönyve*. [Das Lehrbuch des ungarischen öffentlichen Rechtes] Budapest 1907, 154.

⁶ J. Horváth, *Szavójai Jenő herceg* [Prinz Eugen von Savoyen] Cserépfalvi é.n., 260.

⁷ Hofkammerarchiv (HKA) Bestand Hoffinanzakt Ungarn vom 18. April 1719.

die cameralis in allen die erforderlichen Dispositiones, so zur Einrichtung dieser neoacquistica förderlich seyn können, gleich in instanti vorgekocht.“⁸

Die nach diesen Prinzipien aufgestellte neue Provinz bestand bis 1778. Während dieser Zeit hat der Wiener Hof hier eine Serie gesellschaftlicher und wirtschaftlicher Experimente durchgeführt, die einen Teil der mit Ungarn verknüpften Modernisierungsvorstellungen Österreichs gebildet haben. Grundlegende Methode war die von oben gesteuerten Neuerung, dass man durch politische Maßnahmen eine günstige staatsrechtliche Stellung zur geplanten Umgestaltung Ungarns bringen gelangte. Eigentlich kann das Zustandekommen des Temescher Banat als praktische Manifestation des gesamtstaatlichen Bestrebens von Wien betrachtet werden. Darauf weist die Bemerkung hin, die gemäß den Vorstellungen Eugen von Savoyen das rückeroberte Gebiet als neue Kraftquelle der Wiener Zentralisation bezeichnet hat.⁹

Unbestritten ist, dass die Lage von diesem Standpunkt aus sehr günstig war, weil der Adel der Gegend teilweise entflohen, zum Teil ausgestorben war, gleichzeitig hat sich die sich aus dem Grenzcharakter ergebende strategische Bedeutung erhalten. Letztere bezog sich natürlich vor allem auf die Gesichtspunkte der antitürkischen Verteidigung, hätte aber auch gegebenenfalls gegen eine neue ungarische oder transsilvanische Erhebung benützt werden können. Für das Modernisierungsprogramm einerseits, sowie für die innere und äußere militärische Abwehrfunktion andererseits, brauchte Wien die entsprechenden materiellen Grundlagen zu haben. Eine Überlassung vom Eigentumsrechten des Territoriums an private Grundherren war schon aus wirtschaftlichen Gründen unmöglich, da dem König in diesem Fall wegen der Steuerfreiheit des Adels ein wesentlicher Teil des Nutzens verlorengegangen wäre. Durch die Erklärung des Bodens zum unmittelbaren Reichsgut konnte der Staat dessen vollständigen Nutzen genießen. So hat die Hofkammer nicht nur die staatlichen Majestätsrechte gemeinsam mit dem Hofkriegsrat im Banat vertreten, sondern sie hatte auch das Eigentums- und Besitzrecht an Boden, im Gegensatz zu Ungarn, wo dies alles zu den adeligen Privilegien gehörte. Unter anderem deshalb war für Wien die strikte Ablehnung der Reinkorporation des banatischen Territoriums in das Ungarische Königreich wichtig, weil alle Einkünfte und Regalien mit dem Boden zusammen ausschließlich kaiserliches Benefizium bildeten, außerdem zählte der Herrscher als alleiniger Träger der Staatsgewalt. Man kann sagen, dass aus der ehemaligen ungarischen Grafschaft ein kleines „Ermland“ der Habsburger gemacht wurde, das eine eigene Regierung und Landesgrenze mit Hoheitsgebiet hatte. Jedenfalls brauchte die ungarische Gegend die gute Administration, da die türkische Herrschaft fast die ganze Region verwüstet hatte. Unaufschiebbare Notwendigkeit zeigte sich nach der Besiedlung (*Impopolatio*) und Kultivierung der Umgebung, die die Wiener Regierung in mehreren Wellen zwischen 1716–1778 verwirklicht hat. Die

⁸ Haus-, Hof- und Staatsarchiv (HHStA), Ungarn Hungarica 197. Acta. Die Erinnerung des Temeschwarer Banats betreffend 1718–1719 Eugenio von Savoy. Konv. 13, 21. Mai 1718. 2.

⁹ Senz, Geschichte, 85.

bedeutende Rolle des Banats bei der Ansiedlung von Ungarn geht schon auch daraus hervor, dass 32 000 Personen von den im Laufe des 18. Jahrhunderts nach Ungarn eingesiedelten Deutschen in der Schwabischen Türkei (Branau, Somodei, Tolnau), und weitere 83 000 im Banat eine neue Heimat gefunden haben.¹⁰ Wien hatte ungeheure Anstrengungen gemacht, um das verödete und von Räuberbanden wimmelnde Gebiet wieder zur Kulturlandschaft zu verwandeln. Auf die anfänglichen Schwierigkeiten weist ein Ausspruch aus der Zeit hin: Ungarn ist das Grab der Deutschen. Obwohl sich die Äußerung vor allem auf die sich im Banat befindenden harten Naturverhältnisse bezog, gab es auch viele soziale Unsicherheiten wegen der noch nicht gefestigten Regierungsstruktur. Zur gesellschaftlichen Stabilisierung und zum allgemeinen Wohl des Banates hat wesentlich das Gouvernement Mercy beigetragen, besonders im Hinblick auf die Bevölkerung dieser Region.

Nach der Mercyschen-Epoche wurde das banatische Regierungssystem öfter umorganisiert. Ab 1745 wurde die Lokalverwaltung durch ein höfisches Organ (Comission in Illiricis, Transylvanicis et Banaticis) ergänzt, das praktisch als eine Hofbehörde für das Verwaltungs- und Finanzwesen der genannten Länder funktionierte. Es bedeutete gleichzeitig die Erstarkung des Einflusses der Hofkammer auf die banatischen Angelegenheiten. Im Jahre 1751 ist Kollowrat gestorben. Seitdem sind die siebenbürgischen Geschäfte zu der Hofkanzlei von Transylvania und die des Banats zu der Hofkammer zurückgelangt. In 1768 wurde der Banat für kurze Zeit gegen ein Kredit der Banco-Deputation verpfändet. Nach der Abfälligkeit und Tilgung der Anleihe geriet der Banat wieder unter Kontrolle des „Hofkammer-Departements in Banaticis und Domainen Wesen“. Ab 1771 wurde der Banat mit den Krongütern wieder gemeinsam verwaltet. Unter königlichen Domänen sind die Königsgüter der deutschen Erbländer zu verstehen, die aber manchmal – wie der Kammerbesitz von Pardubitz – von dem Temeswarer-Deputaten verwaltet wurde. Es ist auch ein Beispiel dafür, dass der Wiener Hof den Banat als eine seiner vielen Provinzen betrachtete. Mit Ernennung Blümegens zum böhmisch-österreichischen Kanzler hat man die Rollen geteilt: die politischen Affairen des Banats wurden durch die Böhmisches-Österreichische Kanzlei, die wirtschaftlichen durch die Hofkammer weitergeführt. All dies beeinflusste natürlich die inhaltliche Tätigkeit der Lokalverwaltung, aber änderte deren Struktur nicht grundlegend.

Nachdem wir nun einen kurzen Überblick über die allgemeine Lage des Banats nach dem Türkenkrieg gewonnen haben, gehen wir jetzt auf die Frage ein: wie sich die Banatpolitik des Staatsrates in den 1770er Jahren gestaltete.

Lokale Verwaltung

Im Folgenden werden einige den Staatsrat beschäftigende Verwaltungsaufgaben erörtert. Unter dem Gouvernment Baron Kempelen wurde ein umfassender Bericht über die inneren Verhältnisse des Temescher Banats angefertigt, den der

¹⁰ Senz, Geschichte, 37.

ungarische Kammerrat der Hofkammer übersandte. Von den Ergebnissen der Untersuchungen hat Graf Hatzfeld, Kammerpräsident der Königin unter Hinzufügung seiner eigenen Meinung berichtet.¹¹

Nachdem die Fürstin den Inhalt des Berichts zur Kenntnis genommen hatte, war sie der Ansicht, dass die Landesadministration auf drei wichtigen Gebieten der Regierung, nämlich in Bezug auf die Operation, Besiedlung und Bodenvermessung erschöpfende Instruktionen bekommen hatte. Eine Ausarbeitung neuer Richtlinien schien unnötig zu sein. Der Präsident der Landesverwaltung sollte – gemäß der königlichen Anweisung – die bisherigen Resolutionen als Richtschnur betrachten, um das Personal zur selbständigen Lösung der Aufgaben zu befähigen.

Es lässt sich in der Resolution beobachten, dass die Königin den Staatsrat von der Konfrontation mit alltäglichen Sorgen zu entlasten versuchte. Diese höfische Bestrebung, die Gesamtpolitik noch wirksamer zu befördern, brauchte nicht wenig finanziellen Aufwand, weil es die Erweiterung der Bürokratie forderte. Wegen der vielen Arbeit, besonders bei der Bodenvermessung, tauchten Vorstellungen auf, die Zahl der Räte um zwei Köpfe zu erhöhen. Die banatische Landesausmessung war von großer Bedeutung, da der Fiskus davon weitere Einkünfte erhoffte. Maria Theresia überlegte nun den Vortrag darüber auch deshalb, weil Baron Kempelen verknüpft damit die Anwendung neuer trigonometrischer Methoden in Aussicht gestellt hat. Man hatte außerdem die Absicht die Landesausmessung mit der general Landes-Conscription zu verbinden, da die geometrische Aufnahme der Immobilien nur mit einer Volkszählung zur erwartenden Ergebnissen führen konnte.¹² Die Königin lehnte den Gedanken nicht ab, weil sie die Regelung der Bodenverhältnisse für wichtig hielt, aber bat vor ihrem „placet“ um ausführliche Darstellung des Planes.

Strikt wurde aber von ihr der Antrag der Kammer abgelehnt, die Temeschwarer Landesadministration nach Lippa zu verlegen. In der kurzen Resolution betonte die Fürstin, das Gesuch nach der Verlegung des Amtssitzes erwies sich nach Anhörung des Hofkriegsrates als unbegründet. Die Königin hat demgemäß von diesem Gedanken endgültig abgelassen.¹³ Wir kennen nicht genau den Grund, warum die obige Initiative ausgesetzt wurde, aber der Vortrag des Hofkriegsrates gibt uns wichtige Hinweise. Darin wurde erwähnt, dass die Pest zu der Zeit (1771) entlang der Südgrenze, in der Türkei wütete. Man fürchtete, der Banat würde dadurch auch bedroht werden. Sanitäts-Deputant de Querlonde wurde vom Hofkriegsrat aufgefordert, im Interesse der Verbesserung des Gesundheitszustandes die nötigen Maßnahmen zu treffen.¹⁴

¹¹ HHStA Staatsrat-Protocolle (Str-Pr), 834/1771. Vortrag des Grafen Hatzfeld vom 4. März 1771.

¹² HHStA Str-Pr 2101/1771. Vortrag der Hofkammer (HK) über die General Landes-Conscription.

¹³ HHStA Str-Pr 936/1771. Vortrag der HK in Banaticis vom 11. März 1771.

¹⁴ HHStA Str-Pr 1368/1771. Vortrag des Hofkriegsrates (HKR).

Nach Ausführung dieser Verordnungen betrachtete der Wiener Hof die Lage als nicht mehr so gefährlich. Das zuständige Fachpersonal berichtete, dass die Pest in den Dörfern Semendrien und Vuhack ausgebrochen war, forderte aber auch in Belgrad 500 Opfer. Wir setzen voraus, dass die Nachrichten über die Pestkatastrophe in Temeschwar Panik hervorriefen, und man den Provinzsitz weiter nach Norden verschieben wollte. Trotz der Unruhen in Temeschwar hat die Königin aufgrund der Beurteilung der Hofbehörden alles beim Alten gelassen.

Es ist öfters in der Praxis der die Verwaltung leitenden verschiedenen Behörden vorgekommen, dass eine sich irgendwo im Reich als erfolgreich erwiesene Methode in einer anderen Provinz auch verwendet wurde. Selbst die ungarische Kanzlei war damit einverstanden, die in den Erbländern verkündeten und erfolgreich etablierten fürstlichen Patente, Anordnungen auch in Ungarn einzuführen. Es ist zu vermuten, dass es auch mit der Landesausmessung so gegangen sei: die in Pardubitz, auf dem Krondomain in Böhmen erfahrene Praxis diente zur Einrichtung des Temescher Königlichen Gutes. In der Wahrheit ist es aber im Banat anders geschehen.

Kammerpräsident Hatzfeld referierte in einem Vortrag seiner Herrscherin die geplante Umorganisation des Kammergutes von Pardubitz in Böhmen.¹⁵ Was diesem Vortrag eindeutig zu entnehmen ist, ist die Absicht der Umgestaltung der bestehenden Einrichtung. Man fügte Bemerkungen hinzu, aus denen aber nicht klar hervorgeht, wie man sich die Änderung der aktuellen Verhältnisse vorstellte. Außerdem zeigte das Dokument keinen Zusammenhang mit dem Banat, d.h. wir haben keine Spur gefunden, die diese Hypothese verstärkt hätte. Eine, z.B. in Böhmen schon einmal aufgegangene Rechnung, schien im Banat nicht durchführbar zu sein. Die gute Verwaltung war auch weiter ein Ziel von höchstem Rang, gleichzeitig sollte man aber die Administration mit möglichst wenig Kostenaufwand durchführen. Diese zwei Ziele wirkten oft gegensätzlich. Im Zeichen der Rationalisierung schaffte der Hof das Pancsovaer Verwaltungsamt ab. Die offizielle Erklärung begründete die Maßnahme mit einer Umgestaltung der bürokratischen Struktur dieses Distriktes.¹⁶ Eine weitere Entscheidung am 10. Juli 1771 hat im Lippaer Distrikt drei Unterverwalter eingestellt,¹⁷ dort wurde also das Personal erweitert. Auch in Pancsova ging die Umstrukturierung weiter, da man an Stelle des Verwaltungsamts einen Unterverwalter mit Schreiber eingestellt hat.¹⁸ In den Augen des Staatsrates bedeutete die Banater Administration vor allem gute Personalpolitik, ergänzt durch die mögliche Einsparung der Kosten. Aufgrund der untersuchten Akten sind wir der Ansicht, dass der Wunsch nach wirksamer örtlicher Administration auf lange Sicht in der Banatpolitik des Staatsrates einen wichtigeren Platz einnahm, als der ständig wirkende Aspekt der Staatsfinanzen. Anders gefasst: von oben wurde das Gewicht vor allem auf die

¹⁵ HHStA Str-Pr 1468/1771. Protocoll der HK in Banaticis vom 20. April 1771.

¹⁶ HHStA Str-Pr 2441/1771 Vortrag der HK in Banaticis vom 20. Juli 1771.

¹⁷ HHStA Str-Pr 245561771.

¹⁸ HHStA Str-Pr 3047/1771.

richtige Ausführung von fundierten Entscheidungen gelegt. Es steht außer Frage, dass der Erfolg der Lokalverwaltung vom Vorhandensein des entsprechenden Personals abhing. Dieses Problem beschäftigte die Hofkammer auch schon in den 40er Jahren. Hofrat Nitzky hat in seinem „zu Hungarn und Böhmischem Königlichen Magistrat“ geschickten Brief auf die örtlichen Missstände aufmerksam gemacht. Es handelte sich um die seit langem beobachtete Korruption in einigen Landesämtern. Sein Vorschlag war, dass die Personalarbeit der Temeschwarer Landesadministration durch die Auswahlmethode der anstellenden Beamten verändert werden sollte. Man musste vor allem mehr auf die unteren Verwaltungstellen achten.¹⁹ Diese Darstellung des Problems lässt die Tendenz erahnen, dass finanzielle Missgriffe in erster Linie auf örtlicher Ebene vorgekommen sind. Man müsste nur darüber nachdenken, ob die oberste Heeresleitung oder die Regierungsorgane wirklich korruptionsfrei gewesen sind?

Die Effektivität der Zivilangestellten war vor allem eine Frage der finanziellen Fachkenntnisse. Deshalb erwies es sich als problematisch, den Offizieren, die den Militärdienst aus diesen oder jenen Gründen aufgegebenen hatten, später zivile Stellen zu verschaffen. Die „Ministeriale Banco Deputation“ hat in einem Vortrag darauf aufmerksam gemacht, dass ein ausgedienter Leutnant in der Banater Administration nach einer neuen Stellung suchte, sein Gesuch wurde aber negativ beschieden. Der schwerwiegendste Einwand gegen sein Bittschreiben war sachlicher Natur, weil sich der Kandidat während seines Heerdienstes die Aneignung der bürgerlichen Normen der unteren Verwaltung zu verschaffen nicht imstande war. So war es unsicher, ob er sich auf seinem neuen Posten bewahren würde.²⁰

Welch wichtige Rolle das Finanzfachpersonal gespielt hat, erfahren wir von dem Verweser des Pardubitzer Hauptamts, der in seiner Meldung über die Aufstellung der Rentenkasse und die Tätigkeit der Pardubitzer Wirtschaftsdirektion berichtet hat.²¹ Die Methoden der Finanzpolitik auf den Kammergütern im Reich waren ähnlich, so auch im Temeschwarer Banat. Verweser Grenzstein betonte in seiner Schrift, dass sich die Obliegenheiten auf dem Gebiet der Buchführung heute in starkem Maß vermehrten. Um gute Arbeit verrichten zu können, musste man gründliche, fachgemäße Rechnungen, schriftliche Geschäftsführung haben. Deshalb wird um die Einstellung von zwei Praktikanten gebeten, die zur fachkundigen Amtsführung auf dem Krongut beitragen. Die Hofkammer war mit dem Vorschlag des Provinzamtleiters einverstanden, so hat den Rat auch Maria Theresia angenommen.

Der Mangel an nötigen Fachleuten kennzeichnete auch die Banater Lage. Die dortigen Ansprüche unterstützend und bezogen auf das böhmische Beispiel schlug auch Graf Hatzfeld vor, die fachliche Kompetenz der Banater Administration weiter zu stärken. Er offerierte, und die Hofkammer schlug einen Hof-

¹⁹ HKA Banater Akten (BA) 1717–1778. I. Ältere Banater Akten.(ABA) fol. 54, 28. Okt. 1740.

²⁰ HKA B A I. ABA fol. 453, 14. Aug. 1768.

²¹ HHStA Str-Pr 1256/1771. Vortrag der HK in Banaticis vom 3. April 1771.

mann für die Stelle im Banat vor.²² Die ausgewählte Person war Baumann von Hirschfeld, Hofsekretär, den die Hofkammer zum Rat im Temeschwarer Banat ernennen wollte. Der formale Grund dafür war, dass sich von Baumann schon im vorgerückten Alter befand und sich im Hof als überflüssig („Supernumerarius“) erwies. Wegen seines Alters stand ihm deshalb die Versetzung in den Ruhestand zu. Gleichzeitig bewarb er sich aber für eine Stellung in der Banater Landesadministration. Die Financiers der Kammer überlegten: welche Lösung für das Ärar günstiger wäre. Man dachte, mit der Ernennung zum Rat im Banat das Ruhegehalt gespart zu haben. Wenn von Baumann mit einem Amt bekleidet wird, hat der Staat wenige Kosten, da er Arbeit verrichtet, und zwar für weniger Geld als seine Pension betragen würde. So geriet der ehemalige Hofsekretär in den Banat, „in erledigte Admininsration Rathstelle in Temeschwar“. Man nimmt an, der Banat sei ein gar nicht so schlechter Platz gewesen, wenn ein Hofbeamter und Brünner Stadtrichter sich um eine dort frei gewordene Stelle bewarb.

Aus den Dokumenten wird nicht deutlich, wie die Bekleidung eines Amtes in der Praxis überhaupt ablief, wie die Bewerbung ausgeschrieben wurde und die Ernennung stattfand. Was die Beamten der Justiz anbelangt, kann man nach den vorgekommenen Fällen feststellen, dass sie von der Obersten Justizstelle mit Bestätigung des Staatsrates und des Herrschers delegiert wurden.²³ Da man wegen der ethnischen Mannigfaltigkeit die Korrektheit des Gerichtsverfahrens erhöhen musste, schrieb man eine Dolmetscherstelle aus. So gelangte Demetrio Paulovits als Dolmetscher formell mit Ernennung der Obersten Justizstelle an das Temeschwarer Landesgericht. Auch das Gefängniswesen gehörte der Wiener Zentralbehörde, dort bestimmte man über die Ernennung von Henkern und Kerkermeistern. Andrée Morvaj wurde z.B. auf Vorschlag der Justizstelle unter Zustimmung der Königin zum Gefängniswärter in Temeschwar auf eine vakant gewordenen Stelle zum Gefängniswärter ernannt.

Man würde denken, dass Missgriffe, Protektion in dieser bürokratischen, nach objektiven Kriterien organisierter Struktur nicht vorgekommen wären. Es sollte doch irgendwelche Protektion an der Bekleidung der Ämter gegeben haben, weil die Kammerbeamten ab und zu Vermittlerdienste im Interesse von jemandem geleistet haben. Wir ziehen diese Folgerung aufgrund einiger Quellen, die sich auf Bekleidung verschiedener Ämter beziehen. Der Mitarbeiter der Hofkammer, Clary hat z.B. für eine, von näherem nicht genannte Person, einen gewissen Schnetter, um Unterstützung und Wohlwollen, verknüpft mit seinem Ernennungsgesuch gebeten. Der Betreffende, der zur Zeit in den Erbländern tätig war, hatte um eine Banater Stelle angesucht, es gab aber im Moment des Ansuchens kein unbekleidetes Amt in der Administration. Wir nehmen an dass, bei der Suche nach neuer Stelle auch persönliche Verbindungen in Anspruch genommen wurden. Es ist nämlich erstaunlich und ungewöhnt, dass Kammerrat Clary in seiner Nota an den Hof darum gebeten hat, bei einem eventuellen Vakantwerden Schnetten nicht zu vergessen, um „eine Unterbringung in den Banat“ zu si-

²² HHStA Str-Pr 1601/1771.

²³ HHStA Str-Pr 2372/1771. Vortrag der Obersten Justizstelle vom 27. Juni 1771.

chern.²⁴ Der frühere „Ober-Amts Controlor“ von Budweis, Kaißler, hat einen Antrag eingereicht „um wiederum in dem Banat, oder in Böhmen angestellt zu werden“ wozu gleichzeitig auch um eine Unterstützung gebeten wurde. Es ist auffallend, wie oft die Königin die Entscheidung in Stellenfragen persönlich auf die Akten geschrieben hat. Die Resolutionen betrafen persönliche Angelegenheiten immer kurz abgefasst, entweder so: „Ich begnehmige diese Anstellung“, „Placet das Einrathen“ oder so: „Der Antrag hat nicht statt“. Dies unterstützt wieder unsere Ansicht von der Zersplitterung der zentralen Behördenarbeit, weil man sich oft neben den strategischen Aufgaben um unbedeutende Kleinigkeiten gekümmert hat. Wir müssen aber in Betracht ziehen, dass sich die Verbesserung der „Banatischen Verfassung“ dieser Zeit zur wichtigsten Aufgabe zählte. Der Kammererrat Clary hatte zum Beispiel das Ziel: „zu der vorhabenden Berathung sich mit erforderlichen Auskünften und Documenten zu versehen“.

Andererseits sehen wir unsere frühere Hypothese auch bekräftigt, dass nämlich die Beamten in den Erbländern gern im Banat nach neuer Arbeit gesucht haben, vermutlich wegen der besseren Belohnung.

Dokumente zeugen davon, dass Unregelmäßigkeiten auf dem Gebiet der Rentenverwaltung oft aufgetreten sind. Mitarbeiter der Hofkammer haben sowohl in Böhmen als auch in dem Banat Ungerechtigkeiten um die Fiskuseinkünfte entdeckt. Kammerpräsident Hatzfeld referierte der Königin über die mangelhafte ärarische Verwaltung im Banat. Maria Theresia nahm den Standpunkt in dieser Frage ein: „in Sachen erfahrene Beamten aber sind unweigerlicher Ertheilung aller Auskünfte gemessen anzuweisen“.²⁵ Die Herrscherin ging davon aus, wenn sich die unteren Angestellten in den in Kraft befindlichen Anordnungen, Beschlüssen gut auskennen, d.h. über die nötigen Fachkenntnisse verfügen, sollten kaum Missbräuche bei der Ausführung der oberen Anweisungen vorkommen.

Solche Ermahnungen zeigten sich nötig, weil die Effektivität der Administration am meisten von der guten Finanzverwaltung abhing. Neue Ämter, Institutionen anzulegen, kam es auf die Fiskuseinnahmen an. Während die ärarischen Renten wichtige Basis des Bestehens der Administration bildeten, sollte selbst die Vermehrung der Renten durch fachkundige Verwaltung befördert werden. Also Ziel und Mittel hingen am engsten zusammen. Die Hofkammer hielt neben der Besiedlung und Verwaltung auch die wirtschaftliche Entwicklung des Banats für wichtig. Da das Land infolge der Türkenherrschaft stark verwildert war, legte man besonderes Gewicht auf die Entsumpfung der Temescher Gegend, den Aufbau des Bega Kanals und die Herstellung des Forstwesens. Der erste Gubernator des Banats Claudius Florimond Mercy hatte zur Besiedlung und Entsumpfung sehr viel geleistet. Zur Humanisierung der Region gehörte auch der Ausbau der Umweltwirtschaft, worüber wir aber kaum wissen. Die Dokumente gestatten uns nur einen kleinen Einblick in das Verwaltungssystem dieses Wirtschaftszweiges. Graf Hatzfeld berichtete der Königin über den Zustand der Wälder und Berg-

²⁴ HHStA Str-Pr 352/1771. Vortrag der HK in Banaticis vom 29. Jan. 1771.

²⁵ HHStA Str-Pr 1372/1771. Vortrag der HK in Banaticis vom 12. April 1771.

werke des Banats am 10. Juli 1771. Er schlug vor, Waldbeamten- und Wildhüter-Stellen in dem Temeschwarer Banat anzulegen, weil die Forst- und Wildwirtschaft gar nicht gelöst war.²⁶ Maria Theresia war damit in ihrer Bewilligung einverstanden: „Placet und ist der Administration die Anstellung dieser nöthig findenden Leute, Jäger, Waldhöger, dann ab aerario besoldter Waldhütter in Temeschwarer Banat ohne weitere Rückfrage zu gestatten.“ Diese Zustimmung trug dazu bei, dass sich die Elemente der Modernisation in der banatischen Landwirtschaft besser entfalteten. Unter anderem auch der kameralischen Beförderung zu verdanken war, dass später die Region als Speisekammer Ungarns betrachtet wurde. Ohne jene staatlichen Anstrengungen wäre das Emporkommen der hiesigen Agrarproduktion nicht so tief fundiert gewesen. Der Staat brachte die Bürokosten, die Gehälter der Beamten auf, weil die Lösung der erörterten Wirtschaftsprobleme keinen Aufschub duldete. Für die frisch eingestellten Beamten wurde der Gehalt zentral, aber nach den Ratschlägen der Landesadministration festgesetzt, und durch die Kommission der Hofkammer flüssig gemacht. Die Dotation bestand aus Bargeld und Naturalien wie Feuerholz, Bezugsboden, Diensthaus.²⁷

Der Wiener Hof hat erstens die Bezüge der bekleidenden Ämter bestimmt, dann die Stelle ausgeschrieben. Vor der Anstellung hatte aber die Landesführung über „die geschehene Veranstaltung“ – d.h. über die Bewerbung – eine Meldung zu schicken.²⁸ Außer den besoldeten Jägern und Waldhütern sollte „wirkliche Anstellung bey den Banater Wald Amt zweien Rechnungsführenden Beamten und eines Practicanten“ mit der entsprechenden Besoldung vorgenommen werden.²⁹

Der Staatsrat beschäftigte sich mit militärischen Angelegenheiten selten, weil es als höchste Instanz für solche Sachen den Hofkriegsrat gegeben hat. Maria Theresia hat doch die Entscheidung vorbereitende Hilfe des Staatsrates hauptsächlich in Fragen des Grenzgebietes in Anspruch genommen. Der Hofkriegsrat hatte natürlich auch in dieser Sache die Königin aus erster Hand zu informieren. Aber mit manchen Wahrnehmungen der höchsten Kriegsbehörde war der Staatsrat nicht gleicher Meinung. Die zwei zentralen Hoforgane waren z. B. bei einigen Angelegenheiten des Grenzgebietes nicht im Einvernehmen. Am Anfang der 70er Jahre war z. B. oft die Rede von der Erweiterung der Grenzzone im Wiener Hof. Über den damit verknüpften Vortrag des Hofkriegsrates hat die Königin aufgrund der Meinung ihrer Berater die Feststellung gemacht, dass die neue Grenzzerrichtung von dem Militär nicht mit dem „bisherigen Eifer“ unterstützt wurde.³⁰ Deshalb hat sie die Landesadministration nachdrücklich angewiesen, auf die Verstärkung des Grenzsysteams besondere Acht zu geben. Es schien zu dieser Zeit nötig gewesen zu sein, „den Abzug der bey den Provinciali (bei der

²⁶ HHStA Str-Pr 2458/1771. Nota des Grafen Hatzfeld vom 12. Juli 1771.

²⁷ HHStA Str-Pr 1257/1771. Vortrag der HK in Banaticis vom 2. April 1771.

²⁸ HHStA Str-P 2458/1771.

²⁹ HHStA Str-Pr 2906/1771.

³⁰ HHStA Str-Pr 2165/1771. Vortrag des HKR vom 16. Juni 1771.

Zivilbevölkerung), bleiben wollenden Inwohner von Tomăsna und Kanizsa zu beschleichen“. Deren Stelle hatte die Kriegsbehörde „auf die leichtest thunliche Art an besagten Orten“ durch andere „sich zu Militärdienst bequeme Provinzialisten“ zu ersetzen. Die Militärführung brauchte Einwohner in dem Grenzraum, die sich zum militärischen Dienst bequemen und gleichzeitig den zuge teilten Boden bewirtschaften. Wir stehen also dem Fall gegenüber, dass die ursprünglich angesiedelte Bevölkerung der für Grenzzerrichtung ausgesuchten Dörfern lieber das Fortziehen gewählt hat, als die Unterwerfung der Grenzwächterdisziplin. Es handelte sich praktisch um einen beschränkten Bevölkerungstausch. Das Grenzgebiet kostete für Wien weniger, weil die „Granitschare“ – am meisten serbischer Herkunft – gegen den Dienstboden kostenlosen Militärdienst geleistet haben. Die finanziellen Voraussetzungen ermöglichten nämlich nicht, einen regulären Truppendienst an der Grenze zu stationieren.

Der Banat zeigt Beispiele dafür, wie Kriegsdislokation von größerem Maßstab zu verwirklichen war. Das musste natürlich gründlich vorbereitet und organisiert werden. Die einheitliche Regierung des Reiches war eben auf dem Gebiet des Militärs am fortgeschrittensten. Es setzte vor allem die Fähigkeit der Behörden voraus, die Pflicht von Vorspanndienst der Kolonisten geltend zu machen. Es funktionierte im Banat relativ gut, weil der Hofkriegsrat die Anwendung der sich hier als brauchbar erwiesenen Methode dem mit Stocken des militärischen Transportes ringenden Siebenbürgen vorgeschlagen hat.

Wie schon gesagt, um gute Verwaltung aufrechtzuerhalten, brauchte man in erster Linie den entsprechenden finanziellen Hintergrund. Renten und Einkommen erhoffte Wien von der die Produktion anspornenden Wirtschaftspolitik.

Der Kameralismus im Banat

Der Staatsrat, stützend auf die sich anderswo bewährte Praxis des Kameralismus, hat seine wirtschaftlichen Vorstellungen für Banat auf die den Interessen der Gesamtmonarchie dienende Handelsordnung und die den Mehrbetrag garantierende Produktion gebaut. Die Ausführung der obigen Ziele wurde dadurch gefährdet, dass die banatischen Verhältnisse in diesem Bezug im Vergleich zu den österreichischen Erbländern viel unregelmäßiger waren. Besonders der schlechte Zustand der sich unter dem Durchschnitt befindenden öffentlichen Sicherheit erschwerte die Verwirklichung der Pläne trotz der positiven Diskrimination.

Der Kameralismus ist eigentlich der für das Habsburgische System adaptierte Merkantilismus. Das alte Ziel befolgte auch der Kommerzienrat: die möglichst große Ausfuhr durch Handel, damit das Geld im Reich bleibt. Um das Volumen des Handels zu erhöhen, sollten in entsprechendem Maß Exportwaren vorhanden sein, die man hauptsächlich von der Industrie als Ausfuhrproduktion erwartete. Die Franzosen z.B. verschafften sich im Zeichen dieser Staatsökonomik auch Kolonien, deren Einwohner als Konsumenten, Käufer und Rohstoffproduzenten in Betracht gezogen wurden. Wie stand es mit dem Banat? Im Erbe Karls III. wurde das rückeroberte und verwüstete Ungarn Kolonie, aber nicht im über-

lieferten Sinne. Der nur kurz davor (1687) erblich gewordene Thron des ungarischen Königreichs wurde jetzt, d.h. nach den Türkenkriegen nur ergänzt und dadurch zum wertvollen Bestandteil des Habsburgerreiches. Grundsätzliche Interesse knüpften sich an die Besiedlung und Anlage des entvölkerten Landes. Ungarn als Kolonie bedeutete für den Wiener Hof die große Aufgabe, durch die Modernisierung des Landes seine Inkorporation in die Gesamtmonarchie zu befördern. Der Banat spielte in diesem Bezug eine eigenartige Rolle. Als ständefreies Gebiet konnte hier der ungarische Adel den Nutzen der staatlichen Entwicklung nicht abschöpfen, deshalb hat die Macht die Region als eigene betrachtet. Die staatliche Rollenübernahme bei der Investierung und Redistribution, die Vermehrung der fiskalischen Unterstützungen, Haushaltssubventionen ließen sich am meisten hier beobachten. General Mercy hat nach den zentralen Intentionen den Banat zum blühenden Kronland gemacht, ähnlich den Indigenaten (eingebürgerten Magnaten ausländischer Herkunft) der ungarischen Tiefebene, die auf ihren Latifundien das Beispiel des Fortschrittes gezeigt haben.

Konkrete Offenbarung des Kameralismus bedeutete die Behandlung des Zoll- und Mautwesens. Die Banco Deputation berichtete in ihrer vom 1. Juni 1771 datierten Meldung über den ungarländischen Absatz der aus Mähren, Böhmen und Schlesien stammenden Schmuggelwaren, feststellend, dass eine wesentliche Menge von denen in der ungarischen Tiefebene, in Siebenbürgen und im Banat verkauft wird.³¹ Bezeichnend war die darauf gegebene königliche Reaktion. Maria Theresia fasste ihre Meinung über die Erscheinung mit Rücksicht auf die Ansicht des Staatsrates ab. Die Resolution betonte: „die den Schmuggelwaren auferlegte Confiscationsstrafe ist nicht zur Bereicherung Meines Aerari, sondern zu Abhaltung der dem inländischen Gewerbe schädlichen Einfuhr dergleichen Waren festgesetzt worden“. Deswegen ist nach dem Verhindern des heimatlichen Absatzes und der Forcierung vom Verkauf im Ausland zu streben. In dieser Absicht störte den Hof auch nicht die Tatsache, dass die Schmuggelwaren auf dem ausländischen Markt an seinem Wert etwas, gegen die heimatlichen Preise, verloren. Der in Ungarn erreichbare Preis hat sich dann auch dadurch gesteigert, dass die Kammer nach den beschlagnahmten Waren sogenannten Anzeiger-Anteil („Denuncianten drittel“) zahlte. Es betrug auf eine beträchtliche Summe, die den realen Nutzen der Kammer sowohl im Ausland, als auch in Ungarn verringerte. Doch verzichtete der Hof aus handelspolitischen Erwägungen auf das unmittelbare Einkommen der Konfiskation um den besseren Abgang der inneren Waren zu sichern. Dieser Bericht weist zugleich auch darauf hin, dass die Macht ein Konfidentennetz unterhielt, und durch seine Betätigung über die illegalen Handelstransaktionen erfuhr. Gleichzeitig wendete sich die Kammer von dem heimischen Abgang der konfiszierten Güter wegen des Industrieschutzes ab. Anweisungen von oben forderten die Kammerbeamten auf, die in Böhmen oder Mähren beschlagnahmten Schmuggelwaren in Ungarn nicht zu verkaufen, weil es nicht der Schatzkammer gehört. Außerdem wurden Einfuhrgebote aufgestellt, um nicht das Ärar zu mehren, sondern den Markt zu sichern.

³¹ HHStA Str-Pr 2019/1771. Vortrag der Banco Deputaion in Banaticis vom 1 Juni 1771.

Die gemeinsame Grenze mit dem türkischen Reich war von besonderer Bedeutung in Bezug auf den Umsatzes des von dort herkommenenden westindischen und türkischen Kaffees und auch der die Grenze überschreitenden Schmuggerei. Ein großer Teil der erwähnten Produkte gelangte im Handelsverkehr über den Banat bzw. Siebenbürgen in das Land. Den Staat beschäftigte der Import aus zwei Aspekten: wie soll die Maut auferlegt und die Verteilung der Erzeugnisse abgewickelt werden. Also den Staat interessierten einseitig nur die in Schatzkammer fließende Zoll- und Mauteinkünfte. Auch Maria Theresia erhoffte erheblichen ärarischen Gewinn von den Zöllen. Die Hofkammer referierte über die Belegung „des Westindisch und türkischen Caffee“ in einem Vortrag am 7. Juni 1770. Die Königin sagte „Placet“ auf den Entwurf mit dem Vorbehalt, die Verwendung „dieses meinem Zoll Aerario zuflissenden mehreren Geldeingangs erst seiner Zeit zu bestimmen“. Bis dahin „ist solcher in jedem Lande besonders anzumerken, und Mir nach Verlauf eines Jahrs der Betrag anzuzeigen“. Maria Theresia hat in ihrer Resolution auch darauf hingewiesen, dass „durch die Militärgränzen eine Einschwärzung dieses hoher belegten Consumo nicht geschehen möge“ Zu dieser Zeit bedurfte schon das Vectigal (das Mautstatut für Ungarn) von 1754 einer Umarbeitung. In Wien dachte man unter anderem daran, dass der Schmuggel gerade die mit hoher Maut belasteten Waren betraf, und einer der schwarzen „Handelswege“ durch das Grenzgebiet geführt werden sollte, wo sich der Schwarzhandel unter verschlossenen Umständen (ohne Kontrolle der Zivilorgane) am besten geeignet zum Ausgleich nötiger Ausgaben erwies.³² Die sich sehr erweiterte Schmuggerei erklärt die Einmischung der Hofkammer in die Verwaltung des militärischen Gebietes. Da die Straftaten oft mit dem Schwarzhandel zusammenhingen, fertigte man von der Schmuggeltätigkeit Tabellen an, die die Strafsachen und die Namen der Begeher anführten.³³ In Gesamtheit bedeutete der Mangel an der entsprechenden öffentlichen Sicherheit im Banat ein schweres Problem, dessen wichtigsten Teil der Schmuggel bildete. Die von der Behördenmentalität durchtränkte Wirtschaftspolitik sah nicht nur im Allgemeinen in den Verbrechen, sondern auch in der Bevölkerungsfindigkeit (Schmuggel) eine polizeiliche Frage. Aber die Menge der verübten Delikte, sowie die große Zahl von verschiedenen, organisiert auftretenden Banden machten den Beamten der Verwaltung und Rechtspflege den erfolgreichen Kampf gegen sie unmöglich. Die Königin wendete sich oft mit vertraulichen Anweisungen (Handbillett) an ihre Beamten, um zur Lösung der Probleme die persönlichen Beweggründe und Vorschläge zu erschließen. In solchem Handbillett brachte Maria Theresia dem Grafen Esterházy zur Kenntnis, dass in den Banat zwei Kavallerieregimente kommandiert werden, weil es dort viele Räuber gibt.³⁴ Die Verlegung der Truppen in den Banat sollte aber die Zahl der in Ungarn stationierenden Regimente nicht geändert haben. Deshalb hat der Hofkriegsrat eines von diesen Regimenten aus den Niederlanden und das andere aus Böhmen zurückgezogen und in den

³² HHStA Str-Pr 1201/1771.

³³ HHStA Str-Pr 21016/1771.

³⁴ HHStA Str-Pr 1548/1771. Handbillett an Esterházy vom 17. April 1771.

Banat gerichtet. Das letztere war anfänglich das „Ciurasoierregiment“ von Modena, das später in Böhmen diente, bestand aber aus italienischen Soldaten. Da das Zurückdrängen der Kriminalität – in diesem Rahmen das des Schmuggels – von außerordentlicher Bedeutung war, ließ der Hof den Unterhalt der zu diesem Zweck nach Ungarn beorderten, aber ihre Aufgaben in dem Banat erfüllenden Reichsregimente nicht mit Ungarn bezahlen. Wien hatte vor, die sich während der Jagd auf die Verbrecher erhebenden Kosten aus erbländischen und zentralen Einkünften zu decken. Es zeigte sich besonders gefährlich die Handlung der aus dem Türkischen Reich gekommenen Räuber. Ihre Gefährlichkeit steigerte in den Augen des Wiener Hofes die Tatsache, dass sie ihre unter Bestrafung fallenden Übertretungen (*Excessori*) gegen den Wachtkordon des Banater Militärkommandos (*Cordons-Commandi*) verübt haben. Deshalb hielt der Staatsrat für wichtig, die kammerarischen und Hofkriegsratsberichte der Königin in solchem Geist zu referieren, aufgrund dessen die Sache breitere Verwaltungsdimension bekommt, aus einfacher polizeilicher Frage zu größerem Regierungsproblem wird. In erheblichem Maß waren z.B. die Übertretungen eben mit der Schmuggelei verbunden. In diesem Fall bedeutete der Umgang mit den Problemen in breiterer Dimension die Einbeziehung marktwirtschaftlicher Elemente in den Lösungsprozess. Die Neuregelung des Zolltarifs – natürlich auch aus anderen Beweggründen – befand sich am Anfang der 70er Jahre schon im Gange. Diese Arbeit führte erst 1775 zum Ergebnis, als die Tarife von Vectigal aufgehoben wurden, aber der Kommerzienrat, der die neuen Tarife ausgearbeitet hatte, überlegte manche Beschlüsse schon davor in deren Geist.

Die vor die Königin gelangten Handelsberichte wurden im Allgemeinen von der Hofkammer abgefertigt. Diese Meldungen ließ dann die Fürstin mit ihren Staatsräten eingehend untersuchen, um die endgültige Resolution treffen zu können. Nach solchem Dienstweg setzte man Punkt auf das Ende des Geschäftsganges der *Memoires* des Kammerrats Serione. Serione arbeitete als Oberbeamter in der Hofkammer, und hat drei *Memoires* und eine, diese begleitende *Nota* über einige Handelsfragen zusammengestellt. Unter denen sind vorzufinden:

- 1) über „die Temeschwarer Compagnie“,
- 2) über „die Commerzien Compagnien überhaupt“,
- 3) über „Compagnien respectu der Tüchern in Böhmen“,

4) und eine *Nota* über die Wendung der Handelschaft und Strassenveränderung von Frankfurt und Hamburg auf Triest“.³⁵ Hinsichtlich unseres Themas interessiert uns von näherem die mit der Temeschwarer Gesellschaft verknüpfte *Nota*.³⁶ Wir kennen die Schrift des Kommerzienrates von 22. Juli 1771 „womit sich die nähere Belehrung über die mit dem Grafen Theodor Batthyány und dem Serione abzuhaltende Zusammentretung erbitten wird“.³⁷ Die Hofbehörde brauchte also Informationen über ein Treffen, dessen Einzelheiten der Quelle nicht zu entnehmen waren. Graf Hatzfeld hat am 7. September 1771 die erbetene

³⁵ HHStA Str-Pr 2479/1771. *Memoires* neben einer *Nota* des Serione vom 13. Juli 1771.

³⁶ HHStA Str-Pr 2479/1771.

³⁷ HHStA Str-Pr 2587/1771. *Protocollum* des Commerzienraths vom 23. Juli 1771.

Information über Vorschläge des Serione der Königin gegeben. Die auf diesem Grund gefasste königliche Resolution enthält den wahrscheinlichen Inhalt der Verhandlung zwischen Batthyány und Serione. Demgemäß sollte das Verhandlungsthema die Abschaffung des Staatshandels auf dem Fleischmarkt und dessen Privatisierung – betreffend auch den Banat – an Grafen Batthyány gewesen sein. Serione hielt nicht für ratsam, auch diese Handelsart in staatliche Handhabung zu nehmen. „Da die Übernehmung des Handels mit gesalzenem Fleisch ad extra Meinem Aerario nicht conveniret“ – lautet die Resolution – „so ist diese Enterprise dem Batthyány zu überlassen“. Diese Tätigkeit hat der Graf also als Unternehmung mit Monopol, ausdehnend auch auf den Banat bekommen. Der Fiskus hatte nicht die Absicht, sich selber mit dem Fleischhandel zu beschäftigen, die auch von der Königin akzeptiert wurde. Maria Theresia hat dementsprechend in ihrem Beschluss festgehalten, das monopolmäßige Recht auf Handel mit gesalzenem Fleisch an Grafen Batthyány zu überlassen und all dies durch die Ungarische Hofkanzlei zu veröffentlichen. Sie befahl noch die Resolution über den Fleischhandel und die Straßenveränderung den Kaufleuten von Triest, Fiume und Zengg bekannt zu machen. In Seriones Nota war davon die Rede, dass der Hof den auf den Reichsrouten (besonders nach Frankfurt und Hamburg) verlaufenden Kommerzverkehr gern nach Triest umlenken wollte.

In unserer Abhandlung versuchten wir den Funktionsmechanismus der banatischen Verwaltung der 1770er Jahre darzustellen. Mit der Entfaltung der alltäglichen Geschäftsführung, der Analyse einer Reihe einzelner Fälle denken wir der Erschließung der breiteren und allgemeineren historischen Prozesse beigetragen zu haben. Wir hoffen, dass uns mit der Veröffentlichung von Details der habsburgischen Handelspolitik – die ein Teil der Wirtschaftspolitik war – gelungen ist, nicht nur Elemente der von oben gelenkten staatlichen Modernisierung aufzublitzen, sondern auch die tieferen Beweggründe und Zusammenhänge dieser Politik zu erleuchten.

Volkszählung in Ungarn in den Jahren 1850–1851

ÁGNES DEÁK



Die Habsburgermonarchie war vor 1848 ein Musterexemplar dynastischer Reiche. Die revolutionären Bewegungen in den Jahren 1848–49 resultierten nicht nur in einer Regierungskrise, sondern selbst die Existenz der Monarchie geriet in Gefahr. Unter den politischen Herausforderungen sollten die Politiker mit der Kraft der Nationalbewegungen rechnen, die das Prinzip der Nationalität unter den wichtigsten politischen Triebfedern der Staatsgestaltung anerkennen lassen wollten. Die Gleichberechtigung der Nationalitäten wurde ein allgemein verkündeter Slogan, und die Reichsregierung verwendete ihn als Legitimationsprinzip in den ersten Jahren des Neoabsolutismus. In der Verfassung vom 4. März wurde es festgelegt: „Alle Volksstämme sind gleichberechtigt und jeder Volksstamm hat ein unverletzliches Recht auf Wahrung und Pflege seiner Nationalität und Sprache“¹; und die Regierung strebte danach, daß die Nationalitätsverhältnisse bei der Organisation der Lokaladministration und bei der Regulierung der Geschäftssprache der Lokal- und Komitatsbehörden in Betracht gezogen werden.² Darum war es nötig, zuverlässige Informationen über die Zahl der verschiedenen Nationalitäten in den verschiedenen Regionen Ungarns zu bekommen, denn es war keine einfache Aufgabe für die im Kreuzfeuer verschiedener nationaler Be-

¹ E. Bernatzik, hrsg., *Die österreichischen Verfassungs-Gesetze*. Wien 1911², 151.

² Zur allgemeinen Tendenz der Nationalitätenpolitik in Österreich, siehe: R. Kann, *Das Nationalitätenproblem der Habsburgermonarchie*. Bd. 1. Graz-Köln 1964, 94; H. Rumpler, „Zentralistische Reichspolitik oder Germanisierung?“ in H. Rumpler-A. Suppan, hrsg., *Geschichte der Deutschen im Bereich des heutigen Slowenien 1848–1941*. Wien-München 1988, 74; S. Vilfan, „An Ethnic Mosaic – Austria before 1918“ in S. Vilfan – G. Sandvik – L. Wils, eds., *Ethnic Groups and Language Rights. Comparative Studies on Governments and non-dominant ethnic Groups in Europe, 1850–1940*. Vol. 3. Dartmouth 1993, 119.; Ág. Deák, „Nemzeti egyenjogúsítás“. *Kormányzati nemzetiségpolitika Magyarországon 1849–1860*. [„Nationale Gleichberechtigung“. Die Nationalitätenpolitik der Reichsregierung in Ungarn 1849–1860.] Budapest 2000.

strebungen stehende Regierung, festzustellen, in welchem Maß die ideologisierten Anforderungen den realen Verhältnissen entsprachen.³

In Ungarn wurde früher im 19. Jahrhundert keine allgemeine Volkszählung durchgeführt, während „in dem anderen Teil“ der Monarchie die letzte im Jahre 1846 geführt wurde, in deren Rahmen auf Initiative des Freiherrn Karl von Czörnig, der an der ethnographischen Karte der Monarchie arbeitete, auch nach der Sprache der Ortsmehrheit gefragt wurde.⁴ In Ungarn ordnete man im April 1850 an, die Volkszählung mit traditioneller gemeinsamer ziviler und militärischer Zielsetzung durchzuführen: „die verlässliche Grundlage zur zeitweisen Ergänzung des Heeres, für die Zwecke der Gemeinde, der inneren Staatsverwaltung und der allgemeinen Landeskunde zu liefern“, und die Ausführung geriet in die Hände von Kommissionen, die Offiziere leiteten.⁵

Nach der Meinung Czoernigs konnte die Nationalitätenverteilung nicht im Rahmen einer Volkszählung festgestellt werden, da er die Sprache nur für einen einzelnen Faktor hielt, der durch wissenschaftlich-ethnographische Untersuchungen noch ergänzt werden mußte.⁶ Die Regierung dagegen rechnete mit den Schwierigkeiten der Festlegung der Nationalität der Individuen überhaupt nicht. Der Innenminister Alexander Bach bereitete eingehende Instruktionen für die die Volkszählung leitenden Offiziere vor, aber er fügte über die Nationalität nur sehr wenig hinzu: „Diese Rubrik ist wegen der Durchführung der Gleichberechtigung der Nationalitäten notwendig geworden, und wird auch nicht viel Mühe machen, ebenso wenig als jene der Religion und des Standes.“ Die Nationalitätskategorien wurden daher nicht vorher festgelegt, nur so viel wurde angeordnet, daß die Bezeichnung in jedem Fall nur ein einziges Wort sein darf.⁷ Eben darum sollten die Offiziere selbst entscheiden, ob sie zum Beispiel die katholischen Ser-

³ O. Sashegyi, *Az abszolutizmus kori levéltár*. [Das Archiv der Periode des Neoabsolutismus] Budapest 1965, 38.

⁴ Zur Geschichte der Volkszählungen in Österreich siehe: E. Mayerhofer, *Handbuch für den politischen Verwaltungsdienst bei den Landes-, Kreis- und Bezirksbehörden im Kaiserthum Oesterreich*. Wien 1856, 421–431; A. Obojkovits, *Die Anfänge des Volkszählungswesens in Österreich und seine Entwicklung bis 1869*. Diplomarbeit, Wien 1991; B. Bolognese-Leuchtenmüller, *Bevölkerungsentwicklung und Berufsstruktur, Gesundheits- und Fürsorgewesen in Österreich 1750–1918*. (Materialien zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte, hrsg. von A. Hoffmann–H. Matis–M. Mitterauer, Bd. 1.) Wien 1978, 27–48; E. Brix, *Die Umgangssprachen in Altösterreich zwischen Agitation und Assimilation. Die Sprachenstatistik in den zisleithanischen Volkszählungen 1880 bis 1910*. Wien–Köln–Graz 1982, 19–115.; K. Freiherr von Czoernig, *Ethnographie der oesterreichischen Monarchie*. Bd. 1. Wien 1857, VI, X.

⁵ Cirkular-Verordnung des bevollmächtigten kaiserlichen Kommissars für die Civilangelegenheiten, Karl von Geringer, in *Magyarországot illető országos törvény- és kormánylap – Landesgesetz- und Regierungsblatt für das Kronland Ungarn*. Jg. 1. (1850) 105–123, hier 106.

⁶ Siehe dazu Brix, *Die Umgangssprachen in Altösterreich*, 70–72.

⁷ Innenminister Bach an das Kriegsministerium, Wien, 4. Februar 1850. Österreichisches Staatsarchiv, Kriegsarchiv (KA), Kriegsministerium, Präsidiale, 1086/1850.

ben nach ihrem Wunsch als „Dalmaten“ einschreiben, oder sie benutzen nur die Kategorie „Serb“.

Laut den Instruktionen sollten die Volkszählungskommissionen nicht aufgrund objektiver Faktoren, sondern nach der Erklärung des Familienoberhauptes die Nationalität einschreiben:

„In der Nationalitäts-Rubrik ist bei jeder einheimischen Person die Nationalität anzugeben, zu derselben mag im Orte die Mehrzahl der Bewohner gehören oder nicht. Als Grundlage der Eintragung der Nationalität hat bei Volljährigen ihre eigene Angabe, bei Minderjährigen die Nationalität ihrer Eltern zu gelten. Die Ansatz geschieht nur mit einem einzigen Worte, z. B. Ruthene, Romane u.s.w.“⁸

Die Offiziere, die zu dieser Aufgabe nach Ungarn hinkommandiert wurden, sprachen sehr oft die Sprache der Bevölkerung nicht, oder wenigstens sprachen sie in den gemischten Gegenden nicht jede, so waren sie auf die Lokalbehörden angewiesen. Das Kriegsministerium bat nämlich die Landesmilitärkommandanten von Wien, Prag, Brünn, Graz und Lemberg um Bekanntgabe solcher verlässlichen Offiziere, die schon früher an einer Volkszählung in den deutsch-österreichischen Provinzen teilgenommen hatten und möglichst auch die erforderliche Sprachkenntnis besaßen. Jede vorgeschlagene Person wurde irgendwo angestellt, wegen der Voraussetzungen gab es aber unter ihnen nur wenige (zum Beispiel nur 3 von den in Prag empfohlenen 11, oder 4 von den in Lemberg vorgeschlagenen 15 Personen), die aus Ungarn oder aus seinen Nebenländern stammten, und darum die dortigen Nationalitätsverhältnisse kannten. Die meisten waren ganz unvorbereitet gegenüber den Schwierigkeiten, denen sie hätten widerstreben sollen. Von 22 nach Ungarn geschickten Offizieren sprachen nur 9 Ungarisch (einer unter ihnen aber nur „etwas“), 4 „Slawisch“ (daß heißt Slowakisch), 1 „Illyrisch“ (Serbisch) 2 Rumänisch und 1 Lateinisch; 11 unter ihnen sprachen nur Deutsch und Tschechisch oder Polnisch. 2 Offiziere waren dagegen, wenigstens aus dieser Hinsicht, völlig tauglich für die Aufgabe, denn sie kannten die deutsch-polnisch-rumänisch-ungarischen, respektive die deutsch-serbisch-rumänisch-ungarischen Sprachen. Auch in Siebenbürgen war die Situation schwer. Keiner von den originell dort hinkommandierten 12 Offizieren sprach Ungarisch, 8 unter ihnen kannten neben der deutschen nur die tschechische, polnische oder ruthenische Sprache. In die Serbische Woiwodina und den Temeser Banat wurden dagegen nur 2 Personen geschickt, die neben der deutschen keine andere Landessprache kannten. In Kroatien dagegen war nur ein Offizier zu finden, der keine einzige slawische Sprache kannte, obwohl nur 2 von 9 Personen kroatische Sprachkenntnis besaßen.⁹ Es ist jedoch kein Zufall, daß unter den militärischen

⁸ Cirkular-Verordnung des bevollmächtigten kaiserlichen Kommissars für die Civilangelegenheiten, Karl von Geringer, 9. §, in *Magyarkoronaországot illető országos törvény- és kormánylap – Landesgesetz- und Regierungsblatt für das Kronland Ungarn*. Jg. 1. (1850) 110.

⁹ Akten über die Volkszählung in Ungarn, KA. Kriegsministerium, Präsidiale, 1086/1850.

und Zivil-Gouverneuren eben der für die nationalen Ideale engagierte kroatische Banus, Baron Josip Jelačić, wegen der mangelhaften Sprachkenntnis der dort zugeschickten Volkszählungskommissionsleiter beim Kriegsministerium protestierte. Seine Anforderungen wurden aber zurückgewiesen, denn dem Ministerium standen wirklich nur sehr wenig geeignete Personen zur Verfügung.¹⁰

Die Ungenauigkeiten im Ergebnis der Volkszählung waren in gewissem Maße auch durch allgemeine Faktoren fast unvermeidlich determiniert. Wegen der grundlegenden militärischen Zielsetzungen nahm nämlich die Bevölkerung, ohne Nationalitätsunterschied, die Tätigkeit der Kommissionen sehr mißtrauisch auf, und sie war interessiert an der Verminderung der Zahl der militärpflichtigen Männer. Zu solcher „Sabotage“ – in erster Linie in Siebenbürgen, wo die Matrikel von den orthodoxen und griechisch-katholischen Pfarrern nur mangelhaft oder manchmal gar nicht geführt wurden – leisteten selbst die Dorfbehörden und die Geistlichen Hilfe, die danach strebten, daß sie das Alter der Männer entweder als zu jung (unter 18) oder als zu alt bezeichneten, oder ganz einfach die Existenz einiger solcher Männer außer acht ließen.¹¹ Noch dazu fand die Volkszählung über Monate hinweg statt, was eine Quelle weiterer Probleme bedeutete.¹²

Die ungarischen Zeitungen veröffentlichten stetige Anklagen gegen die Tätigkeit der Kommissionen. Es wurde vermutet, daß die Offiziere eine Instruktion erhalten hatten, um die Zahl der Ungarn um jeden Preis zu verkleinern. Der Hauptkonflikt bestand darin, daß oft eine Diskrepanz zwischen der subjektiven Erklärung und den „objektiven“, manchmal so offenbar scheinenden Kriterien zu finden war. Die Kommissionen ließen die subjektive Erklärung oft außer acht, und legten die Nationalität der Menschen nach dem Klang ihrer Namen, nach der originellen Abstammung ihrer Familien, nach ihrer Konfession oder nach ihrer Umgangssprache fest.¹³ Die Nationalitätserklärung enthielt nämlich nicht nur eine Konstatierung objektiver Tatsachen. Péter Busbach zum Beispiel notierte in seinem Tagebuch, mit welcher großer Überraschung einige in Deutschland ihn in den 1860er Jahren fragten, wie er mit einem echten deutschen Namen und von deutscher Abstammung ein fanatischer „Magyar“ sein kann.¹⁴ Die deutschen Stadtbürger zum Beispiel hatten sich schon in der revolutionären Periode mit dem ungarischen nationalen Programm identifiziert, d. h. sie erklärten „Ungar“ zu sein, auch wenn sie kein Wort Ungarisch sprachen, es war für sie eine Art von

¹⁰ Jelačić an das Kriegsministerium, Wien, 5. März 1850. KA, Kriegsministerium, Präsidiale, 4143/1850.

¹¹ Magyar Országos Levéltár (MOL) D3 K.k. Ministerium des Innern. Siebenbürgen. 18 800/1850, 26 043/1850., 6553/1851.; F 259 20 200/1850., 20 205/1850., 26 689/1850., 28 438/1850.

¹² Obojkovits, *Die Anfänge*, 69–70.

¹³ Siehe die folgenden Nummern der Zeitschrift *Pesti Napló*: 1. Juli 1850. Nr. 92, 4. Juli 1850. Nr. 95, 9. Juli 1850. Nr. 99, 19. Juli 1850. Nr. 108, 25. Juli 1850. Nr. 113, 30. Juli 1850. Nr. 117, 10. Januar 1851. Nr. 251.

¹⁴ P. Busbach, *Egy viharos emberöltő*. [Ein stürmisches Menschenalter] Bd. 2. Budapest 1899, 70.

politischer Demonstration. Die Mentalität dieser Gruppe des deutschen Bürgertums schilderte ein Spitzelbericht im Jahre 1850 mit zwei Lebensbildern sehr treffend:

„Einige Deutsche finden sich jüngst im Parterre des ungar. Theaters, die bey den besten Pointen der Darstellung ganz theilnahmslos blieben. Ein danebenstehender Ungar fragt endlich den Einen, ob er denn nicht ungarisch versteht? „*I nit!*“ – war die Antwort. Und warum gehen Sie dann in ein ungarisches Stück? fragt der andere wieder. „*No, soll i' vielleicht in's deutsche Theater 'ini'geh'n, daß die niederträchtigen Kerle glauben, ich sey von ihrer Partey?*“ – gab der Befragte entrüstet zur Antwort. Ein deutscher Bürger in Ofen, bey welchem Frau von Latinovich im Quartier ist, theilt dieser voll Freuden mit, wie, während sie ausgegangen, die Conscription bey ihm gewesen, u. er mit seiner ganzen Familie sich als „Ungarn“ habe einschreiben lassen. „Ich hatte gute Lust, fügte er bey, auch Sie, gnädige Frau, ob schon Sie fremd sind, miteinschreiben zu lassen – es wäre doch um *Eins* mehr gewesen!“¹⁵

Manchmal durchquerten die Faktoren der Konfessionszugehörigkeit die Grenzen der Nationalitäten, wie es der Fall der katholischen Serben in Südungarn zeigt, die sich gegenüber den orthodoxen Serben eher als politische Verbündete der Ungarn betrachteten.¹⁶ Man konnte aber nicht einmal die Konfession für einen festen Identitätsfaktor halten, denn zum Beispiel wurde von Marosvásárhely im Jahre 1851 gemeldet, daß 21 rumänische Personen, alle vormalige Honvédsoldaten, auf die Entscheidung warteten, ob sie aufgrund des Befehls des ehemaligen Oberbefehlshabers Julius von Haynau als Strafe in die Armee assentiert werden, oder nicht, denn die Rumänen wurden davon befreit, aber „sie stammen wohl von Romanen ab, gegenwärtig aber mit dieser Nation bloß die griechische Religion gemein haben, kaum romanisch verstehen, und sie sich in gleicher Weise, wie die Ungarn respektive Szekler an der Revolution beteiligten...“¹⁷ Andererseits konnte man in der Zeitung „Pesti Napló“ erfahren, daß unter den Bergleuten in der Gegend von Arad mehrere Arbeiter ungarischer Abstammung wohnten, die nur die rumänische Sprache kannten, sich aber als Ungarn bezeichneten.¹⁸ Solche „ungewisse“ Personen, deren nationale Identität mit objektiven Kriterien nur schwer und zweideutig festzustellen war, bekannten sich natürlich nicht nur als Ungar, aber die ungarischen Quellen berichteten nur über solche Beispiele.

¹⁵ Zur Charakteristik der Magyaromanen. (anonymer Spitzelbericht), Pest, 17. August 1850. MOL D 36 K.k. III. Armee Commando für Ungarn und Siebenbürgen: Polizeisektion. Geheime Akten. Fasc. 5. Nr. 515.

¹⁶ Szabadka, oct. 29. *Pesti Napló* 7. November 1851. Nr. 500.

¹⁷ Bericht an das Militär- und Civilgouvernement in Siebenbürgen, Marosvásárhely, 25. Mai 1851. MOL F 259 Militär- und Civilgouvernement, Statthaltereie in Siebenbürgen, 1849–1861. Allgemeine Reihe, 12 991/1851.

¹⁸ Monýásza, aug. 2. *Pesti Napló* 7. August 1851. Nr. 425.

Über die Volkszählung herrschte eine allgemeine abwertende Meinung unter den Ungarn:

„Nicht glücklicher und treffender war das Urtheil über die Conscription. Man fand es überaus spassig, überflüssig und pedantisch, also bureaucratisch, eine so große Menge Rubriken ohne allen Zweck auszufüllen, da die Regierung bei der Conscription ja nur den einzigen Zweck habe, aktenmäßig nachweisen zu können, daß die eigentlichen Ungarn nur ein ganz kleines Häuflein im Lande wäre[n], und um dies Ziel zu erreichen, die Regierung alle ihr zu Gebote stehenden Mittel anwende. Dann würde die Regierung sagen: was kümmert mich dieser kleine Haufen Ungarn? – wenn sie sich nähren, stößt man sie mit einem Fußtritt in die Wüsten der Tatarei und Mongolie zurück, wo sie hergekommen [sind]. Dann wird das angestrebte Resultat der Conscription aber auch der Regierung dazu dienen, die Schulen nach ihrem Sinne rücksichtlich der Unterrichtssprache einzurichten. Deshalb [ver]sucht man möglichst wenig Ungarn nachzuweisen, um dann auch mit Recht und Consequenz möglichst wenige ungarische Lehranstalten errichten zu dürfen, dagegen den Slawischen und Deutschen das Uebergewicht zu geben. Man will Ungarn um jeden Preis slavisieren und germanisieren.“¹⁹

Der Bürgermeister von Pest, Szilárd Terczy, gab ein offizielles Protestationsgesuch beim Kreishauptmann ein, denn nach dem offiziellen Ergebnis hätten 33 884 Deutsche und nur 31 965 Ungarn in der Stadt von einer Gesamtbevölkerung von 83 828 gewohnt, was eben in Pest wirklich sehr schwer vorzustellen war und ist. Terczy's Meinung nach strebten die Offiziere „aus Übereifer oder falsch vorgestelltem Pflichtgefühl“ danach, als „die Apostel der deutschen Nationalität“ aufzutreten.²⁰

In der ungarischen Öffentlichkeit trat aber das größte Mißtrauen mit einem gewissen Glauben an irgendein Wunder auf. In privaten Quellen (Memoiren, Briefen), aber auch in der Presse, wurde erwartet, daß als Ergebnis der Volkszählung sich ungefähr 8 Millionen als Ungarn aussprechen werden. Die ungarischen Zeitungen berichteten regelmäßig über solche Fälle, in denen sich Staatsbürger von nichtungarischer Abstammung als Ungarn hätten einschreiben lassen.²¹ Andererseits versuchte die Regierungspropaganda ein gewisses Gegengewicht auszuüben:

¹⁹ Pro Memoria (anonymer Reisebericht), 22. September [1850], Österreichisches Staatsarchiv, Allgemeines Verwaltungsarchiv (AVA), Nachlass Bach, Karton 37. Ungarn: Politische Berichte

²⁰ Terczy's Memorandum an Antal Augusz Distriktobergespann, Pest, 4. Februar 1851. MOL D 51 Die Akten des k.k. bevollmächtigte Civilkommissars in Ungarn, Baron Geringer, Präsidiale, Fasc. 51.

²¹ Zum Beispiel siehe: *Gróf Széchenyi István döblingi irodalmi hagyatéka* [Nachlass vom Grafen István Széchenyi in Döbling]. Kiadja Károlyi Árpád. Budapest 1922, Bd. 2. 308; Pauler Tivadar: *Napi jegyzetek* [Tagesnotizen] Bd. 1–2. Országos Széchényi Könyvtár

„Glauben diese schwachsinnigen Deutschen und Slaven wirklich – schrieb zum Beispiel der ehemalige Demokrat Julian Chownitz in seiner das Ideal der Kolonisation verkündenden Broschüre im Jahre 1851 –, daß sie Magyaren werden können, aus Laune, aus Caprice, aus lächerlicher Oppositionssucht gegen die kaiserliche Regierung? Wir haben Nachrichten, daß ganze deutsche Ortschaften sich als Magyaren einschreiben ließen, so Z. B. der Markflecken Soroksár bei Ofen-Pest. Ist das nicht die grenzenloseste Albernheit? Leute, deren Sitten, Kleider, Sprache, deren ganzes Wesen, gleich ihrer Abstammung deutsch ist, affekti[e]ren Magyaren zu sein und von Árpáds Samen abzustammen! Sie vergessen, daß sie darum von den Letzter[e]n doch immer hinter die Vollblutmagyaren zurückgesetzt und in ihren Augen, nach wie vor dieser Umtaufung, die geringgeschätzten «Schwaben» bleiben werden, nur gegenwärtig mit einigem Recht.“²²

Die Lokalintelligenz, vor allem die Geistlichen, die die Matrikel zur Verfügung zu stellen verpflichtet waren, die Ortsnotare und Richter und die Schullehrer nahmen an der Tätigkeit der Kommissionen aktiv teil. Diese Schichten, die früheren Grundherren inbegriffen, waren aber von der Nationalideologie intensiv durchdrungen, und sie strebten oft nach der Manipulierung der Kommission. Auch hinsichtlich dieser Volkszählung kann auf die Feststellung des deutsch-böhmischen Statistikers Heinrich Rauchberg hingewiesen werden: Im Augenblick der Volkszählung hörte der nationale Streit auf, ein Massenkampf von Volk zu Volk zu sein. „Er zersplitterte sich in tausende von Einzelgefechten um Haushaltungen, Familien, einzelne Seelen.“²³

„Man will Ungarn – sagen die Ungarn, so schrieb der Berichterstatter in seinem schon zitierten Memorandum an Innenminister Bach im Jahre 1850 – um jeden Preis slawisi[e]ren und germanisi[e]ren. Das wird aber nicht gelingen und es werden schon die geeigneten Mittel angewendet, der Regierung entgegenzuarbeiten. Die deutschen Ortschaften werden bearbeitet, daß sie sich als Ungarn einschreiben lassen. Man sagt ihnen: Meldet ihr euch als Deutsche, so bekommt ihr eine deutsche Schule, und dann müßt ihr, um eure Kinder Ungarisch lernen zu lassen, sie mit großen Kosten und Unbequemlichkeit anderswohin schicken. Laßt ihr euch aber als Ungarn einschreiben, erhaltet ihr eine ungarische Schule und behaltet eure Kinder zu Hause. – Die Conscription des Viehstandes geschieht nur zu Behuf der Besteuerung u.s.w. Oberlieutenant Deák bestätigte, daß Umtriebe zu Gunsten der ungarischen Nationalität gemacht wurden. In einem deutschen Dorfe, wo er conscribi[e]rte und der erste Aufgerufene sich als Deutscher meldete, – donnerte der beigegebene Civilcommissär die Anwesenden in ungarischer Sprache an – (in Ungarn sprechen alle Deutsche[n] zugleich

Kézirattár, Quart. Hung. 2611. I. 151v, 154r; Árvából, jun. 5. *Pesti Napló* 14. Juni 1851. Nr. 380, Budapest, junius 26-kán. *Pesti Napló* 26. Juni 1850. Nr. 89.

²² J. Chownitz, *Handbuch zur Kenntniß Ungarns*. Bamberg 1851, 130.

²³ Zitiert von Brix, *Die Umgangssprachen in Altösterreich*, 13.

auch vollkommen Ungarisch.) – [und] gebot, daß sich Alle als Ungarn einschreiben lassen, müßten bei angedrohter Strafe von 25 Stockprügel [!] – Deák hieß ihn nun eben auch in ungarischer Sprache [zu] schweigen, verbot ihm auch nur noch ein Wort zu sprechen, verwies ihn auf seine Instruktion, drohte die Anzeige zu machen, wenn er noch einmal Einfluß nehmen würde auf das Geschäft und belehrte dann das Volk, daß es Jedem ganz frei stehe, sich zu der ihm beliebigen Nationalität zu bekennen, daß Niemand das Recht habe, sie gegen ihren Willen zu [der] ein(en) oder der ander[e]n Angabe zu zwingen. – So [et]was war den Bauern noch nicht vorgekommen, daß ihr sonst allmächtiger Stuhlrichter einen Herrn gefunden, dem er sich schweigend fügte. – Das machte einen gewaltigen Eindruck, und alle Bauern ließen sich als Deutsche einschreiben. – Auch den ihm beigegebenen Civilschreiber hat Deák ablösen lassen, da [sich] dieser Jedermann als Ungarn [!] einschreiben wollte, und deshalb mit dem schreibenden Corporal stets in Zank und Streit war [!]. – Es ist kein Zweifel, daß an mehr[eren] Orten derselbe Versuch gemacht wurde, möglichst viele als Ungarn eingeschrieben zu erhalten.“²⁴

Aus der Gegend von Rimaszombat wurde es dagegen gemeldet, daß dort die sich als Ungarn aussprechenden Personen von einem Oberstuhlrichter, wenn sie wohlhabend waren, mit Geldstrafe, sonst mit Arrest bedroht wurden.²⁵ Ein ungarischer Adliger in der Gegend von Karlsburg in Siebenbürgen schrieb das Folgende in seinem Tagebuch:

„Ich wurde einen Nachmittag eingeschrieben. Dort waren auch ein hiesiger Bürger und der rumänische Geistliche, Ágoston Pap zu finden. Ich wurde nach meiner Nationalität gefragt. Die Antwort: Ungarisch. Na gut, und was ist mit Ihren Knechten? Ich habe meinen Kutscher, János Pap benannt. Was ist seine Nationalität? Ungarisch, habe ich geantwortet, aber Ágoston Pap ist aufgesprungen, und hat gesagt, daß dieser Kutscher kein Ungar sein kann, weil er Pap heißt, er soll Rumäne sein ... Auf dem Lande wirkt oft solch eine Kommission, deren Mitglieder die Sprache der Bevölkerung überhaupt nicht verstehen. Im Dorfe Oláhdálya zum Beispiel gab es einen Offizier, der den guten Wein sehr gern hatte, und der Diener des Bischofs, der sein Hausherr war, gab ihm davon ausgiebig. Am Nachmittag hat er endlich die Arbeit angefangen. Als erster wurde ein Landwirt ausgefragt und gebeten, seinen Namen eigenhändig niederzuschreiben. Er hat ihn mit seiner schönen Handschrift geschrieben: Péter Csűrös. Der Of-

²⁴ Pro Memoria (anonymer Reisebericht), 22. September [1850] AVA, Bach Naclass, Karton 37. Ungarn: Politische Berichte; Alois von Deák Oberleutnant (von siebenbürgischer Abstammung) wurde vom Militärkommando in Prag zum Volkszählungskommissar vorgeschlagen. KA, Kriegsministerium, Präsidial, Nr. 1086/1850., 239/1850.

²⁵ Bericht an den Kaschauer Militärdistrikts-Kommandant, Rimaszombat, 27. August 1850. MOL D 51 1561/1850.

fizier hat aber gelesen: Peter Bures, und er wurde als Deutscher eingeschrieben. Aus diesem Fall kann man sehen, wie die Volkszählung geführt wird...“²⁶

Aus den über die Wirkungsmethode der Kommissionen berichtenden Quellen stellt es sich heraus, daß der subjektive Faktor eine sehr wichtige Rolle dabei spielte, ob das Individuum seinen Willen gegenüber irgendeinem äußeren Druck, sogar manchmal gegenüber Erpressungen durchsetzen konnte oder nicht. Darauf muß aber hingewiesen werden, daß die Bevölkerung, vor allem auf dem Lande, in der Vergangenheit nicht viele Gelegenheiten hatte, sich daran zu gewöhnen, wie man sich gegenüber den staatlichen und Komitatsbehörden oder den grundherrschaftlichen Angestellten selbstbewußt benehmen kann und zu wissen, ob man es überhaupt tun darf, obwohl die beweglichen revolutionären Jahre von 1848–49 die traditionellen Werte und Autoritäten von Grund auf erschüttert hatten.

Es kann aber festgestellt werden, daß die allgemeinen politischen Machtverhältnisse für die Ungarn nicht günstig waren. Unter den gemischten Gegenden konnten sie in diesen früheren Jahren des Neoabsolutismus nur im nördlichen Teil des Landes ihre früheren Positionen in der Lokalverwaltung bewahren, was in erster Linie der Schwachheit der slowakischen Nationalbewegung zu verdanken war. So können Manipulationen zugunsten der Ungarn am meisten in dieser Region vermutet werden. Andererseits war es für die Regierung außerordentlich wichtig, den deutschen Charakter der „ungarischen“ Hauptstadt und damit den der wirtschaftlichen Elite und der Intelligenz nachzuweisen.

Auch bei diesem Fall erwies sich die Warnung des österreichischen Statistikers Leopold Waber als wahr:

„Bei der praktischen Durchführung jedes theoretisch formulierten Prinzips müssen wir auch mit den Schwierigkeiten der Durchführung der Erhebung und damit rechnen, daß jede Zählung die Mitwirkung von Tausenden von Organen, Behörden und Funktionären in Anspruch nimmt, die weder die Neigung noch die Fähigkeit haben, sich praktisch auf die theoretischen Unterscheidungen zwischen Nation, Nationalität, Volk, Volkstamm, Abstammung, ethnographisches Prinzip, Muttersprache, Umgangssprache usw., über deren Auffassung nicht einmal die theoretisch arbeitenden Fachleute einig sind, einzulassen.“²⁷

Auch auf der Ebene der Theorie wurde das Konzept der Volkszählung kritisiert. Baron József Eötvös erörterte eingehend in seiner Broschüre „Ueber die Gleichberechtigung der Nationalitäten in Österreich“ (1850), daß die Nationalität der Menschen aufgrund objektiver Faktoren nicht bestimmt werden kann, denn eben in den gemischt bewohnten Gegenden gehört die Mehrsprachigkeit zu den

²⁶ Gyulafehérvári napló, 1850–51 [Tagebuch aus Karlsburg, 1850–51], MOL R 147 K. Papp Miklós Gyűjtemény [Sammlung von Miklós K. Papp] II.C.9.

²⁷ Zitiert von Brix, *Die Umgangssprachen in Altösterreich*, 29.

einfachsten Gegebenheiten des alltäglichen Lebens, und die anderen Kriterien sind noch mehr unbegreiflich und elastisch (In der Zeitung „Pesti Napló“ wurde die Frage mit Recht gestellt: „Was wird das Kriterium sein, um zu entscheiden, ob man Slowakisch oder Deutsch besser spricht, als ungarisch? Die grammatische Korrektheit? Der Wortschatz? Soll jedermann dann eigentlich eine Prüfung ablegen?²⁸); zweitens darf man aber – Eötvös' Meinung nach – die Entscheidung darüber nicht einmal den Individuen selbst überlassen, weil sie wegen verschiedener Interessen (zum Beispiel eine Beamtenstelle zu erhalten, etc.), nicht immer absichtlich, das Ergebnis manipulieren werden. „...Wenn die Nationalität überhaupt ein Prinzip ist, welches dem ganzen Staate als Grundlage dient, so kann die Anwendung desselben nicht der Willkühr Einzelner überlassen werden.“²⁹ Wenn wir die Nationalität als staatsgestaltendes Prinzip annehmen – was er selbst entschlossen in Abrede stellt –, und die Bestimmung der Nationalität des Individuums in seine eigene Kompetenz eingewiesen wird, setzen wir den Kampf der nationalen Intelligenzen um die Individuen in Bewegung. Wie die griechischen Städte im Altertum sich darüber stritten, in welcher von ihnen Homeros geboren wurde, werden die Nationalbewegungen um die Individuen kämpfen, besonders wenn ihre Familien ziemlich zahlreich sind. Wenn wir nun außerdem die Nationalität als das Hauptlegitimationsprinzip innerhalb der Struktur des Staatslebens akzeptieren, müssen wir die Möglichkeit auch offen halten, wenn sich die Nationalitätsanteile in einem bestimmten Gebiet in 10 oder 20 Jahren ändern, die territorialen Grenzen der Lokaladministration, die Geschäftssprache und die Nationalitätsquote unter den Staatsbeamten ebenfalls zu verändern. Diese Zielsetzung wird aber den Kampf um Individuen stetig wach halten, und den Staatsorganismus völlig untergraben.

Die Presse berichtete tatsächlich ab und zu über solche Fälle, wo ein bestimmtes Individuum, wahrscheinlich in der Hoffnung irgendeines materiellen Vorteiles, seine Nationalität „gewechselt“ habe.³⁰ Da die Erklärung als eine politische Offenbarung betrachtet wurde, achteten aber die Leute untereinander ganz genau darauf, wer sich wie aussprach. Im Jahre 1850 wurde eine anekdotische aber gleichzeitig ironische Nachricht in der Zeitung „Pesti Napló“ veröffentlicht: in Bajmok (In Südungarn) hätte ein Postmeister sich als Serbe, seine Frau als Ungarin und ihr Kind als Deutsche einschreiben lassen, da ein Familienoberhaupt der Anforderung der Gleichberechtigung der Nationalitäten nur so Genüge tun könne.“³¹

Die Reichsregierung selbst geriet zu einer Eötvös' Prinzipien ähnlichen Schlußfolgerung im Jahre 1857. Die in den Jahren 1850–51 bestimmten Daten

²⁸ Leitartikel in *Pesti Napló* 9. August 1850. Nr. 126.

²⁹ J. Freiherr von Eötvös, *Ueber die Gleichberechtigung der Nationalitäten in Österreich*. Wien 1851, 86–94., hier 88.

³⁰ Bánáti levelek XXXI. [Briefe aus dem Banat] *Pesti Napló* 5. Juli 1851. Nr. 397.; Vegyes hírek és események [Verschiedene Nachrichten und Ereignisse] *Pesti Napló* 20. September 1850. Nr. 160.

³¹ „Többen“ [„Von mehreren“] *Pesti Napló* 11. Oktober 1850. Nr. 178.

wurden als ungenau betrachtet, und bei der neuen Volkszählung (1857) vermied man irgendwelche Hinweise auf die Nationalität. Auch theoretisch wurde der Wert der individuellen Erklärung in Abrede gestellt:

„Man hat bei der letzten Volkszählung im Jahre 1850/51 in Ungarn, Kroatien und Slawonien, der serbischen Wojwodschaft und dem Temescher Banate, dann in Siebenbürgen auch den Versuch gemacht, die Nationalitätsverhältnisse der Bevölkerung zu erheben, allein die Erfahrung hat schlagend gezeigt, daß die Volkszählung an und für sich nur schwer, am wenigsten aber schon in jener Zeit der geeignete Weg gewesen sei, diese Frage befriedigend zur Lösung zu bringen. Der Versuch ist teils wegen der Schwierigkeit einer wirklich richtigen Beantwortung dieser Frage durch die Leute selbst, teils infolge der hiedurch rege gemachten Parteibestrebungen gänzlich gescheitert. Die erlangten Ziffern haben in Bezug auf Richtigkeit keinen Wert. Aus diesem Grunde und bei den noch immer nicht für behoben zu betrachtenden Bedenken gegen eine Erneuerung dieses Versuches ist von dem Anstreben der Erhebung der Nationalität oder, was auf dasselbe hinauslaufen würde, der Sprache bei dem Entwurfe der Volkszählungsvorschrift um so mehr Umgang genommen worden, als eine Lösung dieser Frage auf anderem Wege weit weniger Bedenken unterliegen und jedenfalls brauchbarere Resultate geben würde“.³²

Die offizielle Zielsetzung der Regierung im Jahre 1850 war die bloße Feststellung der Nationalitätsverhältnisse in Ungarn. Das subjektive „Bekenntnisprinzip“ wirkte dagegen als eine effektive Triebfeder zur Befestigung oder sogar Gestaltung der Nationalidentität auch im früher politisch nicht aktiven Teil der Bevölkerung. Alle Familienoberhäupter sollten sich definitiv entscheiden, zu welcher Nationalität sie und die Ihrigen gehörten. Dadurch beförderte die Reichsregierung selbst die Absonderung der Nationalitäten in Ungarn und die Befestigung des individuellen Nationalitätszugehörigkeitsbewußtseins, das heißt „die Sensibilisierung der Bevölkerung für die Belange der eigenen Nationalität“³³. Kein Wunder, daß die nunmehr den gesamtmonarchischen Patriotismus verkündigende Reichsregierung 1857 solche Feststellung der Nationalitätsverhältnisse entschlossen zu vermeiden wünschte.

Auch im Jahre 1869 hieß es:

„Die Aufnahme einer Rubrik für die Nationalität des Gezählten wurde als ungeeignet erkannt, da die Nationalität in der Regel keinen Gegenstand individueller Erhebung durch unmittelbare Befragung bilden kann, sondern nur mit Zuhilfenahme wissenschaftlicher Untersuchungen für größere Komplexe von Personen sicherzustellen ist. Dazu tritt, daß unter den schwebenden Verhältnissen der Zeitpunkt für die Vornahme einer Erhe-

³² L. Waber, „Die zahlenmäßige Entwicklung der Völker Österreichs 1846–1910“ *Statistische Monatschrift*, Neue Folge, Jg. 20 (1915), 594.

³³ Brix, *Die Umgangssprachen in Altösterreich*, 13.

bung noch nicht gekommen zu sein scheint, deren Grundlage mehr als es bei jeder anderen des Anzeigzettels der Fall ist, von dem subjektiven Standpunkte des Zählenden und des Gezählten beirrt [!] werden kann. Erst wenn es möglich sein wird, einen höheren Grad von Unbefangenheit bei Würdigung dieses Moments auf Seite der Beteiligten zu erwarten, kann die Einschaltung der Rubrik 'Sprache' oder 'Muttersprache' in den Anzeigzetteln allgemein Platz greifen."³⁴

Aber wenn man die offiziellen Ergebnisse der Volkszählung³⁵ mit den Daten von Elek Fényes (1840), Joseph Hain (1846) und Freiherrn Karl von Czörnig (1856) vergleicht,³⁶ scheinen die Unterschiede bezüglich des Verhältnisses der verschiedenen in Ungarn lebenden Nationalitäten nicht bedeutend zu sein.

Die hervorragenden ungarischen Statistiker im 19. Jahrhundert, vor allem Elek Fényes und Károly Keleti, nahmen jedoch die Ergebnisse der 1850 durchgeführten Volkszählung auch nicht an und sie versuchten, ihre Angaben zu korrigieren. Fényes veröffentlichte seine Schätzungen zuerst aufgrund der Daten bezüglich der Gottesdienstsprache in den einzelnen Ortschaften (1860), dann aufgrund der Angaben des in den Jahren 1862–63 zusammengestellten Ortschaftsregisters hinsichtlich der örtlichen „dominanten Sprachen“ (1867). Im Jahre 1871 trat Károly Keleti durch die Nebeneinanderstellung der Daten über die Muttersprache der Schüler in den Volksschulen und der Angaben der im Jahre 1869 durchgeführten Volkszählung mit eigenen Ergebnissen hervor. In demselben Jahr äußerte er sich aber, daß die Daten der Volkszählung von 1850 „in Wirklichkeit nicht so schlecht seien, wie wir es lange vermutet hätten“.³⁷

³⁴ A. Ficker, Volkszählung. In *Statistisch-Administrative Vorträge auf Veranstaltung der k.k. Statistischen Central-Commission* (Abgehalten im Winter-Semester 1866–67) Wien 1867, 46–47.

³⁵ Die Ergebnisse der Volkszählung wurden vom Statistischen Bureau 1851 und 1852 in zwei Versionen veröffentlicht: *Uebersicht des Bevölkerungsstandes des Kronlandes Ungarn im Jahre 1850 nach der ämtlichen Volkszählung*. Ofen 1851; *Uebersichts-Tafeln zur Statistik der Österreichischen Monarchie*. In *Mittheilungen aus dem Gebiete der Statistik*. Hrsg von der Direction der administrativen Statistik im k.k. Handels-Ministerium, Jg. 1 (1852) 1. Heft; siehe noch D. Dányi, *Az 1850. év 1857. évi népszámlálás*. [Die Volkszählungen in den Jahren 1850 und 1857] Budapest 1993; Z. Dávid, *Az 1850. évi erdélyi népszámlálás*. [Die Volkszählung in Siebenbürgen im Jahre 1850] Budapest 1994.

³⁶ E. Fényes, *Magyarországnak s a hozzákapcsolt tartományoknak mostani állapotja, statistikai és geographiai tekintetben*. [Die gegenwärtige Lage Ungarns und seiner Nebenländer in statistischer und geographischer Hinsicht] Bd. 1–6. Pest 1836–1840; J. Hain, *Handbuch der Statistik des Österreichischen Kaiserstaates*. Bd. 1–2. Wien 1852–53; K. Czoernig, *Die Vertheilung der Voelkerstaemme und deren Gruppen in der Oesterreichischen Monarchie*. Wien 1856. Zum Vergleich siehe: Waber, *Die zahlenmäßige Entwicklung*, 712.

³⁷ E. Fényes, *A magyar elem s ellenesei*. [Das ungarische Element und dessen Gegner] Pest 1860. 15; ders., *A magyar birodalom nemzetiségei és ezek száma a vármegyék és járások szerint*. [Die Nationalitäten des ungarischen Reichs und deren Zahl in den verschiedenen Komitaten und Bezirken] Pest 1867, 7–12; Károly Keleti, *Hazánk és népe*. [Unser Vaterland und dessen Volk] Budapest 1871, 70.

Diese Korrekturen beruhten aber alle auf, wenn auch wissenschaftlichen, Schätzungen, und bis 1880 standen keine zuverlässigen Nachweise über die Nationalitätsverhältnisse in Ungarn zur Verfügung.

Im Rahmen der Volkszählung im Jahre 1880 wurde dann in Österreich nach der „Umgangssprache“,³⁸ in Ungarn dagegen nach der „Muttersprache“, aber nicht nach der „Nationalität“ gefragt. Das „Bekenntnisprinzip“ trat erst im 20. Jahrhundert in den Vordergrund.

³⁸ Wogegen aber protestierten die slawischen Nationalbewegungen, zum Beispiel die tschechische, weil – ihrer Meinung nach – „die tatsächliche Stärke der Tschechen dadurch nicht voll zum Ausdruck komme.“ Zitiert nach Waber, *Die zahlenmäßige Entwicklung*, 611.

Die in der einheimischen Bevölkerung vertretenen Nationalitäten (1850)

Land (Kreis)	Gesamt	Nationalitäten					
a. in absoluten Ziffern		Ungarn	Deutschen	Slowaken	Tschechen-Mähren	Polen	Serben
Ungarn	7659151	3749662	834350	1656311	1539	242	20994
Pressburger Kreis	1582155	369744	89870	1037176	437	48	
Oedenburger Kreis	1729323	1051393	449818	18846	1023	29	15172
Pest-Ofner Kreis	1538904	1223355	163730	61395		1	5822
Grosswardeiner Kreis	1434402	752292	53506	73896	10	9	
Kaschauer Kreis	1374367	352878	77426	464998	69	155	
Siebenbürgen	2061910	535888	192438	3743			
Serbische Woiwodina und							
Temeser Banat	1398997	241594	340149	28070		144	333189
Kroatien-Slawonien	852242	10609	16186	3924		195	218493
Militärgrenze	973538	4935	37825	9740			292070
Gesamt	12945838	4542688	1420948	1701788	1539	581	864746
in Prozent (%)							
Ungarn	100	49,0	10,9	21,6	0	0	0,3
Pressburger Kreis	100	23,4	5,7	65,6	0	0	
Oedenburger Kreis	99,9	60,8	26,0	1,1	0,1	0	0,9
Pest-Ofner Kreis	100	79,5	10,6	4,0		0	0,4
Grosswardeiner Kreis	100	52,5	3,7	5,2	0	0	
Kaschauer Kreis	99,9	25,7	5,6	33,8	0	0	
Siebenbürgen	100	26,0	9,3	0,2			
Serbische Woiwodina und							
Temeser Banat	100	17,3	24,3	2,0		0	23,8
Kroatien-Slawonien	100	1,2	1,9	0,5		0	25,6
Militärgrenze	100	0,5	3,9	1,0			30,0

Quelle: Dányi Dezső: Az 1850. és 1857. évi népszámlálás
[Die Volkszählungen in den Jahren 1850 und 1857] Budapest 1993, 61–65.

VOLKSZÄHLUNG IN UNGARN IN DEN JAHREN 1850–1851

Nationalitäten								
<i>Kroaten</i>	<i>Venden</i>	<i>Ruthenen</i>	<i>Rumänen</i>	<i>Illyren</i>	<i>Italiener</i>	<i>Juden</i>	<i>Zigeuner</i>	<i>Andere</i>
82003	49116	347734	538373	6928	355	323564	47609	371
9		36		64	52	76968	7707	44
81938	49116			33	83	55972	5895	5
56		8592	532	6831	217	56650	11652	71
		17055	483006		3	40590	13982	53
		322051	54835			93384	8373	198
			1226998			15570	78906	8367
2699		7276	398094		59	*	12121	35602
591404	4733	409	1		926	3841	1456	65
512500			115258			579		631
1188606	53849	355419	2278724	6928	1340	343554	140092	45036
1,1	0,6	4,5	7,0	0,1	0	4,2	0,6	0
0		0		0	0	4,9	0,5	0
4,7	2,8			0	0	3,2	0,3	0
0		0,6	0	0,4	0	3,7	0,8	0
		1,2	33,7		0	2,8	0,9	0
		23,4	4			6,8	0,6	0
			59,5			0,8	3,8	0,4
0,2		0,5	28,5		0	*	0,9	2,6
69,4	0,6	0,0	0		0,1	0,5	0,2	0
52,6			11,8			0,1		0,1

* Die Juden (16 214 Personen) wurden teilweise als Ungarn, teilweise als Deutsche bezeichnet.

Changes in the Situation of the Hungarian Minority in Yugoslavia during the Period of Royal Dictatorship

1929–1941

ENIKÓ A. SAJTI



The assassination of Stjepan Radić and his fellow representatives in the Parliament and the introduction of royal dictatorship are often simply equated, even in scholarly literature. Although it is true that the shot fired by a representative of the radical party made the total failure of cooperation between Serbs and Croats in the Parliament obvious to everyone, the introduction of royal dictatorship was brought about by considerably more complex factors.¹ The Serbi–Croat opposition had begun to paralyze the country in its day-to-day functioning. Before 1929 none of the parliaments had managed to serve its full term: twenty-three governments of different composition had held the rudder of the centralized state.

By the end of the 1920s it had become clear to the royal court and the supporters of centralism that political power-relations were developing in an unfavorable way. A former leading figure and supporter of centralism, the democrat Svetozar Pribičević, allied with the Croatian Peasants Party against Belgrade (creating the Peasant–Democratic Coalition) and thus began the collaboration of Croatian and Serbian anti-centralist forces. This domestic development carried with it the danger of the Croatian Peasants Party's expanding beyond its national boundaries and becoming a collective party of various forces of opposition in the country. Budapest's urging of the Hungarian Party (Magyar Párt. MP) to leave the radical club had only reinforced this process. The Croatian Peasants Party did not even try to conceal its intention to become a collective party of the opposition, and the Peasant–Democratic Coalition openly called for the reform of the state's struc-

¹ The personal fate of the assassin, Puniša Rašić is interesting in itself. He was sentenced to ten years in prison for his crime, but he was released by the Germans after they had occupied the country. In 1944 Rašić was found by one of the partisan divisions which liberated the city of Belgrade, sentenced to death, and executed.

ture. According to their ideas, the unity of the country could be symbolized only by the king, and the structure of the federalist and dualistic South Slav state, which they envisaged, would have to be built on the wide-ranging autonomy of the historical provinces of Serbia and Croatia.

King Alexander considered three courses of action in the face of this crisis. He played with the idea of the "amputation of the country", i.e. the possibility of "releasing" Croatia from the structure of the state, but he abandoned this idea very soon. This suggestion arose essentially at the meeting of Apor and Maček. Alexander also tried a conventional solution and appointed a new government of different composition, which, for the first time in the history of the kingdom, was headed not by a Serb, but by a Slovene, Antun Korošec. In the end – and, interestingly enough with international consent – he decided that "no mediator should stand between the People and the King any more", i.e. he suspended the constitution, dissolved the political parties and the nationally based unions and associations, and even prohibited the use of terms that denoted the names of single nationalities in the country. To Alexander, these measures were necessary because they seemed to offer the only possibility of preserving "the unity of nation and state," because, as he stated it in his proclamation of 6 January 1929, parliamentarism had led to "intellectual depravation and national discord."² It was rightly stated in the 1929 annual report of the British Embassy in Belgrade: "Under those difficult circumstances, into which the new Kingdom with three names had been plunged by the conflicts among the political parties, the impatience of the opponents, the excessive striving after power and fortune, the permanent government crises, the murder in the Parliament, and the distrust among the factions, it would have been difficult to think of any other power than that of autocracy which could have created order out of the present chaos."³

We interpret the king's step as a further political maneuver, due to the lack of any other means, to try to consolidate the integration of the state, which had been held up largely by political measures anyway. By founding the new state Alexander hoped to forge together the nationalism of the Serbs and the Croats, and thus to achieve the resurrection of the "tribes" of a unified South Slav nation – believed in and hoped for by many – in the name of a supranational polity. The catalyst would have been the Yugoslav "state discipline." Unitarism is usually identified as the basis of his dictatorship, but it is nevertheless necessary to note the following: Alexander's unitarism was based on the idea that the state had to represent a common, unified will, because that was the only way it could become

² B. Petranović-M. Zečević, *Jugoslavija 1918–1984. Zbirka dokumenata*. [Yugoslavia from 1918 till 1984. A collection of documents] Belgrade 1985, 262. The proclamation has been published in Hungarian in: E. A. Sajti, ed. *Jugoszlávia 1918–1941. Dokumentumok*. [Yugoslavia 1918–1941. Documents] Szeged 1989, 177–178.

³ Ž. Avramovski, *Britanci o Kraljevini Jugoslaviji. Godišnji izveštaji Britanskog poslanstva u Beogradu 1921–1938*. [The British on the Kingdom of Yugoslavia. Annual reports of the British mission in Belgrade, 1921–1938] Arhiv Jugoslavije. Vol. 1. (1921–1930), Zagreb 1986, 587.

the basis of a "unified spiritual renewal." He was convinced that if he created "Yugoslavia" (which is what he had changed the name of the country to from the former Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes, which referred to the existence of the three South Slav nations), he could also create a unified Yugoslav nation. He tried to have a supranational integrating program accepted as the political will of the state, coming from above, which idea was rejected by the majority of even those Serb political forces that supported and symbolized governmental unity. The later death of Alexander was symbolic in the sense that this living legend of Yugoslavism was actually murdered in Marseilles by Macedonian and Croat proponents of "tribal" nationalism.

After the proclamation of the royal dictatorship, the Hungarian government sent the following message to the capital of the Yugoslavian state through Baron Pál Forster: "Regardless of the change of the regime that has occurred in Yugoslavia, [the Hungarian government] wishes to keep up and cultivate the good relations which have developed between the two countries in recent years." This intention of the Hungarian government, the message continues, was based on the hope that the new Yugoslavian government was guided by the same wish. Although Hungary definitely did not intend to interfere in the internal affairs of Yugoslavia, "the relation of the two countries does not remain unaffected by the treatment of the Hungarian minorities in Yugoslavia by the Yugoslavian government."⁴ In other words, the establishment of the dictatorship itself had no effect on Budapest's general attitude toward Belgrade.

The proclamation of the royal dictatorship meant the prohibition of all political parties in the country, and thus the Hungarian Party was also dissolved. For the approximately half a million Hungarians in Yugoslavia a period had ended in which it seemed possible to advance the interests of the Hungarian minority through political deals, by taking greater or lesser advantage of the conflicts between the Slav political parties, or by holding fast to the rules of the constitution and of parliamentarianism. But it was not only a radical narrowing down of the field of political play. The dictatorship also abrogated the privileges which had been achieved by the Hungarian Party with great difficulty. Not only did it put an end to the possibility of parliamentary politics, but it also destroyed the successes achieved at provincial and community elections. The change of regime brought with it the complete replacement of elected lower- and middle-grade public officials.⁵ The provincial assemblies were dissolved, mayors replaced by military officers, elected community committees dissolved, and by the suspension of the right of public meeting the work of cultural groups was made impossible. The establishment of censorship also affected Hungarian newspapers. As is well-known, the dictatorship was proclaimed not out of hatred of minorities, but rather as an attempt to solve the Serbian-Croatian conflict. Oddly enough, in the

⁴ Hungarian National Archives (HNA), K-63, Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1929-16/4-382.

⁵ The last Hungarian notary was dismissed in 1931.

beginning it was received with great relief by the majority of the Yugoslavian public and by the leaders of the Hungarian minority among them.

The leaders of the Hungarian Party were forced to live in political exile in the first years of the dictatorship. At first it was because the new political regime, due to the logic of its own system, did not even attempt to enter a political dialogue with the minorities, and later it was because Belgrade was looking for new faces for its politics. Their dream was to establish a unified Yugoslavian nation which they hoped to forge together from the opposing South Slav "tribes" by artificial, exclusively political means. This concept could not tolerate any independent parties of minorities.

The dictatorship found its man among the Hungarians in the person of Dr Gábor Szántó, a physician from Subotica (Szabadka), whose task was to gather the Hungarians under the banner of Yugoslavism in the Yugoslav National Party (Jugoslovenska nacionalna stranka – JNS), while at the same time making frequent statements of loyalty. This party was founded in December 1931, after the proclamation of the so-called forced constitution. This constitution prohibited the foundation of associations and parties on an ethnic or religious basis. In the period of pseudo-parliamentarism the minority politics of the regime was based on the idea that ethnic minorities would be given minor, but highly touted privileges, as a special favor of the regime, by way of a centrally chosen and appointed leader of that minority. This policy was meant to demonstrate the stability of the regime and the integrity of the country. After the dissolution of the Parliament, cronyism, which had always played an important part in the political life of the country, could flourish without any constitutional restrictions. The government, headed by General Petar Živković, was appointed by the king from among his closest supporters, and middle-grade state positions were given to people belonging to these circles on the basis of their loyalty, services, friendship, or political reliability. It was widely known that Szántó, for example, was a personal friend of the future prime minister, the radical Dragiša Cvetković, and that he had rendered him a great service by resigning from the Hungarian Party in 1927 to take a prominent part in the organization of the Hungarian section of the Radical Party. In exchange for his political services Szántó was given a seat in the Parliament at the first parliamentary elections held on 1 November 1931, and he thus managed to get into the two-chamber *skupština* (parliament) as the only Hungarian representative.⁶ The new Parliament was marked by considerable changes: out of its 305 members only 98 had been representatives earlier.

Fulfilling the promise he had made to his French supporters, and in order to consolidate the internal basis for his dictatorship, Alexander proclaimed a new, so-called 'forced' or 'imposed' constitution on 3 September 1931. According to this constitution, half the members of the Upper House were to be appointed by the king for six years, while the other half were to be elected by the committees

⁶ Arhiv Vojvodine (AV) F 126, Banska uprava Dunavske banovine. Kabinet bana, poverljivi broj (The Archives of Vojvodine [AV] F 126. The office of the ban of the Banate. The cabinet of ban, confidential number) 163, 199, 223/1933.

and officers of the banates. (The Senate had ninety-six members.) The Lower House was elected directly, but by open ballot, for a four-year term. The Parliament was not allowed to enact laws without royal consent, and the executive power was concentrated in the hands of the monarch, but royal decrees had to be signed by the ministers. The party that won the majority of the votes at the open ballot received two-thirds of the seats, and also got a proportional share of the remaining votes. According to the officially published data, which were rightly declared by the opposition to have been falsified, the Yugoslav National Party (Jugoslovenska Nacionalna Stranka), the only party taking part in the parliamentary elections, won 65% of the votes.⁷

As part of the national crisis-solving strategy during the period of the great economic depression, the government of the dictatorship granted a moratorium on the debts of the Hungarian peasantry. They also held out the prospect of extending the agrarian reform to the Hungarians, and promised to establish a Hungarian teacher training college in Belgrade. Soon after his election, Szántó got permission to speak in the Parliament, something that the representatives of the Hungarian Party had never managed to achieve, and he promoted the cause of the teacher training college and the agrarian reform. The "loyalty movement" of the Hungarians was rewarded in Belgrade by new appointments of middle and lower ranking officials in the administration of the banates.⁸

Gábor Szántó, who was considered a traitor both in Budapest and in the circles of the former Hungarian Party, worked hard to earn the confidence of the official circles. He organized "the healthy Hungarian forces," which was given great publicity by the press. It seems that Szántó's activity met with little appreciation even in certain Slav circles. When Szántó engaged himself in organizational work in Senta (Zenta) for a newly christened governmental party, the Yugoslavian Radical Peasants' Democracy (Jugoslovenska Radikalna Seljačka Demokratska Stranka), he came into serious conflict with Milan L. Popović, who was also working on organizing the same party, and who was a former Hungarian parliamentary representative and later became a representative of the Serbs in the Hungarian parliament after the re-annexation of the territory. In his report of June 1933 to the ban (provincial governor) of the Danubian Banate, the county official of Senta (Zenta) considered Szántó's group "a disciplined, cold-blooded, compact" assembly, but on the other hand he called Popović and his followers turncoats engaged in harmful activities with respect to "both national and party interests," because they hindered the "already deeply rooted process" of spreading the idea of Yugoslavia among members of the Hungarian minority.⁹ Of the

⁷ Petranović-Zečević, op. cit., 273; Avramovski, op. cit., Vol. 2. (1931-1938), 38-39.

⁸ In May 1929, the country was divided into nine banates (major administrative units). Voivodina became part of the Danubian Banate, with Novi Sad (Újvidék) as its center. Belgrade was not designated as the center of any banate. At the same time, the former 33 counties of the country were abolished, and the name of the country was changed from the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes to Yugoslavia.

⁹ AV F 126, Banska uprava Dunavske banovine. Kabinet bana, poverljivi broj 223/1933.

former leaders of the Hungarian Party it was only Ödön Nagy who lent his name to Szántó's activities. According to contemporary sources, he wished thereby to improve his "hopeless" financial situation.

In the meantime, the old politicians of the Hungarian Party, who were forced to draw back from politics, but still had contacts with Budapest, continued their work in sometimes legal, sometimes illegal cultural associations in the face of frequent house searches and harassment by the police.

Soon after the proclamation of the dictatorship a top-secret decree was issued which prohibited leaders of the Hungarian Party from holding passports. In cases where one was still issued, the holder's movements were monitored "with special attention" by the authorities. In the spring of 1930, for example, house searches were carried out at Leo Deák's and Ödön Palásthy's homes, because "they organized a campaign to expose the cultural situation of the Hungarians." Not only political activity, but also the officially permitted cultural activities of clubs and associations was made impossible. For example, the leaders of associations had to give three days notice to the police about their planned visits to the provinces, and they had to pay the daily allowance of the officials who supervised their gatherings. Printers were instructed verbally by the police not to bring out any books, handbills, invitations, and the like for some time.¹⁰ The refusal to issue passports was considered so grave by the Hungarian government that they repeatedly emphasized it during the negotiations in the second wave of the Hungarian-Yugoslavian rapprochement in the late 1930s, and they held out the prospect that "if the situation does not change, we will be forced to subject Hungarian tourists going to Dalmatia to similar restrictions."¹¹

The charge of the almost ritualized acts of sedition and irredentism became stronger in the period after the assassination in Marseilles, and a great number of Hungarians of Hungarian citizenship (2,700 persons) were expelled from Yugoslavia, primarily during the proceedings instituted by the League of Nations against Hungary in connection with the assassination, i.e. October to December

¹⁰ AV F 126 I. 69676/1930. F 126 II. 3526/1929. HNA, K-63, Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1929-16/4-3146. According to the report by Ambassador Forster, there were 83 Hungarian cultural, economic, and religious associations at the time of the proclamation of the dictatorship, including reading groups, women's societies, smallholders' associations, and firefighters' associations, as well as religious groups of the Reformed Church. HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1929-16-351.

¹¹ HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1938-16-664; 1939-16-758. According to the statistics made by Baron György Bakach-Bessenyei, the ambassador of Hungary in Belgrade, 687 were passports issued by the Yugoslavian authorities to members of the Hungarian minority of more than half a million people in the year 1936, 809 passports in 1937, and 440 in 1938. These statistics do not reflect the number of trips without visa, e.g. those with simplified travel documents who attended to the Eucharistic Congress in Budapest or to the Open Air Festival in Szeged. HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1939-16-150.

1934.¹² According to Yugoslavian sources, there were still 21,316 people in the country who had opted for Hungarian citizenship.¹³

Along with the relaxing of the dictatorship, but in a gradually tightening situation in domestic and foreign affairs, and with the Hungarian-Yugoslav rapprochement of the late 1930s, it became more and more obvious to the Yugoslav government that Szántó belonged to a "lightweight group in public life." It was also clear to them that Szántó's activity was viewed with disdain by the Hungarian government. Further, Szántó was not acknowledged as the leader of the Hungarian minority, especially not by the Hungarians themselves. The government was forced to contact the former leaders of the Hungarian Party again.

On 28 April 1937, after the community elections in Voivodina, Prime Minister Milan Stojadinović met Imre Várady, Dénes Streliczky, and Leo Deák, former leaders of the banned Hungarian Party. The negotiations centered on the new political role of the former leaders, their cooperation at the elections, and the compensation that would be offered in return. The goal of Várady and his group was to revive the Hungarian Party, but the Prime Minister did not even want to hear of this. In exchange for support at future parliamentary elections, the government party made a promise to end its practice of analyzing family names to establish ethnicity, to authorize new cultural associations, to re-appoint Hungarian teachers in Hungarian regions, and to settle the long-lasting question of the Hungarian teacher training college in Belgrade.¹⁴

It was an indication of the changing times that in June 1937 the general assembly of the "guilty town" of Subotica (Szabadka) adopted with enthusiastic approval a formerly unimaginable resolution proposed by the president of the Narodna Odbrana (National Defense), a nationalistic organization. According to the resolution, the Lajos Kossuth Foundation, which had been created before 1918 but had later ceased to function, was to support the schooling of Hungarian students, who were to become "the pioneers of the Hungarian-Yugoslav collaboration."¹⁵ What was behind the tolerance shown by the Yugoslav government and public was, on the one hand, the gradual worsening of the international situation of Yugoslavia, and, on the other, some internal political considerations. By 1937, the French system of alliances, and especially the Little Entente, was in ruins, Nazi Germany was preparing for war, England was moving toward a peaceful modification of the system of peace treaties in Europe, and Italy had made an alliance with Germany. The negotiations between the Hungarian government and the Little Entente began in Sinaia, Romania, in May 1937. The subjects of the ne-

¹² AV F 126, *ibid.* 372, 376/1933; Š. Mesaroš, *Madjari u Vojvodini 1929–1941*. [Hungarians in Voivodina, 1929–1941] Novi Sad 1989, 108–109; V. Vinaver, *Jugoslavija i Madjarska 1933–1941*. [Yugoslavia and Hungary, 1933–1941] Belgrade 1976, 83–91.; M. Ormos, *Merénylet Marseille-ben*. [Assassination in Marseilles] Budapest 1984, 165–200.

¹³ Mesaroš, *op. cit.*, 108.

¹⁴ HNA, K-28, Documents of the Department of Minorities of the Prime Minister's Office, 1937-R-15785.

¹⁵ *Pesti Napló* [Pest Journal], 2 June 1937; *Nemzeti Figyelő* [National Observer], 6 June 1937.

negotiations were a non-aggression pact, the recognition of Hungary's equal right to arm itself, and the minority question. However, the treaty initialed in Bled, Yugoslavia, was never brought into effect, because on the closing day of the conference the Hungarian delegation was informed about the acute danger of Czechoslovakia's occupation.¹⁶ In spite of their failure, the negotiations made it possible for the question of the Hungarian minority to become an issue in negotiations between the two governments again, much like it had been in the period of Hungarian-Yugoslavian rapprochement in the second half of the 1920s. There was a further issue that had an effect on the situation, namely Belgrade's growing concern about a new, dynamic organization from Zagreb led by the lawyer Iván Nagy. Nagy openly collaborated with the United Opposition, and it was to be feared that a movement in support of Zagreb – in opposition to the old group ready to seek compromise with Belgrade – would gain popularity among the Hungarians. The Hungarian Ministry of Foreign Affairs first received a report on Iván Nagy from the Hungarian consul in Belgrade at the end of 1926. At this time Nagy, a law student, was the head of a local Catholic students' association called Vojvodina. The consul's attention was drawn to the new student leader by the fact that, as he put it, "this organization is the Hungarian Party at the university, hiding behind a Christian epithet, and it is fighting fairly boldly against the hegemony of Serbian- and Yugoslavian-hearted students' clubs, hand in hand with various Croatian students' associations founded in accordance with the programs of the parliamentary parties." The consul was then instructed by the Hungarian Ministry of Foreign Affairs "to keep the contacts with them to the minimum."¹⁷ How times had changed was indicated by the fact that in 1937/38 Budapest's main concern was to establish a collaboration between the radical youth in Zagreb and the old Hungarian conservative political group, and how they should be used against Belgrade.

Iván Nagy first tested his strength on the ticket of the United Opposition at the election held in the county of Stari Bečej (Óbecse) on 5 May 1935, but his attempt was unsuccessful. The strength of his political movement came not so much from his own political success, but from the Serbian-Croatian conflicts and the growing internal political importance of Macek's party, as well as from the Hungarian government's time-tested tactics in connection with Yugoslavia, namely "to have several irons in the fire." However, in order for them to be able to count on Iván Nagy seriously in one way or another in the future, it was crucial to establish a dialogue and cooperation between the old politicians of the south and Iván Nagy's group. With respect to the Bačka (Bácska) and Banat regions, Iván Nagy, working in cooperation with the Croatian Peasants Party, seemed dangerous, because not only did he proclaim the slogan of the autonomy

¹⁶ For more about this question see M. Ádám, *Magyarország és a kisantant a harmincas években*. [Hungary and the Little Entente in the Thirties] Budapest 1968.

¹⁷ HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1926-16-605. The Zagreb consulate was raised to the level of consulate general in the fall of 1940.

of Voivodina, consistently rejected by the Hungarian Party, but also later, after the Serbian–Croatian compromise, he did his best to have Subotica (Szabadka), Sombor (Zombor) and its neighborhood annexed to the Croatian banate. Leo Deák and his companions rightly considered this a dangerous move, because they were worried that the already limited prospects for promoting the interests of the Hungarian minority, would get even worse if they were split between Belgrade and Zagreb. But they also had to see that by posing the land question in a radical conservative way, Iván Nagy had an impact on segments of the Hungarian minority which the old Hungarian Party politician could not even reach. And while Budapest encouraged Deák and Várady to initiate a dialogue, Belgrade was watching the possible reconciliation of the two groups with growing concern.

They knew that there were negotiations going on between Iván Nagy and Leo Deák about settling their conflicts. As Svetislav Rajić, the Danubian ban, wrote to the prime minister, Milan Stojadinović, in 4 June 1938: a united front of the Hungarians would mean that, following the example of the Croats, they would immediately “demand maximal minority rights, and then autonomy”. “I am following the movement with attention,” the ban wrote, “and I have managed with the help of a confidant of Hungarian nationality to ensure that the enterprise would yield no particular results. I did not vigorously oppose the negotiations, because I was convinced that Imre Várady, a lawyer from Pétervárad, could stop the action without any difficulty...” Together with Várady, the ban also summoned Leo Deák, who entered into conciliatory negotiations, and made clear his disapproval of the enterprise. On this occasion Várady promised to achieve a “compromise” between the two groups, according to the ban’s letter, in the presence of Deák. “With this move,” Ban Svetislav Rajić’s report to the prime minister continues, “Várady has repeatedly proven that he is a devoted follower of the idea of Yugoslavia and the royal government can always count on his faithful co-operation. I think that should be taken into consideration especially when establishing a collaboration with the leaders of the Hungarian minority.”¹⁸ The ban seems to have kept his word this time, and Várady was soon appointed senator, as will be seen. It is interesting to note about the negotiations between Deák and Iván Nagy that a “Hungarian–Hungarian united front” would have meant a distancing from every Slav party, with the aim of reorganizing the united Hungarian Party. The significance of the event is best indicated by the fact that the ban and Stojadinović were informed about the negotiations also by the chief of the Yugoslav general staff. The by then more than seventy-year-old Várady had learned a lot from his Serb political partners, of course, and he knew the way things were in Belgrade. It was also clear to him that the radical Iván Nagy could not yet be discounted. In return for calming down the unification negotiations, Stojadinović offered to ensure that at the upcoming parliamentary elections it would not necessarily be Szántó who would get a seat in the parliament.

At this time Yugoslavia was watching events in Czechoslovakia and later Hungary’s territorial growth with great concern. In this changed international

¹⁸ AV, F 126. Kabinet bana, pov. br. 108/1938.

situation, and parallel with the growing internal opposition to centralism, Belgrade started to show an increasing interest in negotiating with the Hungarians. At the elections held on 11 December 1938, the Yugoslav government decided to give up the idea of Szántó's Yugoslavian "fidelity movement", which irritated both the Hungarian government and both political wings of the Hungarian minority. The Hungarians were given a slot on the ticket of the government party. The candidate was the previously independent Gellért Fodor, community leader of Horgoš (Horgos), and not one of the old politicians of the Hungarian Party. The Hungarian Government raised no objections against Fodor, but they knew very well through the ambassador that Belgrade would definitely be averse to the candidacy of Iván Nagy. Budapest also had reasons not to support Nagy, and so his candidacy was not encouraged. In January 1939 the old, experienced, and always Belgrade-oriented Hungarian politician from the Banat, Imre Várady, was appointed senator. The elections of December 1938 were the last parliamentary elections held in royal Yugoslavia. The results testified to the growing power of the opponents of centralism. The Yugoslav Radical Union (*Jugoslovenska radikalna zajednica*, JRZ), led by Stojadinović, received 54.01%, while the United Opposition, headed by Vladko Maček, obtained 44.9% of the votes. The third party listed was the radical nationalistic Yugoslav National Movement (*Zbor*), founded by Dimitrije Ljotić, which received only one percent of the votes. Because of the peculiar distribution of votes, however, the composition of the Parliament did not reflect the results of the elections at all: the government party was given 306 seats, while the opposition obtained only 67.¹⁹

A couple of days after his election, Gellért Fodor, who emerged out of former anonymity, felt the need to visit György Bessenyei, the Hungarian ambassador to Belgrade. At the meeting he made it clear to him that he had accepted candidacy only at the personal instigation of Svetozar Stanković, Minister of Agriculture, who was known to be a supporter of the Hungarians,²⁰ but he told the minister already at that point that "he should not assume that he would take the role of a second Gábor Szántó, but rather that he wished to work for the good of the Hungarian minority with honesty."²¹ Because the Yugoslavian government was so ungenerous in offering seats in the parliament and clearly refused to approve the Hungarian Party, Budapest did not discourage Iván Nagy's activities in Zagreb.

¹⁹ E. A. Sajti, ed. *Jugoszlávia 1918–1941* [Yugoslavia 1918–1941], 224.

²⁰ In the second half of the 1930s, the responsibility within the government for dealing with the affairs of the Hungarian minority was entrusted to an appointed minister who also spoke Hungarian. After the reannexation of the southern regions in 1941, during an extremely tense political situation because of the pacification of the region and the 1942 police-raid, Svetozar Stanković did a great deal as a private person to ease the Hungarian–Serb conflict. The other supporter of Hungarian affairs in Belgrade, besides Stanković, was Nikola Beslić, Minister of Transportation. In 1943 they both took prominent roles in the attempt at Hungarian–Serbian rapprochement. E. A. Sajti, *Délvidék 1941–1944*. [Southern Region 1941–1944] Budapest 1987, 74–76.

²¹ HNA, K–64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1939–16–41; 83.

Generally they thought that "it would not be advisable to hinder Nagy's listing as a candidate of the opposition, considering the earlier policy of 'having several irons in the fire', regardless of any other aspects."²² The policy of "having several irons in the fire" was indeed nothing new in the politics of Hungarian governments with respect to Yugoslavia. As we have already seen in addition to their sometimes weaker, sometimes stronger intention to pursue diplomatic talks, they maintained cautious and secret relations from the very beginning with political powers opposing the centralist unity of the country, among others with the Croatian separatists.²³ Iván Nagy's potential political dominance was not considered timely yet. In the summer of 1939, negotiations were resumed between the two parties to clarify disputed matters, and a committee of arbitration was organized. According to this decision, both groups could maintain their political orientations and relations, while the conciliation committee of six members would demonstrate the unity of the Hungarian minority to the outsiders. Iván Nagy, Imre Várady, and Leo Deák were members of the committee, of course. Until the end of Yugoslavia's existence the relationship between the two political groups was determined by this agreement, which was acknowledged by Budapest with joy, and by Belgrade out of necessity.

In connection with this turn of events, the "old man" of the Hungarian minority of the southern regions, the politically very experienced Várady, said the following at a celebration organized by the Hungarian Cultural Society of Zrenjanin (Beckskerek) for his seventy-fourth birthday: "I have traveled a lot lately, I heard biting criticism and remarks which also referred to the right wing, but everywhere in the souls the great secret wish of the Hungarians arose: let there be unity among the Hungarians. [...] Today we cannot ponder how weighty the reasons are that separate us, now we can only consider where the meeting point might be. [...] By discussing every public question concerning our Hungarian ethnic group in concert, we mean to serve our race with all our powers and influence in accordance with our laws."²⁴ The Hungarian ambassador formulated things more carefully, because, as he pointed it out, the original task of the committee of arbitration, the working out of a common party platform, had not been achieved.²⁵

From the spring of 1938 onwards Yugoslavia's international situation deteriorated rapidly. From that time on it was surrounded by Germany, which had annexed Austria; by Hungary, since that fall enlarged with the territories of Upper Hungary; and by Italy, with Albania under its control a year later. According to Bessenyei's report of 19 March 1939, the advance of German troops into Prague

²² Ibid. 1939-16-929.

²³ Ormos, op. cit., 50-52, 55-61, 71-85. B. Krizman, *Pavelić i ustaše*. [Pavelic and the Ustasas] Zagreb 1978, 83-107.

²⁴ J. Csuka, *A délvidéki magyarság története 1918-1941*. [History of the Hungarians of the Southern Region 1918-1941]. Budapest 1995, 484-485.

²⁵ HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1939-16-856.

"elicited immense astonishment and great anxiety in the whole country. [...] A colleague who saw Cvetković on the day of the march into Prague said that the prime minister showed signs of a total collapse." But in his opinion, the Yugoslav government had not decided even in this desperate situation whether to pursue the "policy of compliance or that of the iron hand" in connection with the Hungarian minority.²⁶

There are several examples of both, such as the problems of granting passports which has already been mentioned, or the endless obstacles put in the way of cultural and educational associations. Nevertheless, there were a growing number of examples of compliance as well. For example, the decree issued by the Minister of Internal Affairs, Korošec, on 4 July 1938, which ordered that officials working in minority regions had to learn (or rather should have learned) the language of the local ethnic minorities within three years.²⁷ Although the decree was never enforced, it clearly demonstrated a positive change in governmental policies.

The temporary settlement of the Serbian-Croatian conflicts by the so-called Cvetković-Maček agreement created a favorable atmosphere for the Hungarians as well. The shift of the united centralist system towards "dualism" significantly eased the centralized political pressure of the preceding two decades or more, which granted minority rights as gifts on the basis of current political interests. It should also not be forgotten that when territorial expansion changed the weight of Hungary, the mother-country, in Central Europe, Yugoslavia saw its territorial integrity endangered in the changed political situation in Europe, especially after the outbreak of the war.

Official Yugoslavia, which, in the words of Ambassador Bessenyei, "behaved in a relaxed and appropriate way" at the time of the Czechoslovakian crisis, in contrast to its own people, expected Hungary to make an official statement, which actually would not have meant Hungary's recognition of the Hungarian-Yugoslav border, but which could still have been interpreted like that by the Yugoslav government to the general public.

Until the conclusion of the Hungarian-Yugoslav so-called "pact of eternal friendship," however, Hungary was not willing to make any statements whatsoever concerning state borders. Pál Teleki and Dragiša Cvetković, who formed a new government after Stojadinović's fall (6 February 1939) had essentially the same aims in foreign affairs, namely to keep their countries out of war. Neither country managed to achieve this goal, and, although with some time lag and because of different reasons, both governments soon joined Germany and gave up their independence.

Analyzing the effect of the second Viennese decision on Belgrade, the Hungarian ambassador remarked with bitterness: "[...] if in consequence of the Vien-

²⁶ HNA, K-63, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1939-16/7-1486.

²⁷ HNA, K-609, Press Archive. Yugoslavia. Minority Affairs 1930-1937. *Nemzeti Újság* [National Newspaper], 5 July 1938.

nese decision we lost any political weight and prestige, then [we surely did so] both in Yugoslavian governmental circles and in the eyes of the general public."²⁸ Although the Hungarian-Yugoslav rapprochement initiated by Stojadinović came to a standstill in the fall of 1938, the situation was ripe for the question of the Hungarian minority to become an object of constant bargaining between the two governments. The internal political situation after the Serbian-Croatian compromise, the establishment of the Cvetković-Maček government (26 August 1939), and the dissolution of the newly elected parliament together with the promise of new elections offered an excellent opportunity. Although new elections were never called, finding a new position for the ethnic Hungarians in the changed political situation became the object of serious bargaining on the one hand between the two governments, and on the other, between Belgrade and the leaders of the Hungarian minority.

In such a situation the Hungarian government had to decide whether they wished to keep supporting both parties of Hungarians and "continue to exercise our influence exclusively in a way to encourage the two factions to work side by side if possible, instead of working against each other, or should we rather take a firm stand with one or the other group?"²⁹ asked the Hungarian ambassador to Belgrade of his government.

The difficulty of the decision lay in the fact that exclusive support for Iván Nagy's group would have meant for Belgrade that Hungary had officially pledged itself to the Croatian wing of the coalition. The Hungarian government could not take that upon itself in the circumstances, and it did not even want to do that on a temporary basis. Now they were content with formally demonstrating the political unity of ethnic Hungarians to the outsiders, which was achieved by the conciliation committee of six. The fragility of this unity, however, was very well known in Budapest. Bessenyei had rightly remarked in his report that although this committee could temporarily maintain unity "with much effort," as soon as it came to elections, the unity would necessarily disintegrate.

Immediately after the establishment of the new government, the ambassador began to bargain for future representative and senatorial positions, and the starting point was to get three seats for representatives and three for senators, following Budapest's directions. According to Bessenyei, Várady's senatorial seat seemed to be guaranteed, but as far as parliamentary seats were concerned, they would have to reckon with Belgrade's opposition, because three seats would be seen as too many. Since the regent and the government still insisted on the idea of "Yugoslavism", the only chance for the Hungarians to gain or bargain for seats was to join the ballots either of the Yugoslav Radical Union (JRZ) or Maček's opposition. Presenting the Hungarians as an independent political power was absolutely impossible. This was clearly recognized in Budapest, but the government

²⁸ HNA, K-63, Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, Szentiványi manuscript, 1943, 70.

²⁹ HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1939-16-902.

there tried to set a high price for its support of the JRZ ticket. According to their calculations, Iván Nagy should not be hindered from entering the elections on the ballot of the opposition in Stari Bečej (Óbecse), where he had strong support among poor Hungarian peasants. Therefore they were reluctant to support a Hungarian candidate against him on the radical ticket in that electoral district. However, expected Iván Nagy to unconditionally renounce his claim to take over the political leadership from the old politicians of the Hungarian Party. The Hungarian government emphatically told Iván Nagy that they would not support his claim. The instructions sent to Bessenyei by the Ministry of Foreign Affairs on 26 October 1939 contained the following main points.³⁰ Hungarians should not become politically passive in case the treaty fails. In addition to Várady's seemingly assured senatorial position, they should be given at least one more seat in the parliament, and the Yugoslav government should not interfere with the appointment of that representative. If Gábor Szántó's candidacy were forced again, it could only be accepted if an additional two seats would be guaranteed for Hungarian representatives. In connection with Iván Nagy the Hungarian Ministry of Foreign Affairs took the position that no other Hungarian candidate should be put up against him, not even if the Yugoslav government were ready to permit it. In exchange, it should be arranged that Iván Nagy and his followers would put up no candidate in the electoral district designated for the candidate of the old Hungarian Party. Finally, the ethnic Hungarians of the southern regions were reminded to refrain absolutely from proclaiming the slogan of autonomy during the elections.

Budapest's position was transmitted to the Yugoslav government through Imre Várady, who presented it to the Minister of Transportation, Beslić, who was responsible for Hungarian affairs. During the meeting Beslić repeated the position of his government: "not even" the Germans were allowed to set up a separate minority party ballot, not to mention the Hungarians. As always, Beslić avoided naming any concrete privileges to be offered in exchange for the Hungarians' support of the government slate. All he said was that they would be "given a place" on the central committee of the government party as well as on the notaries board. Concerning the number of parliamentary positions, Beslić pointed out in an almost lamenting tone that if in Voivodina the Germans wanted to have five seats, the Hungarians three, and the Romanians two, the Serbs would be left with none. Both the Hungarians and the Germans should count on one senatorial seat and one parliamentary representative position each, and the Romanians would only be given one or the other. Thus they were ready to support the minimal demands of the Hungarians, but beyond that, the minister emphasized, a maximum of one deputy representative position would be considered. He claimed he had no objection to either Leo Deák's or Gellért Fodor's candidacy, and if it were only a question of his decision, he would not push Szántó's candidacy either. Várady was surprised at his statement concerning Deák, because it was well known that Deák, who was considered forceful – or, "what's more a bit

³⁰ Ibid. 1939-16-1019.

aggressive" – even by Bessenyei, was "absolutely repulsive" in the eyes of Belgrade.

Reflecting on the most urgent problem mentioned by Várady, Beslić emphatically declared that he could do nothing in the "present state of war" about the property restrictions in force in the border zone, which afflicted the Hungarian population most. On the other hand, he showed readiness to put those Hungarian teachers who had been removed to Serbo-Croatian schools back into Hungarian schools. Nor was he completely averse to the most important Hungarian demand, the establishment of a united Hungarian cultural association. He asked Várady to work out the bylaws of such an association, and he promised to have them accepted. The new aspect of these negotiations was not so much the standpoint of the Yugoslav government, which contained no new elements, but rather the fact that Beslić presented it "in the most fluent Hungarian language".³¹ In the event, the new elections were swept away by the tide of history, but nevertheless at the very least the negotiations resulted in Várady's re-appointment as a senator in March 1940.³²

Thus the situation of the Hungarian minority in Yugoslavia had not substantially changed by the end of 1939: Belgrade still considered the affairs of the Hungarian minority a bargaining chip, which could be made use of in exchange for political services. Nevertheless, Budapest could communicate its views to Yugoslav governmental circles more directly and could openly keep contact with the Hungarian leaders. For their part, when Belgrade refused to allow the reestablishment of a Hungarian political party and made promises that were never kept, they did so in a more cordial way, and even in Hungarian. However, the increasingly self-confident Hungary did not yet wish to put great pressure on the Yugoslav government concerning the case of the Hungarian minority.

The first Vienna award made it clear to Hungary that further territorial expansion could only be achieved with the support of Germany. Understanding of this point was demonstrated by a series of political steps. For example, Béla Imrédy's government authorized the founding of a Nazi-like organization among the German minority, the Volksbund, and later the Teleki government resigned from the League of Nations and joined the Anti-Comintern Pact. With German consent, and as a result of the dismemberment of the Czechoslovakian state, the Hungarian army marched into Sub-Carpathia (or Ruthenia, now in the Ukraine). On 30 August 1940, after the outbreak of war, the decision of the German and Italian judges was proclaimed in Vienna: Székelyföld and the northern part of Transylvania were given back to Hungary. While Hungarian society experienced these further changes with indescribable euphoria, the international reception of the second Vienna award was significantly different from that of the previous one. Both Great Britain and the United States regarded the decision as having been forced upon Romania. By the fall of 1940, Hungary gave up its neutrality

³¹ Ibid. 1939-16-900.

³² HNA, K-28, Documents of the Department of Minorities of the Prime Minister's Office, 1940-R-16838.

and non-alignment, which was the basis of Pál Teleki's foreign policy, and on 20 November 1940 joined the German-Italian-Japanese three-power pact. The freedom of action for Hungarian foreign policy was reduced to a minimum. Along the Hungarian border there was only one country which had yet not pledged itself to Germany, and that was Yugoslavia. This way Yugoslavia managed to keep out of the war in Europe for a while and to preserve its neutral position in spite of the fact that German victories on the western front pushed Belgrade into an increasingly difficult situation. Apart from the politicians, only the British, German, and Soviet intelligence services were fighting their invisible wars in Yugoslavia at that time, and it still remained undecided which side the country would eventually join.³³

In the meantime Yugoslavia's external political situation was gradually worsening. Hungary's joining the three-power pact, the dissolution of the Balkans alliance by Romania (3 October 1940), the presence of German forces in Romania, the Italian-Greek war and the military presence of the Italians in Albania, the summer victories of the German forces on the western front, the capitulation of France, a former ally, and the air raids on Britain nearly plunged the country into a hopeless situation, but at the same time these events also increased the importance of Yugoslavia in the eyes of the Germans, the Italians, and the British. In addition to all this, in the fall of 1940 a new actor appeared on the battlefield to establish its power in the Balkans: the Soviet Union. At the meeting of Hitler and Molotov on 12–13 November, the Soviet Union quoted an increase of its influence in the Balkans as one of the its conditions for joining the three-power pact. As is well known, however, Hitler would not tolerate any further territorial claims by his ally, and independently of the outcome of the negotiations, he gave orders already on the first day, November 12, to continue preparations against the Soviet Union and to work out strategic principles.³⁴

From the fall of 1940 onwards Germany's main endeavor in the "in-between" territories between the Soviet Union and Germany, including the Balkans, was to create a clear field for a military campaign against the Soviet Union. The small countries in the Balkans had only two options left to choose from: either become an ally of Germany, or become victims of the occupation. Regent Paul chose the first option. On 25 March 1941, Yugoslavia joined the three-power pact, which

³³ The Germans had built up their most important positions among the ethnic Germans in Banat, while the center of the British secret service was in the mine of Trepča. That is where Stanley William Baily, later head of the British SOE (Special Operations Executive) in Yugoslavia and future military consultant to the *chetnik* (Serbian right-wing) opposition worked as an engineer. One of the most successful centers of German intelligence in Novi Sad (Újvidék) was the radio station called Nora, operated by Janko Sep, a German ethnic group leader. Tito, the leader of the Yugoslavian communists, organized a radio station in Zagreb for the Soviet intelligence service with the help of Moscow and Istanbul. Enikő A. Sajti, "Josip Broz Tito." In P. Polonyi, *Mao – E. A. Sajti, Tito*. Budapest 2000, 227–228.

³⁴ For the latest material on this topic in Hungarian see M. Ormos and I. Majoros, *Európa a nemzetközi küzdőtéren*. [Europe in the international arena] Budapest 1998, 423–423.

did not seem to be a bad compromise at that time. Under the arrangement Yugoslavia would have no military obligations, and what is more, they were promised the long-sought harbor of Thessaloniki by the Germans. German diplomacy also promised them protection against Bulgarian, Hungarian, and Italian territorial demands.

Until its joining of the three-power pact Yugoslavia remained, in Hungary's eyes, the gap in the German-Italian ring surrounding the country. Count István Csáky, Minister of Foreign Affairs, formulated this view as follows at his nearly hour-long meeting with the director of the Avala Yugoslavian news agency on 11 November 1940: "Our only contact with foreign countries is the Budapest-Belgrade-Sofia-Istanbul line. If this line is broken, we also fall into the pit."³⁵ From October 1940 Hungarian diplomacy started to inquire into Yugoslavia's intentions concerning a closer pact with Hungary. It was clear both to Belgrade and to Hungary that Berlin would have no objection to a rapprochement of the two countries.

On the contrary, because Hitler's own interest required that Yugoslavia should feel safe with Hungary as a neighbor, he played a role in Hungary's abandonment of its territorial demands in Yugoslavia in a Hungarian-Yugoslavian treaty signed less than two months later, on 12 December 1940. During the negotiations preceding the signing of the treaty, there was the possibility of re-annexing certain territories inhabited mostly by Hungarians, namely the counties of Senta (Zenta) and Bačka Topola (Topolya). According to a report of July 2, 1940 by the Hungarian military attaché in Berlin, his Yugoslav counterpart indicated that "the chief of the Yugoslav general staff declared that he would have no objections from a military point of view to the re-annexation of the Baranya triangle as well as Subotica (Szabadka) and its surroundings, for the sake of a compromise with Hungary."³⁶

The question of possible territorial compensation was also addressed in Bessenyei's meetings with certain members of the Yugoslav government. However, Bessenyei clearly saw that if Yugoslavia gave any territorial concessions to Hungary, they would have to do the same to their Bulgarian "brothers", and soon the Albanians and the Italians would present their demands too, that is to say "with this concession they themselves would initiate the process of the disintegration of the country." In spite of this fact, Bessenyei made an attempt to find out the standpoint of his Yugoslav counterpart following the instructions of his own government. In early October 1940 he first visited Miloje Smiljanić, Deputy Minister of Foreign Affairs, with whom, as he wrote, "I have such an intimate and confidential personal relationship that it makes it possible to discuss any topic." Smiljanić told him that after Czechoslovakia's disintegration and Romania's dismemberment Yugoslav official circles also began to deal with the thought that

³⁵ *Aprílski rat 1941. Zbornik dokumenata*. [The April War of 1941. A miscellany of documents] Belgrade 1971. Br. 303, 902.

³⁶ HNA, K-63, Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1940-16/7-3700.

"sooner or later Yugoslavia would also fall victim to the [territorial] re-arrangements, [...] and that unsettled problems could be solved with less detriment if their settlement were initiated by Belgrade itself." He was also asked from many sides what were the minimum territorial demands "on the basis of which final concord could be achieved in Hungarian-Yugoslav relations." He answered these non-official inquiries, considered more like "private actions of political climbers and busybodies," each time in compliance with the official standpoint of his government. According to this, "the Hungarian government, although it would certainly welcome a spontaneous gesture from Yugoslavia which would cede territories with a primarily Hungarian population to the mother country, is so busy with the Transylvanian question for the time being that it does not wish to initiate any action to settle the Hungarian-Yugoslav conflict." It was not the question of territorial re-annexation that Smiljanić addressed in accordance with the standpoint of his government, but the possibility of solving the minority problem through a population exchange. This was, however, refused by the Hungarian ambassador with the following words: "I was thinking a lot about what you told me about the population exchange, but unfortunately I came to the conclusion that this solution was absolutely impracticable. Permanent good relations between Hungary and Yugoslavia could only be achieved in two ways: either by the re-annexation of the territories inhabited by Hungarians, or by improving their conditions to such an extent that ethnic Hungarians would feel the same here as they would in the mother country and could move around just as freely." But, he added immediately, since the "spiritualization" of the borders is now a fully utopian thought, only the first option could be taken into consideration. Since Smiljanić had obviously raised the issue of population exchange on a sudden impulse, Bessenyei interpreted his colleague's understanding of the exchange as follows: "The majority of the Hungarians would be given back to us together with the territories in which they are settled," and the classic form of population exchange seemed to be a feasible arrangement only for scattered Hungarians. He indicated that Budapest would agree with this solution.

Smiljanić wished to compensate for the considerable difference in the number of ethnic Hungarians and South Slavs living in the territory of the two countries by also involving the Ruthenians of Sub-Carpathia in the population exchange, because, he explained to Bessenyei, it would be better for Hungary if there were Hungarians living alongside those borders and not Ruthenians, because of the threat of the Russians. The Hungarian ambassador suspected that it was Vladimir Radić, the orthodox bishop of Munkács and an early friend of the deputy minister, who was behind Smiljanić's idea of removing the Ruthenians. At the end of his report Bessenyei noted that Smiljanić had suggested the population exchange only to save face, and "he had already realized the necessity of territorial concessions."³⁷

³⁷ HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1940-16-722.

A few days later, on October 11, he visited the Minister of Foreign Affairs, Cincar-Marković, to discuss the matter. The Minister confirmed Bessenyei's former suspicion that the Yugoslav government would most like to solve the problem with a radical population exchange, also including the Ruthenians, because, as Bessenyei interpreted his words, this way "they would get rid of all the Hungarians." But because his Hungarian counterpart was not willing to agree, they "acquiesced" in the idea of territorial concessions. They knew the territorial demands of the Hungarian government, i.e. the Bačka (Bácska) to the Ferenc Channel, the Baranya Triangle, and the Mura region, but they were only willing to negotiate about the counties of Senta (Zenta) and Bačka Topola (Topolya). However, they did not dare take the initiative in a solution to the conflict, because they were afraid that "if they gave in to the Hungarians, they would start an avalanche that could endanger the very existence of the country." Therefore, Bessenyei noted, "no concrete results should be expected [in this question] in the near future." Nevertheless, he would still continue the negotiations about these matters with the double purpose of making his Yugoslav counterparts as "familiar" with the idea of territorial compensation as possible. On the other hand they would also be prepared for the highly unlikely event that if "as a result of some unexpected external or internal affair [the Yugoslavs] could still decide on action, the soil should be prepared at least in theory, also with respect to the details, if possible." Coming to the point at issue in the negotiations with Cincar-Marković, Bessenyei pointed out that the foreign minister set out from the fact that, considering the great number of ethnic Hungarians, "either just or unjust" complaints could easily lead to a worsening of the relations between the two countries. He admitted that the Hungarian suggestion, a combination of the population exchange and the re-annexation of territories, could result in a "final settlement" of the conflict between the two countries. As a response, Bessenyei repeated Budapest's position: population exchange as the exclusive solution was unacceptable, ethnic Hungarian communities should be handed over together with their territories, and population exchange would only be acceptable in the case of scattered ethnic Hungarians. Cincar-Marković concluded the talks by saying that they considered a solution to this problem "neither timely nor urgent." Bessenyei remarked at the end of his report – with exaggerated optimism as later events showed – that the initiative should be left to the government in Belgrade in the hope that "they would not let a good opportunity slip."³⁸ As far as the treaty was concerned, this "good opportunity" came in December 1940, but the friendship treaty did not touch upon either the minority or the territorial questions. Yugoslavia was obviously afraid of starting the avalanche endangering the integrity of the state, while Budapest did not want to risk its only open access to the West for

³⁸ Ibid. 1940-16-754. At the conference of the government party in Novi Sad (Újvidék) on October 8, Cvetković emphasized that although the minority problem had to be settled "in any case," it should "by no means be considered business or an issue of trading people." HNA, K-28, Documents of the Department of Minorities of the Prime Minister's Office, 1940-L-20867.

the time being. According to the second paragraph of the Yugoslavian-Hungarian treaty of "eternal friendship", it was decided that the two countries "would negotiate on all those questions which were considered to have a possible influence on their mutual relations." That meant acceptance of the former Yugoslav position that minority conflicts should also be settled by "friendly conversations" in a friendly environment. It would not be wrong to say that Hungarian minority rights remained a matter for bargaining after the treaty, but that the bargaining grew beyond the bounds of internal politics. The two "business partners" were no longer the leaders of the Hungarian minority, with their feeble bargaining position, and the current government, but the Hungarian state, part of the Middle Powers, as a new partner in the bargain, which lent more weight to the claims of the southern Hungarians. The bounds of these claims were now determined by Hungary's foreign political interests to a much greater degree than before.

In Zagreb they were reckoning with Hungary and the Hungarian minority in a totally different constellation. Senator Juraj Krnjević, secretary general of the Croatian Peasants' Party, who had just returned from his exile in Switzerland and offered thanks for Hungary's support of him, visited László Bartók, the Hungarian consul in Zagreb, at the end of February 1940, and openly declared to him that he himself found peaceful coexistence with the Serbs hopeless and would, after the war, much rather see the country in a Croatian-Hungarian federation in which Voivodina would enjoy autonomous status. But until then, if the Hungarians in Voivodina would collaborate with the Croats in the elections, they would guarantee at least ten to fifteen parliamentary seats for them and support of all of their "rightful" minority claims.³⁹

When, right after the Serbian-Croatian compromise, Bartók visited Maček, who "spontaneously" brought up the question of the ethnic Hungarians, he made a promise "to do everything he can to improve the situation of the Hungarian minority. Otherwise he wants to attain an autonomous status for Voivodina, and his policy concerning Croatia will assert the cultural and economic rights of the Hungarian minority in any case, because they [i.e. the Hungarians] have always stood by the Croats both in good and bad times. His ultimate plan is to get the Hungarians in Voivodina back to us by means of an amicable agreement (?)." Maček formulated this very carefully as far as the future was concerned, and only said to Bartók that "he is a supporter of the idea of establishing an intensive trade contact" with Hungary.⁴⁰ The ambassador to Belgrade, who, visiting him on the occasion of the compromise, asked him to support the cause of the Hungarian minority, was told essentially the same, but as Bessenyei noted, Maček was not as frank and friendly with him as he was with Bartók, because he considered him pro-Serb.⁴¹

³⁹ HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1940-16-203; 240.

⁴⁰ HNA, K-74-I. Incoming cipher telegrams. Belgrade, 1939, no. 2.

⁴¹ HNA, K-63, Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1939-16/7-4706. The latest research on the autonomy of Voivodina is summarized in

In the course of preparing the Hungarian-Yugoslav agreement, the question of state borders was brought up only formally, and it was not forced by the Hungarian side either.

After the ratification of the agreement, the Hungarian Prime Minister, Pál Teleki, and the Foreign Minister, László Bárdossy, received Cincar-Marković, Yugoslav Foreign Minister, in the palace of the Prime Minister on 27 February 1941. During the conversation Teleki emphasized that in the cases of Czechoslovakia and Romania the Hungarian public would not have tolerated the establishment of friendly relations with them before they had satisfied Hungary's territorial demands. "On the other hand," he continued, "almost everybody understood and accepted that we follow a different path with Yugoslavia, and that in this case we are striving for the re-establishment of mutual trust and amicable relations in order to be able to start solving the unsettled conflicts between us in a newly created positive atmosphere." Among unsettled conflicts he specified the issue of making the Danube navigable between Mohács and Bezdan and matters concerning the Hungarian minority. Passing on to the latter question, he stated with joy that "the atmosphere was generally getting better" and more and more "satisfactory" decrees were being issued, although they were not being enforced by lower-ranking authorities. He handed over to the Yugoslav foreign minister a note containing the most urgent wishes of the Hungarians, which listed the problems of Hungarian education in the first place. Teleki gave further emphasis to this note orally when he pointed out that it would be all the easier to fulfill these wishes since similar demands of the German minority had already been granted in full by Belgrade. The note handed over contained the names of all sixty-four villages where Hungarian sections of primary schools were to be established. Furthermore, fifty-four villages were also listed where, according to the Hungarian government, Hungarian school sections existed only formally, or where they had to be expanded in order to be able to receive every Hungarian pupil. The note also contained a detailed list of names of those Hungarian teachers who were teaching in South Serbia, and of those Slav teachers who spoke no Hungarian, yet who were appointed to Hungarian school sections. Cincar-Marković tried to defend himself by saying that in his opinion the schooling situation of the 150,000 South Slavs in Hungary was not particularly good either. After a short debate, however, Cincar-Marković promised to pass on the demands of the Hungarians, and he suggested that, similarly to the Danube question, the educational needs of the minorities in the two countries should also be discussed at a meeting of experts. Then the list of grievances was continued by Teleki with the real estate restrictions in the border zone, and he also mentioned that the number of Hungarian village notaries and, eventually, chief magistrates should be increased. He referred to a decree which was disadvantageous for Hungarian agricultural co-operatives because it allowed the establishment of an independent supervisory center only over three hundred co-operatives.

R. Končar, *Opozicione partije i autonomija Vojvodine 1929-1941*. [The opposition parties and the autonomy of Voivodina, 1929-1941] Belgrade 1995.

At the end of the negotiations the Yugoslav foreign minister mentioned the necessity of settling the conflict between the Greek Orthodox churches in Hungary and in Yugoslavia, which had already been addressed during the visit of Bálint Hóman, Minister of Religion and Education, in Belgrade. At this meeting they agreed that negotiations would be carried out to settle the conflicts without the direct participation of the two governments, yet with their "kind/positive support." They also agreed to establish scientific and literary institutions mutually in their respective countries.⁴² The note did not address the question of re-organizing the independent Hungarian Party, a matter which had been stressed so persistently earlier, and the case of a united Hungarian cultural association was not brought up because its authorization had already been agreed to.

The work of old societies had also been resumed in this new atmosphere which showed more tolerance than ever before, in spite of all the limitations. The renowned Folk Circle (Hungarian Reading Circle) of Subotica (Szabadka) was re-opened, together with the nearly sixty-year-old Hungarian Cultural Community of Banat. On 3 February 1940, the Hungarian Cultural Community of Zagreb was founded, the forerunner of which was the Catholic Hungarian students' association known as Voivodina. On 30 January 1941, a long hoped-for dream of the ethnic Hungarians came true: the united cultural organization of the Yugoslav Hungarians, the Yugoslav Hungarian Cultural Association, was authorized. According to Yugoslav accounts, the Hungarians had had eighty-three associations at the end of the 1920s, including Catholic and Reformed church organizations, farmers' and reading circles, charitable institutions, sports clubs, firemen's associations, women's societies, and so on.⁴³ It should be mentioned here that the Hungarian theatre, banned immediately after the arrival in of the Serbian troops, was replaced primarily by amateur groups working in the institutional frames of the Folk Circle of Subotica (Szabadka) and the Cultural Community of Banat, and later by the Maecenas Circle of Subotica. These amateur groups were supported by theatre directors from Hungary and Transylvania. Two of them deserve to be mentioned here by name, József Nádasdy, director of the National Theatre of Pécs, former director of the theatre in Subotica, and Miklós Ungvári from Transylvania. While in the early 1920s there were three Hungarian theatre companies in Czechoslovakia and eleven in Transylvania,⁴⁴ the authorization/legalization of

⁴² HNA, K-64, Confidential Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1941-16-85; HNA, K-28, Documents of the Department of Minorities of the Prime Minister's Office, 1940-F-20119.

⁴³ Mesaroš, op. cit. 365-367. On the work of the Yugoslavian Hungarian Cultural Association see Gy. Kramer, "A Délvidéki Magyar Közművelődési Szövetség feladatai és munkája," [Goals and Work of the Hungarian Cultural Association of the Southern Region] In Z. Csuka, ed., *A visszatért Délvidék*. (The Southern Region Regained) Budapest 1941, 43-54; A. Kasaš, *Madjari u Vojvodini 1941-1946*. [Hungarians in Voivodina, 1941-1946] Novi Sad 1996, 22-23, 100-105.

⁴⁴ *Hírlap*, 8 June 1922. Sándor Földessy, who tried to impart a new impulse into Hungarian theatrical life in the mid-1920s, did not leave very pleasant memories behind, since he had to leave for Hungary quickly because of his debts. Tubán noted the following

an independent Hungarian theatre was rejected for two decades in Yugoslavia, because the authorities saw the danger of irredentism in it.

In an official communication of September 23, 1938, the Department of State Security of the Ministry of the Interior suggested that the Danubian ban, Svetislav Rajić, authorize a professional Hungarian theatre, with a line of argument generally characteristic of the authorities. According to the Department of State Security, the government should authorize the theatre "in its own, easily conceivable interest," because there were two hundred Hungarian amateur companies in Voivodina, and "in these groups a Hungarian democracy is developing, which does not exist in Hungary." "Semi-literate" young people who know only a couple hundred words of Hungarian "learn the Hungarian literary language in these companies," since, the argumentation continues, these companies are "the beams of light of Hungarian culture, existence, and activities, and who knows what happens there after the lay performances." Therefore, "the establishment of a professional theatre should be authorized, but the amateur companies should be banned. [...] This way we can get rid of about two hundred busy Hungarian nationalistic and cultural activists, put out these two hundred beams of light which are all illuminating the Hungarian sky, and we would replace the active youth by an audience that only listens, i.e. by a passive mass of people." Then the argumentation of the Head of the Department of State Security continues in a tone characteristic for the period: "Once that theatre is established, the government can ban the amateur companies in order to protect the Hungarian theatre itself, i.e. to ensure the moral and financial success of the Hungarian theatre in every Hungarian village." Although, he added in an condescending manner, that professional Hungarian theatre would also be amateurish, because there were altogether only three Hungarian professional actors in Voivodina. The ban noted in his answer that he had been urging the authorization of a professional Hungarian theatre for these reasons for ten years already, but the Ministry of the Interior had instead been supporting amateur groups so far. Finally the ban added as an important argument that he had noticed that as soon as the Hungarians had to raise financial support for the theatre, "their enthusiasm started to decline immediately."⁴⁵ After a number of unsuccessful attempts, financially supported by the Hungarian government, the first professional Hungarian theatre company was finally founded in Belgrade in January 1940, with a concession granted to a Russian immigrant called Mihajlo Mangler, and it was housed in the Russian Home. The director was Mihály Vincze, who had emigrated to Yugoslavia from Hungary. Among its members there were also amateurs from Voivodina, but the ma-

about him in one of his reports: Földessy and some of his fellow actors "were drinking and partying together with Serbian officers day after day, and they left considerable debts behind upon leaving." According to Tubán, the company "was not first class", but it was still better than the Serbian ones. HNA, K-437, Documents of Center of the Association of Social Societies, 1928-11/10-195, 618.

⁴⁵ AV, F 126, Kabinet bana, pov. br. 221/1938.

jority of the actors came from Hungary.⁴⁶ The work of the theatre was not untroubled even during its short existence, and the performances were often prohibited. On one occasion, for example, this happened because members of the company were in contact with the Bólyai Farkas Society of Hungarian university students in Belgrade, where, according to the chief police officer of Belgrade, "there appear also persons who do secret intelligence work against the Yugoslav state." The Hungarian government did not seem to have made a particular point of having a Hungarian theatre company in Belgrade either, because, for example, on the prohibition of certain performances (e.g. *John the Valiant*) Bessenyei thought that the Belgrade company "deserve[d] no stronger intervention from our side because of either its program or its performances." On the other hand, he considered it important to warn the Bólyai Farkas Society to refrain from activities which could awaken suspicion in official circles, because, as he put it, "an organization of such intellectual and material importance from the point of view of the ethnic Hungarians here should not suffer any harm whatsoever."⁴⁷

The Hungarian Cultural Community of Zagreb set as its goal the moral and religious education of the Hungarians and the youth in Croatia, the preservation of the Hungarian language, folk customs, and national characteristics, as well as "the observance of civic duties and of obligations towards the Croatian nation." As president they appointed Sándor Molnár, a craftsman from Zagreb.

The Yugoslav (or Southern) Hungarian Cultural Association comprised and co-ordinated all cultural, youth, university, college, agricultural, and other Hungarian societies and associations. Its authorization also meant, as mentioned above, that a united Hungarian organization, which had been missing since the proclamation of the dictatorship, was brought about not in the form of a political party, but as a cultural association, which reflected the compromise between Belgrade and Budapest. The Yugoslavian Hungarian Cultural Association regarded the meeting of 24 November 1940 in Novi Sad (Újvidék) as its statutory founding meeting, but, it was not officially authorized until 30 January 1941 (or February 2, according to other sources), i.e. after the signing of the treaty of eternal friendship. As president they elected Gyula Kramer, a tradesman from Novi Sad (Újvidék), who had kept out of earlier battles of party politics. According to a summary published by him after the re-annexation, in the period of approximately six weeks from the foundation of the association to the marching in of the Hungarian troops the number of their members rose to 150,000, which means practically that every adult Hungarian of the southern region became a member of the Hungarian Cultural Association. There were organizing committees in one hundred and forty-nine towns and villages, and one hundred and fifty-one different societies, organizations, sports clubs, etc. declared their allegiance to the association. In accordance with the spirit of the age, the statutes set as their goal

⁴⁶ HNA, K-28, Documents of the Department of Minorities of the Prime Minister's Office, 1940-F-15564.

⁴⁷ HNA, K-63, Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1940-16/7-1237. The Bólyai Farkas Society was founded in 1933.

to preserve the moral, spiritual, social, physical, and cultural characteristics of the Hungarians and to achieve their financial and social welfare on a Christian and national basis, while making the ethnic Hungarians fulfill their duties as citizens of the Yugoslav Kingdom as well. When Leo Deák had outlined the duties of a united Hungarian Cultural Society in an exclusive circle in the difficult years of the early 1930s after the establishment of the royal dictatorship, he had done so to the spirit of membership of a universal Hungarian culture.⁴⁸

The growing tolerance of the authorities from the fall of 1940 onwards was undoubtedly elicited by fear, and was thus confused, desperate, and insincere. There was no trace of a reappraisal of Belgrade's views held since 1918: minorities, thus also the Hungarian minority, were still considered to weaken the state and to be forces of disintegration, and therefore the main goal should be to control them primarily by means of state power. While gradual worsening of the international political situation for Yugoslavia, forced the government to act more positively towards minorities, the old traditions of the administration were still dominant in the territories inhabited by the Hungarians.

In a report from late November 1940, for example, the counselor at the embassy in Belgrade wrote about the detention of more than one hundred Hungarians from Bačka (Bácska), who were arrested for singing a song called "The March of Bačka," which was considered to be irredentist.⁴⁹

European political events influenced not only the international situation and domestic politics of the two countries, of course, but also the disposition of the people. The euphoric effects of the territorial re-annexations are reflected in the number of suicides in Hungary which dropped from 29.3 to 23.6 per 100,000 inhabitants within one year, between 1938 and 1939. Such a decrease had been unprecedented.⁵⁰ Although we do not have any comparable statistics from the southern regions, a report by Henrik Werth, Chief of the General Staff, to the foreign minister in mid-October 1940 relates that in the south "there is a strong revisionist tone/atmosphere. Textiles are being purchased for national flags in great quantities, not only in Hungarian stores, but also in Serbian ones. Both men and women are having Hungarian national costumes made. Everybody is acting as if it were only a question of days until the Hungarian Army marches in."⁵¹ And the marching in did, indeed, ensue, not within days, but in a few months.

⁴⁸ HNA, K-28, Documents of the Department of Minorities of the Prime Minister's Office, 1933-R-11000. Kramer, op. cit., 43-45.

⁴⁹ HNA, K-63, Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1940-16/7-6656.

⁵⁰ I. Romsics, *Magyarország története a XX. században*. [The History of Hungary in the Twentieth Century] Budapest 1999, 246-247.

⁵¹ HNA, K-63, Documents of the Political Department of the Ministry of Foreign Affairs, 1940-16/7-5775.

Jozef Tiso e la questione ebraica in Slovacchia

ISTVÁN EÖRDÖGH



Con l'*Ausgleich* del 1867 si era aperta un'opportunità di sviluppo sociale e economico per gli ebrei. In seguito ebbe inizio la loro assimilazione principalmente all'interno della nazione ungherese e, in misura assai inferiore, riguardo alle altre nazionalità. L'assimilazione linguistica e nazionale non ebbe luogo invece fra gli ebrei ortodossi che vivevano in numero considerevole nella Slovacchia orientale.

Le relazioni tra ebrei e slovacchi dipendevano appunto da quel processo di assimilazione e nell'allora appena costituita Cecoslovacchia, le tensioni non mancavano. Gli ebrei che si erano assimilati agli ungheresi non ebbero buoni rapporti con lo Stato recentemente costituito. Questa situazione fu aggravata, agli occhi slovacchi, dal fatto che gli esponenti politici ebraici avevano appoggiato l'idea di una Cecoslovacchia unita e si opponevano alle tendenze separatiste slovacche. Conseguentemente, sin dagli anni 1918-1919, in molte parti cominciarono a manifestarsi fenomeni antisemiti in seguito alla propaganda negativa fatta dall'autonomista Partito Popolare Slovacco di Hlinka (*Hlinkova slovenská ľudová strana* <HSLS>): *"Adesso vediamo chiaramente chi sono i nostri ebrei. Sappiamo che sono nostri nemici: sono contro di noi non solo per quanto riguarda la loro mentalità in genere, ma anche quanto alla loro politica. Gli ebrei si oppongono all'autonomia della Slovacchia. Non ce ne dimenticheremo e glielo ricorderemo al momento opportuno"*.¹

La data di realizzazione dell'autonomia slovacca, il 6 ottobre 1938, coincise con l'ascesa al potere di Monsignor Jozef Tiso, eletto – in circostanze e con modi assai discutibili – il giorno successivo presidente del consiglio del nuovo governo. Tiso, sin dall'inizio della sua carriera presidenziale, non mancò di appoggiare la propaganda contro gli ebrei, ritenuti da quanto emerge nei suoi discorsi pericolosi per l'unità nazionale: *"Nessuno deve aver timore di un regime cristiano. Esso non*

¹ "Aspoň sme si s našimi židmi čístim. Vieme, že sú našimi nepriateľmi nielen čo sa týka svetového názoru, ale sú proti aj politicky. Židia sú proti autonómii Slovenska! To si dobre zapamätáme a v príhodnom čase to židom ešte pripomenieme." Cfr. il giornale *Slovák* del 18 maggio 1938.

adotterà sistemi ed ideologie straniere, non ricorrerà a ritorsioni e sarà clemente, ma se fosse costretto a difendersi saprà colpire e cacciare il nemico dal suo nascondiglio. Pur essendo la carità fraterna il senso del cristianesimo, il regime cristiano saprà rimuovere ogni ostacolo che rappresenti un pericolo per la comunità nazionale. Perciò abbiamo abolito il partito comunista nel nostro paese, dimostrando che il tumulto non sarà tollerato."²

La decisione di Vienna del 2 novembre 1938 equivalse ad un trauma, sia per il governo separatista che per i suoi sostenitori. In occasione delle manifestazioni, organizzate a Bratislava il 3 novembre 1938, la propaganda della nuova élite politica già allora cercò di darne la colpa agli ebrei e in seguito non mancheranno atti di violenza nelle città contro negozi e abitazioni ebraici. Lo *Schiedsspruch* di Vienna diede anche il via al primo provvedimento governativo anti-ebraico. Prima che l'esercito ungherese incominciasse l'occupazione dei territori restituiti, il 4 novembre 1938 Tiso diede ordine ai comuni che gli ebrei poveri, senza abitazione o beni, avrebbero dovuto essere trasportati nei territori meridionali destinati ad essere restituiti all'Ungheria. L'operazione fu organizzata dall'*Obersturmbannführer* delle SS, Adolf Eichmann – incaricato allora in Austria della deportazione degli ebrei – e dal suo collaboratore Jozef Falath, che descrisse così gli eventi: *"La sera del 3 novembre sono stato ricevuto dal presidente Tiso in compagnia di Eichmann, di Kuno Goldbach e di Kirschbaum, e ho presentato la questione degli ebrei emigrati e vaganti in Slovacchia, elementi pericolosi che, come tali, dovevano essere trasportati nella regione meridionale della Slovacchia. Conforme all'ordine del presidente, il 4 novembre, alle ore 9 del mattino mi sono recato con i signori Eichmann e Goldbach presso l'ufficio regionale, dove ho presentato il progetto già elaborato insieme con i provvedimenti da prendere, studiati ed approvati dallo stesso presidente, il quale mi ha incaricato della loro esecuzione."*³

Per quanto riguarda la questione degli ebrei in Slovacchia, Falath agì allora nella veste di chi godeva della piena fiducia ed anche dell'autorizzazione di Tiso; però, vista l'opposizione generale ai provvedimenti adottati, il giorno seguente sospese l'azione iniziata.

L'Ungheria invece – entrata nel frattempo in possesso dei suddetti territori – a sua volta volle riconsegnare gli ebrei recentemente trasferiti. La Slovacchia però negò il permesso per il loro rientro. Sorsero così i primi campi per ebrei rifugiati sulla *terra di nessuno* fra le due frontiere. L'Ufficio Centrale delle Comunità Ebraiche Ortodosse Autonome in Slovacchia (*Ústredná kancelária autonómnych ortodoxných židovských nábož. obcí na Slovensku*) cercò di aiutare i malcapitati e, nel di-

² "Kresťanského režimu – ha detto Tiso – sa nikto nemusí báť. Nebude sa siahajť k retoriciám, bude milosrdným, nebude sa opierať po cudzích teóriách a vzoroch, ale keby sa mu prihodilo brániť, bude vedieť aj útočiť a vyženie zo skryš všetkých potutelníkov. Kresťanstvo je láska k blížnemu, ale kresťanský režim bude vedieť aj zahanať všetko, čo pre národnú vospolnosť znamená nebezpečenstvo. Toto sme urobili, keď sme zakázali komunistickú stranu lebo sme chceli ukázať že rozvarat nebudeme trpieť." Cfr. il giornale *Slovák* del 25 ottobre 1938.

³ Deposizione di Falath di fronte alla Corte Nazionale, il 4 settembre 1946. Cfr. SNA, f.NS, inv. č. 41, č. kart. 53 (Filmotéka NS, I.A-946, č. 823/53).

cembre 1938, presentò anche una petizione al governo slovacco. In essa si faceva appello ai sentimenti umanitari e si chiedeva al governo slovacco di concedere il permesso di ritornare agli ebrei originariamente residenti in Slovacchia e successivamente trasferiti nella regione meridionale del paese, destinata ad essere ceduta all'Ungheria. L'Ufficio offrì anche un aiuto economico a tutti gli ebrei che volevano ritornare e sistemarsi in Slovacchia, ed anche a coloro che scelsero l'emigrazione e furono costretti ad attendere in Slovacchia senza abitazione la partenza per l'estero.⁴

Il governo slovacco infine concesse il permesso a quegli ebrei che avevano la cittadinanza cecoslovacca, ma gli ebrei stranieri furono raggruppati in campi di concentramento, dove dovevano attendere la loro partenza per la Palestina o altrove.

Il regime slovacco cercò di risolvere la questione ebraica attraverso l'emigrazione volontaria, ma questo piano era destinato a fallire perché la maggioranza non disponeva di mezzi sufficienti per partire, o semplicemente si opponeva ad un allontanamento arbitrario ispirato dalla discriminazione razziale e aspettava un cambiamento politico. In merito alle tendenze radicali, Tiso, negli anni 1939–1940 Tiso assunse una posizione alternativa per la soluzione della questione ebraica e scelse la cosiddetta *via graduale*. Essa implicò una moderata e progressiva, ma non meno decisa, volontà politica di escludere gli ebrei in Slovacchia dalla vita economica, politica e sociale, ricorrendo a una parvenza di legalità con una ben discutibile coscienza cristiana: *“non lascerò annientare la nazione a causa della comunità ebraica. Per me la nazione è più importante degli ebrei, ... e come cristiano devo dire: prima io e dopo te”*⁵. J. Paučonak, il direttore del giornale *Slovák*, commentando il metodo politico adottato da Tiso per la soluzione della questione ebraica affermò: *“Il dottor Tiso ha confermato ripetutamente e con piena responsabilità che l'intento delle leggi slovacche non è anticristiano e neanche disumano.”*⁶

La mentalità ambigua di Tiso si delinea chiaramente in una sua dichiarazione fatta a Višňov nei pressi di Žilina: *“Si avvertono timori secondo i quali tutto ciò che succede agli ebrei non possa considerarsi cristiano. Ma io dico che è proprio cristianissimo*

⁴ Cfr. SNA, f. KÚ, b. č., kart. 232: *List Ústrednej kancelárie autonómnych ortodoxných židovských náboženských obcí slovenskej autonómnej vláde*.

⁵ Cfr. l'articolo *Prejav dr. Jozefa Tisu na zasadnutí tajomníkov HSĽS 9. augusta 1940* del giornale *Slovák* del 10 agosto 1940.

L'interpretazione di Tiso si riferisce al comandamento più importante del *Nuovo Testamento*: *“Ama il tuo prossimo come te stesso”*, sottolineandone retoricamente la priorità dell'amor proprio.

Più tardi, Tiso affrontò ancora la domanda: *“E' cristiano o no che la nazione slovacca voglia liberarsi del suo eterno nemico, cioè l'ebreo? L'amore proprio è un comandamento di Dio e questo amore esige di tener lontano tutto ciò che mi potrebbe danneggiare o significherebbe un pericolo per la mia vita. Penso che non sia necessario convincere alcuno slovacco di quanto sia stata minacciata la sua vita dall'elemento ebraico”*. Discorso di Tiso, pronunciato il 15 agosto 1942 in Halič. Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 41, č. 732–733, kart. 55.

⁶ Cfr. L'articolo *Starý program, nové metódy* del giornale *Slovák* dell'11 agosto 1940.

se tutto ciò che li riguarda sia messo in ordine.”⁷ Mentre appare evidente il suo giudizio nei confronti degli ebrei quando afferma: “Dio non voglia che la Germania perda la guerra. Ogni ebreo ritornerebbe ... questa guerra è una guerra sociale contro il capitale accumulato nelle mani degli ebrei. La maledizione viene compiuta perché hanno chiesto a Pilato la morte di Cristo”⁸.

L'intenzione vera della classe dirigente slovacca e della fascia filo-governativa che costrinsero gli ebrei ad emigrare, fu quella di impossessarsi dei loro beni – valutati da Tiso il 40% del patrimonio nazionale⁹ – attraverso la cosiddetta *arianizzazione* dei possedimenti e dei beni ebraici in Slovacchia. Tiso fu inoltre ben cosciente dei vantaggi materiali del processo di arianizzazione: “L'opportunità e le condizioni offertesi ai nostri tempi per una tale realizzazione non si ripeteranno per lunghi anni.”¹⁰

Allo scopo di trovare una soluzione rapida alla *questione ebraica*, il governo della Slovacchia autonoma nominò il 23 gennaio 1939 una commissione composta dai ministri Karol Sidor, Pavol Teplanský, Mikuláš Pružinský, Ferdinand Ďurčanský e dall'avvocato Július Virsík. Sidor, per decidere il *quid facendum*, riunì la commissione a Carlton il 5 marzo 1939, riunione alla quale parteciparono anche il senatore Karol Mederly, il capo della propaganda Šaňo Mach e l'ambasciatore slovacco a Berlino Matúš Černák.¹¹ La commissione elaborò e presentò un progetto di legge con la finalità di ridurre l'influenza economica, politica e culturale ebraica alla proporzione corrispondente al numero percentuale, che fu calcolato da Tiso stesso intorno al 4% nel territorio autonomo: “Offriremo agli ebrei il 4% delle opportunità secondo la percentuale del 4% che essi rappresentano nell'ambito della nazione”.¹²

Oltre alla preparazione della Legge Ebraica, il governo autonomo emanò anche provvedimenti concreti, per esempio il licenziamento degli ebrei dagli uffici statali e la loro espulsione dall'esercito.¹³ Ma la soluzione della questione ebraica non procedette con la rapidità richiesta da una parte dai nazisti tedeschi e dall'altra dai radicali slovacchi, come Tuka e Mach. Karol Murgaš, capo del reparto politico della Guardia di Hlinka (*Hlinkova Garda* <HG>) a Bratislava, av-

⁷ Cfr. Discorso di Tiso, riportato dal giornale *Slovák* del 22 settembre 1940.

⁸ Cfr. Dichiarazione di Tiso, riportata dal giornale *Slovák* del 1° ottobre 1940.

⁹ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 41, č. 169, kart. 79. Discorso di Tiso, 17-18 marzo 1947.

¹⁰ Cfr. l'articolo riportato dal giornale *Slovák* del 30 aprile 1941. Discorso di Tiso, pronunciato a Bánovce nad Bebravou in occasione dell'arianizzazione del patrimonio ebraico esistente in Slovacchia.

¹¹ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 747/39, ed inoltre SNA, f. NS, inv. č. 41, č. 163-164, kart. 79.

¹² Cfr. il giornale *Slovák* del 13 marzo 1940, p. 4. SNA, f. NS, inv. č. 41, č. 406, kart. 77.

¹³ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 2160/42.

Nel carteggio č. 2160/42 si trova la documentazione che riguarda il licenziamento degli ebrei dagli uffici statali (ministeri, amministrazione pubblica, ferrovie).

L'Ufficio della Presidenza (*Presídium slovenskej vlády*) l'8 settembre 1939 ha dato disposizioni al Ministero della Difesa sulla sospensione degli ebrei dagli incarichi militari. Cfr. idem., zákl. č. 9032/1939.

vertì l'Ufficio della Presidenza del Consiglio, già verso il 30 gennaio 1939, che erano previste azioni di rappresaglia nei confronti degli ebrei da parte del popolo, e che sarebbero potuti scoppiare disordini se il governo non avesse adottato mezzi più efficaci: *"Secondo notizie confidenziali, il comportamento degli ebrei ha irritato gli abitanti delle località di Piešťany, Myjava e Nové Mesto. Le osservazioni degli ebrei sul governo e sulla nazione slovacca hanno scandalizzato ed irritato la popolazione locale in tal modo che sono da aspettarsi dure reazioni contro gli ebrei. Essi cercano di esportare i loro capitali nella parte ceca, a volte attraverso organizzazioni bancarie. Perciò sarebbe necessario eseguire un controllo sull'intero patrimonio degli ebrei, per poter controllare i movimenti di capitale."*¹⁴ Infatti, già in gennaio si erano verificati gravi incidenti nella città di Trnava.

Tiso, posto di fronte ai fenomeni di violenza causati dall'atmosfera antiebraica, cercò di prevenire le azioni arbitrarie e, il 15 marzo 1939, avvertì la popolazione nel suo discorso radiofonico: *"Nessuno pensi di poter risolvere la questione ebraica da sé. E' inammissibile intromettersi nella soluzione del problema ebraico in qualsiasi modo, nel qual caso il governo si riserva di agire severamente in proposito."*¹⁵ Il giorno seguente, Tiso precisò ancora il metodo da adottare: *"Allontaneremo ciò che deve essere allontanato senza odio e senza sentimenti, non con la brutalità ma in modo cristiano."*¹⁶

Dopo che, il 14 marzo 1939, era nato lo Stato slovacco e nei giorni successivi – fra il 18 e il 23 marzo – Tiso aveva concluso a Berlino lo *Schutzvertrag*¹⁷ con la Germania, tra i primi provvedimenti approvati ci fu la legge n°63/1939 del 18 aprile 1939, la quale specificò che cosa la legislazione slovacca intendesse in merito al termine *ebreo*. Il concetto di *ebreo* veniva così definito nel primo articolo:

"1. § È ritenuto ebreo, senza distinzione di cittadinanza o di sesso, chi:

1. professa la religione ebraica, o la professava nel passato, anche se si è convertito ad una religione cristiana dopo il 30 ottobre 1918;

2. è senza confessione o lo era nel passato, e ha uno dei suoi genitori di confessione ebraica;

3. è discendente di un genitore per il quale sono validi i commi 1. e 2. (salvo sempre il caso che la conversione si sia verificata prima del giorno 30 ottobre 1918);

4. dopo l'entrata in vigore della legge, ha contratto matrimonio con una persona per la quale valgono i primi commi;

5. o convive con tale, insieme con prole nata da questa convivenza."

Nel secondo articolo, invece, veniva stabilito il numero di ebrei che potevano svolgere una libera professione:

"3. § Il numero degli avvocati ebrei non può superare il 4% degli avvocati esistenti;

9. § Un ebreo non può essere ammesso alla carica di notaio;

¹⁴ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 893/39.

¹⁵ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 41, č. 401, kart. 78.

¹⁶ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 41, č. 405, kart. 77: dichiarazione radiofonica di Tiso il 16 marzo 1939.

¹⁷ Cfr. Sl. z. č. 226/1940. I firmatari del documento furono Ribbentrop, Tiso, Tuka e Ďurčanský.

10. § Un ebreo può essere assunto solo dalla redazione di una casa editrice ebraica.¹⁸

Il presidente Jozef Tiso era uno dei firmatari di questi provvedimenti, ed approvò anche il decreto governativo del 24 aprile 1939 di proprio pugno, secondo il quale *"Nessun ebreo può essere assunto dagli enti statali, da organizzazioni autonome, e neanche dagli uffici pubblici."*¹⁹

Dopo l'entrata in vigore di questa legge, le discriminazioni nei confronti degli ebrei si moltiplicarono. Il 20 giugno 1939 furono esclusi dal commercio farmaceutico: *"Nessun ebreo può essere proprietario e neanche socio di una farmacia;"*²⁰ il giorno seguente: *"Ogni ebreo in servizio di leva – ufficiali, sottoufficiali e soldati – viene trasferito al Reparto di Lavoro";*²¹ e ancora nello stesso giorno furono emanati due altri provvedimenti, per istituire un catasto sui beni immobili degli ebrei ed un apposito albo per ostacolare gli avvocati ebrei nell'esercizio della professione²². Il 25 giugno fu ordinato: *"Il numero dei medici ebrei non può superare il 4% dei medici praticanti in Slovacchia."*²³ Tutti questi decreti furono firmati dal presidente Tiso di proprio pugno.

Per accelerare la soluzione della questione ebraica – che venne considerata materia di importanza primaria nella vita socio-politica ed economica del nuovo Stato – la HG e il *Deutsche Partei* (DP) fondarono la Commissione d'Azione per la soluzione della questione ebraica (*Akcny vybor* o l'*Aktionsausschluss zur Lösung der Judenfrage*) a Bratislava. Come dirigenti furono scelti Emil Kalina vice-comandante regionale della HG e Karl Hausknecht da parte del DP. Le prime riunioni della Commissione si svolsero nei giorni 12, 20 e 22 settembre 1939. Hausknecht e Kalina mandarono il 25 dello stesso mese una petizione a Tiso e chiesero un appuntamento al presidente per il 29 settembre per l'approvazione dello statuto. Nella lettera Hausknecht sottolineava la necessità della *Lösung der Judenfrage*, citando come ragioni *"la corruzione"* collegata strettamente all'attività economica degli ebrei, e *"l'ordine pubblico"*, poiché negli ultimi giorni d'agosto e nei primi di settembre vi erano stati *"disordini più o meno gravi a causa di diverse provocazioni da parte degli ebrei"* e pertanto la restante popolazione aveva reagito *"adottando una linea di autodifesa che, dal punto di vista dell'interesse dello Stato, non rappresenta la soluzione del problema ebraico"* né poteva essere tollerata ed era dunque – secondo Hausknecht – doveroso trovare *"una soluzione legittima"*.²⁴ I membri della delegazione da parte della HG furono Emil Kalina, vicecomandante a Bratislava, e Priehradník e Magerl del DP. Il colloquio ebbe luogo a Bratislava il giorno 29, ed in quell'occasione il presidente sottolineò l'importanza di una documentazione

¹⁸ Cfr. Sl. z., č. 63/1939.

¹⁹ Cfr. *idem*.

²⁰ Cfr. *ibid.*, č. 145/1939.

²¹ Cfr. *ibid.*, č. 150/1939.

²² Cfr. *ibid.*, č. 147/1939 e č. 193/1939.

²³ Cfr. *ibid.*, č. 184/1939.

²⁴ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 9901/1939.

E' da sottolineare che, nella lettera indirizzata a Tiso e scritta in lingua tedesca, Hausknecht riponeva la piena fiducia nel presidente quanto alla soluzione definitiva della questione ebraica e terminava con il solito saluto: *Heil Hitler*.

sempre accurata, ponendola come condizione perché le proposte della Commissione potessero essere prese in considerazione dal governo.²⁵

Intanto la legge n°1/1939, §. 4, autorizzò il governo a prendere provvedimenti ed emanare decreti per salvaguardare gli interessi dello Stato e per garantire l'ordine pubblico, iniziativa ipocritamente giustificata con le denunce anonime²⁶ o firmate, provenienti da privati²⁷, da associazioni di categoria²⁸ e dai dicasteri²⁹. Il governo, in possesso di questa documentazione, sollecitò il DP, lo HSL'S e il Partito Ungherese a presentare la lista di quei concorrenti slovacchi che avrebbero voluto possedere o gestire imprese ebraiche.³⁰

Per distruggere le potenzialità economiche ebraiche in Slovacchia, il 25 aprile 1940 il governo varò due disegni di legge: la n.46/1940 sulla riforma agraria e la n.113/1940 sul permesso di assunzione di ebrei nelle imprese ebraiche, secondo cui:

"1. § È proibito agli ebrei o alle associazioni ebraiche la fondazione di nuove imprese o l'assunzione della loro gestione.

*2. § I proprietari ebrei sono obbligati ad identificare le imprese e i negozi in loro possesso mediante l'affissione di Impresa ebraica".*³¹

²⁵ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 9901/1939.

²⁶ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 989/1939.

"Membri della HG fanno denuncia anonima al ministro Mach contro il ministro degli interni Ferdinand Ďurčanský, che si vantava nei giornali con la lista dei medici ebrei sospesi dalla loro attività professionale. In realtà, invece, gli ebrei continuano indisturbati il loro lavoro a causa del comportamento corrotto delle autorità locali." Cfr. SNA, f. MV, inv. c. 266, č. kart. 701, zákl. c. 2776/40.

²⁷ Cfr. SNA, f. MV, inv. č. 266, č. kart. 701, zákl. č. 2828/40.

Lettera del 4 settembre 1940 al ministro degli interni Alexander Mach, nella quale Irena Sliviaková denunciava i dirigenti dello HSL'S della sua città di Lietavská Lúčka per corruzione e collaborazione con gli ebrei ivi residenti.

²⁸ Cfr. *ibid.*, zákl. č. 1232/1940: lettera del 4 marzo 1940 dell'Associazione dei Commercianti e degli Industriali Slovacchi; č. 1233/1940: petizione del 6 marzo 1940, presentata da parte dell'Associazione dei Macellai e delle Macellerie in Bratislava per risolvere la questione ebraica, lamentando la concorrenza degli ebrei; č. 1234: lettera del 4 marzo della Corporazione dei Sarti di Bratislava; č. 1235/1940: iniziativa per risolvere il commercio degli elettrodomestici, presentata il 27 febbraio 1940 da parte dei Commercianti di apparecchi radio; č. 1236/1940: iniziativa dei negozianti di Bratislava del 26 febbraio 1940 per la riforma dei piccoli negozi; č. 1237/1940: relazione dell'Associazione dei ristoratori di Bratislava del 20 marzo 1940, che indica i membri non ariani dell'associazione.

Simili petizioni furono anche presentati all'Ufficio Presidenziale (*Predsedačstvo Vlády*) da parte dei costruttori, dei dentisti, dei tecnici, dei barbieri, dei fornai etc.

²⁹ Cfr. SNA, f. MZV, inv. č. kart. 142, zákl. č. 20005/39.

Il tenente colonnello Jozef Turanec del Ministero della Difesa, il 22 settembre 1939, denunciò al Ministero degli Affari Esteri il fatto che gli ebrei ungheresi diffondevano propaganda antigermanica in Slovacchia con l'intento di screditare il governo slovacco, e perciò propose che fosse loro vietato l'ingresso in territorio slovacco.

³⁰ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 2245/1940.

³¹ Cfr. Sl. z., č. 133/1940.

La legge n.113/1940 – firmata dal presidente Tiso – in sostituzione della precedente n.303/1939 del 30 novembre 1939, fu più tardi modificata con il decreto n.53/1941 del 22 marzo 1941. Secondo questa legge, l'assunzione di ebrei era soggetta ad un apposito permesso, e la loro busta paga fu notevolmente ridotta. Il posto agli ebrei era garantito solo fintanto che un altro impiegato – non ebreo – non fosse in grado di svolgere le loro mansioni, dopo di che potevano essere licenziati.³² Il parlamento approvò la legge in questione il 25 aprile 1940, e questo significò la legalizzazione del processo di arianizzazione dell'intero patrimonio ebraico esistente nel paese.³³

All'inizio dell'anno 1940 fu creato anche l'Ufficio Fondiario e, dopo l'approvazione della legge sulla riforma agraria, questo ufficio ebbe in un primo tempo l'autorizzazione di comprare gli immobili e le terre in possesso degli ebrei, e in un secondo momento quella di procedere alla loro nazionalizzazione.³⁴

In seguito, il 7 giugno 1940, il governo costituì una commissione consultiva per la soluzione della questione ebraica.³⁵ Lo stesso giorno, la stampa slovacca informò i lettori in tono trionfante sul procedere dell'arianizzazione. Secondo la *Slovenská sloboda* di Prešov, "fino ad adesso 435 medici ebrei sono stati esclusi dalla vita pubblica del paese"³⁶; per la *Slovenská politika*, "il 70% degli impiegati ebrei sono stati allontanati dagli uffici statali e pubblici. Quei veterinari, medici ed ingegneri, che ancora dispongono del permesso di esercitare la loro professione, sono indispensabili. Sono comunque stati emanati altri decreti per la sospensione definitiva di altri 240 medici"³⁷.

All'inizio, il processo di arianizzazione fu coordinato dal Ministero delle Finanze, ma il 31 gennaio 1940 Tuka creò l'Ufficio Economico Centrale (*Ústredný hospodársky úrad* <ÚHÚ>) presso l'Ufficio della Presidenza del Consiglio (*Úrad predsedníctva vlády* <ÚPV>). Il compito di quest'ufficio fu all'inizio puramente consultivo.³⁸ Alla guida dell'ÚHÚ fu nominato all'inizio di settembre Augustín Morávek.³⁹ Nel frattempo la liquidazione delle aziende ebraiche e l'arianizzazione furono affidate alle autorità regionali.⁴⁰ Soltanto dopo che i radicali erano riusciti a costringere il parlamento a votare, l'11 settembre 1940, la legge costituzionale n.210/1940 – legge altrettanto sottoscritta da Tiso – il governo fu investito per un anno dei poteri legislativi necessari per portare a termine il processo di arianizzazione:

³² Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. 302, kart. 97.

³³ Cfr. ibid., č. 301, kart. 97.

³⁴ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. 301, kart. 97.

³⁵ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 4343/1940.

³⁶ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 8636/40.

³⁷ Cfr. SNA, f. MZV, inv. č. 89, č. kart. 142, zákl. č. 52444/40.

³⁸ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart. 35, zákl. č. 6944/40.

Lettera confidenziale del capoufficio Izidor Koso del 27 giugno 1940 che, in nome del presidente Tiso, emanava istruzioni alle autorità provinciali sull'esecuzione della legge ebraica.

³⁹ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. 7-8, kart. 97.

⁴⁰ Cfr. idem. č. 7, kart. 97.

"§ 1. Il governo è autorizzato ad emanare ogni decreto che ritiene necessario affinché:

a) gli ebrei siano esclusi dalla vita economica e sociale slovacca;

b) il patrimonio ebraico entri in possesso dei cristiani.

§ 2. I decreti emanati in conformità al § 1. hanno forza di legge e devono essere firmati dal presidente del consiglio o dal ministro competente. Essi saranno pubblicati come leggi."⁴¹

L'Ufficio Economico Centrale istituito presso la presidenza diventò l'autorità preposta alla soluzione della questione ebraica in forza del decreto n.222/1940⁴² del 16 settembre 1940 – ad eccezione di alcune competenze riservate all'Ufficio Fondiario – e fu investito anche di poteri speciali:

"§ 1. L'ÚHÚ è sottoposto al presidente del consiglio.

§ 2. L'ÚHÚ, mediante le istruzioni ricevute, dovrà impegnarsi a svolgere tutte le procedure necessarie all'esclusione degli ebrei dalla vita sociale ed economica slovacca e al trasferimento del patrimonio ebraico ai cristiani."⁴³

In conseguenza di questi provvedimenti, una moltitudine di ebrei impoveriti e senza tetto fu costretta al vagabondaggio nel paese. Il 12 giugno 1940, il governo emanò il decreto n.147 sull'istituzione di un Ufficio Centrale del Lavoro (*Ústredný Úrad Práce* <ÚÚP>) per gli ebrei senza lavoro. Il §. 4 di questo decreto subordinò l'ÚÚP al Ministero degli Interni.⁴⁴ Il provvedimento governativo, anche questa volta, reca la firma di Tiso. A causa degli ebrei disoccupati la Presidenza del Consiglio decise il 26 agosto 1940 che gli ebrei avrebbero dovuto costruire per loro e con i propri mezzi una città per circa 10.000 abitanti.⁴⁵

In seguito ad una situazione che si faceva sempre più minacciosa, gli ebrei cominciarono ad emigrare.⁴⁶ Già all'inizio del 1940, nella località di Vyhne, fu istituito un campo per ebrei stranieri che volevano emigrare prevalentemente verso la Palestina. In quel campo ci furono circa 300 persone.⁴⁷ Il numero degli ebrei emigrati nell'estate del 1940 raggiunse però le 6.000 unità.

Per garantire l'efficacia delle misure anti-ebraiche e per risolvere i problemi derivanti dal processo di arianizzazione, il governo slovacco chiese⁴⁸ l'assistenza logistica della Germania. Dopo l'arrivo del primo consigliere Dieter Wisliceny nell'agosto 1940, per collaborare alla soluzione della questione ebraica, il governo slovacco assegnò 13 posti ad altrettanti consiglieri tedeschi presso gli uffici governativi nella seduta solenne del 2 settembre 1940.⁴⁹

⁴¹ Cfr. Sl. z. č. 210/1940.

⁴² Cfr. Sl. z. č. 222/1940.

⁴³ Cfr. ibid. č. 8, kart. 97.

⁴⁴ Cfr. Sl. z. 147/1940.

⁴⁵ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. kert. 35, zákl. č. 9184/40.

⁴⁶ Cfr. KAMENEC, Ivan, *Po stopách tragédie*. [Sulla scia della tragedia] Bratislava 1991, 54.

⁴⁷ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. 85, kart. 97.

⁴⁸ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. 119 kart. 97. Conforme alla testimonianza di Wisliceny, questa richiesta fu presentata al capitano per l'Ufficio della Sicurezza Pubblica del Reich (*Reichs-sicherheitshauptamt*).

⁴⁹ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. 119, kart. 97.

Il censimento dei beni ebraici fu legalizzato con il decreto n.203/1940 del 30 agosto 1940, firmato da Tiso⁵⁰ e la sua esecuzione incominciò il 2 settembre 1940.⁵¹ Per facilitare lo sfratto degli ebrei dai terreni agricoli e dalle case affittate, il Ministero della Giustizia, il 3 settembre 1940, consigliò al ministro Alexander Mach di proporre al parlamento la modifica della legge n.167/1940 che, fino ad allora, proteggeva gli affittuari e di conseguenza ostacolava *"il successo dell'azione per ripulire la campagna dagli ebrei"*.⁵²

Per ostacolare la libertà di movimento degli ebrei, il 12 settembre 1940, essi furono privati del passaporto in conformità al decreto n.215/1940 e, nello stesso giorno, il decreto n°256/1940 proibì loro anche la guida di veicoli.

L'ÚHÚ sorvegliò il movimento di capitali in possesso degli ebrei e, dal 28 settembre 1940, ad esso fu riservato il potere di dare il permesso a trasferimenti di somme di denaro superiori a 500 Ks.⁵³ Il denaro contante depositato dagli ebrei fu congelato in forza della legge n.272 del 25 ottobre 1940 che stabiliva che essi non avrebbero potuto ritirare più di 1.000 Ks dal loro conto in una settimana.

L'unica organizzazione dello stato slovacco che rappresentava ufficialmente gli interessi degli ebrei fu il Centro Ebraico (*Ústredňa Židov <ÚŽ>*), istituito con il decreto n.234/1940 del 26 settembre 1940:

"§ 1. L'ÚŽ, con sede a Bratislava, è istituito in tutto il territorio della Repubblica Slovacca.

§ 2. L'ÚŽ rimane l'unica organizzazione autorizzata a rappresentare gli interessi ebraici.

§ 3. Ogni altra organizzazione o associazione ebraica cessa di esistere, eccetto le comunità religiose.

*§ 4. L'ÚŽ è subordinato esclusivamente all'ÚHÚ."*⁵⁴

Il compito principale dell'ÚŽ consisteva nel raccogliere le diverse lamentele e richieste da parte di una moltitudine di ebrei impoveriti a causa della recente arianizzazione, della perdita del lavoro, dell'esclusione dalla società, e pertanto condannati al totale fallimento esistenziale e morale. E' da rivelare che i funzionari ebrei dell'ÚŽ non godettero dagli stessi diritti e privilegi degli ebrei ancora in ruolo presso gli uffici statali.⁵⁵ Avendo il parlamento slovacco assunto, il 3 set-

⁵⁰ Cfr. Sl. z., č. 203/1940.

⁵¹ Più tardi fu elaborata anche una relazione dettagliata, la n°573/42 del 6 febbraio 1942, da parte dell'Ufficio Statistico dello Stato (*Štátny štatistický úrad*) e presentata alla Presidenza del Consiglio: secondo essa, il valore del patrimonio ebraico in Slovacchia ammontava a circa 4,322,239,000 corone (*Koruna slovenská*). Cfr. Kamenec, op. cit., pp. 87.

⁵² Cfr. SNA, f. MV, inv. č. 152, č. kart. 205, zákl. č. 2785/40. Nella lettera n°15337/40-8 dr. Hoffstädter proponeva al ministro Mach che, nel decreto di modifica (n°24098/Ic-1940) della legge citata (n°167/1940), fosse inserita la clausola: *"la protezione non copre l'affittuario nel caso che sia ebreo"*.

⁵³ Cfr. Sl. z. č. 243/1940, modificato con il decreto n°304 del 30 novembre 1940.

⁵⁴ Cfr. Sl. z. č. 234/1940.

⁵⁵ Cfr. SNA, f. MV, inv. č. 152, č. kart. 178, zákl. č. 115/42. Domanda dell'ÚŽ presentata al Ministero dell'Interno n° 437/42-prac.odd.-Dr.KT/B dell'8 gennaio 1942 perché i funzionari dell'ÚŽ godano pari diritti e privilegi degli ebrei rimasti in servizio presso gli uf-

tembre 1940, una posizione favorevole in merito all'arianizzazione, il governo di Tiso ebbe l'autorizzazione di procedere a pieno ritmo per risolvere la questione ebraica. Dall'8 settembre 1940 ogni ebreo fu obbligato a depositare il suo denaro su un libretto di risparmio e non pote disporre di più di 3.000 Ks in contanti.⁵⁶

Nell'autunno 1940, l'antisemitismo cominciò ad affermarsi su vasta scala fra i diversi ceti slovacchi. A rafforzare ed alimentare un'atmosfera antiebraica servirono anche le circolari ministeriali. Il Ministero degli Interni, con la circolare n.27788/Ia-1940 del 14 settembre 1940, emanò l'ordine affinché gli ufficiali ed impiegati statali presentassero una dichiarazione dei redditi ed anche una relazione su eventuali rapporti intrattenuti con qualsiasi ente o privato di origine ebraica. Il questionario conteneva domande per scoprire l'influenza economica, sociale e politica degli ebrei nei dicasteri statali:

"Domande a cui dare risposta:

1. *Quale fu la Sua situazione economica prima del 6 ottobre 1938, e quale è la Sua situazione oggi?*

2. *Quale è la spiegazione nel caso dell'aumento dei suoi beni sia immobili che mobili?*

3. *Che tipo di pratiche ha risolto in favore degli ebrei e chi furono costoro?*

4. *Quali pratiche - sfavorevoli agli ebrei - ha bloccato oppure risolto con ritardo?*

5. *Lei è simpatizzante o no del governo? Fa parte o no di una organizzazione, azienda o commissione ebraica e quanto guadagna? In quale periodo del giorno svolge la sua attività?*

6. *Frequenta abitazioni o circoli ebraici?*

*Accetta il loro invito a pranzo, a caccia, a giocare alle carte? Usa le loro proprietà - automobile ecc. - gratuitamente?"*⁵⁷

L'ÚHÚ liquidò circa 10.000 aziende ebraiche e negli anni 1940-1941 riuscì ad arianizzarne altre 2.000 circa.⁵⁸

Il processo d'arianizzazione in Slovacchia non fu altro in realtà che un cinico furto, legalizzato dal governo e approvato dal presidente Tiso per soddisfare le insaziabili pretese economiche della nuova classe dirigente filonazista, che voleva essere ricompensata per la sua adesione al nazionalsocialismo. Il Ministero del Tesoro avvertì il governo, con la nota n.27135/41 del 31 gennaio 1942, che, in conseguenza dell'arianizzazione, molti potevano arricchirsi in misura sproporzionata, sottolineando però anche la propria incompetenza in materia considerandola di competenza esclusiva dell'ÚHÚ.⁵⁹ Tanto Tiso che Tuka ricorsero ad interventi personali presso l'ÚHÚ per ricompensare i loro sostenitori con i beni sequestrati agli ebrei.⁶⁰ Un fatto eclatante accadde nella località di Bánovce, dove fu

fici statali. La domanda fu respinta dal ministero con la lettera n°14-115/1/1942 del 16 gennaio 1942.

⁵⁶ Cfr. Sl. z. č. 293/1940.

⁵⁷ Cfr. SNA, f. MV, inv. č. 146, č. kart. 119, b.č.

⁵⁸ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. 8, kart. 97.

⁵⁹ Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 13, č. kart. 36, zákl. č. 799/42.

⁶⁰ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. 119, kart. 97.

Tiso in persona a dare esecuzione all'arianizzazione.⁶¹ I primi ad essere ricompensati per i loro servigi con i beni sequestrati agli ebrei furono i membri del DP, dello HSLS e del Partito Ungherese, dopo che il governo li aveva invitati a presentare i nominativi di coloro che avrebbero potuto avanzare pretese per subentrare nel possesso delle aziende ebraiche.⁶² Una sezione dello HSLS con sede a Bratislava fece formale denuncia a Tiso degli abusi dell'ÚHÚ che *"invece di servire gli interessi dello Stato e del bene comune"* era motivato da interessi familiari e privati. Come prova, la denuncia citava 41 casi nei quali si era verificato il fatto che il presidente dell'Ufficio Economico Centrale (ÚHÚ), Augustín Morávek, aveva agito con abuso d'ufficio per arricchire se stesso ed i suoi parenti nel processo di arianizzazione.⁶³ Pertanto, la corruzione era arrivata al suo culmine.

La guerra, scoppiata nel frattempo tra la Germania e l'Unione Sovietica, favorì la propaganda contro il bolscevismo ebraico e, dopo che il 24 giugno 1941 Tiso aveva annunciato la partecipazione militare della Slovacchia alle ostilità a fianco della Germania, furono prese misure ancora più severe nei confronti degli ebrei. Conforme alla decisione del Consiglio dei Ministri n.34 del 24 giugno 1941, (verbale n.110), il ministro dei trasporti emanò il decreto n.1151/41 del 28 giugno, secondo cui:

"§ 1. Fino al 5 luglio saranno sequestrati gli apparecchi radio che si trovano in possesso di associazioni o di individui ebraici;

*§2. saranno inoltre sequestrati gli apparecchi di telecomunicazione che si trovano nelle abitazioni ebraiche (ad eccezione di quelli dei medici ed di alcune associazioni) munite di permessi speciali."*⁶⁴

Una circolare del Centro di Sicurezza Statale (*Ústredňa štátnej bezpečnosti <ÚŠB>*), n.29532/3a-41, comunicò minacciosamente che: *"...i provvedimenti contro il bolscevismo ebraico e il marxismo sono in fase di realizzazione. ... Le prescrizioni e gli ordini devono essere interpretati conformemente allo spirito di Hlinka e d'accordo con i principi stabiliti dal presidente Tiso ed eseguiti inoltre secondo la linea politica del nazionalsocialismo. La lotta contro gli ebrei e i comunisti deve essere condotta senza esitazione."*⁶⁵

Dopo che l'ÚÚP fu subordinato al Ministero dell'Interno, il decreto n.284 del 4 novembre 1940 specificò le competenze di questo ufficio⁶⁶ dal punto di vista politico e di controllo – con carattere poliziesco –; poi, nell'estate 1941, presso il Ministero degli interni fu creato l'Ufficio n.VI-25 e più tardi il n.14⁶⁷, capeggiato da Gejza Konka al fine di mettere in pratica le disposizioni antiebraiche del governo e risolvere definitivamente la questione ebraica in Slovacchia. Dal 1° aprile 1942

⁶¹ Cfr. *ibid.*, deposizione di Dieter Wisliceny nell'udienza del 6 maggio 1946 a Bratislava.

⁶² Cfr. SNA, f. ÚPV, inv. č. 12, č. kart 35, zákl. č. 2245/40.

⁶³ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 41, č. 835, kart. 53.

⁶⁴ Cfr. SNA, f. MZV, inv. č. 89, č. kart. 142, zákl. č. 32799.

⁶⁵ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 41, č. 191, kart. 53. Circolare del 27 ottobre 1941.

⁶⁶ Cfr. Sl. z. č. 284/1940.

⁶⁷ Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. kart. 97.

fino al 30 agosto 1944, però, la direzione dell'ufficio n.14 fu affidata al dr. Anton Vašek⁶⁸, marito della figlia naturale di monsignor Jozef Tiso⁶⁹.

Abbreviazioni

- b. č. senza numero (*bez čísla*)
- č. numero (*číslo*)
- č. kart. numero del contenitore (*číslo kartónu*)
- DP Partito Tedesco (*Deutsche Partei*)
- f. fondo (*fond*)
- HG Guardia Hlinkiana (*Hlinkova Garda*)
- HSLŠ Partito Popolare di Hlinka (*Hlinkova slovenská ľudová*)
- inv. č. numero di collocazione nell'archivio (*inventárne číslo*)
- Ks corona slovacca (*Koruna slovenská*)
- MNO Ministero della Difesa (*Ministerstvo národnej*)
- MZV Ministero degli Affari Esteri (*Ministerstvo zahraničných*)
- MV Ministero degli Interni (*Ministerstvo vnútra*)
- nar. decreto (*nariadenie*)
- NS Corte Nazionale (*Národný súd*)
- PPS Partito Popolare Slovacco
- Sb.n.SNR Raccolta dei decreti del Consiglio Nazionale Slovacco
(*Sbierka nariadení Slovenskej národnej rady*)
- Sb.z.a n. raccolta delle leggi e dei decreti (*Sborník zákonů a nařízení*)
- Sl. z. raccolta delle leggi slovacche (*Slovenský zákonník*)
- SNA Archivio Nazionale Slovacco (*Slovenský národný archív*)
- SS squadre di sicurezza (*Schutz Staffel*)
- str. pagina (*strana*)
- SVP Partito Popolare Slovacco (*Slovakische Volkspartei*)
- ÚHU Ufficio Centrale dell'Economia (*Ústredný Hospodársky Úrad*)
- ÚPV Ufficio di Presidenza del Governo (*Úrad predsedníctva vlády*)
- ÚÚP Ufficio Centrale del Lavoro (*Ústredný Úrad Práce*)
- ÚŽ Centro Ebraico (*Ústredňa židov*)
- z. legge (*zákon*)
- zákl. č. numero di protocollo (*základné číslo*)

⁶⁸ Cfr. SNA, f. Ns, inv. č. 45, č. kart. 97 (Filmoteka NS, I.A-1009, č. 5/97).

⁶⁹ Secondo la deposizione di Wisliceny del 7 maggio 1946 di fronte alla Corte Nazionale "Vašek appartenne al circolo più vicino al Tiso, perché era sposato con la figlia naturale del presidente della Repubblica. Più tardi però il rapporto fra Tiso e Vašek deteriorò, perché Vašek divorziò da sua moglie." Cfr. SNA, f. NS, inv. č. 45, č. kart. 97 (Filmoteka NS, I.A-1010, č. 128/97).

L'affermazione di Wisliceny è di somma importanza, in quanto le biografie finora pubblicate su Tiso tacciono questo particolare della vita del monsignore.

Fonti

- Actes et Documents du Saint Siège Relatifs à la Seconde Guerre Mondiale*, (a cura di), Pierre Blet, Robert A Graham, Angelo Martini, Burkhart Schneider, 11 vols. Città del Vaticano, 1965–1981.
- Slovenský Národný Archív*, Bratislava
- Slovenský Zákoník*
- Tények és tanúk. Hitler hatvannyolc tárgyalása 1939–1944*, [Fatti e testimoni. Sessantotto trattative di Hitler, 1939–1944.], (a cura di) György Ránki–Gáspár Soltész, Budapest, 1983, 2 vol.

Bibliografia

- Agostino, Visco, "Jozef Tiso rientra nella storia" *La cultura nel mondo* 45 (1991/3), 23–26.
- Angelozzi Gariboldi, Giorgio, *Il Vaticano nella seconda guerra mondiale*. Milano, 1992.
- Berger, Tilma, "Slovakei" in P. Rehder (Hrsg.), *Das neue Osteuropa von A–Z*, München, 1993/2, 633–635.
- Blet, Pierre, *Pio XII e la Seconda Guerra Mondiale negli archivi vaticani*. Milano 1999.
- Braham, Randolph L., *The politics of the genocide. The Holocaust in Hungary*. New York, 1981.
- Bresciani, Monaldo–Innocenti, Ennio, "Statisti cattolici europei" in *Quaderni di Studi Storici sulla cristianità*, Roma 1990, 163–171.
- Burger, Adolf, *Des Teufels Werkstatt. Die Geldfälscherwerkstatt im KZ Sachsenhausen*. Berlin, 1997.
- Kropilák, M., (a cura di), *Dejiny Slovenska 1918–1945*. [La storia della Slovacchia.] vol.5, Bratislava, 1985.
- Chmel, Rudolf (a cura di), *A szlovákkérdés a 20. században*. [Il problema degli slovacchi nel Novecento.] Pozsony, 1996.
- Čulen, Karol, *Po Svätuplukovi druhá naša hlava. život dr. Jozefa Tisu*. [La seconda nostra testa dopo lo Svatopluk. La vita di Giuseppe Tiso.] Middletown, 1947.
- Doležal, Miroslav, "Cechi e slovacchi, un divorzio a piccoli passi" *La nuova Europa, Rivista internazionale di cultura* 2 (1993/2), 113–122.
- Đurica, Milan S., *Die slowakische Politik 1938/39 im Lichte der Staatslehre Tisos*. Regensburg, 1967.
- Đurica, Milan S., *Jozef Tiso, I/1887–1939*. Abano Terme, 1989.
- Đurica, Milan S., *Jozef Tiso–slovenský kňaz a štátnik, 1887–1939*. [Giuseppe Tiso – principe e l'uomo dello stato slovacco.] Martin, 1992.
- Đurica, Milan S., *La república eslovaca y la tragedia de los judíos europeos*. Buenos Aires, 1975.
- Đurica, Milan S., *La Slovacchia e le sue relazioni politiche con la Germania 1938–1945*. Padova, 1964.
- Eördögh, István, *Alle origini dell'espansionismo romeno nella Transilvania ungherese (1916–1920)*. Cosenza, 1992.
- Fábri, Zoltán, "A vádlott megszólal" [L' accusato apre la bocca.] *Kritika* (1981/8).
- Gaspar, Tido, *Der Präsident der slowakischen Republik*. Pressburg, 1939.

- G. Kovács, László-Kamenec, Ivan, *Jozef Tiso*. Dunaszerdahely, 1997.
- Haumann, Heiko, *Storia degli ebrei dell'Est*. Milano, 1990.
- Hillgruber, Andreas, *Staatsmänner und Diplomaten bei Hitler*. Frankfurt, 1970.
- Hochhäuser, Alex, *Zufällig überlebt – als deutscher Jude in der Slowakei*. Berlin, 1992.
- Hoensch, Jörg K., *Die Slowakei und Hitlers Ostpolitik*. Köln-Graz, 1965.
- Hoensch, Jörg K., *Geschichte der Tschechoslowakischen Republik 1918–1978*. Stuttgart, 1978.
- Höffmann, Gabriel – Hoffmann, Ladislav, *Katolíka cirkev a tragédia židov v dokumentoch*, [La chiesa cattolica e la tragedia degli ebrei visti nei documenti storici.] Partizánske, 1994.
- Janics, Kálmán, *A hontalanság éve. A szlovákiai magyar kisebbség a második világháború után 1945–1948*. [Senza patria per anni. La minoranza ungherese in Slovacchia dopo la seconda guerra mondiale, 1945–1948.] Bratislava, 1992.
- Jelinek, Yeshayahu, *The Parish Republik: Hlinka's Slovak People Party 1939–1945*. New York–London, 1976.
- Kamenec, Ivan, *Trauma. Az első Szlovák Köztársaság 1939–1945*. [Un trauma. La prima repubblica slovacca.] Budapest, 1999.
- Kamenec, Ivan, *Po stopách tragédie*. [Sulle tracce della tragedia.] Bratislava, 1991.
- Kamenec, Ivan, “Preníkanie fašistickej ideológie a organizácii Národnej obce fašistickej do slovenského politického života v medzivojnovom období” [Il permeare dell'ideologia fascista e l'organizzazione cittadina nazionale fascista.] *Historické štúdie* 24 (1980), 43–74.
- Kamenec, Ivan, *Snem Slovenskej republiky a jeho postoj k problému židovského obyvateľstva na Slovensku v rokoch 1939–1945*, [L'atteggiamento della Repubblica Slovacca verso il problema della popolazione ebrea negli anni 1939–1945.] *Historický časopis* 27 (1969/3), 329–363.
- Kamenec, I. – Prečan, V. – Škovránek, S., *Vatikán a Slovenská republika 1939–1945*. Bratislava–Praha, 1992.
- Kirschbaum, Stanislav J., *A history of Slovakia, The struggle for survival*, New York, 1995.
- Kirschbaum, Stanislav J., “Dr. Joseph Tiso – The Prelate who Died on the Gallows for His People” *Slovakia* 12 (1972), 5–20.
- Kirschbaum, Stanislav J., *Slovaques et tchèques: essai sur un nouvel aspect de leur histoire politique*. Lausanne, 1987.
- Klimko, Jozef, *Tretia ríša a ľudácky režim na Slovensku*. [Il terzo Reich ed il regime popolare in Slovacchia.] Bratislava, 1986.
- Komoróczy, Géza, *Holocaust. A pernye beleég a bőrkébe*. [Holocaust. La cenere ci brucia la pelle.] Budapest, 2000.
- Lederer, Zdenek, *Ghetto Theresienstadt*. New York, 1983.
- Lettrich, Jozef, *Dejiny novodobého Slovenska*. [La storia della Slovacchia moderna.] Bratislava, 1993.
- Lipscher, L., *Die Juden im Slovakischen Staat 1939–1945*. München–Wien, 1980.
- Mutňanský, Ľudo, *Slovenská revolúcia na vlnách éteru*. [La rivoluzione slovacca sulle onde dell'etero.] Bratislava, 1942.
- Neumann, Oscar J., *Im Schatten des Todes*. Tel Aviv, 1956.

- Paučo, Jozef (a cura di), *Dr. Jozef Tiso o sebe*. [Dr Giuseppe Tiso su se stesso.] Passaic, 1952.
- Nardini, Lisa G., *Una terza risposta*. Padova, 1977.
- Pfeiffer, Karl, *Die Gemeinde*. Wien, 1991.
- Poplakovič, Štefan, *Tisova náuka*. [La dottrina di Tiso.] Bratislava, 1941.
- Poplakovič, Štefan, *Z Tisovho boja*. [Sulla battaglia di Tiso.] Bratislava, 1941.
- Rašla, Anton - Žabkay, Ernest, *Process dr. J. Tisom*. [Il processo di Giuseppe Tiso.] Bratislava, 1990.
- Ránki, György, "Horthy, Tiso and the Holocaust" in *Bildungsgeschichte, Bevölkerungsgeschichte, gesellschaftsgeschichte in den böhmischen Ländern und in Europa: Festschrift für Jan Hvránek zum 60. Geburtstag*. München, 1988.
- Sidor, Karol, *Takto vznikol Slovenský štát*. [Così nacque lo stato slovacco.] Bratislava, 1991.
- Szabó, A. Ferenc, "A második világháború utáni magyar-szlovák lakosságcseré demográfiai szempontból" [Il cambio della popolazione ungherese-slovacco dal punto di vista demografico.] *REGIO* (1991/4).
- Szabó, Károly, *A magyar-csehszlovák lakosságcseré története*. [La storia del cambio della popolazione ungherese-slovacco.] 3 vols., Budapest, (manoscritto inedito), 1981, Országos Szécsényi Könyvtár, fondo n°293.
- Szarka, László, *A szlovákok története*. [La storia dei slovacchi.] Budapest, 1993.
- Tiso, Jozef, *Ideológia slovenskej ľudovej strany*. [L'ideologia dello stato popolare slovacco.] Praha, 1930.
- Venohr, Wolfgang, *Aufstand in der Tatra (Die Kampf um die Sloakei 1939-1944)*. Königstein, 1979.
- Vigh, Károly, *A szlovákiai magyarság kálváriája 1945-1948*. [Il calvario degli ungheresi di Slovacchia 1945-1948.] Budapest, 1998.
- Vnuk, František, *Dr. Jozef Tiso. President of the Slovak Republic*. Sydney, 1967.
- Zeisel, Ernst, *War der Priester und Präsident Tiso Hitlers Handlanger und ein Judenverfolger?* Benediktbeuern, 1979.
- Zubek, T., "Monsignor Jozef Tiso. Controversial Personality" *Homiletic and Pastoral Review* 56 (NY 1956), 121-126.
- Yahil, Leni, *The Holocaust: The Fate of European Jewry*. New York, 1990.

Hungarian Prehistory Series



The Hungarians moved to their later homeland, the Carpathian basin at the end of the ninth century. Prior to this period they lived in the western part of the southern Russian steppe as vassals of the Khazar Kaghanate. The ethnic environment of the Kaghanate had a great impact on the ethnogenesis of the Hungarians as testified by the numerous Turkic and Iranian loan words as well as the art, the military and the political structure of the Hungarians in the period of the conquest. Therefore, from the point of view of Hungarian prehistory, it is crucial to be familiar with the history of the nomadic peoples, that is, with the "oriental background." The Hungarian Prehistory Series, launched in 1990, aimed to publish source editions, collected papers and monographs in connection with the history of the Eurasian steppe. It includes historical, linguistical and archaeological studies. The Department of Medieval World History (University of Szeged) has played an active role in the publication of the series since 1994.

The published volumes of the series until 2000 are the following:

- Vol. 1. *Őstörténet és nemzettudat 1919–1931*. [Prehistory and the National Consciousness.] Ed. Éva Kincses Nagy, Szeged 1991.
- Vol. 2. Sándor, Klára, *A Bolognai Rovásemlék*. [The Runic Inscription of Bologna.] Szeged 1991.
- Vol. 3. Szűcs, Jenő, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*. [The Formation of Hungarian National Consciousness.] Ed. István Zimonyi, Szeged 1992.
- Vol. 4. *Rovásírás a Kárpát-medencében*. [Runic Scripts in the Carpathian Basin.] Ed. Klára Sándor, Szeged 1992.
- Vol. 5. Szádeczky-Kardoss, Samu, *Az avar történelem forrásai*. [Sources of Avar History.] Vol. 1. Co-workers: Márta Borsos, et al. Szeged 1992.
- Vol. 6. Bóna, István, et al., *Hunok – Gepidák – Langobardok*. [Huns, Gepids and Lombards.] Szeged 1993.
- Vol. 7. Vásáry, István, *A régi Belső-Ázsia története*. [A History of Early Inner-Asia.] Szeged 1993.

- Vol. 8. Bálint, Csanád, *Kelet, a korai avarok és Bizánc kapcsolatai*. [The Relation between the East, the Early Avars and Byzantium.] Szeged 1995.
- Vol. 9. Róna-Tas, András *A magyarság korai története*. [The Early History of the Hungarians.] Szeged 1995.
- Vol. 10. Kmoskó, Mihály, *Mohamedán írók a steppe népeiről. Földrajzi irodalom*. [Muslim Writers on the Peoples of the Steppe. Geographical Literature.] Vol. I/1. Ed. István Zimonyi, Budapest 1997.
- Vol. 11. Rédei, Károly, *Őstörténetünk kérdései*. [The Problems of Our Prehistory.] Budapest 1998.
- Vol. 12. Szádeczky-Kardoss, Samu, *Az avar történelem forrásai 557-től 806-ig*. [Sources of the Avar History.] Co-author: Csaba Farkas, co-workers: Márta Borsos, et al. Budapest 1998.
- Vol. 13. Kmoskó, Mihály, *Mohamedán írók a steppe népeiről. Földrajzi irodalom*. [Muslim Writers on the Peoples of the Steppe. Geographical Literature.] Vol. I/2. Ed. Zimonyi István. Budapest 2000.

Professor Samu Szádeczky-Kardoss, an outstanding Hungarian classical scholar published his work entitled *Az avar történelem forrásai*¹ in the series. Its predecessor was a publication, published in German, that collected extracts from the sources on the European Avars.² Subsequently, Professor Szádeczky-Kardoss began to publish the Hungarian translation of the sources, with abundant commentaries, in chronological order. The first nine chapters of this work were published in the *Archaeologiai Értesítő* between 1978 and 1986. Due to the great interest in this work, it was reprinted in the *Hungarian Prehistory Series* in 1992 as the first volume of a major undertaking, completed with two chapters. However, with the completion of the second volume, the publisher faced a problem since, by this time, the first volume was out of print. Therefore, instead of a reprint edition of the first volume, the two parts were published jointly.³ The entire work covers the history of the Avars from 557 to 806.⁴ All the sources, from this period, on the Avars can be found in Hungarian translation. The commentaries on the excerpts meet all scholarly standards. The accuracy of the editor is exemplified by

¹ S. Szádeczky-Kardoss, *Az avar történelem forrásai*. [Sources of the Avar History.] Vol. I. Co-workers: M. Borsos, et al. Szeged 1992.

² *Ein Versuch zur Sammlung und chronologischen Anordnung der griechischen Quellen der Awarengeschichte nebst einer Auswahl von anderssprachigen Quellen*. *Opuscula Byzantina I*. Szeged 1972. Supplemented new edition: *Opuscula Byzantina Vol. 8*, Szeged 1986, 3–140, 229–272. (Co-author: T. Olajos.)

³ S. Szádeczky-Kardoss, *Az avar történelem forrásai 557-től 806-ig*. [Sources of Avar History from 557 to 806.] Co-author: Cs. Farkas, co-workers: M. Borsos, et al., Budapest 1998.

⁴ The translations of Greek sources on the Avars after 806, prepared by Teréz Olajos, are to appear in the Szegedi Középkortörténeti Könyvtár [Szeged Medieval Library.] series.

the corrigenda attached to the volume after its publication. The corrigenda draws the attention of the reader to 11 (!) misprints in the 300-page book. The use of the book is facilitated by an index divided into two parts.

The interest in the Muslim sources for Hungarian prehistory and that of the conquest grew at the end of the nineteenth century. At that time a mostly bilingual book was published with the title *A magyar honfoglalás kútffői*⁵ (*MHK*), comprising Muslim texts translated and commented on by Géza Kuun. In the 1950s, Károly Czeglédy re-translated some of these sources⁶ and planned to compile a six-volume chrestomathy of Hungarian prehistory. In this undertaking he took upon himself the task of editing Muslim authors. The series, however, has never been completed. It was well-known that Mihály Kmoskó (1876–1931) had compiled a prehistorical chrestomathy of Muslim sources on the Hungarians in the period of the conquest that remained in manuscript form.⁷ Due to his ideological position, its publication was not possible in the political situation after 1945. Its recent publication was carried out by István Zimonyi, the editor-in-chief of the Hungarian Prehistory Series, who evaluated the translations from a scholarly point of view and edited the volume that had disgracefully been left unpublished.⁸ Mihály Kmoskó considered it to be important to keep the excerpts on the Hungarians in their broader context. Thus he translated sources concerning the different peoples who had been in touch with the Hungarians (Khazars, Volga Bulgars, Alans, Burtas, Moravians, Russians, etc.) Finally, he extended his research to every ethnic groups of the Eurasian steppe zone. The selection from the works of almost forty authors comprises a chrestomathy over a thousand pages long. There are almost 6,000 notes added to the texts. The only imperfection of the book is that – due to non-scholarly reasons – it could not have been published earlier as, in the case of certain sources, some of its results needed to be corrected. Since the death of Mihály Kmoskó, several significant manuscripts have been published that are important for Hungarian prehistorical studies (Hudūd al-ʿĀlam, al-Marvazī, Ibn Hayyān, etc.). The new results are always highlighted in the notes by István Zimonyi. The work begins with an introduction to the authors. It is followed by the excerpts. In the first volume the relevant passages of the accounts of Ibn Hurdādhbih, Muslim ibn Abi Muslim al Jarmī, Qudāma, Ibn

⁵ *A magyar honfoglalás kútffői*. [Sources of the Hungarian Conquest.] Ed. Gy. Pauler and S. Szilágyi, Budapest 1900.

⁶ *A magyarok elődeiről és a honfoglalásról*. [On the Ancestors of the Magyars and the Conquest.] Ed. Gy. Györffy, Budapest 1958. (1975², 1986³).

⁷ K. Czeglédy, "Monographs on Syriac and Muhammadan Sources in the Literary Remains of M. Kmoskó," *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae* 4 (1954) 19–91; For Mihály Kmoskó's scholarly activity, see István Zimonyi, "Kmoskó Mihály és a magyar őstörténet," [Mihály Kmoskó and the Hungarian Prehistory], in *Őstörténet és nemzettudat 1919–1931*. Ed. É. Kincses Nagy, Szeged 1991, 89–93.

⁸ M. Kmoskó, *Mohamedán írók a steppe népeiről*. *Földrajzi irodalom*. [Muslim Writers on the Peoples of the Steppe. Geographical Literature.] Vol. I/1–2. Ed. I. Zimonyi, Budapest 1997–2000. The publication of the forthcoming four volumes is in progress.

Rusta⁹ and Hārūn ibn Yahyā can be found. The second volume comprises the texts of al-Istakhri, Ibn Hauqal, al-Muqaddasī, al-Maʿsūdī and al-Bakrī. The work published half a century after the death of Mihály Kmoskó, proved to be abiding and unique in terms of national scholarship.

Klára Sándor produced a critical edition of the longest extant document of the Székely runic script, known as the Runic inscription of Bologna, discovered by Count Luigi Ferdinando Marsigli.¹⁰ The count, a member of the Habsburg imperial army, discovered a stick with Runic inscription in Gyergyószentmiklós (Now: Gheorgheni, Romania), in 1690. He copied the inscriptions and accompanied it with the alphabet of the Székely Runic script as well as with the Latin translation of the texts. The book begins with a philological analysis of the Runic inscription. In the first chapter the author introduces the source, reconstructs its history and determines the date of its origin. On the basis of a textual analysis, Klára Sándor identified several chronological layers. Most probably, the first step was a Hungarian Runic calendar based on the Latin alphabet. It might have been transformed into a Hungarian Runic script around the thirteenth–fourteenth centuries. This inscription might have been copied several times and once – in the second half of the fifteenth century – Franciscan friars incorporated the feast of a new saint into the saints' calendar. The next chapter comprises the description of the content of the text and the detailed phonetic analysis of the identification of the Runic script. The second part of the book lists all the Runic words of the inscription, arranged into entries. The photocopies of the Runic texts can be found in the appendix.¹¹ Various studies have been published on the enumeration of the Székely Runic script and its historical background in recent decades.¹² This is the first study, however, carrying out a critical edition of the Székely Runic script that claims to meet modern scholarly standards. The study and the critical edition

⁹ See also H. Göckenjan und I. Zimonyi, *Orientalische Berichte über die Völker Osteuropas und Zentralasiens im Mittelalter. Die Gayhānī-Tradition*. Veröffentlichungen der Societas Uralo-Altaica, Band 54, Wiesbaden 2001.

¹⁰ K. Sándor *A Bolognai Rovásémlék*. [The Runic Inscription of Bologna.] Szeged 1991.

¹¹ Formerly it was published by Gyula Sebestyén (*A magyar rovásírás hiteles emlékei*. [The Authentic Remnants of the Hungarian Runic Scripts] Budapest 1915). His work, however, can only be obtained at book auctions, moreover, the photos in the reviewed work are of much better quality.

¹² I. Vásáry, "A magyar rovásírás. A kutatás története és mai helyzete. [The Hungarian Runic Scripts. The History and the Present State of Research]," *Keletkutatás* (1974) 159–171; K. Sándor, "A székely rovásírás. [The Székely Runic Script]," *Néprajz és Nyelvtudomány* 33 (1989–1990) 65–81; A. Róna-Tas, "A magyar rovásírás és a Mátyás-kori humanizmus. [The Hungarian Runic Script and Humanism in the Age of King Matthias]," *Néprajz és Nyelvtudomány* 29–30 (1985–1986) 173–179; Idem, in A. Róna-Tas, *A magyarság korai története*. [The Early History of the Hungarians] Szeged 1995, 139–145; A. Róna-Tas, "On the Development and Origin of the East Turkic 'Runic' Script," *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae* 41 (1987) 7–14; A. Róna-Tas, "Problems of the East European Scripts with Special Regard to the Newly Found Inscriptions of Szarvas" in *Popoli delle Steppe: Unni, Avari, Ungari*. Spoleto 23–29 aprile 1987. Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo 35. Spoleto 1988, 483–511.

of the entirety of the authentic texts should yield a corpus that can be a basis for further academic research. The Székely Runic script would be the key to the hitherto underciphered Eastern European (Avar, Khazar, etc.) Runic scripts.

The Department of Altaistics, together with the Hungarian Prehistory Research Group of the József Attila University¹³ organized a workshop on the Runic scripts of the Carpathian Basin on 26th March 1992. The proceedings of the workshop were published in the same year in the Hungarian Prehistory Series.¹⁴ The first article of the volume by András Róna-Tas treats the Turkic origin of the Hungarian *ír* 'write' and *betű* 'letter' words. The author reckons both expressions to be Turkic loan words dating from prior to the Hungarian conquest. Irén Juhász reported a Runic script found on a large strap end that was discovered in a late Avar grave in Szarvas (County Békés, Hungary). While János Harmatta published the transcription of Avar Runic inscriptions. István Dienes reported an inscription discovered in a grave from the period of the Hungarian conquest near Kalocsa (County Bács-Kiskun, Hungary), and the transcription of the script was provided by Gábor Vékony. He identified the language of the inscription as common Turkic. Géza Ferenczi reviewed the Székely Runic inscription. Ferenc Kósa dealt with the methodic quest of the Runic inscriptions, while Klára Sándor treated the issues raised concerning the origins of the Székely Runic script.

Several outstanding Hungarian orientalists have published volumes containing their collected studies.¹⁵ The series continued this tradition by publishing a selection of the articles of András Róna-Tas.¹⁶ Here we mention only a few of the fifty papers. The preface of the book, written by the author himself, surveys the post-World War II historiography of Hungarian prehistorical studies.¹⁷ Among the articles of the book the evaluation report on István Fodor's PhD thesis can be found. In this report András Róna-Tas not only presents his own ideas concerning Hungarian prehistory, but also makes critical remarks on Fodor's theses upon the migration of the Hungarians from the Eastern European forest-land to the

¹³ Since 1 January 2000 the name of the institution has been "University of Szeged."

¹⁴ *Rovásírás a Kárpát-medencében*. [Runic Script in the Carpathian Basin.] Ed. K. Sándor, Szeged 1992.

¹⁵ L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai és ami körülöttük van*. [The Turkic Connection of the Hungarian Language and Other Related Issues.] 2 vols. Budapest Oriental Reprints A1-2. Budapest 1977-1979; K. Czeglédy, *Magyar őstörténeti tanulmányok*. [Studies on Hungarian Prehistory.] Budapest Oriental Reprints A3, Budapest 1985; Gy. Németh, *Törökök és magyarok*. [Turks and Hungarians.] 2 vols. Budapest Oriental Reprints A4-5, Budapest 1990.

¹⁶ A. Róna-Tas, *A magyarság korai története*. [The Early History of the Hungarians.] Szeged 1995.

¹⁷ A. Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép*. [The Magyars of the Conquest.] Budapest 1996, 305-321; Its English edition: Idem, *Hungarians and Europe in the Early Middle Ages*, Budapest, 1999. 395-411.

steppe zone.¹⁸ Some papers of the volume study the Khazar ethnonym and others investigate their language.¹⁹ The author's conclusion from the point of view of Hungarian prehistory is that the idea of common Turkic etymology of the Khazar ethnonym was not valid. Thus he invalidated one of the major pieces of evidence of purporting to prove the common Turkic origin of the Khazar language. There are many Turkic loan words in Hungarian from the pre-conquest period that conform to Chuvash criteria. Scholars, however, deemed the language of the Khazars to be of common Turkic type. Therefore, they tried to place the Khazar–Hungarian coexistence in a very short time framework since a long-lasting impact would not be appropriate for explaining the huge proportion of Chuvash-type loan words to be found in the Hungarian language as against the common Turkic ones. The studies of András Róna-Tas showed that there is not an adequate basis for identifying the language of the Khazars as common Turkic. Thus, one can assume a longer connection between Khazars and Hungarians. This can basically alter ideas about the migration of the Hungarians before the conquest. In his work entitled *A magyar népnév egy 1311-es volgai bolgár sírfeliraton*,²⁰ the author showed that the self-designation of the Hungarians – i.e. Magyars – could be related to a Hungarian group settled in the Volga region. The history of this separate group of Hungarians is particularly interesting not only from the point of view of the ethnogenesis of those Hungarians who settled in the Carpathian basin but also in the light of ethnic changes in the Volga region during the Mongol period.²¹ The volume ends with the bibliography of András Róna-Tas up to 1994, compiled by Éva Kincses Nagy. The book comprises substantial studies of the author that should not to be overlooked by those studying Hungarian prehistory, particularly, in many cases it is difficult to have access to them.

¹⁸ I. Fodor, *Verecke híres útján...* [On the Famous Pass of Verecke...] Budapest 1975; Its English edition: Idem, *In Search of a New Homeland. The Prehistory of the Hungarian People and the Conquest*. Budapest 1982.

¹⁹ A. Róna-Tas, "A kazár népnévről. [On the Khazar Ethnonym]," *Nyelvtudományi Közlemények* 84 (1982) 349–380; Idem, "Újabb adatok a kazár népnév történetéhez. [New Data on the History of the Khazar Ethnonym]," *Nyelvtudományi Közlemények* 85 (1983) 126–133.

²⁰ *The 'Magyar' Ethnonym on a Volga Bulghar Grave Inscription from 1311*.

²¹ See I. Vásáry, "A jezsuita Cseles Márton és a Julianus-jelentés (A Magna Hungaria- és a Jugria-kérdés történetéhez). [The Jesuit Márton Cseles and the Julianus Report (On the History of the Question on Magna Hungaria and Yugria)]," in *Középkori kútfontok kritikus kérdései*. Ed. J. Horváth, and Gy. Székely, Budapest 1974, 261–275; Idem, "The Hungarians or Možars and the Meščers/Mišers of the Middle Volga region," *Archivum Eurasiae Medii Aevi* 1 (1975) 237–275; Idem, "A Volga-vidéki magyar töredékek a mongol kor után. [Groups of Magyars in the Volga Region after the Mongol Era]," in *Magyar őstörténeti tanulmányok*. Ed. A. Bartha, K. Czeglédy, and A. Róna-Tas, Budapest 1977, 283–290; L. Tardy, *A tatárországi rabszolgakereskedelelem és a magyarok a XIII–XV. században*. [The Slave-Trade of the Golden Horde and the Hungarians in the Thirteenth–Fifteenth Centuries.] Kőrösi Csoma Kiskönyvtár 17. Budapest 1980; Idem, *Sklavenhandel in der Tartarei*. *Studia uralo-altaica* 20. Szeged 1983.

In his work, entitled *Kelet, a korai avarok és Bizánc kapcsolatai*,²² Csanád Bálint published the enlarged and corrected version of two of his former papers in German.²³ These articles are closely connected with each other. The first paper treats the strap mountings connected to the steppe culture and their parallels through the analysis of a grave in Ūč Tepe (Azerbaijan). He points out that the political-cultural influence of the Byzantine Empire was not coterminous with its borders. Certain objects deriving from Byzantine culture reached Europe, Africa, the Southern Russian Steppe, and Iran. This requires a reconsideration of the ethnospecific nature of several objects. While the first article discusses a particular object type, the other provides a new approach towards the evaluation of the findings. The author is right in his warning that from a methodological point of view it is hazardous to draw conclusions on the basis of a group of archaeological hoards (or even on a single finding). Such "conclusions" infiltrate into historical studies as "results of archaeology" and in many cases produce erroneous hypotheses strengthening one another. According to Csanád Bálint, the main objective of archaeology is to provide a solid source basis for further research through systematic study of the finds. The article of János Harmatta on the inscription of a Sassanian seal-ring found in a grave in Ūč Tepe is in the appendix. The practical use of the volume is facilitated by more than sixty photos, drawings and maps.

In the Spring of 1988 a conference was organized in Szeged and its eleven contributors tried to analyze the impact of losing World War I and the negative effects of the peace treaties on the scholars dealing with Hungarian prehistory.²⁴ Through the peace treaties, Hungary lost two thirds of its original territory. One third of the population became citizen of surrounding foreign countries. The reaction of the scholars of the period differed. István Fried studied the opinions on Hungarian-Slav relations. After the war the Slav ethnic groups, formerly belonging to Hungary, established their autonomous nation-states. Both among the Slavs and the Hungarians there arose a need to reappraise their history in accordance with their changed situation. The article of Árpád Berta on the development of the first prehistorical theory of Gyula Németh can also be found in the volume.²⁵ The author, who edited the enlarged and revised work of Gyula Né-

²² Cs. Bálint, *Kelet, a korai avarok és Bizánc kapcsolatai*. [The Relation between the East, the Early Avars and Byzantium.] Szeged 1995.

²³ Cs. Bálint, "Kontakte zwischen Iran, Byzanz und der Steppe. Das Grab von Ūč Tepe (Sowj. Azerbajdzan) und der beschlagverzierte Gürtel im 6. und 7. Jahrhundert," in *Awarenforschungen* Vol. 1, Hg.: F. Daim. *Archaeologia Austriaca*, Monographien 1; Studien zur Archäologie der Awaren 4. Wien 1992. 309–496; Idem, "Probleme der archäologischen Forschung zur awarischen Landnahme," in *Ausgewählte Probleme der europäischen Landnahmen des Früh- und Hochmittelalters*. Hrsg. M. Müller-Wille und R. Schneider, Vorträge und Forschungen 41, Sigmaringen 1993, 195–273.

²⁴ *Őstörténet és nemzettudat 1919–1931*. [Prehistory and the National Consciousness.] Ed. É. Kincses Nagy, Szeged 1991.

²⁵ For the Gyula Németh's work, see A. Róna-Tas, "Julius Németh. Life and Work" *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae* 32 (1978) 261–284; A. Róna-Tas, *Németh Gyula*. Budapest 1991; For Gyula Németh's bibliography, see G. Uray, "A Bibliography

meth (*A honfoglaló magyarság kialakulása*),²⁶ provides an excellent summary of the ideas on the prehistory of the Hungarians of the young turcologist. He points out that these ideas need to be interpreted together with the prehistorical ideas of noted contemporary orientalists (Ármin Vámbéry, Zoltán Gombocz, Bernát Munkácsi, István Zichy and others). Finally, Zoltán Kordé provides a summary of several studies on the ethnogenesis of the Székelys.²⁷

The work of Károly Rédei, a leading professor of the Finno-Ugric Department at the University of Vienna, dealing with the history of the Hungarian language was published in the Prehistory Series.²⁸ The democratization process of the 1990s in Hungary made possible the publication of the works of numerous emigrant Hungarian historians. In addition to the high standard scholarly studies, many amateur "historians" published their so-called "works." Their fantastic and unscholarly ideas (about the Hun-Hungarian, the Sumer-Hungarian or the Turkic-Hungarian relationship) unfortunately found their way to an enthusiastic general readership. Books were also published prior to this period trying to criticize these false theories.²⁹ The increasing number of amateur works led Károly Rédei to provide a new summary in his work. He presents a detailed historiography of these "genial discoveries" and through striking examples shows the unscholarly nature of the methods applied by these "historians."

Jenő Szűcs prepared a monograph on the Hungarian ethnogenesis in the 1970s. However, until his death in 1988 this work was not published. His historical approach, nonetheless, became well-known and popular.³⁰ His book on the economic and social regions of Europe became a bestseller, and this success surprised even its publishing house.³¹ His work, entitled *A magyar nemzeti tudat kialakulása*,³² proved to be a turning point in research on Hungarian prehistory. Szűcs adapted the theory of the historian Reinhard Wenskus to the Hungarian case. The

of the Works of Prof. J. Németh," *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae* 11 (1960) 11–28; His complete bibliography: Gy. Németh, *Törökök és magyarok*. [Turks and Hungarians.] Vol. 2, Budapest Oriental Reprints A5. Budapest 1990, 287–312.

²⁶ Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása*. [The Formation of the Conquering Magyars.] 2nd enlarged and revised edition. Ed. Á. Berta, Budapest 1991.

²⁷ For the relevant secondary literature, see Gy. Kristó, *A székelyek eredetéről*. [On the Origin of the Szeklers.] Szegedi Középkortörténeti Könyvtár, 10. Szeged 1996.

²⁸ K. Rédei, *Őstörténetünk kérdései*. [The Problems of Our Prehistory.] Budapest 1998.

²⁹ M. Zsirai, "Őstörténeti csodabogarak," [Queer cards of the Hungarian Prehistory] in *A magyarság őstörténete*, ed. L. Ligeti, Budapest 1943, 266–289; G. Komoróczy, *Sumer és magyar?* [Sumer and Hungarian?] Budapest 1976; J. Pusztay, *Az "ugor-török háború" után*. [The Aftermath of the "Ugor-Turkic War."] Budapest 1977.

³⁰ His selected studies (J. Szűcs, *Nemzet és történelem*. [Nation and History.] Budapest 1974) were reprinted in 1984. Its German edition: Idem, *Nation und Geschichte*. Budapest 1981.

³¹ J. Szűcs, *Vázlat Európa három történeti régiójáról*. [The Three Historical Regions of Europe.] Budapest 1983; *Die drei historischen Regionen Europas*. Übersetzt von B. Rásky, Frankfurt am Main 1990.

³² J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*. [The Formation of the Hungarian National Consciousness.] Szeged 1992. New edition: Budapest 1997.

majority of the German ethnic groups that had settled in the western part of the Roman Empire merged into the local population of the occupied territories. During this process their ethnonym gradually became a territorial category. From a qualitative point of view, this process resulted in a new phenomenon: the modern nation. Szűcs pointed out that the transitions between the stages are not evident. The Hungarians in the period of the conquest did not lose their national consciousness, it rather spread among the inhabitants of the Kingdom of Hungary. After accepting Christianity, only fragments of the ancient ethnic ideas of the Hungarians found their way into written sources. Szűcs managed to provide a homogenous picture out of the small pieces that had not been achieved by other Hungarian scholars until then. At the end of the book a summary can be found of the scholarly activity of the author written by István Zimonyi.³³ It is followed by a bibliography of Jenő Szűcs' work, compiled by Erzsébet Szűcs.

The medievalists of the communist countries launched a new project that aimed at compiling a Marxist encyclopaedia of the medieval history of Eastern Europe with the title *Encyklopädie der Frühgeschichte der europäischen Völker*. In the course of the distribution of entries, however, the editors – in a very unscholarly way – took the modern borders of the countries as a basis. Thus the Hungarian scholars were to be excluded from the preparation of entries discussing the history of two thirds of Hungary that had once belonged to the medieval Kingdom of Hungary. Therefore, they begin to launch a new project with a working title *A magyar föld és nép korai történetének enciklopédiája*. The editorial work was taken by Sándor Bökönyi and Gyula Kristó and the secretary of the editorial board was Csanád Bálint. The entry-words would have included the Hungarian prehistory and medieval history up to 1387, as well as the history of the Carpathian basin between the Hun and the Hungarian conquests. In addition to the Hungarian edition, they also planned an edition in German. A pilot booklet – containing 26 entries – of the future encyclopaedia was published.³⁴ The publication of the first volume was planned for 1992. Due to the political changes, the financial basis of the undertaking became uncertain. Thus, on the basis of the already prepared entries a team, led by Gyula Kristó, began to compile a new book. It was eventually published in 1994 under the title *Korai magyar történeti lexikon (9–14. század)*.³⁵ With the shortening of the period under investigation, the entries – imperfectly – prepared on the pre-conquest history of the Carpathian basin were left out. Thus only 2,000 entries of the originally scheduled 3,000 were published.

Out of the remaining entries those, concerning the Huns, the Gepids and the Lombards were prepared in a way that they were published together in one vol-

³³ See also I. Zimonyi, "The Concept of Nation as Interpreted by Jenő Szűcs" in *Forms of Identity*. Ed. L. Löb, I. Petrovics, Gy. E. Szőnyi, Szeged 1994, 1–8.

³⁴ *A magyar föld és nép korai történetének enciklopédiája*. [Encyclopaedia of the Early History of the Hungarian Land and People.] Editor-in-chief: S. Bökönyi and Gy. Kristó, Budapest 1987. In a booklet as a manuscript.

³⁵ *Korai magyar történeti lexikon (9–14. század)*. [Lexicon of Early Hungarian History, 9th–14th Century.] Editor-in-chief: Gy. Kristó, ed. P. Engel and F. Makk, Budapest 1994.

ume. Before the publication of the encyclopaedia, István Bóna, who had co-ordinated the preparation of the entries dealing with the period under study, published a volume containing these entries in a book entitled *Hunok – Gepidák – Langobardok*.³⁶ This volume of 180 entries comprises the writings of István Bóna, János Cseh, Péter Tomka and Ágnes Tóth. There are separate entries, besides the substantial, summarizing ones (the Huns, the clothing of the Gepids, or the archaeology of the Lombards), on all the notable individuals (e.g. Arikan / Erekan, Dengitzik / Dintzik, Onegesios, Orestes, Uldin, Audomharjis / Omharius, Alboin / Albuin / Albwin, Bajan, Hildigis). The entries on the Hun golden bows, the Gepid survival and the one on the religious life of the Lombards were especially interesting.

The exhibition arranged for the eleven hundredth anniversary of the Magyar conquest of Hungary was first shown to the public in Miskolc, in 1995. The exhibition was opened to a wider public in the National Museum of Hungary in the following year. The catalogue of this exhibition,³⁷ after the introductory studies, presents the archaeological findings on the Hungarians in the period of the conquest arranged into lexicon-like entries, well illustrated with color plates. The three publications together, except the entries concerning the Avar period, provide a useful summary of the history of the Carpathian basin between the fourth and the fourteenth centuries that meets all scholarly expectations.

István Vásáry redeemed a long-lasting debt on the part of Hungarian orientalists by publishing his work entitled *A régi Belső-Ázsia története*,³⁸ since up to this time no monograph had been published in Hungarian on the more than a thousand-year history of the steppe. The work of Lajos Ligeti, *Az ismeretlen Belső-Ázsia* – according to the expectations of the publishing house – aimed at a wider readership.³⁹ The work of Károly Czeglédy only treated the events between the second century B.C. and the sixth century A.D. Also, he only studied the eastern part of the steppe region. Moreover, his work was not widely diffused, due to his extraordinarily condensed style.⁴⁰ The book of Vásáry combines a readable style with the abundant notes required by scholarly literature. The first chapter of the book comprises a general introduction, in which the author clarifies the subject matter discussed, explains his sources and outlines the geographical environment of the events. The term 'Inner-Asia', used in the title, refers to a cultural unity

³⁶ I. Bóna, et al., *Hunok – Gepidák – Langobardok*. [Huns, Gepids and Lombards.] Szeged 1993.

³⁷ "Őscinket felhozád..." *A honfoglaló magyarság*. ["Bringing Our Ancestors..." The Conquering Magyars.] Ed. I. Fodor, co-workers: L. Révész, M. Wolf, and I. M. Nepper, Budapest 1996.

³⁸ I. Vásáry, *A régi Belső-Ázsia története*. [A History of Early Inner-Asia.] Szeged 1993; Its German edition: *Geschichte des frühen Innerasiens*. Herne 1999.

³⁹ L. Ligeti, *Az ismeretlen Belső-Ázsia*. [The Unknown Inner-Asia.] Budapest 1940.

⁴⁰ K. Czeglédy, *Nomád népek vándorlása Napkelettől Napnyugatig*. [Migration of Nomadic People from East to the West.] Kőrösi Csoma Kiskönyvtár 8, Budapest 1969; English version: K. Czeglédy, "From East to the West: The Age of Nomadic Migrations in Eurasia," *Archivum Eurasiae Medii Aevi* 3 (1983) 25–125.

bordered by populations settled from the south and the ethnic groups of the taiga and tundra from the north. This territory extended as far west as the Carpathian basin and as far east as Manchuria. Besides dealing with the Inner Asian nomadic populations (Hsiung-nu, Yüeh-chih, Hsien pi, Juan-juan, Türk, Uyghur, Kirghiz, etc.), the book also provides a detailed discussion of the nomadic peoples (Scythian, Hun, Onoghur, Volga Bulghar, Avar, Khazar, Hungarian, Pecheneg, Uz, Cuman) who were in contact with Europe at any stage in their history. István Vásáry not only examined the history of the peoples of the steppe but also these of the nations, countries (Kitans, Jurchens, Tibetans, Tanguts, Karakhanid Empire, Khwarezm) that ever were in contact with them at certain stages of their history. The volume also comprises a twenty-page annotated bibliography, a detailed chronology and indices. Together with his book entitled *Az Arany Horda* (The Golden Horde) it provides a summary of the history of the Eurasian steppe from the Scythians to the Mongols.⁴¹

The thirteen volumes of the Prehistory Series published during the last decade prove that there is a well-skilled scholarly team in Szeged, and also that there is a palpable academic need for such publications. Finally, it should be pointed out that, in addition to the series reviewed here, orientalist and historical studies in Szeged are also represented by the foreign language publication *Studia uralo-altaica* series as well as by the *Szegedi Középkortörténeti Könyvtár*.

LÁSZLÓ BALOGH

⁴¹ I. Vásáry, *Az Arany Horda*. [The Golden Horde.] Budapest 1986.

The Charters of the Angevin Period



At the beginning of the 1980s a series of publications of source material was started by a group of scholars under the direction of professor Gyula Kristó (then the chair of the Medieval and Early Modern Hungarian History Department of the Attila József University, Szeged). The aim of this venture was to make extracts (*regesta*) from the charters of the Angevin period and to prepare them for publication.

This scholarly enterprise which filled a gap was made necessary by the fact, that Hungarian medieval-studies had a considerable amount of work to undertake by the close of the twentieth century in the field of research on sources. As far as documents of the Arpadian age are concerned there were much fewer charters and most of them had already been published in the nineteenth century and these collections of sources were enriched by the work of Imre Szentpétery, Iván Borsa and György Györffy in the twentieth century. In the fourteenth century many more charters were issued, which meant a more difficult task for scholars of late medieval Hungarian history (the Angevin, Sigismund, Hunyadi and Jagiellonian period). The number of charters in the Arpadian age can be estimated at about 10,000, this amount increased to around 60,000 by the Angevin era and rose even higher in later periods.

In the nineteenth century there was a general tendency to achieve some kind of balance in researching the source material of the different historical periods. Then, from the 1920s, a break can be observed; earlier series of publications remained unfinished or in the case of charters of the era of king Sigismund the documents were not printed for a long time.

Editions of documents started to be overshadowed as a scholarly enterprise with the development of the so-called "history of ideas" historiographical trend and this tendency to became marked in early Marxist historiography. Scholars could no longer obtain degrees for publishing medieval charters, so source edition no longer had value in terms of pursuing an academic career.

At the same time a new generation appeared, whose members evidently did not know Latin. The education of young scholars became uncertain, the gulf between sources and researchers widened. The works of eminent scholars who were just tolerated like Bernáth L. Kumorovitz, Elemér Mályusz and Iván Borsa could appear in 1950s due to the fact, that their source publications did not endanger the ruling Marxist ideology.

This situation changed, when Hungarian historical studies loosened its political connections. New generations obtaining their university degrees in the 1960s and later appeared on the scene with significant publications based on archival researches. It was clear to all concerned that Hungary had a remarkable backlog in medieval source publications in relation of even to neighbouring countries.

The most important effort to publish documents started in Croatia at the beginning of the twentieth century. These volumes of charters marked by the name of Smičiklas were published till 1934, then, after a short pause, the work continued and now it has reached the end of the Angevin period. The publication of sources in Romania is represented on the one hand by the volumes of *Documenta Romaniae Historica* and on the other by the series of documents of the Transylvanian Saxons which started around 1900. The latter covered archival material up to the fifteenth century. The volumes of the charters of Burgenland have been published from 1955. The publication of documents in Slovakia started in the 1970s with the series of *Codex Diplomaticus et Epistolaris Slovaciae* and the extracts (regesta) of the Angevin period (Slovakian Collection of Charters).

In Hungary research on the Angevin period had already been neglected in the nineteenth century, the Arpadian age and the era of the Hunyadis seemed to be more interesting for scholars because of national reasons and a better knowledge of published sources. At the turn of the century only Antal Pór treated the time of the Angevin kings in depth.

The systematic publication of charters from the Angevin period started in the nineteenth century. The volumes of the *Archive of the Angevin Period* were published from 1878 till 1920. Unfortunately, this work came to a standstill, the last volume stopped at March 1359. Since some documents of the Angevin era had already appeared in several source publications – mainly in Fejér's *Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis* consisting of more than 40 volumes – only the unprinted charters were published partly in complete, partly in abridged form.

The neglect of the Angevin period within the research on the Hungarian Middle Ages and the personal encouragement of Elemér Mályusz gave Gyula Kristó and his colleagues the decisive stimulus to publish all the edited and unedited charters of the age in chronological order, in the Hungarian language and in extract form together with critical notes and references to earlier editions.

This collective research work was made possible by the appearance of a specialised team dealing with medieval history inside the Attila József University, Szeged. This team, due to the scientific and educational activity of Gyula Kristó formed a kind of "school", which has been working now as the "Medieval Workshop of Szeged" publishing the *Early Hungarian Historical Lexicon* and a series of monographs (collections of sources included) as well.

From the beginning of the 1980s the most talented disciples of Professor Kristó obtained employment in the University of Szeged or in the County Archive of Csongrád (Szeged). Among the authors of the published volumes of the Angevin period Professor László Blazovich represents the older generation, Lajos Géczi and Tibor Almási the younger generation. With the help of Professor Ferenc Makk (chair of the Historical Auxiliary Sciences Department) and his colleague,

Tibor Almási students were influenced towards medieval studies and source publications in the early 1990s. Institutionally the medieval studies minor branch of the MA diploma and the postgraduate medieval studies PhD program helped this process in the 1990s. One of the results was the appearance of a young researcher, Ferenc Piti who participated in the doctoral program, and published two volumes of charters of the Angevin period.

After the preparations, the actual research work started in 1983 with a search for published charters in books and periodicals (from 1983 till 1985). According to preparatory estimates the complete work would contain extracts of about 45,000 charters concerning Hungarian topics from the Angevin era. The main goal was to publish collection of extracts, so, exceptionally charters were to be published in the original form (i.e. *in extenso*). The language of the extracts is Hungarian, since most scholars using this edition are dealing with Hungarian history. The authors of the volumes took into consideration the experience of the *Archive of the Age of Sigismund* edited by Elemér Mályusz. At the same time they departed from the principles of Mályusz, e.g. they did not make any difference in length between published and unpublished charters or between "relevant" or "irrelevant" documents.

This great venture of contemporary Hungarian historical science was started in the 1980s by historians in different cities, working in different institutions. Later it became basically an enterprise of scholars living in Szeged.

The researches concerning the collection of documents have been funded by the *National Scientific Research Fund*. The publications were sponsored at first by the program called *The Recording and Editing of Cultural and Historical Documents* directed by academician Tibor Klaniczay, then by the *Archival College of the National Cultural Fund*. The edition of recent volumes have been supported by the *Ministry of the National Cultural Heritage*.

The work on the charters started in the second half of the 1980s. Each volume contains charters from one or more years and the extracts of documents follow each other in chronological order. The first volumes of the edition comprised the charters of a number of years. The increased number of documents after 1320 made it necessary for the charters of each year to be published in separate volumes. To facilitate and organise the research the authors were asked to make extracts from the charters of years following each other in order to be able to examine a relatively longer period in a unified way. So far 14 volumes have appeared.

The first volume produced by Gyula Kristó was published in 1990. It contains extracts of charters (806) between 1301 and 1305. The seventh volume of the series written by László Blazovich and Lajos Géczi was published in 1991. This book consists of 733 extracts from the year 1323. The second volume edited by Gyula Kristó appeared in 1992 and comprised 1036 charters from 1306 till 1310. In 1993 the eighth volume written by László Blazovich containing 613 documents was published. It was followed by the third volume with 885 regestas from the years 1311–1314, edited by Gyula Kristó. Two years later, in 1994 appeared the fourth volume also compiled by him. This consisted of 697 charters from the period

between 1315 and 1317. In the same year the eleventh volume was published, the work of Tibor Almási comprising 632 extracts, from the year 1327. The sixth volume of the series was compiled by Lajos Géczi and contained the charters of 1325, i.e. 597 extracts. This book was printed in 1997. In 1998 Gyula Kristó produced his next volume (fifth volume of the edition) for the period 1318–1320 with 990 documents. The first volume of the young researcher, Ferenc Piti was published in 1999. This book (vol. XXIII.) included 990 extracts from 1318–1320. The year 2000 saw the appearance of two publications, the tenth and the sixth volumes of the series. In the former László Blazovich and Lajos Géczi brought out 588 extracts from the year 1326, while in the latter volume Gyula Kristó published 916 extracts from the period 1321–1322. This year two volumes have also been issued. In the book (vol. XXIV) of Ferenc Piti 777 extracts has been published from the year 1340, while in the work (vol. XXII) of Tibor Almási 520 extracts from 1328 can be found.

In the volumes issued so far there are altogether 10,574 extracts from about 25,000 charters, since in lots of cases the original documents are missing, so the editors had to use transcripts and copies.

The aim of the series and its underlying principles were fixed by the editorial committee consisting of Gyula Kristó (chief editor), László Blazovich, Géza Érszegi and Ferenc Makk, and set out in the preface of the first volume (1990). Only those archival sources were extracted, which had been written between 1 January 1301 and 30 March 1387 and which had references to the territory of Hungary. At the same time documents concerning the internal affairs of the Dalmatian coastal cities sometimes belonging to the Hungarian Kingdom, or concerning the occurrence of Hungarian coins abroad were excluded. The clear intention of the editorial committee was to finish the volumes dealing with the era of Charles I (1301–1342) as soon as possible, then to continue the series – the age of Louis I (1342–1382) and Queen Mary (1382–1387) – with the participation of young researchers. As of July 2001 the work has been supported by the *National Research and Development Program of Hungary*.

The medieval collection constitutes the core of the research. This collection can be found in the Hungarian National Archive, partly in the archive of documents preserving the original charters before 1526 (the battle of Mohács) and in the collection of photos of documents from the same period containing 100,000 or so photocopies.

A list of abbreviations in three parts can be found in the first volume of the series and the further volumes give the explanations for other abridgements too. At the end of each volume there is a list of names (place and personal names), which makes its practical use easier for those, who are interested in definite persons or places. In this respect in addition to historians other scholars may benefit from these volumes, such as linguists, archeologists etc.

The material of some volumes has been filed in computer programs, which makes it possible to have complete lists and experts in computer use may search for different subjects and ideas.

To sum up, one can say, that volumes containing the charters of the Angevin period have been published in almost every year from 1990 and more frequently in recent years. Including the recent volumes, all the archival documents between 1301 and 1328 are now at our disposal. At the same time volumes from the last years of Charles I (1339–1340) have been published as well.

There is great interest in this edition even abroad, it has been reviewed in Bibliothèque de l'École des Chartes, The English Historical Review and the Hungarian Museum. And what is more important, a number of studies have used the material from these volumes.

Hopefully, the volumes of the *Angevin Period Archive* will help to fill the gap between the almost completely published documents of the Arpadian age and the richly documented era of Sigismund in Hungarian medieval source research. This present series gives much new information on the Angevin era helping research on this neglected period and enriching our knowledge of it.

ILDIKÓ TÓTH

La série « Bibliothèque d'histoire médiévale de Szeged »



L'Atelier des médiévistes de Szeged regroupe les chercheurs du Moyen-Âge travaillant à Szeged tout en leur offrant une communauté de rencontres spirituelles et de création. Ce compte rendu tente de présenter une partie essentielle de l'activité de l'Atelier qui consiste en la publication des ouvrages, notamment ceux de la série « Bibliothèque d'histoire médiévale de Szeged » (par la suite : « Bibliothèque »). L'initiateur de cette série est le prof. Gyula Kristó, qui en est le rédacteur en chef, et un des éminents animateurs de l'Atelier des médiévistes de Szeged. Le premier ouvrage de la série a été publié en 1992, et c'est déjà la quinzième publication qui voit le jour dans l'an du millénaire de la fondation de l'Etat hongrois. Cette « Bibliothèque » consiste en monographies et en publications de sources historiques, et peut être considérée comme unique, aussi bien en Hongrie que dans la région d'Europe centrale et orientale. Parmi les publications hors série – non numérotées – de la « Bibliothèque »(9) figurent de petites monographies, des collections d'études comme les œuvres de la plus jeune génération des chercheurs provenant majoritairement de l'Ecole doctorale de Szeged. De plus, 13 tomes de la Collection diplomatique angevine sont issus du travail de l'Atelier des médiévistes de Szeged. Depuis 1992 ce sont au total 37 volumes qui ont été publiés par l'Atelier. Dans ce qui suit, nous tenterons de présenter brièvement 15 volumes de la série « Bibliothèque d'histoire médiévale de Szeged ».

1. *Középkori históriák oklevelekben (1002–1410)*,
sélection, préface et notes par Gyula Kristó
(Histoires du Moyen-Âge dans diplômes (1002–1410), 1992.

L'ouvrage contient la traduction hongroise des *narrationes* de 172 diplômes, pour la plupart royaux. La sélection embrasse la période depuis les origines de la pratique diplomatique hongroise jusqu'au début du XV^e siècle, en donnant même un bref aperçu de l'histoire politique de la Hongrie. La *narratio* – une partie formulaire du diplôme – mérite une telle sélection portant sur une volume, car l'on y rencontre des particularités de genre uniques en Europe. Du point de vue d'histoire politique et militaire, ce sont en général des sources narratives (chroni-

ques, gestes) qui donnent des informations fiables. Par contre, dans la pratique hongroise, les *narrationes* diplomatiques sont également porteuses d'informations précieuses sur l'histoire politique et militaire, bien que les diplômes soient plus importants pour l'histoire de la société et l'économie. Il s'agit bien ici d'un phénomène typique infiltrant tout le Moyen-Âge hongrois. Ainsi, les *narrationes* dessinent les contours d'une histoire médiévale hongroise spécifique, dotée d'éléments originaux. Elle est spécifique, car il n'y a pas d'autre exemple ailleurs en Europe, parce que les parties narratives ne sont pas datées et parce qu'elle raconte des événements importants du pays d'un point de vue personnel. Ce volume offre alors une sélection de cette histoire hongroise racontée de point de vue spécifique, munie d'une bibliographie de la littérature *narratio* hongroise. Cet ouvrage voit déjà sa deuxième édition.

2. Ferenc Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)*,
(Politique extérieure hongroise [896–1196]), 1993.

Cette monographie traite de l'histoire des relations extérieures des Hongrois dès la conquête de la Hongrie jusqu'à la fin du XII^e siècle. Ce n'est pas seulement l'histoire précoce des Hongrois qui se dessine à la lumière des relations internationales, mais aussi leur place en Europe, qui donne au lecteur un regard sur le développement des rapports des pouvoirs européens. Etant donné que le dernier traité résumant la politique étrangère du royaume de Hongrie dans les premiers siècles de son existence a été publié en 1928, cet ouvrage regroupe également les nouvelles connaissances acquises depuis lors, et montre de nouveaux aspects du sujet. On voit alors dans ce volume une nouvelle synthèse, qui contient également la bibliographie de l'histoire de la période traitée.

3. Gyula Kristó, *A Kárpát-medence és a magyarság régmúltja (1301-ig)*,
(L'histoire ancienne du bassin des Carpates et des Hongrois
[jusqu'en 1301]), 1993.

C'est un ouvrage bref et concis, pourtant de style amusant : il ne traite pas seulement de l'histoire précoce du royaume de Hongrie puisque, les événements se voient posés dans un contexte temporel et géographique plus large. Avant de décrire l'histoire des Hongrois conquérants, l'ouvrage présente la naissance du peuple hongrois dès le pays d'origine de l'Oural, et on aura un regard sur l'histoire du bassin des Carpates précédant sa conquête par les Hongrois. En vérité, les faits traités dans cet ouvrage dépassent la période entre 895 et 1301, et remontent jusqu'à l'époque paléolithique et à la formation du domicile ultérieur des Hongrois, tandis que, parallèlement la préhistoire hongroise se présente. L'auteur examine ensuite les événements politiques, économiques, sociaux et culturels survenus sous le règne des Árpád.

4. *Ludovicus Tubero, Körtörténeti feljegyzések (Magyarország),*
sous la direction de László Blazovich, Erzsébet Sz. Galántai,
(Ludovicus Tubero : Notes historiques [Hongrie]), 1994.

Publication de sources, ce volume contient la traduction des parties en rapport avec l'histoire hongroise de l'œuvre « Ludovici Tuberonis Dalmatae Abbatis Commentariorum de rebus suo tempore, nimirum ab anno Christi MCCCCXC moque ad annum Christi MDXXII. in Pannonia et finitimis regionibus gestis libri XI ». L'auteur de cet ouvrage écrit en latin, Ludovicus (Crjević) Tubero (1459–1527), avait fait des études de théologie, de philosophie et de droit à Paris, et a formulé ses pensées sous le signe de l'idéologie de l'historiographie humaniste. Cinq des onze volumes de son œuvre ne s'occupent pratiquement que des événements hongrois, en particulier des périodes de 1490 à 1492 et de 1493 à 1496, mais l'on peut trouver des remarques concernant la Hongrie presque dans tous les volumes, jusqu'en 1521. Tubero traite surtout des épisodes politiques et militaires tout en abordant les actualités de la vie quotidienne. Il met un accent particulier sur ce qui se passe en Hongrie, parce qu'il croyait que sa patrie, la Raguse, ne pouvait être protégée des Turcs que par l'Etat hongrois. De surcroît, l'ouvrage montre la vision du monde d'un humaniste au tournant des XV^e et XVI^e siècles.

5. *Kun László emlékezete,*
préface, sélection des sources, notes par Gyula Kristó,
(Mémoire de Ladislas le Cuman), 1994.

Le roi Ladislas le Cuman IV (1272–1290) est un personnage très intéressant, contradictoire de l'histoire hongroise. Le volume contient des sources contemporaines de la vie mouvementée de Ladislas IV. : lui-même et ses contemporains témoignent du dernier quart du XIII^e siècle. Le préface du volume traite en détail des événements du règne du roi. Ensuite, les textes notés des sources, rangés par ordre chronologique, informent de l'époque de Ladislas le Cuman, de sa naissance en 1262 à sa mort en 1290, en même temps à la fin de son règne. Nous pouvons apprendre, sur la base des sources, la situation intérieure du royaume dans laquelle les luttes des groupes seigneuriaux et la régularisation des conditions des Cumans sont déterminantes. L'on trouve parmi des sources alléguant les changements sociaux, par exemple, les élévations à une catégorie sociale supérieure par don royal ou les donations des privilèges de la ville et de justice. Les tentatives de gouvernement de type seigneurial peuvent être démontrées pour la première fois sous le règne de Ladislas le Cuman. La situation de l'Eglise se dessine également à partir des sources : d'une part, les droits et les biens des institutions ecclésiastiques ont été affectés à la suite de l'anarchie intérieure, d'autre part la discipline des personnes ecclésiastiques s'est aussi relâchée, et l'hérésie (bogomile) a créé des difficultés aussi. Les documents du volume renseignent sur les relations internationales et la politique extérieure du royaume. On peut y souligner la relation un peu tendue avec la cour papale, et la bataille de Dürnkrut (1278) où Rudolf Habsburg a vaincu Ottokar II, le roi de Bohême avec le concours des Hongrois. Les sources réunies dans ce volume présentent bien la vie et le règne pleins de tribulations de Ladislas le Cuman.

6. *Szent Istvántól Mohácsig. Források a középkori Magyarországról*,
 sous la direction de László Blazovich, Gyula Kristó, Ferenc Makk,
 (De Saint Étienne à Mohács. Sources historiques de la Hongrie médiévale), 1994.

Ce livre est une compilation de textes de sources de l'époque 997–1526 de l'histoire hongroise – des antécédents immédiats de la fondation de l'Etat jusqu'à la défaite de Mohács – dont les critères étaient les événements politiques principaux, ainsi que les spécialités du Moyen-Âge hongrois. Parmi les sources l'on trouve des diplômes, des lois, des registres de douane, des privilèges de villes, des fragments de chroniques, des statuts de corporations, des passages de codes, des lettres et des fragments de protocoles d'enquête. L'éditeur a l'intention de prêter assistance à l'éducation secondaire par la présentation de telles sources. Ainsi, les textes sont précédés de courts avant-propos et la compréhension des sources est favorisée par des explications où elles semblent être nécessaires.

7. *A honfoglalás korának írott forrásai*,
 sous la direction de Gyula Kristó,
 collaborateurs : Teréz Olajos, Imre H. Tóth, István Zimonyi,
 (Les sources écrites de l'époque de la conquête), 1995.

Ce volume contient le texte traduit en hongrois de quelque 70 sources, originellement écrites en arabe, persan, turc, grec, slave, latin et hongrois concernant les années 830–950, complétées de riches notations et index (de personnes, lieux et peuples). Avant chaque texte, une courte introduction résume les choses les plus importantes à savoir en rapport avec la source concernée. Les sources du volume ont été rédigées entre le IX^e et XVIII^e siècle. Pour la conquête elle-même, donc pour la prise en possession du bassin des Carpates par les Hongrois (895–896), il n'y a presque pas de sources contemporaines ou quasi-contemporaines susceptibles d'être considérées comme authentiques. Cela ne veut pourtant pas dire que son importance était négligeable, mais, d'un côté, le bassin des Carpates se trouvait loin des centres « de la culture écrite » de l'époque, d'autre côté, peu de lettrés étaient parvenus en Hongrie entre 895 et 950, qui auraient rapporté les événements avec l'authenticité du témoin. Par contre, nous avons à notre disposition une plénitude d'informations sur les antécédents lointains de la conquête ou des Hongrois après cet événement. Concernant les sources musulmanes ou de langue grecque ou slave, l'ouvrage avait pour objectif de donner une vue d'ensemble. En ce qui concerne les sources latines, les éditeurs ne souhaitaient pas publier la totalité des sources correspondant à l'époque, étant donné qu'il y a peu d'entre elles de véritable valeur d'histoire publique. Pourtant, l'on observe ici une ambition de présenter l'intégrité des textes les plus importants bien caractéristiques pour les Hongrois de l'époque de la conquête. A la fin de l'ouvrage on trouve même des sources de langue hongroise. Dans la publication des textes en diverses langues, seul les endroits ont été soulignés qui sont en rapport avec l'histoire hongroise. Il n'y a que les *Gesta Hungarorum* d'Anonymus et l'œuvre versifiée de Demeter Csáki datant d'après 1526 qui y figurent en texte intégral.

8. Gyula Kristó, *A magyar állam megszületése,*
(La naissance de l'Etat hongrois), 1995.

Cette monographie traite des faits politiques et des formations semi-étatiques de la période entre les années 830 et la fin de l'onzième siècle. L'auteur observe ici les éléments économiques, sociaux, ethniques et de mode de vie de la naissance de l'Etat hongrois. Son objectif est de présenter le processus de création d'un Etat, donc d'une institution correspondant au cadre d'un contexte politique, par de vastes analogies eurasiatiques et à l'aide d'une méthode complexe, eu égard à la faible disponibilité des sources. Le traitement de la question nécessite par conséquent un développement conceptuel et abstrait du sujet. Pour l'examen, l'auteur se sert de sources en différentes langues, des résultats de l'archéologie et des données toponymiques. A l'aide de tous ces outils, l'auteur tente de montrer, outre l'esquisse de la naissance de l'Etat, le processus de rapprochement de l'Etat hongrois vers l'Occident. L'on reçoit alors une vision de la naissance de l'Etat hongrois de l'Etat nomade à travers la conquête et des campagnes d'incursion en Europe jusqu'à l'Etat tribal, et même plus loin, à l'Etat de Saint Etienne, donc au début de l'Etat féodal hongrois de type européen. Une riche bibliographie nous renseigne à la fin du volume sur la littérature concernant l'époque.

9. Monika Jánosi, *Törvényalkotás a korai Árpád-korban,*
(Législation sous les premiers Árpád), 1996.

Cette monographie présente la production législative hongroise du XI^e siècle, en plaçant son processus dans un contexte international, et en offrant une vision de sa diversité thématique. Ces enquêtes nous permettent une meilleure connaissance de la société et de l'économie des premiers Árpád. Suivant une démonstration de l'évolution de droit du pré-Moyen-Âge, l'auteur passe aux particularités de l'évolution juridique hongroise, à la naissance des coutumes, ensuite elle examine les sources législatives une par une : les lois de Saint Etienne (997-1077), de l'époque entre le règne de Saint Etienne et celui de Saint Ladislas (1077-1095) et du roi Coloman (1095-1116). La littérature sur le sujet se trouve dans les notes de la monographie.

10. Gyula Kristó, *A székelyek eredetéről,*
(De l'origine des Sicules), 1996.

L'origine des Sicules représente un problème ancien et jamais résolu de la recherche historique hongroise. Cette monographie approche le sujet dans six directions différentes. Après de développer les aspects étymologiques, de l'histoire du peuple et de la société, les aspects archéologiques, dialectologiques, d'analyse des noms, d'histoire de l'Eglise ainsi que d'habitat l'auteur forge sa propre opinion sur l'origine et l'histoire des Sicules. L'évolution du peuple des Sicules est traitée depuis le IX^e jusqu'au XIV^e siècle, quand la plus grande partie de la population nommée Sicules était déjà devenue hongroise. Hors les notes et la biblio-

graphie, l'orientation est guidée par deux cartes géographiques : « les Sicules hors Transylvanie (XIII^e–XIV^e siècles) » et « les Sicules en Transylvanie (XIII^e–XIV^e siècles) ». Cet ouvrage ne veut, selon l'intention de l'auteur, que contribuer à la résolution du problème, dont il ne propose pas la solution.

11. Márta Font, *Magyarok a Kijevi Évkönyvben*,
(Hongrois dans l'Almanach de Kiev), 1996.

Chronique rédigée en plusieurs étapes dans la seconde moitié du XII^e siècle, l'Almanach de Kiev renseigne sur la période entre 1118–1199 en se focalisant surtout sur les événements survenus à Kiev ou en rapport avec la principauté kievienne. Il s'agit ici d'une source d'autant plus importante pour l'histoire hongroise qu'elle nous fournit des informations sur les relations entretenues par les rois de Hongrie avec la Russie de Kiev et les princes de Galicie entre 1118 et 1199. Elle est particulièrement riche d'enseignements sur le temps des rois Géza II (1141–1162) et Béla III (1172–1196). Le volume contient une sélection des parties de l'almanach écrit en russe ancien étant en relation avec la Hongrie, et publie les passages en édition bilingue (russo-hongrois). Cette publication de sources dépasse le cadre des éditions précédentes de l'Almanach de Kiev : elle donne une orientation pour les versions du texte de l'Almanach. L'interprétation du texte est facilitée par des notes ; tandis que la sélection contient également des parties n'ayant pas de rapport direct avec la Hongrie, mais qui peuvent être d'importance dans un autre contexte en vue de la précision des événements historiques hongrois. L'Almanach de Kiev a alors une large portée du point de vue de l'histoire hongroise, parce que les sources hongroises du XII^e siècle sont rares en Hongrie, il y a peu de diplômes autochtones et la littérature chronique parle peu de cette époque. On trouve dans le volume une bibliographie, un index de noms et lieux, des cartes et des tableaux généalogiques constituant un point de repère dans le sujet.

12. Gyula Kristó, *A magyar nemzet megszületése*,
(La naissance de la nation hongroise), 1997.

C'est question ouverte de savoir, ce qu'est la nation, si elle existait au Moyen-Âge, et cette question constitue le problème de base de cette monographie. L'auteur souligne qu'au lieu de chercher la nation moderne dans le Moyen-Âge, il est particulièrement important de la considérer selon les concepts médiévaux à l'aide des sources contemporaines. L'objectif de la recherche est de montrer comment s'est construit la formule moderne sur la base médiévale. La nation hongroise se forme – selon l'auteur – sous les Árpád (XI^e–XIII^e siècle) et montre évidemment peu de ressemblances avec la nation hongroise moderne.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la littérature hongroise et les sources et interprétations européennes, l'auteur s'interroge sur le processus d'évolution de la nation hongroise. Il constate en observant les antécédents de la dernière étape de la préhistoire hongroise (IX^e siècle) jusqu'à la fin du XII^e siècle qu'à l'époque, il n'y avait pas d'indices qui aurait pu indiquer l'existence d'une nation. L'auteur

consacre un chapitre entier au XIII^e siècle, époque où les éléments formant la nation – bien connus de l'évolution européenne – apparaissent en Hongrie. L'apparition de la xénophobie, la conscience du passé commun et de la solidarité, comme de la notion du cadre étatique et de la patrie sont présentées par des sources en ordre chronologique. Ces éléments se voient complétés par la naissance du culte des rois-saints, (Saint Etienne, Saint Ladislav, Sainte Elisabeth de la maison d'Árpád, Sainte Marguerite) et la formation des thèses juridiques correspondant à la sainteté de la couronne hongroise.

Les bases de la nation hongroise ont été jetées dans les premières décennies du XIII^e siècle par l'auteur inconnu des « gestes » (*gesta*) des Hongrois chrétiens et de manière décisive par Anonymus, le créateur des *gesta* des Hongrois païens. Des phénomènes anciens de conscience et d'émotion ont été utilisés et reconsidérés, puis placés dans un cadre nouveau. Les nouveaux concepts parvenaient en Hongrie à l'aide de la visite des universités étrangères, par des cléricaux – dont les deux auteurs susmentionnés – ayant fait des études en France à la fin du XII^e siècle. On rencontre l'expression « *natio Hungarica* » dans les diplômes déjà dès les derniers moments du XIII^e siècle.

Cette monographie peut être considérée comme le pendant de l'ouvrage « La naissance de l'Etat hongrois » du même auteur.

13. Ilona K. Fábán, *A Várad Regestrum helynevei*,
(Les noms de lieux dans le Registre de Várad), 1997.

Le Registre de Várad est le protocole du chapitre de Várad (aujourd'hui Oradea, Roumanie), rédigé entre 1208 et 1235 sur les ordalies réalisées devant la cathédrale váradienne, et sur les actes juridiques déclarés devant le chapitre. Le Registre appartient aux monuments sporadiques importants de la langue hongroise en raisons des plusieurs centaines de noms de lieux et de personnes. L'auteur identifie 711 noms de lieux du Registre, qui existaient dans 43 départements de la Hongrie des Árpád. Ce travail est en fait une base de données de type géographie historique, qui sert d'auxiliaire précieux aux chercheurs du Moyen-Âge.

14. Sándor László Tóth, *Levediától a Kárpát-medencéig*,
(De Levedia au bassin des Carpates), 1998.

La monographie traite des questions les plus importantes de l'histoire hongroise du IX^e siècle, de l'apparition des Hongrois dans les sources écrites jusqu'à la conquête du bassin des Carpates. L'auteur commence son ouvrage par la présentation des sources écrites qui parlent de l'histoire des Hongrois au IX^e siècle. Il présente ensuite certaines étapes de la migration des Hongrois partant du pays d'origine, mais nous pouvons aussi apprendre quelque chose de la structure politique de la coalition de sept tribus hongroises. Un chapitre entier parle des incursions du IX^e siècle, les actions militaires pilleuses qui ont commencé de 838. L'auteur aborde enfin le facteur occasionnant directement la conquête hongroise, l'attaque de l'Ételköz par les Petchenègues. L'exposé des événements de l'histoire

hongroise du IX^e siècle aboutit à la conquête. La monographie constitue le roman de la préhistoire hongroise avec bibliographie et notes.

15. *Az államalapítás korának írott forrásai*, sous la direction, préface, sélection des textes par Gyula Kristó,
(Les sources écrites de l'époque de la fondation de l'Etat), 1999.

Cette collection de sources est la suite organique du septième volume de la série « Bibliothèque d'histoire médiévale de Szeged », du livre « Les sources écrites de l'époque de la conquête ». Cet ouvrage embrasse l'histoire de l'époque de 955 à 1050, il présente les cinquante ans qui précèdent et qui suivent le couronnement du premier roi hongrois, Saint Etienne (997-1038) à la lumière des sources. Le volume contient cinquante sources, qui sont majoritairement de langue latine dans le volume ; seul quatre sont de langue grecque et une de langue slave. A l'époque en question, les Hongrois entraient déjà à l'horizon des lettrés d'Europe Occidentale, bien plus, ils avaient aussi pour objectif l'adaptation à l'Europe Occidentale. Les sources ont été produites entre 964-1381, dont la plupart sont contemporaines et quasi-contemporaines. Etant donné qu'à cette époque l'histoire hongroise est déjà riche en sources, le volume ne contient qu'une sélection se focalisant sur la publication de celles qui fournissent les données les plus essentielles concernant l'époque. Dans cette collection on ne trouve pas seulement des sources narratives, mais aussi des lettres, des diplômes et également des décrets, rédigés non seulement par des étrangers, mais aussi par de nombreux rédacteurs hongrois. C'est surtout ces dernières qui figurent dans le volume en texte intégral. Avant chaque source, une brève introduction contient sa présentation et des informations concernant sa publication et traduction. La publication donne la priorité aux sources en rapport avec l'histoire hongroise, et l'interprétation des sources est illustrée par de riches notes explicatives.

La série « Bibliothèque d'histoire médiévale de Szeged » projette l'édition de deux nouveaux tomes dont les titres sont les suivants :

Terézia Olajos : *A 9. századi avar történelem bizánci forrásai*, (Les sources byzantines de l'histoire des Avars du IX^e siècle).

László Blazovich : *A budai jogkönyv*, (Les coutumes de Buda).

SAROLTA HOMONNAI

On the *Acta Historica* Series



Among the forerunners of this periodical the most important is the *Acta Historica*, which is a long series of publications issued by the history departments belonging to the University of Szeged. Its full name followed the changes of the university itself. From 1957 till 1961 its name was *Acta Universitatis Szegediensis*, *Acta Historica*, then from 1962 till 2000 it was called *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae*, *Acta Historica*. From 2001, after the unification of different institutions of higher education of Szeged, it has correctly been titled *Acta Universitatis Scientiarum Szegediensis*, *Acta Historica* (after Tomus CX). In practice its short form has been used in citations, *Acta Historica* or together with the abbreviated form referring to the university of Szeged, *AUSz Acta Historica*. It is a still existing periodical, with about 2–3 volumes (tomus) issued annually. It is different from the present periodical in some aspects. On one hand *Acta Historica* contains just studies or articles, but not reviews. On the other hand its language has generally been – with the exception of some volumes consisting of articles dealing with universal history from the medieval or modern periods – Hungarian. Finally, one can mention, that while this present periodical comprises studies from the different periods of Hungarian and universal history alike (and reviews) the separate volumes of *Acta Historica* contained articles connected with specific periods of Hungarian or universal history.

The *Acta Historica* has a long history, since up till now 112 volumes have been published between 1957 and 2001. Its history was profoundly analyzed by Endre Gaál in the “anniversary” volume (tomus C) and in the appendix the content of all the previous 99 volumes (and an additional one which appeared in 1991 without number) can be found. This includes both titles of publications in Hungarian and in foreign languages (the languages of the resumes). Different lists in alphabetical order (list of authors, list of editors, list of history departments) are added to this appendix at the end of the volume. This useful summary helps researchers to find those studies in which they are interested. Since then 10 volumes have appeared in order (tomus CI–CX) and one slightly ahead of (tomus CXIII) two others (CXI and CXII.), which are in print. Among the reviews of *Acta Historica* mention should be made of László Blazovich’s excellent survey (Századok 1982. pp. 1118–1121.), which concentrated on the analysis of 11 volumes of *Acta His-*

torica (in the period between 1971 and 1980) containing publications on Hungarian medieval history.

Acta Historica had its forerunners too before 1957. When after World War I. Hungary had lost some of its territories (e. g. Transylvania) the University of Kolozsvár moved to Szeged. The city of Szeged supported financially its new, long-awaited university. It funded the scientific researches of the university as well. Series of university publications were named *Acta*. Different branches of sciences, called "Sectios" could publish volumes. History was not considered an independent "Sectio", so its volumes were produced together with philology (*Sectio Philologico-Historica*) and later with geography (*Sectio Geographico-Historica*). Approximately 15 volumes (called *fasciculus*) appeared between 1924 and 1943 in these volumes. After World War II the old structure of university publication with some minor changes continued for a while. Historical publications were published in *Acta Philologica* till 1949. Then, due to political changes, the Communist power prevailed in the field of science as well and the series of *Acta* were not published between 1951–1955. The *Acta* were revived in 1955–1956. The reorganization meant some kind of state and university control over the publications, which loosened by the 1980s with the weakening of the ruling Marxist ideology and the Communist state and practically disappeared after 1990, in the new era following the fall of the Communist regime. Altogether, the revival of the *Acta* series in 1955–1956 can be considered a positive development, since it offered a possibility to publish the results of researches of beginners and eminent scholars alike. In the case of history the revival and rebirth of the university *Acta* series, brought independence as from 1957 onwards history has its own *Acta*, called *Acta Historica*.

The *Acta Historica* series have had some characteristic features from the beginning up till now. It has been published by the departments of history, forming the History Institute. There has been an editorial board consisting of the chairs of departments and in the case of earlier volumes the copy editor as well. The volumes of the *Acta Historica* concentrated on definite periods of history, so each volume was connected with a definite department of history. So while, in theory, this series was the common work of the History Institute, in practice the separate volumes were published by different departments. Each year one or two departments could publish *Acta* according to a certain order or quota agreed between the departments. The actual editor was generally the chair of the department, who was responsible for the scientific quality of the volume. The departments publishing the different volumes were the following: Department of Historical Auxiliary Sciences (since 1984), Department of Medieval and Early Modern Hungarian History, Department of Modern and Contemporary Hungarian History, Department of Universal Medieval History, Department of Modern and Contemporary Universal History. Although there were some changes in the names of departments reflecting the changes in their research and educational activities, these modifications did not basically affect their editions of *Acta Historica*. The earlier volumes of *Acta Historica* were printed by the printing press of Szeged, later by JATEPRINT, the printing press of the university.

If we consider the volumes of *Acta Historica* in statistical terms; so far 112 volumes has been published during 44 years (1957–2001) which means more than two volumes annually. In these volumes 369 studies appeared altogether, so one can count with more than three studies per volume. Actually there are volumes consisting of only one long study and others consisting of 5–10 shorter studies. It is interesting to note that up to 1995 (I–C vol.) 293 studies were published in all and after 1995 (CI–CX, CXIII) 76 studies. This means about 3 studies (2.93) per volume for the first hundred volumes and about 7 studies (6.9) per volume for the last eleven volumes. So the present tendency is to publish more and relatively shorter publications than previously. These studies have been written by 122 authors including 20 newcomers appearing in the last eleven volumes. The most prolific authors in terms of the number of articles were Gyula Kristó (30), Tibor Wittman (21), Sándor László Tóth (18), Ferenc Makk (17), Ádám Anderle (15), Imre Szántó (11) and Endre Gaál (11). As far as departments are concerned, the Department of Medieval and Early Modern Hungarian History published the most (34 volumes), followed by the Department of Medieval Universal History if we include the Latin American studies (15 + 15 volumes = 30 volumes). The Department of Modern and Contemporary Hungarian History edited 22 volumes, the Department of Modern and Contemporary Universal History issued 16 volumes and the relatively new (from 1984) Department of Historical Auxiliary Sciences edited 7 volumes. A volume has also been published by the recently founded Medieval Hungarian Historical Research Group of the Hungarian Academy of Sciences (vol. CX). Two volumes belong to the History Institute as a whole (the volume without a number in 1991, and vol. C.). Altogether 17 editors edited these 112 volumes, from which 30 volumes have been written in different foreign languages published by departments dealing with universal history. The summaries of the studies in these volumes are in Hungarian, while the summaries of studies in the other 82 volumes are in different foreign languages. Since 1972 studies published in *Acta Historica* have been abstracted and indexed in the international bibliographical journal "Historical Abstracts".

It is not easy to characterize a periodical, which has issued 112 volumes so far. The statistics may signify, that many studies have been published on Hungarian medieval history, which became the most distinguished field in the History Institute. For a time medieval or rather early modern universal history (including Latin American studies) played an important part, nowadays contemporary universal history may be regarded as an equally significant area of research. Modern and contemporary Hungarian history always had its role in the researches, as reflected by the number of volumes and studies.

At the end of this introduction I present a list of titles (mostly translated from Hungarian) appearing in the last eleven volumes, which were not included in the list of the anniversary volume. I think the titles of studies show best the wide range of topics represented by the earlier volumes of *Acta Historica* as well.

Vol. CI. (1995): István Eördögh, Reflections on Marco Jacov's Source-book; István Lagzi, The Number of Poles Who Escaped to the Territory of Hungary during the Second World War, Facts and Data; Enikő A. Sajti, Hungarian-Croatian

Interstate Relations (1940–1944); László Karsai: Jewish deportations in Carpatho-Ruthenia in 1944; László J. Nagy: The Forming of the Moroccan National Movement around the Sultan (1946–1952).

Vol. CII. (1995): Sándor László Tóth: The Date of the Hungarian Conquest; Gyula Kristó: When did Géza became prince?; Ferenc Makk: Foreign Sources and Early Hungarian History (X–XIIth Century); Tibor Almási: Remarks on the Privilege of Gölnicbánya given by Ladislas IV and its Confirmation; Ferenc Sebők: The Inter-allied Military Control Committee and the Hungarian Acts of National Defence; Judit Pihurik: On the Analysis of Memoire Literature of the Horthy-Era.

Vol. CIII (1996): Florin Curta: Slavs in Fredegar: Medieval "Gens" or Narrative Strategy?; Gyula Kristó–Imre H. Tóth: On Some Hungarian Aspects of the Russian Annals; Sándor László Tóth: The First Prince: Árpád or Álmos?; Richárd Szántó: Spanish Sources on the Hungarian Raid in 942; Gyula Kristó: A New Source on the Tenth Century Dukedom?; Zoltán Kordé: Some Remarks on the Csaba-problem; László Koszta: Archchapters of Cathedrals and Their Canons in Hungary till the Beginning of the XIIth Century; Tamás Dávid: The Relation between John Capistran and the Confraternity of the Mother of Mercy in Bártfa; István Petrovics: A XIVth Century Mayor in Temesvár; Michael Posztós; Sándor László Tóth: The Outbreak of the Fifteen Years' War and the Porte; József Lele: The Prospects of Transylvania (The Principality of Andrew Báthory, 1599).

Vol. CIV. (1996): Katalin Soós: 1956 and the Austrian Political Parties; László Marjanucz: The Social Motives of Agrarian Socialists in Szentes; Pál Csaba Szabó: Elections of Parliamentary Representatives in the County of Szepes in 1910; Zsolt Giczi: Difficult Years in the History of the Hungarian Lutheran Church (1948–1950); Gyula Belényi: Some Social Consequences of the Policy of Industrialization in the 1950s.

Vol. CV. (1998): György Kukovecz: Church and Religion in the History of Cuba; Beáta Varga: The Cossacks and Their Historical Role in the Ukrainian Struggle for Independence; Mária Tandori: The Regency Crisis and its Constitutional Consequences, England 1788–89; István Eördögh: The Problem of the Capuchins in Brasil in the Second Empire (1840–1889); Enikő A. Sajti: The Economic and Cultural Situation of the Hungarian Minority in Yugoslavia 1918–1941.

Vol. CVI. (1998): Sándor Csernus: The Development and Main Features of the Historiography in French; György Galamb: The Date of Cardinal Juan Torquemada's Reprobationes; Alfréd Márton: The Relationship of Military Escort and the Old Turkic Title "Buyruq" in the Steppe of the Early Middle Ages; Szabolcs Polgár: The Defence Systems of the Dwellers and Their Neighbours in the Middle Ages; János Sáringer: On the Hungarian Origin of Henry of Portugal; Tibor Schäfer: The Ethnogenesis of the German Peoples; Richárd Szántó: The Estate Structure of Derbyshire in the XIV–XVth Centuries; Géza Szász: The Development of the county of Toulouse (IX–Xth c.); István Zimonyi: On the Westward Migration of the Pechenegs.

Vol. CVII. (1998): Andrea Horváth: The Christian References of the Battle at Mursa; Sándor László Tóth: The Personality of Levedi and Árpád; Ferenc Makk: Megas Arkhon; Gyula Kristó: On the Date of the Szeged Hospes Privileges; Fe-

renc Sebők: Comments on the Hungarian Military System in the Jagellonian Age; Gábor Hajnóczi: The Hungarian Edition of Leon Battista Alberti's on Painting (1435–36); György Szabados: The Jesuit Beginning of Our Byzantinology; Judit Pihurik: Hungary's Participation in World War II as Described in Contemporary Memoires; Zoltán Serfőző: The Inflation in 1945–46 and the National Assembly.

Vol. CVIII. (1999): László Marjanucz: The Behaviour of the Authorities of Szeged towards the Immigrating Jews at the Turn of the 18–19 Century ; Csaba Pál Szabó: The Unification of the Counties of Krassó and Szörény; Zsolt Giczi: An Exchange of Views and its Antecedents. Opinions on the Possibility of Catholic–Protestant Unity in the volumes 1937–1938 of the Periodicals Hungarian Review and Protestant Review; Gyula Belényi: On the Long-range Consequences of the Year of Change. The Penetration of the Eastern European Social Organization Model into Middle Europe.

Vol. CIX. (1999): Zoltán Kosztolnyik: German Political Developments in the Background of Tenth–Early Eleventh Century Hungarian History; Gyula Kristó: Some Data on the Foreign Relations of Charles Robert as a Young King; Zoltán Kordé: The Sekler Reeves of Charles Robert. Data on the History of Aristocracy during the Reign of Charles I; István Petrovics: Contribution to the Trading Activity of Medieval Temesvár; Zsolt Hunyadi: "Et iugiter famulantibus regi sempiterno..." Remarks on a Forgery Issued by the Székesfehérvár Convent of the Knights of St. John; Sándor Papp: The Peace Treaty of Sultan Murad II and Polish–Hungarian King Ladislas I in 1444; Sándor László Tóth: The Vilayets in Ottoman Hungary.

Vol. CX. (1999): Gyula Kristó: The Date of Birth of Saint Stephen; György Szabados: About King Imre's Lifetime; Ferenc Piti: Relics of Royal Charters of the Árpád Era in Documents Dating from 1339; Ildikó Tóth: Difficulties of Execution (A Charter of Justice from the Year 1331); Sarolta Homonnai: Reform Endeavors of the Benedictine Order in the XIVth Century.

Vol. CXIII. (2001): Teréz Olajos: Annales Alemannici a. 863: "Gens Hunorum" Hungarians of Etelköz or Avars or Bulgarians; Gyula Kristó: Anonymous on the IXth Century Bulgarian Princes of the Carpathian Basin; Sándor László Tóth: The Dignitaries of the Hungarian Tribal Federation between 870–950; Ferenc Makk: Etelköz – Mesopotamia; Boglárka Weisz: Relief from Custom Duties Given to Seculars by Andrew II; László Balogh: When did Kuthen the Cuman Prince Proceed to Hungary?; Tibor Almási: The Szádeczky's Charters from the Arpadian Period; Ferenc Sebők: Armies in Late Medieval Europe and Hungary; Zoltán Serfőző: The Inflation in 1945–46 and the Social Democrat Party.

SÁNDOR LÁSZLÓ TÓTH

La revue Mediterrán Tanulmányok

Etudes sur la région méditerranéenne



Cette publication en langues étrangères est le produit, et fait partie intégrante des recherches et de la formation de l'Université de Szeged. L'objectif fondamental de la formation spéciale intitulée « Histoire de la Méditerranée aux XIX^e-XX^e siècles », lancée en 1993, est d'accorder un intérêt particulier aux pays méditerranéens d'Europe et d'Afrique du Nord qui, au cours de l'Histoire, ont toujours été au centre des événements. L'objectif de départ est toujours d'actualité : cette région reste une zone chargée de tensions, de conflits d'intérêts des (grandes) puissances. C'est dans cette perspective que quelques-uns des professeurs enseignant l'histoire mondiale (László J. Nagy, György Kukovecz, Lajos Kövér) se sont décidés à initier les étudiants intéressés à l'histoire, aux cultures et spécificités des Etats de la Méditerranée, tout en permettant aux jeunes chercheurs de publier leurs textes et d'enseigner. La raison d'être du programme est assurée par le fait que durant ses huit années d'existence, près de quarante étudiants ont assumé la totalité des cours obligatoires, dont dix ont été admis à la formation doctorale (PhD).

La parution des manuels et recueils de textes, dont l'existence améliore les conditions de la formation, ouvre la voie vers une connaissance plus approfondie du bassin méditerranéen. Les publications les plus importantes sont : László J. Nagy : L'Histoire des pays arabes (1913-1974), László J. Nagy : L'Histoire des pays arabes aux XIX^e-XX^e siècles, László J. Nagy : L'indépendance des pays du Maghreb (1919-1956) ou le recueil de textes intitulé « L'Histoire de la Méditerranée au XX^e siècle ». Directement intégré à l'histoire de la Méditerranée, un programme doctoral a démarré en 1996 avec, comme titre original, Histoires de la Méditerranée et du monde hispanique aux XIX^e-XX^e siècles, sous la direction du Département d'Etudes hispaniques – Dr Ádám Anderle – et du Département d'Histoires Moderne et Contemporaine – Dr László J. Nagy professeur des universités, chef de département.

Dans le cadre du programme doctoral et de la formation spéciale, nous avons organisé plusieurs colloques internationaux. Ces colloques offraient aux enseignants et étudiants participant à ce programme des occasions uniques pour présenter les résultats de leurs recherches, pour établir des contacts et échanger des

idées avec leurs collègues étrangers, tout en faisant connaître et en classant leurs acquis scientifiques précédents. Nos colloques :

23–25 septembre 1987 – Colonisations, luttes anticoloniales, indépendances nationales en Afrique du Nord (La Méditerranée aux XIX^e–XX^e siècles) ;

3–4 septembre 1992 – Modernisations et ses représentations sociales et régionales : l'Europe de l'Est, la France méditerranéenne et le Maghreb aux XIX^e–XX^e siècles ;

Octobre 1996 – Régions – Nations – Europe ;

Novembre 2000 – Le processus de Barcelone et l'Europe de l'Est ;

19–21 septembre 2001 – Les limites de la modernisation. Tradition et intégration dans l'histoire de notre pays et de la Méditerranée (XIX^e–XX^e siècles).

Le premier numéro de la revue *Mediterrán Tanulmányok* (Etudes sur la région méditerranéenne) a paru en 1987. Elle a non seulement permis aux enseignants de l'université qui enseignent dans le domaine des sujets « méditerranéens » de publier le résultat de leurs recherches, mais a également servi, à renforcer approfondir et élargir les relations internationales (Algérie, Tunisie, France, Espagne, Italie, etc.). Le premier numéro de la revue *Mediterrán Tanulmányok* (Etudes sur la région méditerranéenne) comportait les actes du colloque international organisé à Szeged du 23 au 25 septembre 1987, intitulé « Colonisation, luttes anticoloniales, indépendances nationales en Afrique du Nord (La Méditerranée aux XIX^e–XX^e siècles) ». Conformément à son titre, les articles et études traitaient essentiellement des pays de la Méditerranée, et avant tout de l'Algérie. Les intervenants ont présenté un tour d'horizon de l'histoire du pays choisi de la période coloniale jusqu'à nos jours : les communications portaient sur les différentes périodes de la lutte anticoloniale, le développement du mouvement national, ses rapports avec d'autres partis politiques, les problèmes du développement social de l'Algérie indépendante. Deux communications ont été consacrées aux contextes social et géopolitique ; aux conséquences de l'urbanisation dans les pays du Maghreb et à la politique méditerranéenne des Etats-Unis.

Depuis 1987, la parution de la revue est régulière. Dans les deuxième et troisième numéros, l'accent reste mis sur l'Algérie et l'espace maghrébin, bien que l'on y trouve également des textes portant sur l'islam moderne et les rapports entre l'Europe et l'Afrique du Nord. Le deuxième est le seul à comporter des comptes-rendus des ouvrages historiques récemment parus. La spécificité du troisième numéro est l'article en langue anglaise d'Ervin Réti sur l'histoire de l'Albanie. Paru en 1993, le cinquième numéro, contient les actes du colloque international intitulé « Modernisations et leurs reflets sociaux et régionaux : l'Europe de l'Est, la France méditerranéenne et le Maghreb aux XIX^e–XX^e siècles », organisé à Szeged (les 3–4 septembre 1992). Parmi les communications, nous trouvons des études sur le Maghreb, les Balkans et l'Europe centrale. Dans le numéro 6, l'on trouve de nouveaux sujets, comme l'étude de György Kukovecz sur l'émigration syrienne vers l'Amérique latine.

Depuis le numéro 7, paru en 1997, c'est le Département d'Histoire Moderne et des Etudes Méditerranéennes nouvellement formé qui se charge de la publication

de la revue. A la tête du Comité de rédaction, se trouve toujours László J. Nagy professeur des universités, et les membres en sont les enseignants du département. Depuis ces changements de nombreux nouveaux domaines de recherches se sont trouvés au centre de l'intérêt, comme par exemple l'Espagne, certains aspects de l'histoire de l'Empire ottoman ou le rôle et la place de l'islam dans l'espace méditerranéen. Dès 1998, les étudiants de l'Ecole doctorale ont été invités, eux-aussi, à publier leurs textes dans la revue. Ils ont aussitôt « découvert » de nouveaux terrains jusque là inexplorés non étudiés par *Mediterrán Tanulmányok* (Etudes sur la région méditerranéenne) : certaines spécificités de la politique pétrolière irakienne ou de nouvelles approches de la conquête égyptienne de Napoléon en sont quelques exemples. Un fait heureux est, que la revue revêt dès lors un caractère interdisciplinaire : pour la première fois, une étude littéraire y est publiée.

C'est en 1999 que paraît le premier numéro spécial en langue hongroise où, outre les sujets algériens ou tunisiens habituels, un article sur la Corse – annonceur par son sujet – est publié. Le numéro dix paraît en 2001 : des études sur les différentes périodes de l'histoire des pays européens de la Méditerranée y ont une place de choix. Les articles de la revue *Mediterrán Tanulmányok* (Etudes sur la région méditerranéenne) célébrera bientôt son quatorzième anniversaire peuvent être regroupés selon les axes suivants : Algérie, Tunisie, Maroc, pays européens de la Méditerranée, relations euro-maghrébines et Proche-Orient. Comme nous l'avons vu plus haut, parmi les auteurs de la revue, nous trouvons les enseignants et doctorants du département, des chercheurs hongrois reconnus dans ces domaines et des professeurs d'universités ayant un rapport avec notre établissement. Nous présenterons plus bas quelques-unes des études parues dans *Mediterrán Tanulmányok* (Etudes sur la région méditerranéenne).

István Lőkös, *Le cheikh Ben Badis et le mouvement réformiste en Algérie*

In No. 9

Dans son étude, ce jeune doctorant, cherche une réponse à la question suivante : comment les penseurs nord-africains ont-ils tenté de relever le défi que la présence de plus en plus marquante de l'Europe a imposé aux Etats arabes à partir du XIX^e siècle. L'auteur présente et analyse l'activité du cheikh Ben Badis et de la Société des Ulémas Musulmans d'Algérie, qu'il a lui-même fondée.

Habib Kazdaghi, *Le Rassemblement populaire du Tunisie (1936–1938)*

In No. 4

L'auteur tunisien présente l'influence de la victoire du Front populaire en France, au printemps de 1936, sur le mouvement national du pays nord-africain. Formé des partis du mouvement national – selon le modèle français le Rassemblement populaire – regroupait les partis se référant au Front populaire. Les objectifs du Rassemblement, l'on trouvait en bonne place la lutte antifasciste et les relations étroites avec le mouvement national. Le Rassemblement menait une activité vive, encourageait les mouvements de masse, ceux des ouvriers. Cependant, il n'a pas

réussi à se concerter avec les nationalistes, qui voyaient en lui leur concurrent et se sont finalement tourné contre lui. L'importance du Rassemblement consiste en sa contribution à l'organisation et à la formation de la classe ouvrière, et à une expérience dans la lutte politique.

Robert Escallier, *Villes et urbanisation du Maroc, au début du 20^e siècle*

In No. 5

Cet auteur français esquisse le processus de l'urbanisation et ses problèmes au Maroc qui fut, avant la colonisation, un pays essentiellement rural, et où les colons européens de plus en plus nombreux à partir du début du XX^e siècle furent les fondateurs du développement urbain. Les villes peuvent être divisées en trois grands groupes : centres régionaux, villes moyennes et petites villes. Fez et Marrakech, les deux villes les plus importantes appartiennent à la première catégorie. Fez, avec ses 100,000 habitants, était l'une des villes les plus importantes du Maghreb. Toutes deux vivaient du commerce et, en deuxième lieu, de l'artisanat. L'urbanisation a entraîné la division ethnique de la population. Au début du XX^e siècle 78-79% de la population urbaine sont marocains, 19-20% juifs, 2-3% européens. Parmi les européens, nous trouvons une majorité relative d'espagnols (Tanger : 20% d'Espagnols) qui vivaient essentiellement dans le Nord-Ouest. Il y avait ensuite des populations française et anglaise importantes installées exclusivement dans les villes. Le processus d'urbanisation s'intensifiera dans les années trente et quarante.

Zoltán Serfőző, *La naissance de l'État Albanais et la création de l'économie nationale*

In No. 6

Le mouvement national albanais avait un retard de plusieurs dizaines d'années par rapport aux autres mouvements de la même inspiration tout au long du XIX^e siècle. Composé presque exclusivement de musulmans le mouvement national visait à l'autonomie au sein de l'Empire ottoman, et a proposé l'unification des vilayets turcs d'Albanie. En 1911-1912, plusieurs d'insurrections se sont produites, entraînant une autonomie partielle accordée aux vilayets albanais par la Porte en septembre 1912. En octobre, la première guerre balkanique a bouleversé la situation. Les serbes ont occupé Kosovo et Skopje, les monténégrins Shkodra et les grecs les territoires du Sud. Finalement, en été 1913, l'on a décidé que l'Albanie deviendrait royaume indépendant et son premier souverain sera désigné par les grandes puissances. Tous les droits des Turcs sur le pays ont été supprimés puis, en octobre, Li-bohovo Mufid a été placé sur le trône. Un comité international disposant des forces policières est désigné à ses côtés. Après la délimitation des frontières, 40% des Albanais se sont trouvés sous autorité étrangère. Après la Première guerre mondiale la stabilisation de l'économie s'effectue relativement vite. En 1925, Ahmed Zogu devient le président élu de la république nouvellement proclamée. La Banque Nationale Albanaise est fondée la même année – ce qui, du point de vue de la mise en marche de l'économie nationale, est une étape décisive.

Mezri Badira, *Le Maghreb, la Suède et le commerce international*
In No. 9

Dans son étude, cet auteur tunisien explique, pourquoi et comment l'Europe du Nord et dans ce cas précis, la Suède a établi des rapports commerciaux lors du XVIII^e siècle avec les pays du Maghreb. C'est dans la première moitié du XVIII^e siècle que ce pays nordique conclut des « traités de paix amicaux et commerciaux » avec les pays du Maghreb. Ces traités précisent les produits et les tarifs d'importation et d'exportation, et assurent à la flotte commerciale de la Suède la liberté et la sûreté du commerce. Le Comité Royal Maritime a été créé pour sa surveillance et sa coordination. Bien que le comité reste déficitaire tout au long de l'époque, l'importance du commerce de la mer Méditerranée justifiée par des enquêtes est telle qu'il ne sera pas supprimé. L'échelle de cette importance diminue après 1830 (l'occupation française d'Alger), le comité existe jusqu'en 1858, quand les consulats suédois d'Afrique du Nord sont mis sous le contrôle du ministère des Affaires étrangères et le comité perd son rôle.

Gábor Ligetfalvi, *Le pétrole et les intérêts des puissances en Iraq*
In No. 8

Cet auteur étudie les effets du coup d'Etat militaire en Iraq en 1958 sur le rapport entre l'Iraq et les deux puissances particulièrement intéressées : la Grande-Bretagne et l'Union soviétique. La première partie de l'article présente les impacts des recettes pétrolières sur l'Etat irakien. En effet, dans les années cinquante quatre grandes entreprises négociaient l'exploitation du pétrole. Elles ont toutes été immatriculées en tant qu'entreprises irakiennes ; cependant les recettes n'allaient pas au budget de l'Etat car les immenses sommes versées par les entreprises sont restées sous le contrôle du gouvernement royal jusqu'en 1958. Cela a naturellement entraîné des tensions. Le rôle de la Grande-Bretagne se caractérise dans cette période par un retrait progressif. Dû, non seulement, à la prise de pouvoir militaire, mais aussi au fait que l'Iraq aspirait à un rôle dirigeant dans le monde arabe, a quitté, après le tournant, le Pacte de Bagdad et s'est mis à la nationalisation des grandes entreprises. Ces décisions ont grandement angoissé le monde occidental, qui sentaient, à juste titre, l'influence communiste grandissante en Iraq. Il est vrai que dès 1958 l'Union soviétique, a fait plusieurs pas décisifs en vue de mettre l'Iraq sous son influence. Le nouveau régime irakien a proposé ainsi une concession pétrolière à l'Union soviétique, qui l'a refusé et a, en même temps, imposé des conditions pour son aide technologique pour la nationalisation des entreprises pétrolières. L'auteur note également que paradoxalement, l'Union soviétique, qui a commencé à aider l'Iraq pour l'exploitation pétrolière, était à l'époque son rival sur le marché international du pétrole.

*Tables des matières des trois derniers numéros
de Mediterrán Tanulmányok
(Etudes sur la Région méditerranéenne)*

No. 8, 1998

- László J. Nagy, *Débuts du communisme en Algérie et en Tunisie (Activités politiques de Charles-André Julien) après le congrès de Tours*
Gábor Ligetfalvi, *Petroleum and the interest of Great Powers in Iraq*
Szonja Hollósi, *Colonisé et Colonisateur dans le Passé Simple de Driss Chraïbi*
Rita Jókai, *L'expédition d'Égypte : rêve napoléonienne ou éptape pondéré de l'extension française dans la Méditerranée ?*
Sándor Papp, *Türkische Dokumente zur Geschichte des Fürstentums Siebenbürgen*

No. 9, 1999

- Noureddine Sraïeb, *Tahar Haddad et la laïcité*
Mezri Badira, *Le Maghreb, la Suède et le commerce international*
László J. Nagy, *Le projet du soulèvement républicain au Maroc espagnol en 1936*
Péter Ákos Ferwagner, *Colonisateurs et nationalistes. Les élections parlementaires d'Algérie en 1948*
István Lőkös, *Le cheikh Ben Badis et le mouvement réformiste musulman en Algérie*
Rita Jókai, *La Corse : une île au centre des concours des grandes puissances*

No. 10, 2001

- Ferenc Tóth, *Le jeu de hasard de la diplomatie secrète*
Miklós Nagy, *L'influence du républicanisme français dans le mouvement national algérien*
Alessandro Rosselli, *Léon Blum e la crisi franco-italiana del 1938*
Katalin Pintácsi, *Alcune considerazioni sulla politica estera dell'Italia dopo la seconda guerra mondiale*
Mario Malinowski, *Le Sahara Occidental dans la politique internationale 1956–1976*
Marianna Józsa, *Les débuts autour de la Constitution civile du clergé à l'Assemblée nationale*
Ákos Ferwagner, *La naissance du RPF vu par la presse hongroise*

ÁKOS FERWAGNER–KRISZTIÁN KOMÁR

General Information for Authors of Chronica

In order to ensure conformity of style within each volume and to facilitate the editorial process, authors are asked to submit their manuscripts according to the guidelines which appear below.

The Editorial Board only accepts papers submitted in major languages. It is the duty of the Editorial Board to make the papers proof-read by native proof-readers.

Provide two printed copies of your paper and a machine-readable copy (on disc or CD-ROM or via e-mail) preferably prepared in MSWord or WordPerfect. The word-processor and version used should be stipulated. Be sure to indicate the file name under which your text is stored on disc at the end of the printed copy.

Use A4 paper (210×297 mm). 12 point font-size, double-space and use one inch (2,54 cm) margins all around for editorial amendments and eventual corrections. If possible, use Times New Roman font-face, in other cases, submit the True Type font set in electronic format. Use minimal text-formatting (cursive), hyphenation should be switched off. Paragraphs are headed by Tabs, not spaces!

Prepare footnotes not endnotes. Notes are to be placed at the bottom of page with continuous numbering formatted the same way as the main text.

For the style of references consult the present volume of CHRONICA. The translation of references published in non-major languages should be provided in square-shape brackets.

All recognized abbreviations are accepted, however, best avoided unless they are well known and serve a useful purpose. Abbreviations should be in conformance to the language of the paper or should be given in Latin.

Gazetteer: Toponyms should be in conformance with the language of the paper: e.g. Vienna or Wien; Nuremberg or Nürnberg. Different present-day names should be provided in brackets.: e.g. Spalato (Split).

Quotations: Double quotes, except for quotations within quotations (single quotes). For omissions, use: [...]. Quotations exceeding 5 lines should be indented.

Illustrations (maps, diagrams, figures) can only be reproduced in black and white and should be submitted in (both electronic and printed) final format. Captions, legends and other additions should be submitted separately indicating the proper place in the text. Authors are responsible for obtaining permission to reprint material from the copyright holder.

Manuscripts and all correspondence concerning editorial matters should be addressed to Dr László J. Nagy, Institute of History, University of Szeged, 2 Egyetem u., H-6722 Szeged, Hungary; chronica@primus.arts.u-szeged.hu